# HISTOIRE DE L'ÉCLECTISME ALEXANDRIN, CONSIDÉRÉ DANS SA...







# HISTOIRE

DE

# L'ÉCLECTISME ALEXANDRIN,

considéré

## DANS SA LUTTE AVEC LE CHRISTIANISME.

PAR Mr L'ABBÉ J.-M. PRAT.

Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus et revelasti ea parvulis.
MATTH. XI, 25.

TOME SECOND.

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES.

Lyon, Grande rue Mercière, 33. | Paris, Rue Pot-de-Fer-St-Sulpice, 8.

HISTOIRE

DE L'ÉCLECTISME

ALEXANDRIN.

LYON. — IMPRIMERIE D'ANTOINE PERISSE,
IMP. DE N. S. P. LE PAPE
ET DE S. É. MGR LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE.

# HISTOIRE

DE

# L'ÉCLECTISME ALEXANDRIN,

considéré

## DANS SA LUTTE AVEC LE CHRISTIANISME.

PAR Mr L'ABBÉ J.-M. PRAT.

Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus et revelasti ea parvulis.
MATTH. XI. 25.

TOME SECOND.





LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES.

Lyon,
Grande rue Mercière, 33.

Paris,
Rue Pot-de-Fer-St-Sulpice, 8.

1843

# HISTOIRE

DE

# L'ÉCLECTISME ALEXANDRIN.

## LIVRE QUATRIÈME.

DEPUIS L'AVÉNEMENT DE JULIEN A L'EMPIRE, EN 361, JUSQU'A SA MORT, EN 363.

I. Julien se propose de renverser le christianisme et de rétablir le paganisme.
II. Julien se fait élire grand-pontife et en exerce les fonctions.
III. Julien s'entoure d'une coterie méprisable.
IV. Caractère de la persécution de ce prince : il s'efforce de faire des apostats plutôt que des martyrs.—Il vexe le clergé catholique.
V. Julien défend aux chrétiens l'enseignement et l'étude des lettres grecques.—Constance de Prohérèse et de Victorin.—Apostasie d'Ecébole.
VI. Enthousiasme de Julien pour l'Eclectisme et les éclectiques.
VII. Julien persécute ouvertement l'Eglise, et particulièrement saint Athanase.
VIII. Julien à Antioche.
IX. Julien part pour la Perse, où il est tué.—Sa mort, sujet de joie pour les chrétiens, jette les païens dans le désespoir.—Saint Grégoire de Nazianze.—Libanius.

I. L'école éclectique, devenue, par sa haine contre la religion chrétienne, une école pratique de théurgie, et une société de magiciens, était, ce semble, châtiée par sa triste destinée, et couverte de la honte de ceux qui la composaient. Son opprobre fut à son comble lors-

Coup-d'œil sur le règne de Julien.

qu'étonnée de sa fécondité, elle vit sortir de son sein des monstres qui, voulant être les fléaux de la religion de Jésus-Christ, furent la honte de la nature humaine et l'ignominie de la raison. Assise sur le trône, cette secte va unir maintenant la violence aux calomnies, aux sophismes et aux maléfices.

Julien, le cerveau le plus dérangé que ceignît jamais une couronne, a jeté le masque et levé son étendard contre la Croix; il fait un appel général à tous les amis du paganisme; à sa voix, les théurges que les circonstances avaient forcés de se cacher dans l'ombre, sortent au grand jour, remplis de venin et de rage, accourent se ranger sous la bannière de l'impiété, autour du tyran philosophe. Aussitôt les chrétiens sont exposés aux traits de la raillerie, aux vexations, à la calomnie; ils ne semblent vivre dans l'empire que pour être les jouets des philosophes favoris, et les victimes de la brutale folie de Julien. Cependant la religion ne tombe pas assez vite au gré de ses ennemis. Le paganisme se relève furieux, demande vengeance et réclame à grands cris la ruine de sa rivale, auprès d'un prince qui lui a voué son âme, son honneur, son règne et sa puissance. La perte de la religion chrétienne est jurée : la victoire de Julien sur les Perses doit en être le signal; mais c'est là que Dieu l'attend; le tyran est frappé, et celui qui voulait détruire l'ouvrage du Seigneur est abattu

sous sa main toute puissante ; avec lui tombent toutes les espérances de l'Eclectisme alexandrin, et cette secte rentre en frémissant dans l'ombre de ses clubs. Tel est le tableau que va dérouler à nos yeux l'histoire du règne de Julien, si justement flétri par la postérité du surnom d'*apostat*.

But et projets de Julien.

Lorsque l'empire lui fut assuré, l'Eclectisme laissa éclater sa joie par des transports frénétiques, et s'applaudit de ce qu'enfin, sous la protection et avec le concours d'un prince qu'il avait formé, il pourrait se venger des humiliations où l'avaient trop long-temps retenu des empereurs chrétiens. Julien, qui sembla n'ambitionner et exercer le pouvoir que pour faire triompher le paganisme, se hâta de confirmer dans leurs espérances, les philosophes éclectiques et tous les amis de l'ancien culte (1) ; il invoqua même leur malice et leur rage et les exhorta à seconder ses projets de vengeance et de destruction. « Je désire ardemment de remplir vos espérances, écrivait-il à l'un d'eux avec la fière modestie qu'il affichait toujours ; mais ce que vous promettez de moi à tout le monde, et plus encore ce que vous attendez vous-même, est tellement au-dessus de mes forces, que je crains de n'y pouvoir atteindre. » Il parle

(1) Julian. Epist. ad Athen.—Amm. Marcell. XX.—Zozim. III.

ensuite de son impuissance, de son inclination pour la vie privée, puis il se résume ainsi : « Ce n'est ni la paresse, ni l'amour du repos et des plaisirs qui me font regretter une vie paisible et tranquille, mais je ne trouve en moi, je le répète, ni la science ni les talents qui me seraient nécessaires. D'ailleurs, comme j'ai tâché, quoique sans succès, de devenir philosophe, je crains que dans un siècle où l'on n'est déjà que trop prévenu contre la philosophie, on ne la rende responsable de mes fautes.... Je prie les dieux qu'ils m'envoient la bonne fortune et la prudence avec elle. J'ai besoin, plus que jamais, d'abord de l'assistance divine, ensuite de votre secours et de celui des autres philosophes. Vous devez tous me seconder, puisque je combats à votre tête.... quand même la divinité se servirait un jour de nos efforts réunis, pour accorder aux hommes le bien (1) que je me sens incapable de leur procurer moi seul ; qui pourrait désapprouver le langage que je tiens ? En effet, tout ce que je reconnais de bien en moi, c'est que n'ayant rien, je ne crois pas avoir beaucoup. J'agis, comme vous voyez, en conséquence, et vous déclare à tous que vous devez attendre de moi peu de chose, et

(1) Ce bien était surtout le rétablissement du paganisme. (Note de La Bletterie.)

vous soumettre, par avance, à la volonté des dieux. Après cette déclaration, je mériterai quelque indulgence, si je fais des fautes; si tout réussit au gré de nos désirs, le succès m'inspirera de la reconnaissance; je ne m'approprierai point ce qui sera l'ouvrage des autres, et rapportant, comme il est juste, à l'Etre suprême le bien dont nous aurons été les instruments, je vous prierai de vous joindre à moi pour en rendre grâce à sa bonté (1). »

Dans une lettre adressée au fameux Maxime, il commence par remercier les dieux de ce que, délivrés d'une surveillance importune, il leur est enfin donné de communiquer librement ensemble; puis il lui découvre en ces termes les préoccupations de son ambition avant d'être certain du pouvoir suprême, et ses projets depuis qu'il l'a obtenu: « Dès que j'eus été proclamé Auguste (les dieux savent que ce fut malgré moi, et qu'il n'y a jamais eu de résistance plus marquée que la mienne)(2), je me mis en campagne et marchai contre les barbares.

(1) Julian. Epist. ad Themist.

(2) Julien répète quelquefois cette protestation, tandis que plusieurs passages de ses ouvrages et de ses historiens témoignent hautement de ses intrigues. Que signifient ses propres songes et ceux de ses disciples, ces visions, etc. etc. Le criminel veut ordinairement passer pour un honnête homme: on le sait, et les protestations de Julien en sont une nouvelle preuve.

Au bout de trois mois, ayant repris le chemin des Gaules, sur toute ma route, j'avais l'œil attentif pour voir si vous ne veniez pas, et je demandais, à tous ceux qui arrivaient de ces régions, s'ils n'avaient pas vu venir quelque philosophe, quelque homme de lettres, revêtu d'un manteau.... Je rencontrai enfin un philosophe en costume de cynique. De loin, je le pris pour vous, mais je reconnus bientôt mon erreur.... Depuis lors je me suis imaginé que l'inquiétude où vous étiez au sujet de mes affaires, vous empêchait de quitter la Grèce. Jupiter, le Soleil, Minerve, tous les dieux et toutes les déesses ont été témoins des mortelles alarmes dans lesquelles je me suis trouvé à votre sujet, depuis mon départ des Gaules pour l'Illyrie. Je consultais les dieux, ou plutôt je les faisais consulter, ne me sentant pas la force de voir ou d'entendre ce qui pouvait vous être arrivé. Les dieux répondaient clairement que l'on vous susciterait des traverses, mais que les méchants ne pourraient accomplir leur noir projet.... Nous honorons ouvertement les dieux, et toute mon armée professe, comme moi, la vraie religion : nous sacrifions publiquement, nous avons offert plusieurs hécatombes en actions de grâces. Les dieux m'ordonnent de rétablir leur culte dans sa pureté (1) ; je leur obéis de tout mon cœur : ils

(1) Littéral. *Dii jubent me omnia pura facere.*

promettent de couronner mes efforts de grands succès, pourvu que nous agissions avec vigueur (1). »

La lettre qu'il adressa aux Athéniens, pour se laver des reproches que sa révolte lui attirait de la part du public honnête et modéré, contient les mêmes détails, exprime le même but, et donne les mêmes espérances (2).

II. Renverser le religion chrétienne, relever le paganisme, tel était donc le but avoué des soins, des efforts, des démarches de Julien. Mais il comprit qu'une religion qui était née sur le Calvaire, qui avait grandi au milieu des persécutions, ne pourrait pas s'éteindre dans le sang de ses enfants (3); il tenta donc des moyens plus perfides, quoique non moins violents, ni moins iniques. Pour se préparer à ce grand coup d'État et se rendre digne de la mission qu'il disait avoir reçue des dieux, il entreprit d'effacer en lui jusqu'au caractère de chrétien que lui avait imprimé le sacrement du baptême; il se

(1) Julian. Epist. ad Maxim.

(2) Julian. Epist. ad Athenienses. Des auteurs modernes ont nié que Julien se proposât de rétablir le paganisme : il est plus sûr, je pense, de s'en tenir au témoignage de Julien qu'à celui de ses amis.

(3) His itaque subnixus (Julianus) rationibus, resque illorum (christianorum) cædibus capere incrementa edoctus, vitavit illa quæ non poterat approbare. (Liban. Orat. parent. n° 59.)

souilla du sang des victimes dans des cérémonies honteuses, et pressa leurs entrailles entre ses mains « pour le purifier, disait-il, du pain eucharistique qu'il y avait quelquefois reçu (1). » Il fallait, en effet, pour la gloire du christianisme, qu'un prince qui devait commettre tant de folies, outrager la raison et l'humanité de tant de manières, déclarât solennellement à la face de l'empire, qu'il n'était plus chrétien, que désormais, en agissant en insensé, il n'agirait plus qu'en païen ou en impie. On croit qu'il se servit de la ridicule et dégoûtante cérémonie du *taurobole* (2); voici en quoi elle consistait: on creusait dans la terre une fosse profonde que l'on couvrait ensuite de planches percées en plusieurs endroits. Le taureau ordinairement choisi parmi les plus vigoureux, était conduit sur les planches du fossé; à peine le sacrificateur l'avait-il placé convenablement, la tête courbée devant l'autel, qu'il enfonçait dans sa poitrine le couteau victimaire. Celui qui devait être purifié descendait dans la fosse et recevait sur sa tête, sur ses yeux, dans sa bouche, dans ses oreilles, sur toute sa personne le sang du taureau immolé. Lorsque le sang de la victime était épuisé, les ministres des

(1) S. Gregor. Nazian. Orat. I in Julian.
(2) La Bletterie, Vie de l'emp. Julien, l. II.

dieux la traînaient de dessus ce théâtre, et le nouvel initié sortait de son trou dans l'état qu'on peut imaginer, mais purifié au moins pour vingt ans. Une multitude imbécile se prosternait devant l'ami des dieux encore dégouttant de ce sang immonde et le félicitait de sa sainteté (1).

Cette cérémonie fut suivie d'une autre (2) qui réunit sur la tête de Julien la couronne pontificale au diadême impérial : il se fit donc élire prêtre particulier d'Apollon, et grand pontife de toute l'idolâtrie. Le premier emploi qu'il fit de sa double autorité fut d'ouvrir les temples qui étaient restés debout, de relever ceux qu'on avait démolis, d'en faire bâtir de nouveaux, et de remettre en honneur, dans tout l'empire, les infâmes cérémonies du paganisme ; il donna lui-même l'exemple du zèle qu'il aurait voulu inspirer aux autres. Peu content de remplir ses jardins d'autels ou de statues, il consacra une partie de son palais au culte des dieux. Là était un temple orné à grands frais, en l'honneur du soleil, où l'aurore le trouvait toujours prosterné devant l'autel de sa divinité favorite ; il y venait encore au déclin du jour, offrir à son dieu et ses actions de grâces et ses der-

(1) Prudent. Hymn. 10.

(2) Baronius pense que c'est la même.

niers hommages. Julien avait en outre des démons nocturnes, en l'honneur desquels il interrompait ordinairement le repos de la nuit, pour leur faire ses prières, ou implorer leur bienveillance; il assistait plus scrupuleusement encore à toutes les solennités publiques; et sa présence attirait dans les temples une foule extraordinaire, car elle jouissait alors d'un spectacle qui pour être donné aux pieds des statues ou des autels des dieux, n'était rien moins qu'imposant : on voyait l'empereur pontife s'étendre dans la poussière, baiser bassement les souliers de Junon, ou les pieds de Jupiter; lui-même en qualité de pontife, il préparait tout ce qui était nécessaire aux sacrifices; comme un garçon de cuisine, il allait chercher le bois, le disposait sur le bûcher, soufflait le feu dans une posture assez comique pour provoquer le rire et les railleries de ceux dont il captait l'admiration (1). Un coutelas à la main, Julien égorgeait, dépeçait les victimes et fouillait de ses mains dans leurs entrailles encore fumantes, dans l'espoir d'y trouver quelque heureux présage.

Ce n'était point assez pour Julien de donner aux ministres des dieux ces exemples de zèle et d'abnégation, sa dignité exigeait encore qu'il y ajoutât l'autorité de ses

(1) Amm. Marcell. l. XXII.

paroles. Fidèle à son devoir, parce qu'il était constant dans ses pernicieux projets, l'empereur pontife adressa à tous les prêtres des faux dieux, une circulaire, dans laquelle il leur faisait part de son entreprise et les exhortait à seconder ses efforts. Cette lettre n'est point venue jusqu'à nous, mais nous avons encore celle qu'il écrivit peu de temps après, sur le même sujet, à un prêtre nommé Théodore. C'était un païen fanatique, disciple de Maxime, et, comme Julien, initié par cet imposteur aux mystères de la théurgie : tant de titres lui donnaient droit à l'estime et à l'amitié de l'empereur; celui-ci la lui témoigna en lui écrivant une lettre de félicitations et en étendant sa juridiction sur tous les temples de l'Asie. A ce propos, il lui donna des instructions propres à le diriger dans son nouvel emploi. Par une inconséquence inexplicable, Julien travaillait avec une astuce et une ardeur infernale à la ruine du christianisme, et quand il voulait donner à ses prêtres des préceptes moraux ou des règles de conduite, il ne connaissait de meilleure source que l'enseignement ou la discipline de l'Eglise. Ainsi, dans sa lettre à Théodore, il n'est pas difficile de voir le dépit que lui causait la régularité du clergé catholique; mais il ne trouva rien de mieux à faire que de le proposer aux siens, pour modèle, tout en le maudissant. Après avoir complimenté Théodore sur sa nouvelle dignité, il ajoute : « Les dieux ont bien

voulu me revêtir de la dignité de grand pontife : je ne l'ai point méritée, mais mes prières m'obtiendront, j'espère, ce qui me manque ; toujours vous me verrez prêt à vous seconder. » Julien lui prescrit ensuite des règles de conduite pour lui et pour ses suffragants, et dit que les prêtres doivent toujours marcher en la présence des dieux et conformer leur conduite à cette pensée, c'est-à-dire, ne rien dire, ne rien faire, ne rien écouter, ne rien regarder, ne rien lire qui puisse exciter dans l'âme des passions honteuses ; il veut que renonçant aux lectures obscènes, ils se bornent à l'étude de la philosophie de Pythagore, de Platon, d'Aristote et de Zénon ; qu'ils vaquent à la prière trois fois le jour, ou du moins le matin et le soir, qu'ils fassent chanter dans les temples des hymnes en l'honneur des dieux, et veillent surtout à la dignité, à l'observance exacte des cérémonies. « Lorsque l'un d'entre eux, continue-t-il, sera destiné à officier, qu'avant de se rendre au temple, il ait soin de faire les purifications prescrites pendant tout le temps de son service, qui sera de trente jours consécutifs ; il aura soin de prévoir, préparer et disposer tout ce qui regarde le culte des dieux ; le reste du temps, il l'emploiera à méditer sur la sagesse ou à prier la divinité. Au jour fixé, un autre le remplacera, et alors seulement il rentrera dans la vie commune. Dans les tem-

ples, les habits des prêtres seront magnifiques, mais au dehors ils seront simples et ordinaires. »

« Personne ne devrait fréquenter les théâtres où l'on offense les mœurs, et par conséquent beaucoup moins les prêtres. Je leur défends donc, non-seulement d'aller au théâtre, mais même d'entretenir des rapports avec des acteurs et des conducteurs de chariots. »

Quant au choix des prêtres, il veut que, sans égard pour la naissance ou pour les richesses, on ne choisisse que des sujets dévoués au culte des dieux.

La charité était la vertu caractéristique des chrétiens, et le clergé surtout l'exerçait envers les païens comme envers les disciples de Jésus-Christ. Cette vertu leur faisait trop d'honneur pour que Julien n'essayât pas de leur ravir leur gloire au profit des siens : « Les impies Galiléens, dit-il, ayant observé que nos prêtres négligeaient les pauvres, s'empressent de les assister. Ceux qui veulent enlever des enfants pour les vendre, les attirent en leur donnant des friandises, ainsi les Galiléens attirent les fidèles dans l'athéisme (1), en pratiquant envers eux la charité de toutes les ma-

(1) Ce passage n'est pas un de ceux assurément qui prouvent la bonne foi, la franchise de Julien ; car enfin, en renonçant à la religion chrétienne, Julien n'avait pas oublié sa doctrine ; il savait bien que les chrétiens adoraient un seul Dieu en trois personnes ; que par

nières; d'où il conclut que les prêtres païens doivent employer les mêmes moyens, pour obtenir la même fin (1).

Julien voulait encore pousser plus loin l'imitation du christianisme; il se proposait d'établir dans toutes les villes des écoles publiques, où l'on enseignât le paganisme, où on l'expliquât dans le sens des éclectiques; il pensait à introduire dans les cérémonies païennes plusieurs améliorations prises de la discipline de l'Eglise; la briéveté de son règne ne lui permit pas d'exécuter tous ses projets, mais on peut dire que toutes ses actions, toute sa politique tendaient à un seul but, à la ruine de la religion.

Julien s'entoure d'une coterie méprisable.

III. Le fanatisme de Julien était soutenu et secondé par une troupe de philosophes dont la cour était remplie; car dès qu'il se vit maître assuré de la couronne, ce prince avait appelé auprès de lui tous ses anciens maîtres ou amis, et surtout ses complices. Il s'était empressé de leur écrire les lettres les plus flatteuses pour les engager à se rendre à son invitation ou mieux à ses prières, puisqu'il parlait en disciple plutôt qu'en sou-

conséquent ils n'étaient pas athées; mais ç'a toujours été la gloire de notre sainte et adorable religion d'être accusée des crimes qu'elle condamna toujours et n'admit jamais.

(1) Inter Fragm. Julian.

verain. « Alexandre, écrivit-il à Maxime, avait coutume de mettre sous son chevet les œuvres d'Homère, ne voulant être séparé, ni jour ni nuit, de celui qu'il regardait comme son maître dans le métier des armes. J'en fais autant de vos lettres ; je les regarde comme un spécifique à tous mes maux ; elles sont toujours nouvelles pour moi ; si vous voulez me donner l'avant-goût de votre présence, en vous peignant dans vos lettres, écrivez-moi continuellement, ou plutôt, venez me trouver, au nom des dieux. Sachez que je ne vis pendant votre absence, qu'en lisant vos lettres (1). » Maxime et Chrysanthe.

Chrysanthe ne reçut pas de Julien une invitation moins pressante ; mais avant de se rendre auprès de l'empereur, ces deux philosophes jugèrent à propos de consulter les dieux avec les cérémonies ordinaires de leur théurgie : ils ne reçurent que des présages sinistres et décourageants; Chrysanthe fut épouvanté ; Maxime plus intrépide reprocha à son ami une timidité indigne d'un théurge. « Eh quoi ! lui dit-il, as-tu oublié la doctrine que nous professions? Chrysanthe, il est digne d'une âme grecque, théurge, de résister à un dieu ennemi et de le soumettre à ses désirs. — Fais-le, si tu en as la force et le courage, reprit Chrysanthe ; pour moi, je n'ose résister

(1) Julian. Epist. ad Maxim.

à la volonté des dieux si clairement manifestée. » Cela dit, il se retira ; Maxime renouvela plusieurs fois les mêmes cérémonies, jusqu'à ce qu'enfin il eût forcé les dieux de lui faire une réponse favorable. Aussitôt il abandonne son ami pusillanime et part pour Constantinople (1). Eunape qui entoure toujours d'un merveilleux ridicule les moindres circonstances de la vie de ses héros, nous représente le passage de Maxime, à travers l'Asie-Mineure, comme un véritable triomphe : toutes les contrées s'ébranlaient à son approche, et des populations nombreuses accouraient à sa rencontre, à la suite des hauts fonctionnaires de l'Etat et des personnages les plus distingués du pays ; tandis que des matrones du plus haut rang venaient à la tête d'une immense foule de femmes rendre leurs hommages à son épouse, dont la sagesse surpassait encore celle de Maxime (2).

Julien se trouvait au sénat lorsqu'on vint lui apprendre que Maxime entrait dans Constantinople ; l'empereur, oubliant son rang et son honneur, quitte brusquement l'assemblée, court au-devant du magicien, l'embrasse avec autant de respect que d'effusion de cœur, au milieu d'une foule de spectateurs, qu'amusait une si

(1) Eunap. in Maxim.
(2) C'était sans doute quelque sorcière du genre de Sosipatra.

vaniteuse réception, et le conduit avec empressement au palais impérial, où il lui avait destiné de magnifiques appartements (1). La cour, qui consultait les goûts de l'empereur beaucoup plus que sa propre dignité, prodigua aussi au philosophe favori les bassesses et les flatteries. La prospérité enfla tellement Maxime, que bientôt il fut inaccessible à tous les courtisans : il déploya un luxe royal; affecta de la morgue, un air fastueux, un ton arrogant, un regard fier et dédaigneux (2). Il n'oublia cependant point son ami Chrysanthe; il engagea Julien à lui faire de nouvelles instances : celui-ci lui adressa une autre lettre qui n'eut pas plus de succès que les précédentes; il s'abaissa même jusqu'à prier sa femme d'user de tout son crédit auprès de lui pour le décider à venir à la cour; mais Chrysanthe resta inébranlable; les présages étaient trop clairs et trop menaçants, pour qu'il osât les braver. D'ailleurs un nouveau songe était venu le confirmer dans sa résolution : un dieu lui était apparu

(1) Et cùm die quodam ei causas ibi (curiæ) spectanti venisse nuntiatus esset ex Asiâ philosophus Maximus, exiluit indecorè; et qui esset oblitus, effuso cursu à vestibulo longè progressus, exosculatum susceptumque reverenter secum induxit, per ostentationem intempestivam nimius captator inanis gloriæ visus. (Amm. Marcell. l. XXII.)

(2) Eunap. Vit. Maxim.

pendant son sommeil et lui avait recommandé l'obéissance aux dieux, en lui répétant ce vers d'Homère :

D'un cœur obéissant le ciel entend les vœux (1).

Julien fut donc forcé de céder à la résolution du prudent philosophe; mais comme il ne voulait pas laisser sans récompense un des plus grands théurges de la secte, il lui conféra le pontificat de la Lydie, avec le pouvoir et la mission de relever dans ce pays le culte des idoles (2). Chrysanthe, soit qu'il fût d'un caractère naturellement modéré, soit qu'il prévît que cet état de choses finirait avant sa mort, s'acquitta de sa charge avec réserve, de manière à contenter les païens et à ne pas irriter les chrétiens; cette conduite prévoyante le préserva du malheur qui, plus tard, enveloppa presque toute sa secte, comme nous le dirons en son lieu.

Prisque. Une réserve à peu près semblable valut à Prisque le même sort. A la vérité, il se rendit à l'invitation de Julien; mais rusé et profondément dissimulé, il s'efforça de ne point se créer d'ennemis; c'est pourquoi il s'abstenait presque toujours des disputes, n'exprimait ses opinions qu'avec beaucoup de précautions; il les revêtait

(1) Iliad. α.
(2) Eunap. in Maxim.

même ordinairement d'un style ou d'un langage obscur qui les cachait plutôt qu'il ne les rendait; aussi, après la mort de Julien, n'ayant pas pu être convaincu de magie, il obtint la liberté de retourner en Grèce (1).

Nous avons encore une lettre de Julien à un certain Aristomène, philosophe païen de Cappadoce; il s'y plaint de ce qu'il n'est pas venu le trouver, quoiqu'il ne le connût que de réputation. Himèrius, sophiste célèbre d'Athènes, fut aussi mandé par l'empereur; il fit la même faveur à Jamblique d'Apamée, qui préféra son repos aux honneurs qu'on lui promettait.

La cour de Constantinople fut bientôt remplie de philosophes, de sophistes ou de pédants qui, sortis de la poussière des écoles, furent aussi fiers qu'étonnés de se voir élevés, par leur charlatanisme, à la faveur de l'éclectique couronné (2) « Aussitôt que Julien eut publié son édit pour le rétablissement de l'idolâtrie, dit saint Jean Chrysostôme, on vit accourir à la cour, de toutes les parties du monde, les magiciens, les enchanteurs, les devins, les augures et les diseurs de bonne aventure; le palais se trouva alors encombré de vagabonds, de gens sans aveu, sans honneur. Ceux qui depuis long-

(1) Eunap. in Maxim.

(2) Liban. Orat. parent. in Jul.—Brucker, tom. II, p. 299 et seq.

temps étaient réduits à la dernière misère, ceux qui qui, pour leurs sorcelleries et leurs maléfices, languissaient dans les mines où dans les prisons, ceux qui traînaient, dans de vils emplois, une misérable existence, tous ces hommes improvisés prêtres, sacrificateurs, étaient comblés des faveurs impériales. Julien dédaignant, aux jours de fêtes, le cortége des généraux et des magistrats, s'honorait de la compagnie de jeunes débauchés et d'infâmes courtisanes. La postérité, ajoute saint Chrysostôme, trouvera incroyable des faits si ridicules et si honteux; mais la génération présente m'est témoin que mon récit est même au-dessous de la réalité. Si je ne dis pas vrai, que tous ceux d'entre vous qui ont été témoins d'un tel désordre, se lèvent et me jettent un démenti en face.... Ah ! vous me reprocherez plutôt de n'avoir dit que la moitié de la vérité (1) ! »

Un langage si solennel, tenu en présence d'un grand nombre de témoins oculaires, n'est certainement pas celui de l'imposture; d'ailleurs, des auteurs païens intéressés à nier ou à taire ces faits, confirment les assertions de saint Chrysostôme : Eunape dit que Julien

(1) D. J. Chrysost. Orat. de S. Babyl. adv. Gent. et Julian.—S. Gregor. Nazian. Orat. I in Julian.—Socrat. l. III, c. 1.

avait à sa suite une foule d'hommes vaniteux et suffisants qui semblaient imposer aux autres l'obligation de les admirer et que la mort prématurée de ce prince trompa cruellement dans les espérances de bonne fortune dont ils se repaissaient (1), Ammien Marcellin ajoute que la troupe de courtisanes qu'il traînait à sa suite, lui attirait de justes railleries de la part du public : *Culpabatur hinc opportunè, cum ostentationis gratiâ vehens licenter pro sacerdotibus sacra, stipatusque mulierculis, lætabatur.* Il ne rougissait même pas de célébrer avec elles des festins publics, de leur porter des santés, et d'agréer les leurs. Le prétexte de religion qu'il donnait à ses orgies n'était pas capable d'excuser un pareil commerce avec des bacchantes.

Telles étaient les personnes dont Julien prenait et suivait les conseils, surtout dans ses projets contre la religion chrétienne. Toutefois Maxime, comme le plus fanatique de la troupe, exerçait sur lui une influence plus active ; la chose était même si notoire, qu'après la mort de l'empereur, l'opinion publique lui reprocha tous les iniques procédés de ce prince contre les chrétiens.

Le fameux Thémistius avec lequel il paraît avoir en- Thémistius.

(1) Eunap. in Maxim.

tretenu une correspondance suivie, avant d'occuper le trône, ne jouit pas auprès de lui du même crédit que ces saltimbanques. Le fanatisme théurgique était du goût de Julien, mais il n'entrait pas dans les habitudes de Thémistius; quoique vaniteux et partisan déclaré du paganisme, il se respecta toujours assez lui-même pour ne point apporter à la défense de son parti ces moyens ignobles; il professait l'Eclectisme, mais un Eclectisme purgé de tous les ignominieux mystères dans lesquels l'enveloppaient les théurges; il ne voulait pas que la religion chrétienne s'appropriât exclusivement le véritable culte de Dieu; qu'elle anathématisât le paganisme tel que l'avait fait les philosophes; il consentait toutefois à la faire entrer comme élément dans la religion universelle, à condition qu'elle ferait des concessions à la raison humaine; en un mot, Thémistius aurait assez bien figuré dans notre siècle; la religion rationnelle de nos éclectiques modernes l'aurait certainement compté parmi ses partisans et ses illustrations. A ce titre, Thémistius appartient à notre sujet, et nous devons le faire connaître.

Né en Paphlagonie, d'un père philosophe, il avait hérité de lui le goût de cette profession. Un rhéteur distingué, ami de son père, cultiva ses premières années avec tant de succès, que son élève mérita dès lors le surnom *d'Euphrase* ou de *beau parleur*. Saint Gré-

goire de Nazianze semble avoir confirmé ce jugement en l'appelant *le roi de l'éloquence* (1). De si brillants succès ne purent cependant pas modérer son penchant pour la philosophie : la réputation de son père entretenait son ardeur et le poussait irrésistiblement vers ce genre d'étude. Jeune encore, il vint s'établir à Constantinople, où il enseigna pendant quarante ans les principes philosophiques de l'Eclectisme (2) : il se fit un nom si célèbre dans cette profession, il attirait un si grand nombre d'auditeurs autour de sa chaire, qu'un professeur de la même secte, jusqu'alors sans rival, se vit contraint de fermer son école et de renvoyer aux leçons de son compétiteur quelques élèves qui lui restaient.

Les talents de Thémistius et l'éclat de son nom lui frayèrent la voie aux honneurs ; un grand de l'empire, nommé Saturnin, l'introduisit à la cour de Constantinople, le fit connaître à Constance, qui honora son mérite du titre de sénateur; et, comme si cette dignité n'eût témoigné qu'imparfaitement l'estime qu'il avait conçue pour lui, il lui érigea une statue sur une des places publiques de la ville impériale (1). Si ce Thémistius est le

(1) S. Gregor. Nazianz. Epist. 140.

(2) Themist. Orat. 23.

(3) Themist. Orat. 4. — Tillemont, Hist. des empereurs, tom. V, p. 816 et suiv.—Fabricius, Biblioth. græc. tom. VIII.

même que celui qui écrivit à Julien encore César pour l'engager à répondre aux espérances et aux désirs de la philosophie, le soupçonneux Constance ne découvrit pas sans doute une correspondance qui attaquait sa politique et qu'il n'aurait pas manqué de châtier, peut-être, du dernier supplice. Sa conduite régulière et étrangère aux opérations de la magie, si odieuse à Constance, détourna probablement de lui les soupçons et l'animadversion de ce prince; mais elle paraît l'avoir éloigné des conseils de Julien, livré tout entier à un art si honteux.

Caractère de la persécution de Julien

IV. Maxime, Prisque, Himèrius, Oribase et d'autres semblables magiciens étaient seuls dignes d'entrer dans ses confidences et de servir son fanatisme. Résolu de détruire le christianisme, Julien concertait avec eux les moyens de parvenir plus sûrement et plus promptement à son but. La ruse pouvait satisfaire sa méchanceté sans compromettre la philosophie, pour laquelle le rôle de persécuteur eût été une tache; d'ailleurs, l'empereur redoutait la honte d'être vaincu par la constance des martyrs, et il n'était pas moins jaloux de sa réputation de philosophe que les chrétiens fidèles ne l'étaient de la palme du martyre; ces raisons et d'autres déjà indiquées lui firent préférer une persécution couverte. Mais sa fourberie ne voilait pas assez ses intentions pour les dérober aux hommes sages. Saint Grégoire de Nazianze, témoin et

victime de la persécution de ce prince, et plus capable que tout autre d'en pénétrer les secrètes menées, nous en a laissé une exposition aussi vraie qu'éloquente : « Julien, dit-il, avait compris qu'une guerre ouverte contre les chrétiens lui attirerait le reproche de cruauté, compromettrait ses espérances et tromperait sa haine. L'histoire des persécutions précédentes lui avait appris que notre religion y avait puisé une nouvelle force, au lieu d'y trouver sa ruine ; il lui parut plus sûr et plus adroit de cacher ses coups, de combiner l'artifice avec la violence, l'appât des récompenses avec la terreur des menaces ou des exécutions... Telles furent les bases de son plan d'attaque; il laissa à la populace tout l'odieux de la violence et de la cruauté; il ne lui ordonna pas expressément de maltraiter les chrétiens, mais il l'autorisa dans ses fureurs par un silence calculé ou par une approbation ouverte... Véritable Protée qui prenait toutes les formes, il affichait une apparente bonté plus cruelle qu'une persécution déclarée, et des moyens de persuasion plus efficaces que la violence; il voulait par là se ménager la ressource de sévir avec toute sa cruauté naturelle quand il aurait eu l'air d'épuiser la clémence.

» Une autre tactique, qu'il avait encore mieux concertée, ce fut de s'assurer à l'avance, par le choix de ses officiers civils et militaires, les exécuteurs dociles de ses barbares projets... Il renouvela donc toute la face de la

cour, d'où il exclut les anciens officiers; il exila les uns et fit mourir les autres, sous prétexte qu'ils étaient trop affectionnés à l'ancien état des choses, mais dans la réalité parce qu'ils avaient été serviteurs de Dieu, monarque absolu de tous les hommes (1). »

Quelques années après, la voix non moins éloquente et non moins sincère de saint Jean-Chrysostôme portait le même témoignage contre Julien devant une assemblée qui pouvait juger de la vérité de ses paroles :

« Naguère le plus impie de tous les princes voyait avec dépit notre religion sainte prospérer au milieu des persécutions et briller de la gloire de ses martyrs de tout sexe, de toute condition et de tout âge. Il résolut donc de faire à l'Eglise une autre espèce de guerre; car, disait-il, tous voleront au martyre comme des essaims d'abeilles à leur ruche... En effet, avant lui les tyrans et les peuples s'étaient jetés sur cette céleste lumière, lorsqu'elle commençait à peine à briller sur la terre; mais, loin de pouvoir l'éteindre, ils périrent à la peine. Cette étincelle, étendant son action autour d'elle, alluma bientôt dans tout le monde un vaste et bienfaisant incendie, que nourrissait, au lieu de l'éteindre, le sang de milliers de martyrs qui perdaient la vie avec joie dans les préci-

(1) S. Gregor. Nazian. Orat. 1 in Julian.

pices, dans les flammes, dans les carrières, dans les amphithéâtres ou sur les instruments de supplice.... Ce prince considérant ce spectacle, n'osa pas livrer au christianisme une guerre ouverte. Gardons-nous bien, disait-il, de leur ériger de nouveaux trophées, de leur donner d'autres occasions de vaincre et de leur présenter de nouvelles palmes. Que fit-il donc? Écoutez et apprenez ses artifices : Il ordonna à tous ceux qui exerçaient la profession des armes, de la médecine, du barreau, de la quitter ou de renier leur foi, et par cette espèce de petite guerre, il les mit dans l'alternative ou de sacrifier honteusement leur religion à un vil intérêt, ou, dans le cas contraire, d'être privés de l'honneur apparent de la victoire, sous prétexte qu'il y avait peu de mérite à préférer sa religion à son état. Il ne s'en tint pas là; il fit rechercher avec soin tous ceux qui, sous des empereurs chrétiens, avaient ruiné quelque autel ou abattu quelque temple; on les traînait devant les tribunaux : s'ils étaient jugés coupables d'un crime de ce genre ou seulement accusé de l'être, ils étaient aussitôt conduits au dernier supplice. Il inventait chaque jour de nouveaux raffinements dont n'était exempt aucun disciple de Jésus-Christ. Le triomphe de sa politique était d'inquiéter, de faire mourir inhumainement les chrétiens et de les priver en même temps de la gloire du martyre. Mais ses artifices ne trompaient personne; car ceux qui supportaient ses

mauvais traitements, se souciant fort peu de son intention, offraient le sacrifice de leur vie au juge incorruptible de qui ils attendaient la récompense (1). »

Julien commença le cours de la persécution par le sarcasme et la calomnie : il entreprit de tourner en ridicule une religion qu'il n'osait pas attaquer de front. Il crut que la constance des chrétiens ne résisterait pas à un bon mot ou à une raillerie, et il décida qu'on les appellerait *Galiléens* (2), et que les païens au contraire seraient honorés du nom d'Hellènes.

Saint Grégoire de Nazianze remarque avec raison que Julien montra en cette occasion, comme en bien d'autres, une petitesse d'esprit indigne non-seulement de son rang, mais même de l'homme le plus borné. « Julien, ajoute-t-il, s'imaginait qu'en changeant notre nom, il changerait aussi nos dispositions, et qu'une qualification nouvelle nous attirerait à la fois le mépris et la haine publics ! Il substitua donc à notre nom de chrétiens celui de *Galiléens*, et fit exprès un édit pour ordonner que nous ne fussions plus désignés que sous ce titre. Je ne voudrais pas d'autre preuve de la grandeur

(1) S. J. Chrysost. Orat. in Juvent. et Maximin. Mart. § 1.

(e) Julian. Epist. II. — Cod. Theod. de decret. l. I. — Sozom V, c. 5.

du nom de chrétien; si Julien voulait nous le ravir, c'est sans doute qu'il le redoutait (1). »

» S'il eût cru en effet, ajoute saint Jean-Chrysostôme, qu'à ce nom fût attachée une idée d'infamie, pourquoi ne pas nous le laisser? Pourquoi vouloir nous rendre odieux par une dénomination étrangère ? Ah ! il avait bien compris que le grand nom qui nous attache à Jésus-Christ est la gloire de ses disciples sur la terre et des anges dans les cieux. C'est pourquoi il faisait tous ses efforts pour nous arracher ce titre de grandeur; mais il n'a pas mieux réussi à nous dépouiller du nom de chrétiens qu'à effacer le nom de Jésus-Christ (2). »

Les dispositions différentes de Julien à l'égard du paganisme et du christianisme, réglèrent ses faveurs et ses disgrâces. Les païens jouirent dans l'État de toutes sortes de priviléges; les chrétiens furent privés de leurs droits les plus sacrés. On ne les leur rendait que lorsqu'ils avaient la lâcheté de vendre leur conscience au prix de quelques emplois ou de quelques biens temporels. Julien n'épargna rien pour augmenter le nombre des apostats ; plusieurs chrétiens faibles cédèrent à ses perfides insinuations, et préférèrent à l'humilité de la croix, les hon-

(1) S. Greg. de Nazian. Orat. 1 in Julian.

(2) S. J. Chrysost. Orat. in S. Babylam. hieromart. et contrà Julian. et Gent.

neurs qu'il faisait briller à leurs yeux ; il tâcha surtout d'attirer à son parti ceux qui pouvaient être d'un plus grand secours à la cause catholique : il avait connu autrefois, aux écoles d'Athènes, les saints Basile et Grégoire; il avait admiré leurs talents et leur génie, et il prévoyait que ces saints porteraient au paganisme des coups terribles, s'ils persistaient dans leurs premiers sentiments; il employa donc tous les moyens possibles pour les conquérir à son parti; mais toutes ses tentatives échouèrent contre l'inébranlable fermeté de ces deux grands hommes. Julien n'avait pas l'âme assez élevée pour sentir toute la noblesse de cette conduite; voyant qu'il ne pouvait rien obtenir d'eux, il les voua à sa haine et jura de leur faire expier leur magnanimité dans leur propre sang, après sa campagne contre les Perses; en attendant, il déclara à la face de l'empire que Basile et Grégoire étaient des ennemis dignes de sa vengeance (1). Peu content de résister à Julien, saint Grégoire voulut inspirer la même fermeté à Césaire, son frère, qui était resté à la cour en qualité de médecin. Il lui écrivit donc une lettre, vrai chef-d'œuvre d'éloquence pathétique, pour l'engager à fouler aux pieds les vanités du monde et à briser les liens qui l'y retenaient

(1) Gregor. Nazianz. Orat. 4.

enchaîné (1). Césaire ne put résister aux touchantes sollicitations de son frère. Vainement Julien s'efforça de le retenir auprès de lui, dans l'espoir d'en faire un complice; il quitta brusquement une cour infectée où l'on ne respirait que le vice. Le prince, surpris d'un si généreux désintéressement, s'écria : « Heureux père ! malheureux enfants (2)! » C'est-à-dire, heureux père d'avoir des enfants si fermes; malheureux enfants, de trouver dans leur caractère même la cause de leurs disgrâces futures.

Les projets de Julien ne rencontraient pas moins de résistance dans ses armées : toujours fidèle à son plan perfide, il tendit à la religion de ses soldats chrétiens, des pièges qui les jetaient dans la cruelle alternative, ou de renoncer à leur foi, ou de désobéir à leur prince. Il substitua les aigles romaines au Labarum qui leur rappelait la religion et les victoires miraculeuses du grand Constantin; il voua à l'insolence de la soldatesque païenne les chrétiens fidèles au Seigneur (3).

En certaines occasions, les empereurs assis sur leur trône, au milieu d'un brillant appareil, avaient coutume de faire de leurs propres mains des largesses aux trou-

(1) Gregor. Nazianz. Epist. 17.
(2) Gregor. Nazian. Orat. 10.
(3) Gregor. Nazianz. Orat. 1 in Julian.

pes. Dans une de ces cérémonies, Julien fit placer auprès de son siége, un autel, de l'encens et du feu ; et il exigea que chaque soldat jetât sur le brasier, un grain d'encens en l'honneur des dieux, avant de recevoir le présent impérial. On faisait entendre aux chrétiens, que c'était une coutume indifférente, que cette cérémonie ne compromettait point leur religion. Plusieurs feignirent de se rendre à de pareilles raisons, et sacrifièrent leur conscience à ce vil intérêt; d'autres éventèrent le piége et l'évitèrent; la plupart ne s'aperçurent pas d'abord de leur faute, mais lorsqu'on leur eût découvert l'artifice, ils témoignèrent à la fois le repentir le plus sincère et la plus vive indignation; ils se mirent à courir par les rues en criant à haute voix : « Nous sommes toujours chrétiens : que tout le monde l'entende.... Non, non, divin Jésus, nous ne vous avons point trahis ; nous n'avons point renié la foi promise à votre saint nom. Si notre main est coupable, notre cœur est innocent; ce n'est pas l'or du prince qui nous a trompés ; c'est son artifice; nous sommes prêts à laver cette tache dans notre sang (1) ».

Il y en eut même qui eurent le courage d'aller jeter

(1) Theodor. l. III, c. 4.—Gregor. Nazianz. l. c.—Sozom. l. V, c. 17. —Tillemont, Hist. des emp. JULIEN.

dédaigneusement aux pieds de l'empereur le prix de leur innocente apostasie : « Reprenez, lui dirent-ils, reprenez vos funestes présents.... donnez-les à d'autres qu'à des disciples de Jésus-Christ; jetez-nous, si vous voulez, dans le feu qui a consumé notre encens... Nous ne voulons d'autre bien que Jésus-Christ : seul il nous suffit. »

La philosophie de Julien ne put dévorer un tel affront : sa modération affectée l'abandonna, et dans un premier transport de colère il les condamna au dernier supplice. Ces généreux soldats marchèrent à la mort avec bonheur, à travers une foule innombrable qui admirait leur constance et maudissait en secret le nom du tyran. Lorsqu'ils furent arrivés au lieu de leur triomphe, le premier d'entre eux craignant que le plus jeune, nommé Romain, ne fût effrayé du supplice de ses compagnons, avertit le bourreau de commencer par lui. Romain s'empresse de fléchir les genoux pour recevoir la palme du martyre; le bourreau lève le glaive pour le frapper... et les cris redoublés, *grâce*, *grâce*, suspendent le coup... la foule répète aussi le cri de pardon, et le bourreau détourne le glaive fatal de la tête de sa victime. C'était un envoyé de l'empereur qui venait de sa part lever la sentence de mort; car Julien, revenu de son emportement, n'avait pu penser sans dépit à la gloire qu'il allait procurer à ces intrépides confesseurs, et à la honte

que cette inique condamnation devait imprimer à sa mémoire (1). Les soldats chrétiens furent les seuls affligés d'un contre-ordre qui retardait leur bonheur : « Hélas! s'écria celui qui était déjà sous le glaive du bourreau, Romain n'était pas digne de la gloire du martyre!... » Si ces invincibles athlètes de la religion n'eurent pas l'honneur de mourir alors pour Jésus-Christ, ils eurent du moins le bonheur d'être exilés aux extrémités de l'empire et d'y souffrir un martyre plus obscur, mais plus long et plus méritoire (2).

La confession de ces braves soldats inspira à saint Augustin les réflexions suivantes : « Il y a eu un empereur infidèle, nommé Julien : c'était un idolâtre, un méchant, un apostat; il avait à son service des soldats chrétiens. Lorsqu'il s'agissait de la cause de Jésus-Christ, ceux-ci ne reconnaissaient pour roi, que le monarque suprême du ciel et de la terre; lorsque Julien les envoyait au combat, on les voyait s'élancer avec enthousiasme contre l'ennemi; mais ils refusaient de lui obéir dès qu'il leur commandait de trahir leur Dieu; ils savaient bien ce qu'ils devaient au Roi éternel, et à un prince de la terre; ils n'obéissaient à celui-ci que pour plaire au

(1) Theodor. l. c.—Tillemont, l. c.
(2) Theodor. l. c.

Seigneur, de qui relevait leur souverain temporel. Un jour viendra où les méchants ne commanderont plus aux justes (1). »

Plusieurs des officiers chrétiens donnèrent aux soldats l'exemple d'un si beau dévouement : l'histoire rend hommage surtout à la fermeté de deux des principaux d'entre eux, Jovien et Valentinien, qui parvinrent successivement à l'empire (2). Le premier n'étant encore que tribun des soldats, avait résisté en face à Julien ; le courage de Valentinien ne fut pas moins généreux : il commandait une compagnie des gardes de l'empereur ; comme cet emploi l'obligeait d'accompagner Julien dans toutes les cérémonies solennelles, il entra un jour à sa suite, dans le temple de la Fortune. Le ministre du temple qui aspergeait la multitude, ayant fait tomber quelques gouttes d'eau lustrale sur le manteau de Valentinien, celui-ci lui témoigna son indignation et du geste et de la voix, et déchira violemment la partie du manteau souillée par l'eau impure. Julien, piqué au vif, le condamna à l'exil, comme déjà il y avait condamné Jovien ; mais, parce qu'il ne voulait pas se priver du courage et de l'expérience de ces deux braves

(1) D. August. in Psalm. 124 et de Civ. Dei, l. XVIII, c. 53.
(2) Socrat. l. III, c. 11.

capitaines, dans la guerre qu'il méditait contre les Perses, il leur conserva ou leur rendit leur charge (1).

Les moyens que Julien mit en œuvre pour corrompre les masses, ne furent ni moins perfides, ni moins iniques. Il était d'usage que les empereurs envoyassent leurs images dans toutes les villes de leurs États pour y être exposées à la vénération des peuples. Julien mêla aux siennes, les images des dieux qu'il voulait faire adorer : on y voyait Jupiter qui, sortant des nues, lui plaçait la couronne sur la tête, tandis que Mars et Mercure semblaient applaudir à cet honneur, comme à une juste récompense de son habileté dans la guerre et dans les lettres. Il voulait que ces divinités partageassent les honneurs rendus à son portrait et que les peuples adorassent les divinités païennes, lorsqu'ils croyaient honorer leur souverain (2). Pour la même raison, il se faisait peindre, avec l'impératrice Hélène, quoique depuis long-temps décédée, tantôt sous la figure de Sérapis et d'Isis, tantôt sous celle d'Apollon et de Diane; quelquefois il se faisait représenter sous les traits du chien Anubis, affublé du manteau impérial (3). Julien poussa

(1) Theodor. l. III, c. 5. — Sozomen. l. VI, c. 6. — Pagi, Critic. in Baron. Annal. eccles. ad ann. 362, n° 37.
(2) Tillem. Hist. des emp.—JULIEN.
(3) Gregor. Nazianz. Orat. 1 in Julian.

même la méchanceté jusqu'à consacrer aux dieux les fontaines publiques, à ne permettre de n'exposer en vente que des vivres offerts aux idoles, afin que les fidèles fussent réduits à la faim et à la soif, ou à une sorte d'apostasie (1).

Ignobles vexations de Julien contre le clergé.

Mais ce fut surtout contre le clergé qu'il déploya toutes les ressources de la perfidie : il essaya d'abord d'entretenir, parmi les diverses sectes, ces scandaleuses divisions qui, sous le règne précédent, avaient causé de si affreux ravages dans l'Eglise; il rappela tous les évêques bannis par Constance pour des disputes de religion, dans l'intention et l'espoir de raviver les haines, de renouveler les dissensions et les maux dont ils avaient été la source ; mais Dieu qui se joue des projets des impies conjurés contre lui, fit servir la malice de l'apostat au bien de son Eglise. Les nouveaux dangers auxquels allaient l'exposer des hérétiques lancés contre elle par Julien, réclamaient de nouveaux secours : il fallait aux catholiques des pasteurs vigilants et intrépides pour les arracher à ces loups ravisseurs (2). L'empereur philosophe, qui savait très-bien distinguer les sectes d'avec la véritable Eglise, n'épargna rien pour

(1) Act. Mart. S. Basil. Ancyr.—S. Greg. Nazian. ibid.

(2) Tillemont, Hist. eccl. tom. V, p. 522 et suiv.

ameuter contre celle-ci les plus audacieux des sectaires : il les combla de faveurs, les encouragea à persister dans leur opposition, et leur promit même, au besoin, une assistance efficace. « J'ai rappelé de leur exil, écrivait-il au sophiste Aëtius, tous ceux que Constance avait bannis pour la folie des Galiléens. Non-seulement je vous accorde la même faveur, mais je vous invite même à venir me trouver, car je n'ai point oublié notre ancienne amitié, ni le temps que nous avons passé ensemble ; vous serez défrayé par l'État (1). » Il adressa à Photin une lettre non moins flatteuse, dans laquelle il louait sa doctrine impie et le félicitait d'avoir nié la divinité de Jésus-Christ contre Diodore, alors prêtre d'Antioche, et depuis évêque de Tarse (2).

Les donatistes, profitant d'une occasion si favorable

(1) Julian. Epist. ad Aët.—Sozom. l. V, c. 5.

(2) Sur ce genre de persécution de Julien, voir D. August. Epist. 105.—Cod. Theod. tom. VI, p. 155.—Socrat. l. III, c. 11.—Philostorg. l. IX, c. 4.— Ammien Marcellin confirme dans les termes suivants le témoignage des auteurs cités : « Ut dispositorum roboraret effectum dissidentes christianorum antistites, cum plebe discissa in palatium intromissos monebat ut civilibus discordiis consopitis, quisque nullo vetante religioni suæ serviret intrepidus. Quod agebat ideò obstinatè, ut dissensiones, augente licentiâ, non timeret unanimantem posteà plebem, nullas infestas hominibus bestias, ut sunt sibi ferales plerique Christianorum expertus.» L. XXII, c. 5. Ammien Marcellin fait ici allusion aux violences que les ariens et d'autres hérétiques avaient indignement exercées contre les catholiques.

à leur haine, conjurèrent ce prince de les rappeler aussi de l'exil, où les avait condamnés l'empereur Constant. Julien s'empressa d'accorder cette faveur aux basses flatteries dont ils l'avaient comblé, et au désir de multiplier les adversaires de l'Église orthodoxe. Ses prévisions ne furent point trompées : les donatistes se jetèrent à main armée sur les catholiques, les chassèrent de leurs églises, s'y retranchèrent et s'y fortifièrent comme dans des places emportées d'assaut, et y commirent des profanations, des sacriléges inouïs. Julien, au lieu de protéger cette classe de ses sujets si indignement et si arbitrairement vexée, fit au contraire tous ses efforts pour renouveler de pareilles scènes. Lorsqu'il apprenait qu'un chrétien avait été soumis à quelqu'une des pénitences prescrites par les saints canons, il lui donnait la liberté et quelquefois l'ordre de s'obstiner dans ses prétentions, autant pour infirmer l'autorité des évêques auprès des peuples, que pour inspirer aux catholiques sa haine contre leurs supérieurs ecclésiastiques (1). On ne pourrait pas se persuader qu'un monarque ait abaissé sa dignité à de si viles tracasseries, si l'on n'en trouvait des preuves authentiques dans sa correspondance.

(1) S. J. Chrysost. de S. Babyl. adv. Julian. et Gentes, n° 22.

L'esprit de rébellion fermentait dans la ville de Bostre; Titus, évêque de cette ville, craignant que, s'il y éclatait une sédition, l'empereur ne déchargeât, selon sa coutume, toute sa colère sur les chrétiens quoique innocents, lui adressa une lettre respectueuse, pour le prévenir qu'il se chargeait de contenir ses ouailles dans le devoir. Julien, pour qui l'occasion de calomnier les évêques était une bonne fortune, saisit avec avidité la première venue, et, profitant de la sage prévoyance de Titus, pour soulever contre lui tous les païens de la ville de Bostre, il leur adressa, en forme d'édit, la lettre suivante, monument de la plus honteuse mauvaise foi : « Je m'imaginais que les chefs des Galiléens reconnaîtraient qu'ils m'ont plus d'obligation qu'à mon prédécesseur. Sous son règne, plusieurs d'entre eux ont été bannis, emprisonnés, persécutés... Moi, au contraire, j'ai rappelé les exilés et rendu tous les biens confisqués. Cependant, parce qu'ils n'ont plus le pouvoir de tyranniser personne, ni d'exercer, d'abord les uns contre les autres, puis contre nous serviteurs des dieux, leurs violences accoutumées, ils sont devenus furieux ; sans crainte des dieux, sans respect pour les décrets émanés de notre bienveillance et de notre bonté, ils poussent l'extravagance et la rage jusqu'à faire tous leurs efforts pour soulever les peuples. Nous ne voulons pas que l'on traîne personne aux autels; mais nous déclarons que si

quelqu'un désire spontanément participer à nos cérémonies, il doit avant tout offrir des sacrifices d'expiation et se rendre les dieux propices, tant nous sommes éloignés d'avoir, même la pensée d'admettre à nos sacrés mystères aucun des impies, à moins qu'il n'ait purifié son âme par de ferventes prières, et son corps par les expiations convenables. Il est visible que ces gens appelés *clercs* trompent les peuples et ne les excitent à la sédition que parce qu'ils ne peuvent plus eux-mêmes tourmenter les autres. Ils ont tellement pris goût au despotisme, qu'au lieu de s'estimer heureux de ce qu'on laisse impunis leurs crimes passés, ils voudraient, comme auparavant, juger, tester, s'approprier l'héritage d'autrui, s'emparer de tout. De dépit, ils lèvent le masque, ne gardent plus de mesures, et pour mettre le comble aux maux qu'ils ont déjà faits, ils attisent ou allument parmi les peuples le feu de la discorde. C'est pourquoi j'ai jugé à propos de publier cet édit, pour défendre à tous mes peuples de prendre part aux troubles que tâcheront d'exciter les clercs, de lancer des pierres, d'outrager les magistrats. Qu'ils obéissent à leur clergé, en ce qui concerne les lieux de leurs assemblées et la forme de leurs prières, mais si, pour servir ses intérêts, celui-ci les porte à la sédition, qu'on ne l'écoute pas, sinon l'on sera châtié. J'adresse cet édit spécialement à la ville de Bostre, parce l'évêque Titus et son clergé, dans une requête qu'ils

m'ont présentée, accusent leur peuple d'être prêt à se soulever s'il n'était retenu par leurs remontrances. Voici les termes mêmes de la requête : « *Quoique les chrétiens soient en aussi grand nombre que les hellènes et que nous les contenions par nos discours, de peur qu'il n'arrive quelque désordre...* C'est ainsi que votre évêque parle de vous. Voyez, Bostriens, comme il vous dérobe tout le mérite de votre sagesse pour s'en faire honneur à lui seul ; il vous représente comme des séditieux, capables des derniers excès, s'il ne vous tenait en bride. C'est un délateur que je vous engage à chasser de votre ville. Quant à vous, vivez en bonne intelligence les uns avec les autres. Que ceux qui sont dans l'erreur n'attaquent point ceux qui suivent fidèlement la tradition de tous les siècles et rendent aux dieux un culte légitime. Serviteurs des dieux, ne ruinez pas, ne pillez pas les maisons des hommes entraînés dans l'erreur par l'ignorance. Les mauvais traitements, les châtiments corporels ne sauraient les persuader; il faut les éclairer et les instruire. Je le dis encore et ne puis trop le répéter : que les disciples zélés de la *vraie religion* n'insultent, ni ne maltraitent le peuple galiléen (1) ; nous ne devons pas les haïr, mais les plaindre ; ils ne sont déjà que trop malheureux de se tromper

(1)..... Mais qu'ils chassent ses évêques....

dans la chose du monde la plus essentielle. La piété est le plus grand des biens, comme l'impiété est le plus grand des maux. Ils se punissent assez eux-mêmes en quittant les dieux pour s'adresser aux morts et à leurs reliques. Lorsque quelqu'un est malade, nous souffrons de le voir souffrir, et nous partageons sa joie quand il plaît aux dieux de lui rendre la santé (1). »

Nous avons voulu citer tout entière une pièce qui exprime plus fidèlement que nous ne pourrions le faire nous-même, le fanatisme et la perfidie d'un prince éclectique qui, dans l'intérêt de sa secte, ne rougit pas de descendre des hauteurs de sa fière impiété, pour recueillir dans les rues les grossières calomnies qu'il jette impudemment à la face des personnages les plus recommandables par leurs talents et leurs qualités.

Julien défend aux chrétiens l'enseignement et l'étude des lettres grecques.

V. Julien ne borna point ses vexations à de mauvais propos; comme il ne redoutait pas moins l'éloquence et la science des prélats et des docteurs chrétiens, que leur union et leurs vertus, il porta deux décrets qui suffiraient pour flétrir à jamais sa mémoire, si sa conduite habituelle, aussi bizarre que cruelle, avait présenté quelque trait d'éloge. Il voyait les plaies profondes qu'avaient faites au paganisme les illustres défenseurs de la religion;

(1) Julian. Epist. ad Bostr.—Sozom. l. V, c. 11.—Niceph. l. X, c. 13.

de son temps encore, vivaient les grands hommes contre lesquels l'hérésie et la superstition réunies avaient vu se briser tous leurs efforts: les Athanase, les Hilaire, les Eusèbe, les Melèce faisaient encore trembler leurs adversaires, et étonnaient le monde par leur fermeté, leurs vertus et leurs lumières. Sur leurs pas, s'avançaient, pleins d'avenir, les Grégoire, les Basile, les Chrysostôme, qui menaçaient le paganisme et la philosophie des foudres de leur éloquence. Afin d'enlever de si puissants secours à la religion chrétienne, Julien porta un premier décret par lequel il défendait aux chrétiens d'enseigner les belles-lettres et d'exercer la profession de sophiste (1). On appelait ainsi ceux qui façonnaient la jeunesse, l'initiaient à l'éloquence et lui enseignaient

(1) Amm. Marcell. l. XXV.—Julian. Epist. ad Jambl. apam.—S. August. de Civit. Dei, l. XVIII, c. 52. — De Greg. Nazianz. Orat. in Julian.—Orosius, l. VII, c. 20. — Socrat. l. III, c. 12. — Théodoret, l. III, c. 8.—Tillemont, Mém. ecclés. tom. VIII, p. 346 et 717.—Henri de Valois, ad Excerpta persecut. p. 119.—Hermant, Vie de S. Basile, l. II, c. 26.—Pagi, critic. Baron. ad ann. 362, n° 39 et seq.—Thomassin, Manière d'étudier et d'enseigner chrétiennement les poètes, l. I, c. 1 et 8.—Adam Réchemberg, Dissertat. de Juliani imperat. apostasiâ, p. 369.— tom. I, Dissert. Hist. polit. — P. Ludewig, Dissert. de edicto Julian. imper. contra philosophos christian.—Eckard, Diatrib. de scholis à Juliano occlusis (tom. IV. Miscellan. Lipsiens. p. 195.— Joachim Widner, in Dissertat. de Juliano ex historicis geminis verè apostatâ per nullam culpam christianorum. — Alb. Fabricius, Biblioth. græc. vol. VI. p. 77.

une philosophie dite politique ou l'art de se conduire au sein de la société.

Nous mettrons ici ce décret sous les yeux du lecteur, pour qu'il puisse voir par lui-même tout ce qu'il a d'inique et d'absurde : « A notre avis, la véritable science ne consiste point dans un étalage pompeux de paroles bien arrangées, mais dans la droiture de l'esprit, dans des principes vrais et raisonnables sur le bien et sur le mal ; ainsi quiconque enseigne à ses disciples ce qu'il croit faux, paraît aussi peu mériter le titre de savant que celui d'homme de bien. Que sur des bagatelles, la langue ne soit point d'accord avec la pensée, c'est toujours manquer de droiture et de probité jusqu'à un certain point; mais parler d'une manière et penser d'une autre sur les choses les plus importantes, enseigner ce que l'on croit mauvais, louer les auteurs que l'on condamne et tromper ainsi la jeunesse, n'est-ce pas faire un trafic pareil à celui de ces marchands impudents qui débitent comme quelque chose de bon ce qu'ils savent être mauvais ?

» Il faut donc que tous les professeurs en général soient des hommes probes et n'aient point dans le cœur des sentiments contraires à la doctrine publiquement reçue; mais on le doit surtout exiger de ceux qui instruisent la jeunesse et lui expliquent les anciens, c'est-à-dire des rhéteurs, des grammairiens, et plus encore des sophis-

tes ; en effet, ces derniers s'attribuent le privilége, non-seulement d'apprendre l'éloquence à leurs élèves, mais encore de régler leurs mœurs et de les former à l'administration des affaires. Je n'examine point ici si leurs prétentions sont légitimes ou téméraires ; je loue un si noble but, mais je ne mettrais pas de bornes à mes éloges, si, par une honteuse duplicité, ils ne se mettaient en contradiction avec eux-mêmes, et n'enseignaient à leurs disciples le contraire de ce qu'ils pensent. Quoi donc ? est-ce qu'Homère, Hésiode, Démosthène, Hérodote, Thucydide, Isocrate, Lysias, ne reconnaissaient pas les dieux pour auteurs de leur science ? Ne se croyaient-ils pas consacrés, les uns à Mercure, les autres aux Muses ? Il me semble donc qu'il est absurde d'expliquer leurs livres et de rejeter en même temps les dieux qu'ils ont adorés.

» Toutefois, quelque ridicule que cela me paraisse, je ne veux obliger personne à changer de sentiment : je laisse l'alternative ou de ne point enseigner ce que l'on condamne comme mauvais, ou si l'on veut enseigner, de croire et de persuader à la jeunesse qu'Homère, Hésiode et d'autres semblables, comme eux accusés d'erreur, d'impiété, de folie, ne sont point tels qu'on les a représentés. Ceux qui en ont une si mauvaise idée et vivent pourtant de leurs écrits, montrent qu'ils sont eux-mêmes

esclaves d'un intérêt sordide, en continuant à trahir leurs convictions pour un peu d'argent.

» Jusqu'à présent, plusieurs raisons empêchaient de fréquenter les temples, et la terreur généralement répandue pouvait rendre excusables ceux qui cachaient au fond de leur cœur leurs véritables sentiments sur les dieux; mais aujourd'hui que ces mêmes dieux ont bien voulu nous accorder la liberté, il me paraît absurde d'enseigner aux autres ce que l'on ne croit pas soi-même. Si l'on trouve quelque sagesse dans la doctrine des auteurs dont on se fait l'interprète, que l'on commence par imiter leur piété envers les dieux.

» Que ceux qui prétendent qu'ils ont été dans l'erreur, aillent expliquer Luc et Matthieu dans les églises des Galiléens. Fidèles aux préceptes de vos maîtres, enseignez qu'il n'est pas permis de sacrifier. Je veux, pour parler votre langage, que vos langues et vos oreilles soient régénérées, qu'elles soient purifiées d'une doctrine à laquelle je désire que nous participions toujours moi et les miens.

» Cette ordonnance est une loi pour tous les professeurs, mais je n'interdis l'entrée des écoles à aucun des jeunes gens qui voudraient les fréquenter : il serait injuste de fermer la bonne voie à des jeunes gens encore incertains sur la route qu'ils doivent tenir, ni de les contraindre par la terreur à suivre la religion de leurs pères. Ce

n'est pas qu'il y eût de l'injustice à les traiter comme des frénétiques, et de tenter de les guérir malgré eux; mais je laisse dans cette maladie ceux qui voudront y rester; on ne châtie pas les fous, on les dirige (1). »

Il faut qu'une cause soit bien mauvaise pour l'appuyer sur de pareils arguments. Julien suppose que l'on ne peut pas expliquer un auteur sans admettre sa doctrine, et, sur ce jeu de mots, il bâtit ce chef-d'œuvre de déraison. Pour être conséquent, il eût dû défendre aux chrétiens, non-seulement l'étude ou l'enseignement de l'éloquence, mais même l'usage de la langue des Grecs et tous les arts inventés par eux; il eût dû interdire aussi à ses hellènes tout ce qu'ils avaient reçu des autres nations; mais Julien ne reculait devant aucune absurdité quand il s'agissait d'attaquer la religion chrétienne.

Une argumentation si pitoyable prouve du moins que ce prince sentait lui-même la faiblesse de sa cause, puisque, pour la défendre, il ne trouvait d'autre moyen que celui d'enlever aux chrétiens les armes avec lesquelles ceux-ci la combattaient. Julien se trompait, dit saint Grégoire de Nazianze (2) : la force des chrétiens ne con-

(1) On voit que Julien l'apostat entendait la *liberté d'enseignement* à peu près de la même manière que nos Grands-Maîtres.

(2) D. Gregor. Nazianz. Orat. 1 in Julian.

siste pas dans un brillant et vain étalage de phrases, mais dans la vérité même dont les fondements sont inébranlables.

Ce décret tyrannique révolta les païens eux-mêmes : Ammien Marcellin dit que, pour l'honneur de ce prince, on devrait l'ensevelir dans un éternel silence : *Illud autem erat inclemens, obruendum perpetuo silentio, quòd arcebat docere magistros rhetoricos et grammaticos ritûs christiani* (1). Julien, cependant, afin de s'assurer tous les succès qu'il s'en promettait, porta, probablement la même année (2), le décret suivant : « Il faut que les professeurs et les maîtres soient des hommes distingués par leurs talents et plus encore par les mœurs. Ainsi, nous défendons à qui que ce soit de s'ingérer de son autorité privée dans cette importante fonction. Quiconque voudra ouvrir une école, devra se faire approuver par le conseil de la ville et réunir les suffrages des principaux habitants. Comme je ne puis être partout, j'ordonne que l'on m'envoie la décision, afin de l'examiner. Ce sera pour le sujet proposé un nouvel honneur de voir le jugement de ses concitoyens confirmé par celui du prince (3). »

(1) Amm. Marcell. loc. sup. cit.

(2) Tillemont, Julien, art. 9 et Mém. eccl. tom. VII, p. 346.

(3) Cod. Theodos. XIII, tom. III, De Medicis professoribus.

L'hypocrisie de Julien ne saurait nous donner le change sur sa véritable intention; il est évident qu'il se réservait le droit de confirmer ou de casser les élections à son gré, pour exclure les chrétiens de l'enseignement.

Cette mesure tyrannique ne répondant pas aux espérances de Julien, à la défense d'enseigner les auteurs grecs, il ajouta celle de les étudier. Ce dernier édit n'est point parvenu jusqu'à nous, mais les témoignages de Ruffin (1), de Socrate (2), de Sozomène (3), de Théodoret (4), de saint Augustin (5) et de saint Grégoire de Nazianze (6) ne nous permettent pas de douter qu'il ne l'ait réellement porté (7).

En ôtant à la religion le secours de l'enseignement et de l'étude des lettres, le persécuteur philosophe espérait sans doute que les professeurs chrétiens renonceraient plutôt à leur foi qu'à leurs chaires; mais cette fois encore il fut déçu dans son attente; presque tous

(1) Ruffin, Hist. eccl. l. X, c. 32.
(2) Socr. Hist. eccl. l. III, c. 12.
(3) Sozom. Hist. eccl. l. V, c. 18.
(4) Theodor. Hist. eccles. l. III, c. 8.
(5) S. August. De Civit. Dei, l. XVIII, c. 2.
(6) S. Gregor. Nazianz. Orat. 1 in Julian.
(7) Tillemont, Hist. eccles. tom. 7. art. 3. (Persécution de Julien.)—De La Bletterie, Vie de Julien.—Eckard, loc. sup. cit. et beaucoup d'autres.

les professeurrs aimèrent mieux se priver des revenus et des honneurs attachés à leurs fonctions, que d'imiter Julien dans son apostasie (1). L'histoire nous a conservé le souvenir de la générosité de Prohérèse et de Victorin, deux des plus habiles rhéteurs qui occupassent alors les chaires d'éloquence.

Constance de Prohérèse.

Prohérèse naquit dans la grande Arménie, d'une famille noble, mais peu favorisée des biens de la fortune. Jeune encore, il quitta le pays de sa naissance, et vint à Antioche étudier l'éloquence sous le sophiste Ulpien. De là il se rendit à Athènes pour y suivre les leçons d'un autre sophiste nommé Julien. Ayant pris, dans une occasion importante, la défense de son maître, celui-ci par reconnaissance établit Prohérèse héritier de ses biens et de sa chaire. Il enseigna l'éloquence avec tant de réputation et de succès, que les autres sophistes éclipsés conjurèrent sa perte : à force d'intrigues et de calomnies, ils parvinrent enfin à persuader au proconsul de le condamner à l'exil; mais, rappelé par l'empereur lui-même, Prohérèse continua à professer dans la même ville avec plus d'éclat qu'auparavant. L'empereur Constant, se trouvant dans les Gaules, l'appela auprès de sa personne, et le combla de tous les

(1) Paul Oros. lib. VII, c. 30.

honneurs dus au mérite et aux talents. Il le chargea ensuite d'aller relever ou rétablir dans Rome l'éloquence et les lettres, qui semblaient être sorties de cette ville, depuis qu'elle n'était plus le siége de l'empire. Rome à son tour admira l'illustre rhéteur, et le sénat, si nous en croyons Eunape, lui érigea une statue avec cette inscription : *Rome, la reine des cités, au roi de l'éloquence*. Tant d'honneurs ne furent point capables de fixer Prohérèse dans une capitale veuve de ses souverains et de sa grandeur passée. Les Romains le prièrent de leur laisser au moins un de ses disciples, pour entretenir dans leur ville l'amour de l'étude. Prohérèse confia cette mission à un certain Eusèbe, d'Alexandrie, qui convenait parfaitement à Rome, dit Eunape, parce qu'il savait flatter les grands (1).

Julien, qui avait suivi en Attique les leçons de Prohérèse, conserva toujours pour lui une grande estime, et lorsqu'il fut élevé sur le trône, il n'épargna rien pour l'attacher à son parti. « Pourquoi donc, lui écrivait-il, ne saluerais-je pas l'illustre Prohérèse, ce grand homme dont l'éloquence est semblable à ces fleuves qui coulent majestueusement dans la plaine ? Prohérèse, dis-je, l'émule de Périclès, mais qui ne trouble point la Grèce

(1) Eunap. in Vit. Proheres.

comme cet ancien orateur. Ne vous étonnez pas de ce que je vous écris en si peu de mots ; c'est aux grands maîtres tels que vous à faire de longs discours ; mais le laconisme nous convient quand nous vous parlons (1).» Ce prince l'excepta même de la loi qui défendait aux chrétiens d'enseigner les sciences et les belles-lettres ; mais le généreux Prohérèse préféra à cette faveur la gloire de partager avec ses frères les vexations de l'empereur, et descendit noblement de sa chaire avec toute la gloire qu'il s'y était acquise. Eunape, jaloux de l'éclat que le nom et la conduite de cet illustre rhéteur répandaient sur le christianisme, le voudrait ranger parmi les adeptes de l'Éclectisme, et persuader à ses lecteurs que, loin d'être un fervent chrétien, Prohérèse n'était qu'un habile hypocrite ; et pour accorder cette calomnie avec un si noble désintéressement, il conte que ce rhéteur, avant de prendre un parti, alla demander au prêtre d'Eleusis, si le règne de Julien serait de longue durée ; et qu'ayant appris de l'oracle le terme prochain de cet état de choses, il ranima sa constance, et prit, d'après cette réponse, la résolution de ne point renoncer extérieurement à sa religion (2).

(1) Julian. Epist. ad Proheres.—Voir aussi Liban. Epist. 278.— S. Gregor. Naz. Epigram. ap. Murator. ana. g. p. 1.
(2) Eunap. in Vit. Proheres.

Le conte inventé par Eunape pour appuyer un premier mensonge, prouve et l'impudence de cet auteur et la sincérité du sacrifice de Prohérèse. Le fait du sacrifice est véritable ; car Eunape n'osant ni ne pouvant le nier, s'en prend à l'intention qui l'a inspiré et à la sincérité qui l'a accompagné. La chose était moins évidente; il était par conséquent plus facile à Eunape de l'interpréter à sa manière, et de fonder, même au besoin, son interprétation sur des fables ; or personne n'était plus fécond que lui en expédients de ce genre ; malheureusement personne aussi n'était plus maladroit : 1° quel besoin Pro hérèse avait-il d'aller consulter l'oracle sur la durée du règne de Julien, avant de laisser sa chaire, puisqu'il lui était permis de rester chrétien et d'enseigner les belles-lettres ? 2o Comment se fait-il que faisant profession ouverte du christianisme, Prohérèse aille consulter le prêtre païen d'Eleusis, intéressé plus que tout autre à l'engager dans l'idolâtrie? 3° Si Eunape oublie de doter son prêtre d'un peu de zèle pour le culte des dieux, il s'occupe du moins de sa science; car il lui donne une si profonde, une si exacte connaissance de l'avenir, qu'il lui fait prédire le terme précis du règne de Julien (il ne faut pas oublier qu'Eunape écrivait plusieurs années après l'évènement prédit). Mais comme un tel évènement ne dépendait pas des lois physiques de la nature, nous nions à Eunape la vérité de son

assertion ; et nous concluons de son imposture même que le désintéressement de Prohérèse fut franc et sincère. D'ailleurs c'est le témoignage que lui rend saint Jérôme (1), dont l'autorité vaut plus, à notre avis, que celle d'Eunape.

Victorin, que l'histoire associe à la gloire de Prohérèse, montra en effet la même noblesse et la même constance. De l'Afrique où il était né, il vint de bonne heure déployer à Rome les grands talents dont il était doué. Rhéteur habile, il se fit encore un nom dans la philosophie néo-platonicienne dont il avait adopté les principes ; mais trop noble pour embrasser les travers des éclectiques de son temps, il rejeta avec mépris leurs cérémonies théurgiques, condamna le but dans lequel ils les pratiquaient, et refusa toujours d'entrer dans leurs vues et leur projet. Il n'adopta les principes théoriques du platonisme que parce qu'une théorie réformée et corrigée depuis deux siècles sur les idées répandues par le christianisme, lui paraissait plus conforme à la vérité qu'il cherchait avec franchise ; mais son esprit naturellement droit ne la vit clairement que lorsqu'il eut connu et embrassé la religion catholique. La conversion de cet illustre néo-platonicien remplit Constance de Victorin.

(1) Hieronym. Chronic. ann. 363.—Tillemont, Hist. des emper.—Julien. art. 34.—Pagi, Critic. Ann. Baron. ad ann. 362, § 11.

de joie tous les amis de la vérité ; et, long-temps après, le souvenir de son exemple décida le changement d'Augustin, qui flottait dans les mêmes incertitudes.

Le grand évêque d'Hippone nous a laissé de ce double évènement une touchante relation que nous devons reproduire ici (1), autant pour remplir notre but que pour soulager l'esprit du lecteur fatigué du tableau honteux des travers et des vices de Julien l'apostat et des théurges de sa suite.

« J'allai donc vers Simplicianus, père selon la grâce de l'évêque Ambroise, qui l'aimait véritablement comme un père. Je le fis entrer dans le dédale de mes erreurs. Et lorsque je lui racontai que j'avais lu quelques ouvrages platoniciens, traduits en latin par Victorinus, rhéteur à Rome, qui, m'avait-on dit, était mort chrétien, il me félicita de n'être point tombé sur ces autres philosophes « pleins de mensonges et de déceptions, professeurs de science charnelle, » tandis que la doctrine de Platon nous suggère sans cesse Dieu et son Verbe. Puis, pour m'exhorter à l'humilité du Christ, cachée aux sages et révélée aux petits, il réunit tous ses souvenirs sur ce

(1) Nous empruntons ce passage à la belle *traduction des Confessions* de S. Augustin, par M. Moreau.—S. August. Confess. l. VIII, c. 2 et 5.—Ceillier, Hist. génér. des aut. ecclés. tom. VI, p. 26 et suiv. — Tiraboschi, Stor. della Letter. ital. l. IV, c. 3, § 2.

même Victorinus, qu'il avait intimement connu pendant son séjour à Rome. Ce qu'il me dit de lui, je ne le tairai pas. Adorable chef-d'œuvre de puissance et de grâce ! Ce vieillard, si docte en toute science libérale, qui avait lu, discuté, éclairci tant de livres écrits par les philosophes; maître de tant de sénateurs illustres, à qui la gloire de son enseignement avait mérité l'honneur le plus rare aux yeux de la Cité du monde — une statue sur le Forum; jusqu'au déclin de son âge, adorateur des idoles, initié aux mystères sacriléges si chers à presque tous ces patriciens, à ce peuple de Rome honteusement épris de tant de monstres divinisés, et d'Isis, et de l'aboyeur Anubis, qui, un jour, avaient levé les armes contre Neptune, Vénus et Minerve, vaincus à qui Rome victorieuse sacrifiait, abominables dieux que ce Victorinus avait défendus tant d'années avec une bouche prostituée à la terre; merveille ineffable ! ce vieillard n'a point eu honte de se faire l'esclave du Christ, d'être lavé, comme celui qui vient de naître, à la source pure; il a plié sa tête au joug de l'humilité, et l'orgueil de son front à l'opprobre de la croix !

» Seigneur, Seigneur, ô vous « qui avez abaissé les cieux et en êtes descendu, qui avez touché les montagnes et les avez embrasées, » par quels charmes vous êtes-vous glissé dans cette âme ? Il lisait, me dit Simplicianus, la sainte Ecriture, et faisait une étude assidue et

profonde de tous les livres chrétiens, et disait à Simplicianus, loin du monde, en secret et dans l'intimité : « Sais-tu que me voilà chrétien ?—Je ne le croirai pas, répondait son ami, je ne te compterai pas au nombre des chrétiens, que je ne t'aie vu dans l'Église du Christ. » Et lui reprenait avec ironie : « Sont-ce donc les murailles qui font le chrétien ? » Il répétait souvent qu'il était décidément chrétien; même réponse de Simplicianus, même ironie des murailles. Il appréhendait de blesser ses amis, superbes démonolâtres, et il s'attendait que de ces sommets de Babylone, de ces cèdres du Liban que Dieu n'avait pas encore brisés, il roulerait sur lui d'accablantes inimitiés.

» Mais, en plongeant plus profondément dans ces lectures, il y puisa de la fermeté; il craignit « d'être désavoué du Christ devant ses saints anges, s'il craignait de le confesser devant les hommes; » et reconnaissant qu'il serait coupable d'un grand crime s'il rougissait des sacrés mystères de l'humilité de votre Verbe, lui qui n'avait pas rougi des sacriléges mystères de ces démons superbes dont il s'était rendu le superbe imitateur, il dépouilla toute honte de vanité, et revêtit la pudeur de la vérité, et tout-à-coup il surprit Simplicianus par ces mots : « Allons à l'église; je veux être chrétien. » Et lui, ne se sentant pas de joie, l'y conduisit à l'instant. Aussitôt qu'il eut reçu les premières instructions sur les mystères, il donna son

nom pour être régénéré dans le baptême, à l'étonnement de Rome, à la joie de l'Eglise. Les superbes, à cette vue, frémissaient, ils grinçaient des dents, ils séchaient de rage; mais votre serviteur, ô Dieu, avait son espérance au Seigneur, et il ne voyait plus les vanités et les folies du mensonge.

» Puis, quand l'heure fut venue de faire la profession de foi, qui consiste en certaines paroles retenues de mémoire, et que récitent ordinairement d'un lieu plus élevé, en présence des fidèles de Rome, ceux qui demandent l'accès de votre grâce; les prêtres, ajouta Simplicianus, offrirent à Victorinus de réciter en particulier, comme c'était l'usage de le proposer aux personnes qu'une solennité publique pouvait intimider; mais lui aima mieux professer son salut en présence de la multitude sainte; car ce n'était pas le salut qu'il enseignait dans ses leçons d'éloquence, et pourtant il avait professé publiquement. Et combien peu devait-il craindre de prononcer votre parole devant l'humble troupeau, lui qui ne craignait pas tant d'insensés auditeurs de la science?

Il monta; son nom, répandu tout bas par ceux qui le connaissaient, éleva dans l'assemblée un murmure de joie. Et de qui, dans cette enceinte, n'était-il pas connu? Et la voix continue de l'allégresse générale frémissait : Victorinus! Victorinus! Un transport soudain, à sa vue, avait rompu le silence; le désir de l'entendre le rétablit

aussitôt. Il prononça le symbole de vérité avec une admirable foi, et tous eussent voulu l'enlever dans leur cœur; et tous l'y portaient dans les bras de leur joie et de leur amour.

» L'homme de Dieu m'avait fait ce récit de Victorinus, et je brûlais déjà de l'imiter. Telle avait été l'intention de Simplicianus. Et quand il ajouta qu'au temps de l'empereur Julien, où un édit défendit aux chrétiens d'enseigner les lettres et l'art oratoire, Victorinus s'était empressé d'obéir à cette loi, désertant l'école de la faconde plutôt que votre Verbe « qui donne l'éloquence à la langue de l'enfant, » il ne me parut pas moins heureux que fort d'avoir trouvé tant de loisir pour vous. »

Apostasie d'Ecebole.

Tous les professeurs chrétiens n'imitèrent pas le bel exemple de Prohérèse et de Victorin : quelques-uns furent assez faibles pour sacrifier leur conscience aux caprices de Julien. De ce nombre fut Ecébole, sophiste de Constantinople, plus fameux par son inconstance que par son mérite; esclave des circonstances, il en fut toujours le jouet; dévot affiché sous Constance, il déclamait sans cesse contre le paganisme et vouait ses dieux au mépris; païen ardent sous Julien, il blasphémait Jésus-Christ, et préconisait le culte des idoles; pénitent enthousiaste après ce règne impie, il allait se prosterner aux portes des églises, et criait aux

passants : « Foulez-moi aux pieds comme le sel affadi (1). »

Cependant l'étrange tyrannie de Julien avait réveillé le génie des docteurs chrétiens : à cette occasion, les deux Apollinaire, père et fils, composèrent un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose sur des sujets de religion, et leur donnèrent une forme si attrayante qu'ils étaient capables de faire oublier aux Fidèles les ouvrages païens dont on leur défendait l'usage. Pour remplacer ces auteurs profanes et récréer la jeunesse en l'instruisant, Apollinaire le père fit en vers héroïques l'histoire des Israélites, et divisa son poëme en vingt-quatre chants, à l'imitation d'Homère. Il composa aussi sur différents traits des Livres saints, des tragédies, des comédies et des odes. Le jeune Apollinaire mit en dialogues l'Evangile et les écrits des apôtres, suivant la méthode de Platon (2). Sozomène attribue tout à celui-ci, sans parler de son père, et ajoute qu'il se montra le rival de Pindare dans le genre lyrique ; de Ménandre, dans la comédie ; d'Euripide, dans la tragédie (3). Mais la loi de Julien qui avait donné lieu à ces chefs-d'œuvre, ayant été annulée par la mort

(1) Socrat. Hist. eccles. l. III, c. 13.
(2) Socrat. Hist. eccl. l. III, c. 16.
(3) Sozom. Hist. eccl. l. V, c. 18.

de son auteur, avant qu'on eût pu les connaître, ils restèrent dans l'oubli, dès qu'il fut permis de lire les auteurs qu'ils étaient destinés à remplacer. Il ne nous en reste plus qu'une paraphrase en vers des psaumes de David, laquelle est d'une exactitude, d'une noblesse et d'une éloquence remarquables.

Enthousiasme ridicule de Julien pour l'Eclectisme et pour les éclectiques.

VI. Tandis que Julien défendait aux chrétiens d'enseigner et d'étudier les lettres grecques, et qu'il affichait pour nos saintes Écritures un mépris si révoltant, il affectait pour les sophistes païens une admiration ridicule. Nous avons déjà vu quelle estime il avait pour Maxime; voici ce qu'il lui écrivait dans une autre circonstance : « L'aigle, selon la fable, pour s'assurer si ses aiglons sont de lui, les enlève dans les airs avant qu'ils puissent voler, les approche du Soleil, et les reconnaît ou les rejette, selon le jugement qu'en porte ce Dieu. Pour moi, je vous présente mes discours, comme je ferais à Mercure, dieu de l'éloquence; s'ils peuvent soutenir vos regards, c'est à vous de leur permettre de prendre l'essor et de se répandre dans le public; mais si vous jugez qu'ils n'aient pas les Muses pour mères, jetez-les à terre, comme n'étant pas légitimes (1). » Après avoir lu un discours de Libanius, il lui témoi-

(1) Julian. Epist. ad Maxim. traduct. de l'abbé de La Bletterie.

gnait en ces termes l'admiration que lui causait cette pièce : « Hier, je lus une partie de votre discours avant mon dîner; j'en lus, après, tout le reste. Que vous êtes heureux, cher ami, de parler, ou plutôt de penser ainsi! quel discours ! que d'esprit ! que d'adresse ! quelle ordonnance ! quelle distribution ! quels arguments ! quel style ! quelle délicatesse ! quelle harmonie ! quel nombre ! quelle composition ! » Mais rien n'égale en bassesse les flatteries qu'il prodigue à Jamblique d'Apamée, dans la lettre suivante (1) :

« Ulysse, pour modérer la vénération que son fils avait pour lui, n'eut qu'à lui citer ce vers d'Homère :

Je ne suis point un Dieu, pourquoi donc m'adorer ?

Pour moi, je n'ose pas même me dire homme, tant que je suis éloigné de Jamblique; j'avoue cependant qu'il est l'objet de ma vénération et de mes désirs, comme l'illustre père de Télémaque. Qu'on dise que je suis indigne de son amitié, je n'en serai pas moins avide..... Quant à l'honneur que vous me faites de me comparer aux anciens sages, vous voulez rire, sans doute; car, j'en suis aussi loin que je désire en approcher de plus

(1) Julian. Epist. ad Liban.

près. Vous, au contraire, non-seulement vous égalez Pindare, Démocrite, Orphée, mais vous résumez en vous la philosophie qui a rendu si recommandables les sages de la Grèce; semblable à une lyre dont les sons variés forment une parfaite harmonie; ou bien encore, semblable à cet Argus que les poètes nous représentent si attentif à garder Io, les délices de Jupiter, l'éloquence vous célèbre comme le gardien véritable et légitime de la vertu sur laquelle vos lumières répandent un éclat si pur. Protée, dit-on, prenait diverses formes, comme pour dérober sa sagesse aux recherches indiscrètes des hommes. Je loue la sagesse et la science divine de Protée, mais je blâme sa conduite; elle était digne d'un imposteur, plutôt que d'un homme sage et généreux, puisqu'il se transformait pour ne pas être utile aux humains. Mais que ne doit-on pas admirer dans vous, illustre Jamblique? vous égalez Protée en sagesse; vous ne privez personne de votre vertu : comme un soleil resplendissant, vous répandez vos bienfaisantes lumières soit sur les hommes présents par vos instructions, soit sur les absents par vos savants écrits. Vous êtes même supérieur à Orphée : le chantre de la Thrace, par le charme de ses accords, adoucissait la férocité des bêtes sauvages; mais vous, envoyé dans ce monde comme sauveur du genre humain, vous répandez partout les bienfaits d'Esculape,

tandis que votre voix éloquente et salutaire retentit dans toutes les parties de l'univers : c'est de vous surtout qu'Homère aurait pu dire avec raison :

Seul il reste debout, c'est assez pour la terre (1).

Vous seul, en effet, nourrissez et entretenez ce feu sacré qui brûla si long-temps parmi les hommes. Plaise au ciel (ô Jupiter sauveur, saint Mercure, écoutez mes vœux) plaise au ciel que le très-bon, le très-illustre Jamblique vive long-temps pour le bonheur du monde! Les dieux sensibles aux vœux des siècles passés accordèrent une vie longue à Homère, à Platon, à Socrate et à d'autres sages qui éclairèrent les hommes; aujourd'hui que nous faisons les mêmes vœux pour un sage qui les égale et par ses actions et par ses discours, les dieux pourraient-ils se refuser à la félicité de notre siècle! (2) « J'avais la fièvre, lui disait-il ailleurs, quand on vint me dire qu'un homme m'apportait une lettre de votre part. Je sautai aussitôt de mon lit, tout transporté et comme hors de moi-même. Dès que j'eus votre lettre entre mes mains, j'en atteste les dieux et mon amour pour vous, mon mal s'évanouit et la fièvre me quitta, honteuse d'avoir été surprise par cette divinité propice. Mais quand je l'eus

(1) Odys. δ'.
(2) Julian. Epist. ad Jamblich.

ouverte, cette adorable lettre, mille fois je la baisai, comme les mères baisent leurs petits enfants... Votre signature! combien de fois l'appliquai-je sur mes yeux! combien de fois y collai-je mes lèvres! je lui parlai, je la caressai. »

Il n'est pas nécessaire de faire ressortir la morgue et la vanité de Julien et de ses correspondants; le ridicule des éloges qu'ils se prodiguent mutuellement, saute aux yeux du lecteur. C'étaient cependant de tels hommes qui voulaient substituer à la religion sublime de Jésus-Christ leurs superbes utopies, puisées dans toutes les sectes philosophiques, et qui, ne pouvant obtenir l'aveu de la raison, se distribuaient mutuellement leurs propres suffrages.

Julien persécute ouvertement la religion.

VII. Jusqu'à présent, nous avons vu Julien occupé a chercher dans la fourberie, le mensonge, l'injustice et la calomnie, les moyens de faire triompher son système on se tromperait fort si l'on croyait que ce prince s'en tint à ces seuls procédés. Ils suffiraient sans doute pour justifier la tache d'infamie attachée à sa mémoire; mais malheureusement le prince apostat a d'autres droits au titre funeste de persécuteur.

Julien cependant vanta toujours sa modération et sa douceur, car il craignait autant le titre de persécuteur qu'il aimait la gloire; c'est pourquoi il ne porta jamais d'édit formel de persécution, et pour le justifier contre des accusations malheureusement trop fondées, le

païens ne manquaient pas d'alléguer une pareille preuve; mais les faits parlaient trop haut, et Julien avait toujours passé pour un persécuteur, lorsqu'au dix-huitième siècle, Voltaire, dont l'ignorance égalait l'impiété, vint apprendre au monde que Julien n'avait pas *persécuté* les chrétiens. Ceci ne doit point nous surprendre de la part d'un homme qui s'était donné la mission de combattre la vérité partout où il la rencontrerait; mais on ne s'explique pas si facilement comment de nos jours des écrivains qui se vantent sans cesse de ne consulter que leur *conscience* dans la recherche et l'exposition des faits, osent cependant soutenir un pareil paradoxe. Avec des efforts d'esprit véritablement dignes de pitié, ils enveloppent de leurs phrases sophistiques, les torts du tyran-philosophe; ils essayent de les pallier par leurs conjectures, de les adoucir par leurs récriminations ou par leurs accusations injustes contre les malheureuses victimes de la barbarie calculée de ce prince.

Julien, dit-on, ne doit pas être compté au nombre des persécuteurs, parce qu'il n'a point porté d'édit de persécution contre les chrétiens. Nous l'avons déjà dit : cet argument n'est pas nouveau; on l'avait fait du temps de saint Grégoire de Nazianze; ce grand docteur y avait répondu et sa réponse s'adresse à ceux qui, de nos jours, se plaisent à le reproduire. Après avoir rappelé plusieurs traits de la cruauté de Julien, saint Grégoire ajoute ce

qui suit : « Un des magistrats nommés par ce prince, essayant de marcher entre la tyrannie et les lois, se permit de châtier quelques idolâtres qui avaient massacré des chrétiens. Il fut accusé à la cour et condamné par l'empereur, qui le destitua de sa charge. Celui-ci invoqua les lois ; Julien, ce juge intègre, qu'on ne veut pas appeler persécuteur, lui fit grâce du dernier supplice, et le condamna seulement à l'exil, après avoir rendu, dans sa *haute sagesse*, ce jugement équitable : « Quel mal y a-t-il donc que dix galiléens périssent de la main d'un hellène (1)? » Dira-t-on que ce ne fut point là une persécution ouverte, continue saint Grégoire, et une persécution bien plus manifeste, bien plus terrible que toutes celles qui étaient ordonnées par des édits? Qu'importe que vous condamniez directement les chrétiens à la mort ou que vous autorisiez la cruauté de leurs bourreaux et que vous sévissiez contre ceux qui les ménagent? La volonté de l'empereur est une loi non écrite, mais mieux observée, plus fidèlement exécutée, plus impérieuse et plus efficace que des lois promulguées auxquelles manque l'appui du trône (2). »

(1) Sans doute, dans la pensée de Julien, les chrétiens devaient grandement s'honorer d'être assommés par des païens.

(2) S. Gregor. Nazian. Orat. 1 in Julian.

Saint Augustin adresse à son tour cette question à ceux qui ne veulent pas qu'on mette Julien au nombre des persécuteurs : « un prince qui a défendu aux chrétiens d'enseigner et d'apprendre les belles-lettres, n'a-t-il pas persécuté l'Église ? Ne doit-on pas mettre avec les dix persécuteurs de la religion celui qui destitua Valentinien de sa charge... pour avoir confessé la foi ; qui avait entrepris contre les chrétiens d'Antioche des violences dont il se désista, dans la crainte d'avoir à rougir de son impuissante cruauté ; car la constance et la joie d'un jeune homme soumis pendant un jour entier, par ses ordres, aux plus barbares supplices, lui avaient présagé la honte que lui ferait essuyer la victoire des autres (1). »

Nous pourrions citer encore le témoignage de plusieurs écrivains et du même poids et du même temps ; mais ces deux noms suffisent. Or, nous pensons que ces grands hommes méritent tout autant de confiance que les histo-

(1) Deindè quid respondent etiam de Juliano quem non numerant in decem ? An ipse non est Ecclesiam persecutus, qui christianos liberales litteras docere ac discere vetuit? Sub quo Valentinianus major.... fidei christianæ confessor exstitit, militiâque privatus est. Ut omittam quæ apud Antiochiam facere cœperat, nisi unius fidelissimi et constantissimi juvenis qui, multis ut torquerentur apprehensis, per totum diem primus est tortus inter ungulas cruciatusque psallentis libertatem atque hilaritatem miratus horruisset et in cæteris deformiùs erubescere timuisset. (De Civit. Dei, l. XVIII, c. 52.)

riens païens de leur époque; qu'ils connaissaient les hommes et les évènements aussi bien que les Eunape et les Zosime. Au reste, les uns ne contredisent pas les autres; seulement les premiers rapportent ce que ceux-ci n'ont pas osé franchement avouer. Quant à la conscience, on nous permettra de croire que saint Grégoire de Nazianze, saint Augustin et même saint Jean Chrysostôme en avaient autant que les *très-consciencieux auteurs* de nos jours. Nous pouvons donc les en croire quand ils nous disent que Julien a persécuté l'Église. Un écrivain moderne, après avoir soutenu avec Voltaire, que Julien ne méritait pas le titre de *persécuteur*, prend soin lui-même d'avouer et d'appuyer les faits qui ont attiré, au nom du prince apostat, cette autre flétrissure.

« Julien, dit-il, écrivit contre les chrétiens; il les poursuivit armé tantôt du sarcasme, tantôt de l'injure. La *Satire des Césars* renferme contre eux d'absurdes calomnies... Sans doute, il développait dans ses *sept livres contre les chrétiens* toutes les calomnies qui composaient autrefois l'*odium generis humani*;... qu'il ait porté le trouble dans l'Église, en excitant les évêques les uns contre les autres; qu'il ait favorisé les schismatiques et exilé les orthodoxes; ce sont des faits certains, et qui doivent peu surprendre, surtout quand on songe que les dissensions implacable

des chrétiens (1) ne donnaient que trop d'occasions aux violences des magistrats. » A notre avis, un magistrat doit exercer la justice et non des violences. En commettant des violences contre les chrétiens, les magistrats nommés par Julien s'éloignaient de la justice, mais ils remplissaient les volontés de l'empereur.

L'auteur cité vient de nous dire que Julien portait lui-même le trouble dans l'Église, en excitant les évêques les uns contre les autres ; qu'il favorisait les schismatiques et exilait les orthodoxes. De quel droit donc Julien châtiait-il des troubles qu'il suscitait, et que ce monsieur appelle la *turbulence des chrétiens* ? De quel droit les officiers de ce prince exerçaient-ils des violences contre des hommes que leur souverain excitait les uns contre les autres ? Ne se mettaient-ils pas par là en contradiction directe avec leur gouvernement, à moins que notre auteur aime mieux dire que Julien poussait lui-même les chrétiens sous le glaive de ses sicaires ? En ce cas, quel autre titre que celui de persécuteur doit-on donner à un prince qui excitait les chrétiens les uns contre les autres, afin de fournir à ses magistrats affidés de fréquentes occasions

(1) L'auteur confond ici sous une même dénomination les hérétiques, les schismatiques et les chrétiens, c'est-à-dire les catholiques, ce qui *doit peu surprendre* de la part de ceux qui font de la religion, un *système*, et de l'Eglise, un *parti*.

d'exercer des violences contre eux? mais Julien a des droits plus marqués au titre honteux de persécuteur; ses violences et celles de ses officiers s'exerçaient surtout contre les *orthodoxes* qu'*il exilait* et rarement contre les hérétiques et les *schismatiques qu'il favorisait.*

Nous ne concevons pas qu'un écrivain sérieux, pour se donner le plaisir de contredire les saints Pères et d'excuser ce que tous les amis de la vérité ont condamné, ose tomber dans de si grossières contradictions. Pour nous qui n'écrivons que dans l'intérêt de la vérité, nous la chercherons partout où nous croirons pouvoir la trouver; nous interrogerons les historiens païens et les auteurs chrétiens; nous userons de leurs témoignages avec discernement et impartialité.

Comme ses ruses iniques n'obtenaient pas le succès qu'il s'en était promis, Julien sortit bientôt d'un système de modération qui n'atteignait pas son but et se mit à persécuter l'Église aussi ouvertement que le lui permettaient les circonstances; car l'empire étant rempli de chrétiens, il eût été souverainement impolitique de les envoyer par troupes à l'échafaud, comme aux temps des premiers persécuteurs. Il fut donc souvent obligé de modérer sa haine, et de cacher sous divers prétextes la tyrannie qu'il faisait peser sur les chrétiens. Il choisit dans le clergé ses premières victimes, espérant avoir bon compte du troupeau, une fois qu'il aurait frappé les pas-

teurs; il chassa de plusieurs villes les évêques et les ecclésiastiques les plus influents (1), sous la prévention gratuite qu'ils tramaient des complots contre la sûreté de l'État; il cassa les lois que ses prédécesseurs avaient portées en faveur du clergé, soumit aux charges publiques les ecclésiastiques qui n'en étaient pas exempts à d'autres titres, et annula tous les priviléges accordés aux vierges et aux veuves que leur pauvreté avait fait mettre sur le rôle de l'Église; bien plus, il leur demanda compte des secours reçus sous les règnes précédents; il était encore plus rigoureux envers les ecclésiastiques préposés aux biens des églises : des troupes d'archers, ministres de l'avarice et de la haine du prince, couraient en brigands les villes et les campagnes, pour en dévaster ou ruiner les temples du vrai Dieu. Les déserts ne garantissaient point des vexations du prince philosophe, ces hommes admirables qui allaient y chercher le bonheur de converser en paix avec le Seigneur. A des basse railleries sur leur sublime dévouement, Julien ajoutait encore les violences les plus brutales; il les faisait enlever de leurs solitudes et les enrôlait dans ses armées, afin, disait-il, de les arracher à l'oisiveté (2).

(1) Sozom. Hist. eccles. l. V, 15.

(2) Julian. Epist. 43 quæ est ad Ecebol. — Acta Gallicani ducis sub Juliano passi, apud Bolland. tom. V.—Jun. p. 38.—Cod. Theod. De

Julien ne gardait pas plus de ménagements à l'égard des simples fidèles, qu'envers les ecclésiastiques et les solitaires. A la vérité il répétait sans cesse qu'il ne fallait pas les tourmenter; mais il exerça sur eux une cruauté raffinée dont Néron se serait applaudi : aux uns, il confisquait leurs biens et toutes leurs ressources; il condamnait les autres à l'exil, aux mines et aux carrières, pour les châtier, non de leurs crimes, mais de leur qualité de chrétiens, et animait contre eux la haine des magistrats et la brutalité des populaces. Afin de parvenir plus promptement et plus sûrement à son but, il donnait, pour gouverneurs, aux villes les plus chrétiennes, des hommes en qui une féroce impiété tenait lieu de mérite, et qui, enchérissant encore sur la haine du prince, exerçaient des cruautés inouïes sur les chrétiens persuadés qu'ils seraient d'autant plus agréables à Julien, qu'ils auraient été plus inhumains contre les disciples de Jésus-Christ. En effet, loin de punir ses agents de tant d'odieuses vexations, l'empereur les déposait ou les bannissait lorsqu'ils ne déployaient qu'une médiocre barbarie, et si les chrétiens opprimés osaient faire parvenir leurs plaintes jusqu'à son trône, il leur répon-

Decur. 1 et de coll. lust. l. 1. — Gregor. Nazian. Orat. 1 in Julian. —D. J. Chrys. contrà Julian. et Gent. l. c. — Sozom. l. V, c. 5-10, —Tillemont, Hist. ecclés. tom. VII (in-4°) pag. 338 et suiv.

dait par cette atroce bouffonnerie, que la loi de leur Evangile les obligeait de souffrir leurs maux en patience (1). » Cette disposition bien connue de Julien et l'approbation tacite qu'il donnait à toutes les violences faites aux chrétiens, étaient pour la populace des lois et des encouragements. Aussi les idolâtres, sûrs de l'impunité, allaient-ils dans les rues, dans les places, chercher des chrétiens sur lesquels ils pussent exercer leur rage (2).

L'Egypte surtout fut le théâtre des plus affreux scandales : Georges, évêque intrus d'Alexandrie, fut la première victime qu'immolèrent les païens de cette ville ; mais son supplice fut plutôt un châtiment dû à ses crimes, qu'une récompense accordée à sa vertu. Fier, arrogant, avare, fourbe, Georges avait satisfait tous ces vices sur le peuple d'Alexandrie et en particulier sur les catholiques et les païens. Mais ce qui animait ces derniers contre l'hérétique intrus, c'était l'acharnement avec lequel il poursuivait l'idolâtrie, et le triomphe insultant qu'il tirait de leur dépit. Séparé de l'Église, Georges n'avait ni ce zèle éclairé, ni cette charité douce et patiente qui préside à tous les actes, à toutes les démarches de l'épouse de Jésus-Christ et de ses fidèles en-

(1) Gregor. Nazianz. l. c.—Sozom. Hist. eccles. l. c. — Tillemont, l. c.
(2) Theod. Hist. eccl. l. III. c. 3.

fants ; avec l'hérésie arienne, il en avait embrassé la fureur ; c'est pourquoi les païens d'Alexandrie nourrissaient contre lui une haine profonde qui n'attendait qu'une occasion pour éclater ; elle ne tarda pas à se présenter. Georges passait un jour devant un temple d'idoles, accompagné, selon sa coutume, d'une multitude des siens ; à la vue de ce majestueux édifice : « Jusqu'à quand, s'écria-t-il, ce sépulcre restera-t-il debout ? » Ces paroles firent craindre aux païens que Georges ne voulût aussi abattre ce temple et leur inspirèrent des précautions hostiles et des mesures violentes pour prévenir ses desseins. Telle était la disposition des esprits, lorsque l'intrus fit exposer aux yeux du public des objets dégoûtans du culte païen, trouvés par des ouvriers dans les fondements d'une Eglise qu'il faisait bâtir. Aussitôt les païens s'arment de bâtons, de pierres, d'instruments tranchants, et se jettent sur les chrétiens indistinctement, égorgent les uns, lapident ou étranglent les autres : ils tirent Georges de l'église où il s'était réfugié, le traînent par les pieds dans les rues de la ville, et vont enfin en tumulte sur les rivages de la mer, brûler son corps mutilé (1). »

(1) Ammien Marcell. l. XXII, c. 11.—Sozom. l. V, c. 7.—Socr. l. III. c. 2-3.—Tillemont, Vie de S. Athan. art. 93.

A cette nouvelle, Julien ressentit en secret toute la joie d'un tyran; mais affectant à l'extérieur l'humanité d'un philanthrope, il fit semblant de se fâcher contre la ville d'Alexandrie, et adressa à ses habitants l'inqualifiable lettre que l'on va lire.

« L'empereur Julien, très-grand, au peuple d'Alexandrie.

» Si vous n'avez aucun égard pour la mémoire d'Alexandre, fondateur de votre ville, ni pour Sérapis, ce dieu très-grand et très-saint, vous devriez du moins respecter la patrie, l'humanité, les bienséances et nous même qui tenons de tous les dieux, et surtout du grand Sérapis, l'empire de l'univers. Il nous appartenait de connaître de l'injure que l'on vous a faite. Mais vous avez été surpris par un accès de colère, par un de ces transports de fureur qui font taire la raison et bravent indignement toutes les lois. Vous n'avez pas craint de commettre les mêmes excès que vous reprochiez justement aux autres. En effet, dites-moi, par Sérapis, par quels crimes Georges a-t-il excité votre colère? Vous me répondrez, sans doute, qu'il avait irrité contre vous l'empereur Constance.... » Julien énumère ici les griefs de Georges, puis il ajoute : « Voilà les motifs qui vous ont irrité contre Georges, l'ennemi des dieux, et qui vous ont fait souiller la ville

sainte d'un crime dont vous deviez laisser le châtiment à vos magistrats. Ainsi vous ne vous seriez point rendus coupables d'un meurtre ; la justice vous aurait vengés en infligeant une punition trop bien méritée sur des impies qui méprisent les dieux, qui dédaignent de grands peuples, des cités comme la vôtre, et qui se croient puissants lorsqu'ils sont barbares.

» Comparez cette lettre avec celle que je vous écrivis, il y a peu de temps; comparez les louanges que j'étais heureux de devoir vous donner alors, avec les reproches que je suis obligé de vous faire aujourd'hui. Un peuple a osé déchirer un homme comme le feraient des chiens, et il n'en rougit pas, et il ne craint pas de lever vers les dieux des mains encore dégoûtantes de sang ! — Mais Georges était digne d'un pareil traitement... J'ajoute qu'il méritait un châtiment plus sévère encore ; sa mort devait vous venger, je l'avoue, mais vous ne deviez point la lui donner....

» Vous êtes heureux, Alexandrins, d'avoir commis cet acte sous un prince qui conserve pour vous une tendresse de frère, soit par respect pour Sérapis, soit par égard pour mon oncle Julien, naguère gouverneur de votre ville et préfet de toute l'Egypte. Sous un gouvernement juste, ferme, qui sait se faire respecter, de pareils attentats ne restent point impunis. Cependant, pour les motifs que je viens de toucher, je veux

bien user de douceur à votre égard et me borner à des reproches ; vous y serez, j'espère, d'autant plus sensibles que vous descendez des Hellènes, et que vos sentiments et vos mœurs témoignent encore de votre illustre origine. J'ajoute que vous êtes les citoyens chéris d'une ville que j'aime. »

A cette lettre, Julien en ajouta deux autres adressées, l'une à Ecdicius, gouverneur d'Egypte, et l'autre à Porphyre, procureur de la même province, pour leur ordonner de recueillir et de lui envoyer la bibliothèque de Georges, qui, sans aucune teinture des lettres, avait, comme beaucoup d'autres ignorants, la manie des livres (1).

Les Alexandrins s'abandonnèrent à bien d'autres excès dans cette circonstance : les philosophes païens, surtout, furent heureux de pouvoir satisfaire leur haine jalouse contre les chrétiens. Un d'entre eux s'étant mis à la tête de la populace, la conduisit dans les lieux saints pour les profaner et y commettre tous les scandales, toutes les horreurs auxquelles peut se livrer la fureur déchaînée. Avec le concours des juifs, ces furieux réduisirent en cendres l'église appelée Césarée,

(1) Julian. Epist. 9 et 36.—Liban. Panegyr. II. 34.

la plus belle que les catholiqnes eussent dans cette ville (1).

Julien persécute saint Athanase.

La présence du grand Athanase était seule capable de consoler l'Eglise d'Alexandrie des persécutions qu'on lui faisait souffrir. Après la mort de Georges, ce saint patriarche sortit de sa retraite et reparut enfin au milieu de son peuple qui l'accueillit comme un ange consolateur (2). Athanase en effet s'efforça de lui faire oublier ses maux par des prodiges de zèle et de charité ; il releva la vérité presque abattue, rendit au culte catholique toute sa dignité, et déjà la religion commençait à triompher dans Alexandrie, lorsque les philosophes de cette ville et les ministres des dieux, alarmés des succès qu'obtenaient la prudence, le zèle, la sainteté, l'éloquence d'Athanase, conjurèrent sa perte et coururent à Constantinople pour réveiller dans Julien la haine qui les animait eux-mêmes. Ils lui représentèrent « qu'Athanase bouleversait la ville d'Alexandrie, qu'il y fomentait l'*impiété*, qu'il s'attaquait aux dieux et surtout au grand Sérapis; que c'en était fait de leur culte, si cet homme restait dans Alexandrie... » Il n'en fallait pas tant pour enflammer le fanatisme de l'empereur : il pu-

(2) S. Ambros. Epist. ad Theod. 29.—Tillemont, l. c.

(3) Socr. Hist. eccl. l. III, c. 4.

blia aussitôt contre Athanase un édit, par lequel il lui enjoignait de sortir de la ville. A cette nouvelle, les catholiques et tous les honnêtes citoyens d'Alexandrie envoyèrent une députation à Constantinople, chargée d'obtenir de Julien la révocation de son édit et la conservation de leur évêque (1). L'empereur, irrité de cette supplique, leur adressa une lettre, aussi honteuse pour son auteur qu'elle était glorieuse à saint Athanase. « Quand même, écrivait-il, le fondateur de votre cité serait quelqu'un de ces déserteurs de leur religion, qui, pour avoir embrassé une vie contraire aux lois de leurs pères, et répandu dans le monde je ne sais quelle doctrine, ont reçu le châtiment qu'ils avaient si bien mérité, vous n'auriez pas raison de demander Athanase ; mais ayant pour fondateur Alexandre, et pour dieux tutélaires, le roi Sérapis et sa compagne Isis, souveraine de l'Egypte, je suis surpris que vous demandiez avec tant d'empressement un homme de cette espèce. Je veux croire que la plus saine partie d'Alexandrie n'a pas été consultée, et que la partie corrompue a osé parler au nom de toute la ville. Par les dieux, je rougis pour les Alexandrins, si parmi eux quelqu'un ose s'a-

(1) Ruff. l. I, c. 33.—Socr. l. III, c. 13 sub fin.—Théodor. Hist. eccl. l. III, c. 9.—Tillemont, Vie de S. Athan. art. 100.—Hermant, Vie de S. Athan. l. X, c. 13.

vouer Galiléen. Quoi! Alexandre conquit autrefois l'Egypte; et vous, ses descendants, vous vous asserviriez à ces faux Hébreux révoltés contre la loi de leurs pères, qui furent les esclaves de vos ancêtres. Auriez-vous donc oublié le bonheur dont jouissait l'Egypte, lorsqu'elle vivait sous la protection de ses dieux bienfaisants? Quel avantage vous ont donc procuré les prêcheurs de cette nouvelle doctrine...? Alexandre le conquérant adorait les dieux : or que sont les chrétiens en comparaison d'un Alexandre? que sont les Juifs, qui cependant valent plus qu'eux? Par Jupiter, j'ai tort de les comparer avec un héros dans qui Rome même eût rencontré un adversaire digne d'elle.

» Les Ptolémées qui eurent pour votre ville une tendresse paternelle, l'élevèrent à cette grandeur et à cette prospérité par leurs sages lois, et non par les préceptes de Jésus, ni par les doctrines maudites des Galiléens. Enfin, lorsque les Ptolémées commencèrent à mal administrer leurs États, les Romains les leur enlevèrent; Auguste vint alors en Egypte et adressa cette harangue à vos ancêtres : « Alexandrins, je vous pardonne par respect pour le grand Sérapis, par amour pour vous et par considération pour la grandeur de cette cité. Une troisième raison me parle en votre faveur : c'est l'amitié que j'ai pour Aréus. » C'était un de vos concitoyens l'ami intime d'Auguste, un philosophe.

» Voilà quelques-uns des bienfaits que vous avez reçus des dieux; je serais trop long si j'entrais dans un plus grand détail. Comment pouvez-vous méconnaître ceux que des divinités visibles répandent sur tout l'univers? Seriez-vous donc seuls insensibles à la splendeur du soleil? ignoreriez-vous qu'il établit l'ordre des saisons, qu'il est l'âme de tout ce qui respire et de tout ce qui végète; qu'il donne à la lune la vertu de produire toute chose dans le monde et de répandre tant de biens sur votre ville? Cependant vous n'adorez aucune de ces divinités, et vous osez adorer comme Dieu et comme *Logos* ce Jésus, que ni vous, ni vos pères, n'avez jamais vu; celui que tous les hommes voient, contemplent, adorent pour leur bonheur, depuis que le monde existe, ce grand soleil, l'image vivante du père intelligible, vous l'abandonnez, vous le méprisez! Croyez-moi, Alexandrins, revenez à la vérité : ne craignez point de vous égarer en me suivant. J'ai marché dans votre voie jusqu'à l'âge de vingt ans, et il y a douze ans que je me suis mis dans celle où je voudrais vous rencontrer... Mais si vous préférez demeurer attachés à la superstition et prêter l'oreille aux imposteurs qui vous abusent; si vous prenez plaisir à leurs blasphèmes, accordez-vous les uns avec les autres, et ne demandez plus Athanase : il n'a que trop de disciples capables de le remplacer et de vous satisfaire. Plût aux dieux que sa doc-

trine impie fût toute concentrée en lui seul ! mais il laisse une école nombreuse ; il a des disciples fameux parmi lesquels vous pouvez choisir. Le premier-venu vous expliquera les Ecritures aussi bien que lui. Si vous le regrettez pour ses autres qualités (car je sais que c'est un habile intrigant) apprenez que c'est pour cela même que je le chasse de votre ville; il ne serait pas prudent de laisser un tel fourbe à la tête d'un peuple. Quoi! ce petit homme tout rabougri qu'on trouve impliqué dans toutes les menées, qui se vante de braver la mort, cet homme s'empêcherait de causer du désordre? Pour le prévenir, j'ai ordonné qu'Athanase sortît d'Alexandrie, je veux maintenant qu'il sorte de l'Egypte (1). »

Athanase lui seul occupait plus Julien que l'empire tout entier : ce prince n'avait rien de plus à cœur que de s'en débarrasser, ou par l'exil ou par la mort. Il fit donc presser l'exécution du décret fulminé contre le saint et adressa à cet effet, au gouverneur d'Egypte, plusieurs lettres qui nous montrent combien cet intrépide prélat lui était à charge. « J'en prends à témoin le grand Sérapis, écrivait-il à Ecdicius; si avant les calendes de décembre, Athanase, l'ennemi des dieux, n'est pas sorti d'Alexandrie, ou plutôt, de la provin-

(1) Julian. Epist. 51.

ce, les troupes qui dépendent de vous paieront une amende de cent livres d'or. Vous le savez, je suis lent à condamner, mais plus lent encore à pardonner, lorsque j'ai prononcé. On méprise tous les dieux; j'en suis outré. Vous ne pouvez rien faire que j'apprenne avec plus de plaisir que de chasser Athanase de toute l'Egypte. Le scélérat ! n'a-t-il pas osé, sous mon règne, baptiser des dames hellènes d'une condition distinguée (1). »

Un tel crime en effet criait vengeance, et Julien n'était pas homme à le laisser impuni. On le soupçonne avec fondement d'avoir donné des ordres secrets pour faire mourir le saint évêque (2). Il est au moins certain qu'Ecdicius, afin de mériter les faveurs impériales, entreprit de délivrer pour toujours Julien et le paganisme d'un si terrible adversaire. Il mit à sa poursuite une troupe d'archers qui, animés par l'espoir d'une large récompense, le cherchèrent partout, non plus pour le chasser de l'Egypte, mais pour lui arracher la vie. L'exécution de ce projet n'était pas sans difficultés au milieu d'une population attachée passionnément à son pasteur. Le saint résolut d'éloigner par sa fuite les maux que sa présence pouvait attirer sur son peuple fidèle.

(1) Julian. Epist. 5.
(2) Theodoret l'en accuse formellement. Hist. eccl. l. III, c. 9.

Les catholiques alarmés l'environnèrent en pleurant et en gémissant sur son sort, mais il les rassura et d'un air de tranquillité qui supposait en lui une connaissance prophétique de la mort prochaine de Julien : « Ce n'est qu'un nuage, leur dit-il, qui se dissipera bientôt. » Il entra ensuite dans une barque qu'il trouva sur les bords du Nil, et remonta le fleuve, du côté de la Thébaïde. Dès que les agents du gouverneur apprirent son évasion ils le poursuivirent, et l'atteignirent en peu de temps. A la vue de la barque ennemie, ceux qui dirigeaient l'esquif d'Athanase, lui conseillèrent, le pressèrent de débarquer et de s'enfoncer dans le désert. Mais Athanase que les plus grands périls ne surprirent jamais, fit sur-le-champ revirer de bord et vogua vers ses persécuteurs. Ceux-ci ne soupçonnant pas une telle audace, demandèrent si l'on n'avait point vu Athanase, et s'il était encore bien éloigné. « Il est tout près, leur répondit-on, hâtez-vous, vous allez l'atteindre. » Les émissaires redoublèrent d'efforts, et à force de rames ils s'éloignèrent de celui qu'ils poursuivaient. Athanase échappa ainsi, en homme de tête, et rentra secrètement dans la ville, où il resta caché jusqu'à la mort du tyran, que le Ciel lui avait fait connaître comme prochaine (1).

(1) Theodor. Hist. eccles. l. III, c. 9.

VIII En effet déjà Julien se préparait à porter la guerre au cœur de la Perse, où l'attendait la justice divine. Vers la fin de l'an 362, il se mit en marche pour l'Orient. Sa route fut ensanglantée par le sang des chrétiens qu'il immolait à sa haine et à sa superstition; mais en même temps des fléaux vengeurs s'avançaient avec lui: le sol s'ébranlait, pour ainsi dire, sous ses pas, et les villes, agitées par de continuelles secousses, s'écroulaient et ensevelissaient sous leurs ruines leurs propres habitants; la ville de Nicomédie, déjà ébranlée par un autre tremblement de terre, survenu quatre ans auparavant, fut alors presque entièrement renversée. Nicée éprouva le même sort, ainsi que plusieurs cités de Libye, de Palestine et de Grèce (1).

Julien se rend à Antioche.

Cependant, la terre semblait refuser ses richesses à ses habitants: la famine et la peste ajoutèrent bientôt de nouvelles victimes à celles qu'avaient faites les tremblements, et, tandis que les chrétiens mouraient pour leur foi, l'empire subissait dans d'affreuses calamités la vengeance que demandait à grands cris, leur sang injustement répandu (2).

Julien, effrayé par de si funestes présages, se détournait

(1) Liban. Orat. 12.—Gregor. Nazianz. Orat. 4.
(2) S. Chrysost. in S. Babyl.

souvent de sa route, pour aller dans des temples voisins, se rassurer auprès de ses dieux. Il visita à Pessinonte le temple de la mère des dieux, si fameux par le gros caillou noir qu'on disait tombé du ciel et que long-temps auparavant Scipion-Nasica avait fait transporter à Rome. Pendant son séjour dans cette ville, Julien fit refleurir le culte de Cybèle tout-à-fait négligé depuis les règnes précédents. Il perdit une nuit à composer en l'honneur de la mère des dieux, un hymne emphatique où il émit tous les principes théologiques de sa secte. On y voit que les éclectiques, confondus par les chrétiens, cherchaient dans leur imagination des allégories bizarres et forcées pour couvrir le ridicule et la honte de leurs fables (1). Il immola aussi à cette déesse les fidèles qui l'avaient méprisée, et surtout un jeune chrétien, auquel il fit souffrir des tourments affreux (2). Après avoir rétabli, par ces sanglantes exécutions, le culte de Cybèle, Julien confia le soin de l'entretenir à une certaine Calixène, fameuse par son fanatisme et déjà prêtresse de Cérès (3). « Les anciens, lui écrivit Julien, disent que le temps est la seule pierre

Εἰς τὴν μητέρα τῶν θεῶν.

(4) S. Greg. Nazian. Orat. 1 in Julian.

(3) Julian. Epist. ad Calixen.

de touche de la justice, et moi, j'ajoute, de la piété et de la religion. Pénélope a fait ses preuves de foi et d'amitié conjugales ; vous avez fait les vôtres d'attachement au culte des dieux, vertu plus estimable encore, au jugement de tout homme sensé. Si l'on compare la persécution que souffrit cette Pénélope tant vantée, avec celle que vous et d'autres femmes pieuses avez essuyée depuis peu ; si l'on se rappelle ces temps malheureux, les dangers que vous avez courus, la longueur de vos épreuves, osera-t-on même vous mettre en parallèle avec Pénélope ? Que votre modestie ne vous fasse point regarder vos travaux, comme peu considérables. Les dieux sauront bien les récompenser ; en attendant je vous crois digne d'un double honneur : au sacerdoce de la très-sainte Cérès, dont vous êtes revêtue, je joins le sacerdoce de la mère des dieux, dans la ville sacrée de Pessinonte, en Phrygie. »

La déesse, à son tour, pour récompenser le zèle de Julien, lui improvisa un grand nombre d'oracles, tous plus flatteurs les uns que les autres (1).

Vers le même temps, ce prince fit en deux jours, dit-on, l'apologie de Diogène et de sa philosophie. Il fait de ce cynique effronté un héros digne d'admiration,

(1) Liban. Orat. 10.

et prétend qu'une fois livré à la philosophie, on peut braver les mœurs, les convenances et les usages les plus raisonnables (1). C'est ainsi que Julien entendait sa profession.

Martyre de saint Basile d'Ancyre.

Les belles promesses que les prêtres des dieux de Pessinonte avaient faites à Julien ne furent pas capables de modérer le dépit que lui avait causé l'indifférence de la population pour l'idolâtrie; mais il devait trouver à Ancyre un nouveau sujet de mécontentement. Il y avait dans cette ville un saint prêtre nommé Basile, qui défendait et prêchait la foi avec un zèle infatigable. Adversaire terrible de l'arianisme sous Constance, il avait tourné ses armes contre le paganisme que Julien voulait faire régner : il parcourait les campagnes, allait de ville en ville, ranimant partout le courage des chrétiens. Le proconsul Saturnin, interprète fidèle des volontés de son souverain, fit arrêter ce zelé missionnaire, le soumit aux plus cruelles tortures et le jeta dans un cachot jusqu'à l'arrivée de l'empereur. Comme ce prince approchait d'Ancyre, les sacrificateurs vinrent au-devant de lui, portant la statue de la déesse Hécate. Le lendemain Julien fit célébrer son arrivée par des fêtes publiques. Tandis qu'il assistait aux jeux célébrés

(1) Liban. Orat. 12.

à cette occasion, le comte Elpidius lui parla de Basile en des termes d'autant plus injurieux, qu'il avait échoué dans la mission que l'empereur lui avait donnée de corrompre ce saint confesseur et de le gagner au culte des dieux. Après les jeux, Julien se fit amener Basile : celui-ci vient au palais, paraît devant l'empereur, le front serein, le regard tranquille et les manières aisées. En le voyant, l'empereur lui demande :

— Comment t'appelles-tu?

— Je vais vous dire par ordre toutes mes qualités : d'abord je m'appelle chrétien; or le nom de Jésus-Christ est éternel, et la pensée humaine ne saurait en mesurer la grandeur : on me donne encore le nom de Basile. Si j'honore par une vie pure le nom de Jésus-Christ, je recevrai de lui au jour du jugement, l'immortalité pour récompense.

— Ne te fais pas illusion, Basile; je connais aussi vos mystères; tu mets ta confiance dans un homme qui a souffert la mort sous le président Pilate.

— Non, non, je ne me fais point illusion, prince; c'est vous qui, par votre apostasie, avez abdiqué le royaume des cieux; moi, je me confie en mon Sauveur, en celui que vous avez renié, mais qui vous arrachera bientôt l'empire qu'il vous a donné; vous saurez alors quel Dieu vous avez insulté.

— Tu déraisonnes, insensé; ce que tu veux n'arrivera pas.

— Vous avez oublié ses bienfaits; vous n'avez point respecté l'autel qui vous a sauvé, vous avez trahi la loi que vous avez lue si souvent dans les assemblées des chrétiens. C'est pourquoi Jésus-Christ, le monarque suprême, vous a retiré ses bontés; il vous renversera bientôt de votre trône; vous expirerez au milieu des plus cruelles douleurs, et votre corps sera privé des honneurs ordinaires de la sépulture.

— Impie, je voulais te pardonner; mais puisque ton insolence réitérée ose rejeter mes conseils et m'outrager si impudemment, ma majesté veut que chaque jour on lève sur ton corps sept aiguillettes de chair. » Julien ordonna au comte Frumentin, capitaine d'une compagnie de la garde, de veiller à l'exécution de cet ordre. Lorsque celui-ci se fut acquitté de sa barbare mission, le saint martyr lui dit : « Je voudrais aller trouver l'empereur; j'ai un mot à lui dire. » A ces mots le comte triompha, persuadé que Basile était enfin décidé à sacrifier aux dieux; il se hâte d'aller apprendre cette bonne nouvelle à l'empereur. Julien ne doute plus du succès de sa cruauté; il se rend aussitôt au temple d'Hécate pour y recevoir l'abjuration du prêtre chrétien, qu'il commande de lui amener. Basile se présente devant lui avec une noble fierté et lui demande :

—Où sont les sacrificateurs et les devins qui ont coutume de vous entourer, Seigneur? vous ont-ils prédit pourquoi je viens vous trouver?

— Connaissant la prudence dont tu es doué, je ne doute point que, rentré en toi-même, tu ne veuilles t'associer à notre culte et honorer nos dieux.

— Non certes, mais c'est pour vous dire que vos dieux ne sont que des idoles sourdes et aveugles dont le culte vous conduit à l'enfer. En disant ces mots, il tire une des aiguillettes qu'on avait coupées sur son corps et la jette au visage de l'empereur :

—Tenez, Julien; vous aimez cette nourriture; ma vie, à moi, c'est Jésus-Christ; mon bonheur, c'est de mourir pour lui; celui en qui j'espère et pour lequel je souffre, est mon refuge et mon appui.

Julien resta long-temps interdit, et Frumentin, témoin de cette scène, se précipita hors du temple, tremblant de crainte que l'empereur ne voulût venger sur lui l'affront qu'il venait d'essuyer. Afin de l'apaiser, il inventa des supplices inouïs et les fit subir à Basile. Appelé à comparaître devant lui, et soumis à la torture, le saint confesseur adressa au Seigneur cette prière : « Soyez béni, Seigneur mon Dieu, espérance des chrétiens, vous qui nous relevez de nos chûtes et soutenez notre faiblesse, vous qui préservez de la corruption ceux qui

espèrent en vous, qui guérissez toutes nos blessures, ô Dieu bon, charitable, patient et miséricordieux, abaissez sur moi vos regards du haut de votre trône; accordez-moi de terminer ma course dans la fidélité à votre loi, de persévérer dans la foi de mes pères et de mourir digne de votre royaume éternel. » Cependant les bourreaux déchiraient Basile; lorsque son corps ne fut plus qu'une plaie, le comte le fit traîner en prison. C'était le soir; le lendemain de grand matin Julien, pour ne point paraître vaincu par le saint martyr, ou pour s'arracher à sa propre honte, se hâta de partir pour Antioche, sans daigner recevoir Frumentin. Celui-ci se voyant disgracié déploya une nouvelle fureur contre Basile; il le fit comparaître en sa présence et lui dit :

— Eh bien! le plus fou de tous les hommes, veux-tu obéir à l'empereur? sacrifieras-tu, oui ou non? aimes-tu mieux obéir, ou mourir au milieu des tourments?

— Impie insensé, tu sais combien de morceaux de chair tu retranchas hier de mon corps, au milieu d'une foule de spectateurs, qui tous pleuraient ou plaignaient mon sort. Me voilà sain et sauf; c'est Jésus-Christ qui m'a guéri, l'entends-tu, barbare, esclave du démon...? Apprends à ton tyran Julien combien est grande la puissance du Dieu qu'il a renié, pour livrer son âme au démon....... Pour moi, je mets ma confiance en Jésus mon

Sauveur, qui bientôt lui infligera le châtiment provoqué par tant de crimes ; avec la vie, il lui ôtera son pouvoir tyrannique.

— Sais-tu bien ce que tu dis, fou? Non, l'invincible Julien, le maître du monde n'est pas un tyran, puisqu'il te supporte. Il t'a traité avec tant d'humanité qu'il est allé jusqu'à t'inviter à participer à nos festins religieux, à respirer le parfum de notre encens ; non-seulement tu as méprisé sa bonté, mais par tes insolences tu l'as forcé à te condamner. Aussi je vais te faire souffrir ce que tu mérites; on va te soumettre à un supplice tel qu'une mort prompte t'empêchera de le supporter longtemps : je vais te faire enfoncer dans les entrailles des pointes rougies au feu.

— Ton empereur ne m'a pas intimidé, tu le sais, et tu penses m'effrayer par tes menaces!

Le comte ne se possède plus : il fait aussitôt rougir au feu des pointes de fer et ordonne de les enfoncer par tout le corps de Basile. Au milieu de cet affreux tourment, le saint martyr s'entretient paisiblement avec son Dieu et lui adresse cette sublime prière : « Jésus, ma lumière; Jésus, mon espérance, port tranquille pour ceux qu'agitent les tempêtes; je vous rends grâce, Seigneur Dieu de mes pères, qui retirez mon âme de ce séjour de mort; conservez-moi fidèle à votre nom

sacré; accordez-moi la victoire, afin que terminant ma course au sein de votre gloire, je jouisse à jamais de l'héritage que le grand Pontife Jésus-Christ, notre Seigneur, a promis à mes pères. Recevez, mon Dieu, par ce divin Sauveur, recevez l'esprit de votre serviteur qui meurt en confessant votre nom, votre patience et votre miséricorde infinie, ô Dieu qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. » — Cette prière fut le dernier soupir que Basile rendit dans les tourments et que reçut le Seigneur, son Dieu.

Cependant l'empereur Julien, allant au châtiment que notre saint martyr lui avait prédit, poursuivait sa marche vers Antioche où il avait fixé le quartier d'assemblée aux troupes de l'expédition.

Partout, sur son passage, il eut la douleur de voir le paganisme méprisé, et ses efforts vaincus par la constance des chrétiens. Un jour, ne pouvant contenir son dépit, il s'écria dans un transport de colère, que si l'on ne relevait pas les temples abattus, il ferait mourir tous les Galiléens (1). Cette menace, expression de ses désirs et de ses sentiments intimes, il l'aurait exécutée, si la Providence lui en eût laissé le temps. On sait en effet qu'il roulait deux grands projets dans sa tête : la

(1) Hieronym. in Habac.

ruine des Perses et l'extinction entière du christianisme (1). La première victoire devait lui préparer la seconde ; mais il échoua dans ces deux entreprises, et il fut encore avéré que les arbitres du monde et les passions humaines ne peuvent rien contre le grand Dieu qui tient dans ses mains les cœurs des peuples et des rois.

Les païens d'Antioche reçurent Julien avec des transports de joie, et lui prodiguèrent des honneurs dus seulement à la divinité. Aux cris de triomphe qui accueillirent l'empereur, se mêlaient les lamentations des femmes qui, ce jour là même, célébraient la fête du voluptueux Adonis. Cette coïncidence de joie et de tristesse fut regardée comme un triste présage, et la superstition ne manqua pas de le rappeler après la mort de Julien (2).

A peine arrivé dans la capitale de l'Orient, il donna tous ses soins au rétablissement du culte des dieux. Il engagea ses amis et tous les païens de la ville à seconder son zèle; mais ses exhortations auraient été peu capables de ranimer la piété d'un peuple si indifférent pour les dieux, si des faveurs et des promesses n'avaient pas

Julien à Antioche.

(1) S. Gregor. Nazianz. Orat. 1 in Julian.
(2) Amm. Marcell. l. XXII.

donné de l'onction à ses paroles ; encore ce moyen lui rallia-t-il peu de partisans.

« Moins Julien trouvait de complaisance sur l'article de la religion, dit l'abbé de La Bletterie, plus son zèle fanatique s'allumait, plus il travaillait à dédommager ses dieux. Il égorgeait des centaines de bœufs à la fois, et des troupeaux entiers d'autres victimes ; il faisait chercher par mer et par terre des oiseaux rares, qu'il mettait en pièces de ses propres mains. On craignait que l'espèce des bœufs ne manquât, s'il revenait victorieux de la guerre de Perse. Ces victimes étaient offertes aux dieux, mais c'étaient les soldats qui les consumaient : ils commettaient, dans ces occasions, des excès d'intempérance qui auraient déshonoré des divinités autres que celles de Julien. Ce prince ne leur donnait pas toujours lui-même l'exemple de la sobriété : aux fêtes de Vénus, il refusait de donner audience aux officiers de son armée et aux magistrats de la ville ; des soins, à ses yeux plus importants, le préoccupaient en ces jours solennels : il allait visiter les temples avec son cortége ordinaire : une troupe de prostituées marchaient indécemment les premières ; après elles venait le réformateur du paganisme, avec une gravité comique, rehaussant le mieux qu'il pouvait sa petite taille, présentant une longue barbe et affectant la démarche d'un géant ; il était suivi d'un groupe de jeunes efféminés qui répondaient par des

eclats de rire et des propos de taverne aux cris de la première bande. Le cheval du prince philosophe suivait d'assez loin, et sa garde fermait cette pompe extravagante. Elle était toujours suivie de festins et d'orgies, où Julien n'avait pas honte de manger avec ces misérables, buvait à leur santé et voulait qu'ils bussent à la sienne (1).

On célébrait, au mois d'août, une fête solennelle en l'honneur de Jupiter, sur le mont Casius, situé dans le voisinage d'Antioche. Julien ne manqua pas de s'y rendre (2); il en fut bientôt rappelé par une fête plus solennelle encore, qui se célébrait en l'honneur d'Apollon, à Daphné, lieu de délices où se rendaient tous les voluptueux de la ville. Julien s'attendait à y trouver la magnificence qui avait rendu autrefois cette solennité si célèbre dans tout l'Orient. Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'il n'y trouva pas même l'appareil d'une fête? Il ne put s'empêcher de reprocher aux habitants d'Antioche une si coupable indifférence. « Je quitte le temple de Jupiter Casius, leur dit-il, et j'accours à Daphné, où je m'attendais à voir une pompe digne de vos richesses et de votre magnificence somptueuses. Je croyais y voir de

(1) Amm. Marcell. l. XXII.—Greg. Nazian. Orat. 1 in Julian. n° 10. —Theodor. l. III, cc. 26-27.—La Bletterie, Vie de Julien, l. V.
(2) Julian. in Misopôg.

belles victimes, des libations abondantes, des chœurs d'enfants, autant remarquables par leur modestie et leur piété que par la beauté et la richesse de leurs habits de cérémonie; mais c'était un songe. J'entre dans le temple, et je n'aperçois ni victime, ni encens, ni gâteaux. Je reste étonné; je m'imagine d'abord que les préparatifs se font au dehors; que par respect pour ma qualité de grand pontife, on attend mes ordres pour entrer. Je demande au ministre du temple ce que la ville offrira dans ce jour solennel: « Rien, me répondit-il; voilà seulement une oie que je fournis moi-même; le dieu n'aura pas d'autre offrande aujourd'hui. » Votre sénat sait le mécontentement que je lui ai témoigné (1). » Julien ajoute ensuite les reproches qu'il fit alors aux sénateurs sur leur prétendue impiété. Son dépit se changea en fureur, lorsque, peu de temps après, l'oracle de Daphné fut réduit au silence par la seule présence du corps de saint Babylas (2). Car, à cette époque, l'empereur demandant à la superstition des présages de sa victoire, mettait en mouvement tous les aruspices, les augures, les astrologues, les magiciens, les devins de l'empire; inondait les autels du sang des victimes, immolait pres-

(1) Julian. — Misopôg.

(2) S. Chrysost. in S. Babyl.

que chaque jour des hécatombes et des animaux de toute espèce (1). Fanatique jusqu'à la barbarie, il sacrifia même des victimes humaines, dont il faisait ensuite jeter les restes dans l'Oronte, dans des puits, ou dans des souterrains; il envoyait des députés à tous les sanctuaires de ses États; tous les oracles étaient occupés à répondre à ses demandes; presque tous lui promettaient la victoire; mais ils s'exprimaient en si mauvais vers, que les plaisants de ce temps-là disaient que par défaut d'exercice, le dieu de la poésie avait oublié son métier; l'oracle de Daphné lui seul s'obtinait à garder le silence. Julien alla le consulter en personne.

Long-temps Apollon resta sourd aux instances et aux prières du prince; il répondit enfin qu'il ne rendrait plus d'oracles jusqu'à ce qu'on l'eût délivré des cadavres qui infectaient ce séjour. Julien comprit que le voisin le plus incommode au dieu de Daphné, était saint Babylas dont les reliques imposaient depuis long-temps silence à l'oracle. Il ordonna donc que ces précieux restes fussent transportés au lieu d'où les avait tirés le César Gallus (2). Ce fut pour les chrétiens une

(1) Liban. Panegyr. Jul.

(2) Sozom. Hist. eccles. l. V, c. 19. — Gregor. Nazianz. Orat. IV. S. J. Chrysost. Orat. de S. Hieromart. Babylâ.

cause nouvelle de souffrances et de triomphes : la pompe et l'éclat qu'ils donnèrent à cette translation, allumèrent contre eux la fureur de Julien, qui en condamna un grand nombre aux derniers supplices, mais leur constance et leur courage déconcertèrent sa vengeance et la barbare fidélité de ses ministres (1).

Incendie du temple de Daphné.

Peu de temps après, un incendie violent réduisit en cendres le temple de Daphné ; la statue d'Apollon, celles qui l'entouraient, les riches ornements de ce sanctuaire, tout fut la proie des flammes. A cette nouvelle, l'empereur accourt au lieu du sinistre, avec le comte Julien, son oncle, pour prévenir un plus grand désastre ; mais tous leurs efforts furent inutiles; incapables d'arrêter l'effrayante activité des flammes, ils ne purent que voir et déplorer ce malheur (2). La véritable cause de cet incendie n'a jamais été bien connue; mais comme il compromettait l'honneur de son dieu, Julien trouva dans le mensonge le moyen de détourner loin de lui cette nouvelle humiliation. Ainsi Apollon lui apparut et lui dit qu'indigné de l'indifférence d'Antioche, et des profations commises autour de son temple, il avait aban-

(1) S. J. Chrysost. loc. cit.—Ruffin, l. I, c. 35.—Theod. Hist. eccles. l. III, c. 10.—Socr. l. III, c. 18. — Sozom. l. V, c. 19.

(2) Chrysost. de S. Babylâ contrà Julian. et Gentil.—Ammien Marcellin, l. XXII, c. 15.—Sozom. l. V, c. 20.—Theodor. l. III, c. 11.

donné son antique séjour (1). Julien ne pouvait manquer une si belle occasion de persécuter les chrétiens, sous prétexte d'exercer la justice. Il les accusa d'être les auteurs de l'incendie, et sans autre preuve que sa gratuite imputation, il en condamna un grand nombre à la torture, il confia au comte d'Orient le soin de le venger sur l'église d'Antioche et sur le clergé qui la desservait. Celui-ci satisfit l'inique volonté du prince et sa propre impiété : il commit dans les lieux saints d'horribles profanations que lui fit bientôt expier une maladie mortelle et intelligente ; l'intendant Félix, complice de ses sacriléges, eut part à ses châtiments, et mourut à son tour dans des transports de rage (2).

Les païens, par haine ou par adulation, se firent les échos de la calomnie inventée par Julien et attribuèrent aux chrétiens un désastre que ceux-ci attribuaient avec plus de raison à la vengeance du Ciel (3).

Libanius ne se contenta pas de répéter ces calomnies; le rang qu'il occupait parmi les païens, la réputation que lui avait acquise son habileté à parler, le fanatisme qui l'animait, la faveur dont il jouissait auprès de Ju-

(1) Julian in Misopôg.

(2) Hieronym. Chronic. ann. 364.—Sozom. l. V, c. 8. — Theodor l. III, c. 12.

(3) S. J. Chrysost. l. c.

lien, son amour-propre, le désir et l'espoir de se donner de l'importance dans une occasion si solennelle, tous ces motifs semblaient exiger de lui quelque chose de plus que du vulgaire. Libanius le comprit, et il joua parfaitement le rôle qui lui convenait : il composa des lamentations qui servirent du moins à égayer le public.

« Vous tous, s'écriait-il, vous tous qui partagez ma douleur, ne me vantez plus désormais la grandeur et la magnificence de votre cité... Jadis, le roi de Perse, après s'être emparé d'Antioche, respecta la statue et le sanctuaire d'Apollon; mais, de nos jours, ô soleil ! ô terre ! quel nouvel ennemi est venu fondre sur nous?.... les temps orageux du dernier règne avaient épargné notre temple, et lorsque le ciel nous sourit, les flammes le consument! Et toi, grand Apollon, lorsqu'on n'immolait plus de victimes sur tes autels, tu restais patient dans ton temple désert et dépouillé de tous ses ornements ; et, maintenant que des flots de sang inondent tes autels, maintenant que des hécatombes te sont offertes, maintenant que le grand monarque que tu nous avais prédit, vient humilier à tes pieds sacrés la majesté impériale ; maintenant que nous avons purgé Daphné du cadavre qui souillait tes regards, tu te dérobes à nos hommages !.... » Puis s'adressant à Jupiter, Libanius continue en ces termes : « Grand Jupiter, quelle consolation nous reste-t-il désormais dans nos peines,

après que nous avons perdu le sanctuaire de Daphné; c'est-à-dire, un port tranquille où la tempête n'agita jamais les ondes? qui n'allait pas aux pieds d'Apollon, déposer ses infirmités, ses craintes et ses douleurs ?.... Que ferons-nous? où fuirons-nous? quel dieu ordonnera à la terre de nous engloutir? quel héraut, quelle trompette ne publiera pas notre deuil ?...Donnez-moi un arc et des flèches, m'écrierai-je avec le tragique (1), pour percer l'auteur de ce sacrilége. O audace impie! âme impure! main criminelle .... habile seulement contre les dieux! Les fils d'Aloës tendirent jadis des embûches aux dieux; mais toi, grand Apollon, tu leur fis expier leurs coupables projets dans les derniers supplices; et tes flèches n'ont pas percé le cœur du téméraire qui osa incendier ton temple! O main furieuse! flamme inique! d'où vint-elle? par où commença l'incendie? s'étendit-il du toit au reste de l'édifice, à cette statue divine et à tous ses ornements?.... Pourquoi Vulcain n'opposa-t-il point ses feux à ces flammes sacriléges, en faveur d'un dieu auquel il est redevable de tant de services? Que dis-je? Jupiter lui-même, qui dispose à son gré des vents et des orages, n'a pas daigné faire tomber une goutte de pluie pour éteindre l'incendie, lui qui

(1) Eurip. dans Oreste.

éteignit autrefois le bûcher sur lequel allait être consumé le roi de Lydie! » Libanius fait ensuite la description de la statue d'Apollon, déplore l'évènement qui l'a détruite, rappelle et décrit le trouble et l'effroi que causa l'incendie à Julien comme à tous les païens, et les efforts que l'on fit pour l'éteindre, puis il termine par cette imprécation : « Lève-toi, grand Apollon, et cette sombre colère que Chrysès invoquait contre les Grecs, déploie-la aujourd'hui en faveur de tes adorateurs, auxquels vient d'être enlevé leur dieu, au moment même qu'ils rendaient à son culte son premier éclat et son ancienne pompe (1). » Le grand Apollon fut sourd aux vœux de ses adorateurs : son règne était passé ; la religion l'avait renversé de son trône ; il ne se releva plus.

Julien prescrit à ses prêtres des règlements disciplinaires.

Julien avait pu se convaincre par lui-même, dans son voyage, que le christianisme, pour être opprimé, n'en conservait ni moins de force, ni moins d'empire, et que, malgré sa puissante protection et les efforts de sa secte, le paganisme perdait de plus en plus de son ancien prestige et voyait chaque jour ses rangs diminuer et s'éclaircir. Cette observation enflamma son zèle, et en attendant qu'il pût à son aise persécuter la religion chrétienne et suspendre ses progrès, il s'occupa de deux

(1) S. J. Chrysostom. de S. Babyl. adv. Julian. et Gent.

grands projets qui, selon lui, devaient en préparer la ruine entière : la reconstruction du temple de Jérusalem, et une réforme disciplinaire parmi les ministres de ses dieux. On connaît par quels prodiges la Providence confondit la première de ces entreprises (1); il ne réussit pas mieux dans la seconde. Il avait remarqué l'avantage que donnaient à la religion de Jésus-Christ la pureté de mœurs et toutes les vertus de ses disciples. Quoiqu'il leur portât une haine implacable, il ne put cependant s'empêcher de les proposer pour modèles à ses païens. Il renouvela donc aux prêtres des faux dieux les avis que déjà il leur avait donné sur ce même sujet, mais qu'apparemment il n'avait pas encore pu leur faire goûter. Voici comment il s'en expliquait à un certain Arsace, pontife de Galatie :

« Si l'hellénisme ne fait pas encore les progrès qu'il devrait faire, c'est la faute de ceux qui le professent. De la part des dieux, tout est grand, tout est magnifique, et, soit dit sans offenser la divine Némésis, au-dessus de nos espérances et de nos souhaits. Qui de nous eût osé se promettre, il y a quelque temps, un changement si

(1) Ruff. lib. X, c. 37.—Cassiod. l. VI, c. 43.—Ambros. Epist. ad Theod. imper. Amm. Marcell. lib. XXIII, c. 1.—Warburton, Dissertat. sur le projet de Julien de rebâtir le temple de Jérusalem.

prompt et si merveilleux? Mais croyons-nous que tout soit fait, et ne penserons-nous jamais aux moyens par lesquels l'impiété s'est le plus accréditée dans le monde? je veux dire l'hospitalité, le soin d'enterrer les morts, l'apparence d'une vie réglée; ils jouent toutes les vertus; c'est à nous à les pratiquer véritablement. Il ne suffit pas que vous soyez irréprochable : tous les prêtres de la Galatie doivent l'être comme vous. Employez la persuasion ou les menaces pour les obliger à mener une vie conforme à leur état; privez-les des fonctions du sacerdoce, s'ils ne sont, eux, leurs femmes, leurs enfants et leurs domestiques, fidèles à servir les dieux; s'ils souffrent dans leurs familles quelqu'un de ces impies Galiléens. Avertissez-les qu'un sacrificateur ne doit point aller au théâtre ou aux cabarets, ni exercer un métier bas et honteux. Honorez ceux qui obéiront, et chassez les autres. Établissez dans chaque ville plusieurs hôpitaux où nous puissions pratiquer envers les pauvres étrangers, de quelque religion qu'ils soient, les devoirs de l'humanité. Pour commencer à fournir les fonds nécessaires, j'ai ordonné que la Galatie vous donnât chaque année trente mille boisseaux de froment et soixante mille sétiers de vin, dont le cinquième sera donné aux pauvres qui servent les prêtres; le reste sera distribué aux étrangers et aux mendiants. Il est honteux pour nous qu'aucun juif n'aille chercher son pain de porte en porte, et que les impies

Galiléens nourrissent, non-seulement leurs pauvres, mais encore les nôtres que nous laissons manquer de tout : engagez les hellènes à contribuer à ces dépenses. Que les habitants de la campagne offrent aux dieux les prémices de leurs récoltes; accoutumez-les à ces sortes de bonnes œuvres, et ne leur laissez pas ignorer que nous les avons exercées les premiers, témoin ce qu'Homère fait dire à Eumée qui accueille Ulysse sans le connaître :

Le plus vil des mortels, étranger en ces lieux,
Recevrait comme vous un accueil gracieux.
L'indigent à ma table est admis avec joie,
Et je respecte en lui Jupiter qui l'envoie.

» Ne souffrons pas que ces nouveau-venus nous enlèvent notre gloire, ni qu'en imitant des vertus qui nous appartiennent, ils couvrent d'opprobre notre négligence et notre inhumanité, ou plutôt ne trahissons pas nous-mêmes notre religion, ne déshonorons pas le culte des dieux. Je serai au comble de la joie, si j'apprends que vous remplissez fidèlement tous ces devoirs.

» Voyez rarement chez eux les gouverneurs; contentez-vous, pour l'ordinaire, de leur écrire. Quand ils feront leur entrée dans une ville, qu'aucun des prêtres n'aille au-devant d'eux. Seulement, lorsqu'ils viendront

aux temples, on ira les recevoir dans le vestibule. Qu'ils ne s'y fassent point accompagner de soldats, mais qu'il soit libre à qui voudra de les suivre; car, dès qu'ils mettent le pied dans le temple, ils deviennent de simples particuliers. Vous seul avez droit d'y commander, puisque les dieux le veulent ainsi. Ceux qui se soumettent à cette loi montrent qu'ils ont véritablement de la religion; ceux qui, au contraire, refusent de se dépouiller un moment de leur fastueuse grandeur sont des hommes arrogants et remplis d'une sotte vanité.

» Je suis prêt à secourir les habitants de Pessinonte, pourvu qu'ils se rendent propice la mère des dieux. S'ils la négligent, non-seulement ils seront impies, mais même (et je le leur dis avec peine) exposés à toute mon indignation :

Tout ennemi des dieux doit être aussi le mien,
Et le ciel me défend de lui faire du bien.

» Vous leur ferez donc entendre que s'ils veulent participer à mes faveurs, ils doivent tous ensemble invoquer la mère des dieux (1). »

Il nous est doux de recueillir de la bouche d'un ennemi

(1) Julian. Epist. ad Arsac, trad. de La Bletterie.

tel que Julien, des témoignages si peu équivoques de la conduite des chrétiens de son temps. Julien affecte de mépriser notre auguste religion, mais ses blasphèmes mêmes en font l'éloge, car il ne dissimule point assez le dépit que lui inspiraient la beauté de sa morale et la sublimité de ses leçons. Semblable à ces fourbes qui crient au voleur, pour mieux cacher leur larcin, Julien blasphème, injurie, calomnie la religion chrétienne, et l'accuse d'avoir pris d'Homère sa vertu caractéristique, la charité, afin qu'on ne l'accuse pas lui-même d'avoir emprunté à l'Évangile les préceptes, la discipline, les institutions, les règles dont il voulait doter son paganisme et les autres améliorations qu'il voulait y introduire.

Cependant le temps approchait où Julien devait marcher contre les Perses; les jours qui lui restaient encore, il les employa à se rendre les dieux favorables par de continuels sacrifices. L'attente des grands évènements qui allaient s'accomplir tenait la superstition préoccupée; elle voyait partout et toujours des présages heureux ou funestes; les oracles n'étaient pas tous d'accord. Un d'entr'eux promettait au prince, au nom de tous les dieux, que Mars lui-même conduirait ses troupes au triomphe.

Pratiques superstitieuses de Julien.

« Mars, le dieu terrible de la guerre, et tous les dieux

de l'Olympe combattront pour ta cause, et le Tigre sera témoin de ta victoire (1). »

Les livres sibyllins, au contraire, et bien de funestes augures l'avertissaient de ne pas encore se jeter dans une guerre qui aurait pour lui et pour l'empire les plus tristes conséquences. Des hommes sages, soit chrétiens, soit païens, sans avoir besoin des lumières des oracles, disaient aussi que cette campagne était trop précipitée et qu'elle aurait de fâcheux résultats. Cet avis qui était plus sûr que toutes les réponses des dieux, fut méprisé de Julien et rejeté comme inspiré ou par la crainte ou par la jalousie. Après les dieux, ses conseillers les plus intimes étaient les philosophes éclectiques dont il était toujours entouré. Ceux-ci, abusant de la confiance de ce malheureux prince, lui inspiraient des desseins ou l'affermissaient dans des projets hostiles à la religion chrétienne, et comme ils savaient que la victoire de Julien sur les Perses devait être le signal d'une persécution générale et désespérée contre le christianisme, ils n'épargnèrent rien pour l'engager dans cette guerre. Le fameux

(1) Νῦν πάντες ωρμήθημεν θεοι, νίχης πρόπαια χομισασθαι, παρὰ θηρὶ ποταμῷ· τῶν δὲ ἐγῶ ηγεμονευσω θοῦρος πολεμόκλονος ἄρης.

Universi nunc dii parati sumus, victoriæ trophæa ferre juxtà ferum Amnem. Horum ego dux ero, violentus ac bellipotens Mars.— Theodor. Hist eccl. l. III, c. 22.

Maxime parvint même à lui persuader que l'âme d'Alexandre était passée en lui et qu'il était destiné à renouveler en Asie les victoires du conquérant macédonien. La métempsycose était un des dogmes de l'Éclectisme, et Julien, pénétré plus que tout autre des principes de sa secte, crut aveuglément toutes les basses flatteries, toutes les vaines promesses dont ces imposteurs berçaient son ambition.

Résolu de courir aux conquêtes que lui promettaient ses devins et ses magiciens, Julien se disposa enfin à partir pour la Perse; mais, avant de quitter Antioche, il voulut laisser à cette ville des marques de son ressentiment; il n'avait pas lieu, en effet, de s'applaudir de l'accueil qu'il y avait reçu de la part du plus grand nombre des habitants. Quelques mesures imprudentes et impolitiques sur le prix et la vente des denrées et ses barbares vexations contre les chrétiens avaient généralement mécontenté la ville; sa conduite bizarre l'indigna. Le persécuteur philosophe fut curieusement observé par un peuple ingénieux et malin, libre dans ses saillies et dans sa censure. On se permettait sur son compte des railleries assez piquantes; l'on disait hautement, qu'un empereur devait avoir d'autres soins que celui d'entretenir une longue barbe, qu'il devait exercer d'autres fonctions que celles d'un *victimaire*, qu'il n'était que le singe des héros d'Homère, en forçant la nature

Julien écrit son *Misopôgôn*.

pour exhausser sa taille ; que la démarche d'un géant ne convenait pas à un nain. *Ridebatur ut Cecrops, homo brevis, humeros ostentans, et barbam præ se ferens hircinam, grandiaque incedens, tanquam Oti frater et Ephialtis, quorum proceritatem Homerus in immensum tollit ; itidemque victimarius pro sacricola dicebatur, ad crebritatem hostiarum alludentibus multis, et culpabatur hinc opportunè, cùm ostentationis gratia vehens licenter pro sacerdotibus sacra, stipatusque mulierculis lætabatur* (1).

Julien, qui jugeait dangereux de se venger de ces railleries au moment où il entreprenait une guerre périlleuse hors de ses États, conserva son ressentiment dans son cœur, bien résolu de le faire éclater d'une manière terrible sur Antioche, après avoir dompté les Perses. *Postque multa facetè dicta in se comperiens, coactus dissimulare pro tempore, irâ sufflabatur interiùs* (2). En attendant le jour de la vengeance, il riposta aux railleries des habitants d'Antioche dans le même goût. De tous les traits satyriques qu'on avait lancés contre lui, celui qui attaquait la barbe, par laquelle il était philosophe, lui parut le plus piquant et lui fut en effet le plus sensible,

(1) Amm. Marcell. l. 22.—Julian in Misopôg.—Liban. Orat. funeb. Socr. l. III, c. 17.—Sozom, l. V. c. 17.— Gregor. Nazianz. Orat. 4. — S. J. Chrysos. Or 2 in S. Babyl.

(2) Amm. Marcell. l. c.—Gregor. Nazian. l. c.

et, comme s'il n'eût écrit que pour venger sa barbe des reproches et des railleries des citoyens d'Antioche, il leur opposa la satire qui prend de là son titre grec de *Misopôgon*, c'est-à-dire *haine de la barbe*. Le remplissage, dit un judicieux écrivain, est aussi pitoyable que le fond de l'ouvrage, et nulle part on ne trouve un exemple plus sensible des extravagances où l'on peut donner avec un très-bel esprit. Ce ne sont que des traits de mauvais plaisant, de plates ironies, d'insipides et bas quolibets. On peut en juger par le passage que nous reproduisons ici, et qui en même temps nous donnera une juste idée du caractère, des mœurs de Julien et du cynisme de toute sa secte : « Je commence par mon visage, dit-il, parce que la nature m'avait refusé toute beauté, tout agrément, moi, par une espèce de dépit, et comme pour la punir, j'ai voulu ajouter à ma laideur naturelle, en laissant croître cette longue barbe. Je souffre même que des insectes s'y promènent dedans, comme des animaux errent dans les forêts, quoique cela m'oblige à manger et à boire avec circonspection, car si je n'y prenais garde, je brouterais les poils de mon visage... Ils sont si longs, dites-vous, qu'on pourrait en tresser des ficelles; j'y consens volontiers; mais, prenez garde, vous ne sauriez l'arracher sans blesser vos mains délicates, tant elle est rude... Peu content de laisser croître démesurément la barbe, je me fait rarement

émonder la chevelure que je ne peigne presque jamais; en outre, je ne me fais pas souvent les ongles, et mes doigts sont à-peu-près aussi noirs que mes cheveux. Je vous découvrirai même, si vous le voulez, ce que vous ne voyez pas : ma poitrine velue et hérissée ressemble assez à celle du roi des animaux. » Julien passe ensuite aux qualités de l'esprit, et l'on peut s'imaginer qu'il ne se les épargne pas; la raillerie en est toujours aussi fine. Certes, en s'accusant d'être mauvais plaisant, Julien disait plus vrai qu'il ne pensait. Le *Misopôgon* est l'expression de la vanité froissée qui se console des mépris d'autrui, en se vantant elle-même, et qui charge de grossières injures ceux qui dédaignent le semblant de vertu qu'elle étale.

Un des griefs les plus graves que Julien eut contre les habitants d'Antioche, était le mépris qu'ils avaient montré pour sa vanité et celle des éclectiques de sa suite; car ces prétendus philosophes n'étalaient un luxe de stoïcisme qu'au prix de l'estime et des louanges du public, et ils supportaient impatiemment qu'on ne fît point droit à leurs prétentions. « Nous sommes ici sept étrangers (qui mettons en pratique les lois de Platon), dit Julien; nousnous sommes associé un de vos concitoyens, homme chéri de Mercure et mon intime ami, orateur admirable : nous n'avons aucun commerce avec les autres; nous sortons qnelquefois pour aller aux temples; mais nous regardons les divertissements des théâtres

comme indignes de nous, et comme les plus honteux de tous les plaisirs; vous le voyez, nous ambitionnons votre haine plutôt que vos louanges. » C'était sans doute le meilleur parti qu'eût à prendre la vanité trompée; mais nous avons déjà vu ces charlatants se dédommager par leurs flatteries réciproques du mépris des peuples.

On croit que Julien fut aidé dans la composition de cette satire par les sept cyniques dont il vient de parler. Libanius paraît y avoir eu la plus grande part. Ce prince soumettait à sa critique ses actions et ses écrits : il se faisait gloire de son amitié et se flattait d'en être sincèrement et tendrement aimé. Ce sophiste se donne lui-même pour un homme si désintéressé, dit La Bletterie, d'après Libanius lui-même (1), qu'au lieu de rien demander à un prince de qui il était sûr de tout obtenir, il n'en voulut jamais recevoir le moindre présent. Ce qui ne fait ni l'éloge de Julien, ni de son ami, car refuser les présents de l'empereur, comme peu capables de le récompenser dignement, c'était en quelque sorte se mettre à son niveau et faire un acte de fierté, aussi flatteur pour la vanité du sujet que mortifiant pour celle du souverain; d'autant plus que Libanius voulait être payé de son désintéressement par

(1) La Bletterie, Vie de Julien. l. V.

toutes les attentions qu'un ami formaliste pourrait exiger de son égal.

Julien, en arrivant à Antioche, avait témoigné un désir impatient de le voir : Libanius s'attribua toute l'importance que l'empereur lui donnait; il se fit donc désirer, et il prit la résolution de n'aller au palais, que lorsqu'on lui signifierait l'impatience de le voir. Le prince se rendant un jour au temple de Jupiter-Philien, aperçut Libanius, tranquille dans la foule, ne se donnant aucun mouvement pour la percer. A son retour, Julien lui écrivit quelques mots de plaisanterie sur sa modestie ou sur sa timidité; Libanius lui répondit sur les mêmes tablettes et sur le même ton, et il attendit une nouvelle invitation ou une nouvelle prière pour se rendre au palais. Le philosophe Priscus ménagea une invitation et obtint qu'elle se ferait avec toutes les formalités convenables. Libanius est mandé; il se présente; Julien, d'un air embarrassé, descend jusqu'aux excuses et veut le retenir à dîner. « Je ne dîne point.—Eh bien, nous souperons ensemble. — Je ne le puis aujourd'hui; un violent mal de tête m'en empêche. — Mais du moins, venez me voir souvent. — Je viendrai quand vous me ferez appeler; je n'aime point à me rendre importun. » L'empereur promit, tint parole, et eut à ce prix les visites, la conversation, les louanges et les avis de Libanius. L'ayant choisi pour panégyriste au commencement de l'année,

il applaudit à l'orateur pendant et après l'action avec des démonstrations et des transports où l'on eût trouvé de la petitesse et de l'indécence, quand même il n'eût pas été le sujet du panégyrique. Quelque temps avant de partir pour la Perse, il dit au sophiste d'Antioche : « Vous n'avez rien voulu recevoir de moi, mais j'y mettrai bon ordre avant mon départ. Je vous destine un présent que vous ne sauriez décliner par vos refus obstinés; il est temps que je vous le fasse; voici en quoi il consiste : Je vous déclare que vos actions vous assurent parmi les philosophes le rang que vos discours vous donnent parmi les orateurs, » c'est-à-dire le premier. Le sophiste n'avait pas attendu cet oracle, comme il l'appelle, pour se former une haute idée de son éloquence et de sa sagesse; mais il était ravi d'être confirmé dans ses prétentions par l'autorité d'un empereur philosophe.

C'est une pitié sans doute de voir comme ces hommes à la fois si fiers, si petits et si bas, se croient les seuls sages, les seuls dignes d'estime, et dédaignent le reste du genre humain; mais ce qui les rend plus méprisables encore, c'est qu'ils aient eux-mêmes osé nous laisser un pareil récit (1).

(1) Liban. De vit. suâ, 41 et seqq.

Julien publie un ouvrage contre la religion.

Lorsque Julien publia son *Misopógon*, il préparait, de concert avec Libanius, Maxime et d'autres éclectiques, un ouvrage plus sérieux contre la religion chrétienne (1); il y consacrait avec les mêmes collaborateurs des nuits entières et tout le temps que lui laissaient les soins de sa campagne. C'était une compilation des objections de Celse, de Hiéroclès et de Porphyre (2), déjà mises en poudre par Origène, Eusèbe, Lactance et d'autres docteurs chrétiens. Les éloges que les philosophes donnaient à cette invective et la puissance de son auteur, beaucoup plus que la force des raisons, contribuèrent à l'accréditer parmi les païens; mais la splendeur de la vérité obscurcit bientôt le faux éclat qu'avait su jeter sur l'erreur la plume élégante et frivole de Julien. Il nous resterait à peine le titre de cet ouvrage, si saint Cyrille d'Alexandrie ne nous en eût conservé une grande partie dans la réfutation victorieuse qu'il lui opposa près de cinquante ans après, lorsque le paganisme expirant voulut, dans un dernier effort, jeter ce pamphlet en face à la religion chrétienne.

Voyage de Julien en Perse.

IX. C'est ainsi que Julien appelait la foudre qui allait bientôt le frapper. Il partit d'Antioche pour son expé-

(1) Hieronym. Epist. 84 ad Magn.—S. Cyrill. Præfat. in Op. adv. Julian.—Socr. Hist. eccles. l. III, c. 23.
(2) Bullet. Hist. de l'établissem. du christian. p. 145.

dition, le cinq du mois de mars de l'an 363. Ecoutons-le raconter lui-même à Libanius, son voyage, depuis Antioche, jusqu'à Hiérapolis : « Après vous avoir quitté, j'allai coucher à Litarbes, bourg du territoire de Chalcis.... Là je reçus la plus grande partie de votre sénat. Vous aurez peut-être déjà appris ce qui fut dit de part et d'autre ; je vous le ferai moi-même connaître un jour, s'il plait aux dieux. De Litarbes, je me rendis à Bérée, où Jupiter m'annonça clairement les plus heureux succès.

Le jour que je passai dans cette ville, je visitai la citadelle, et je fis solennellement à Jupiter le sacrifice d'un taureau blanc. J'adressai au sénat un petit discours touchant la religion ; ma harange fut applaudie de tout le monde, mais elle produisit un effet médiocre ; elle ne profita qu'à ceux qui déjà pensaient bien ; les autres résistèrent avec une effronterie, une impudence inouïe. »

L'histoire nous a conservé le souvenir de l'action généreuse que Julien n'ose pas clairement avouer et que dans son langage il traite d'impudence et d'effronterie (1). Le fils d'un des principaux sénateurs de Bérée avait

(1) Theodor. Hist. eccl. l. III, c. 22.—Tillemont, Hist. des emper. tom. IV, p. 534.

quitté la religion chrétienne pour embrasser le paganisme qui ne mettait aucun frein aux passions. Ce magistrat, encore plus distingué par sa piété que par son rang, déshérita son indigne fils après avoir inutilement tenté de le ramener à Dieu. Ce jeune homme, sûr de trouver un appui auprès d'un prince tel que Julien, se plaignit à lui des *mauvais* traitements de son père, et lui demanda sa protection. L'empereur ne la refusait jamais à des apostats: il lui promit donc son secours et se chargea de le réhabiliter dans ses droits. Arrivé à Bérée, il invita à un festin les principaux de la ville, parmi lesquels se trouvait le père de son protégé. Pendant le repas, Julien fit tomber le discours sur la religion, et s'adressant au sénateur chrétien, il lui dit: « Il ne me paraît pas juste de contraindre l'inclination de quelqu'un qui veut embrasser une religion plutôt qu'une autre : vous ne devriez donc pas forcer votre fils de suivre votre culte qu'il rejette. Moi qui pourrais facilement vous forcer d'embrasser ma religion, je vous laisse bien tranquille dans la vôtre.—Vous me parlez donc, Seigneur, répondit le sénateur avec cette noblesse que donne la foi, vous me parlez en faveur d'un impie qui a osé trahir son Dieu et préférer le mensonge à la vérité. » A une réponse si ferme, l'empereur comprit qu'il ne gagnerait rien sur un si grand cœur et que sa colère, s'il s'y abandonnait, tournerait à sa propre honte ; il prit donc le parti de dévorer son dépit et

d'affecter un air de modération et de pitié : « Laissez là, dit-il au sénateur; laissez là les invectives. » Puis il s'adressa au jeune apostat et lui dit : « je me charge moi-même de vous donner les soins que vous refuse votre père. » C'est à cette action que Julien faisait allusion lorsqu'il s'écriait dans la lettre adressée à Libanius : « Grands dieux, les hommes rougissent de la *grandeur d'âme* et de la *piété* et ils s'honorent du *sacrilége* et de la *lâcheté* ! »

Julien fut mieux accueilli à Batnés. Il eut la consolation, en y arrivant, de respirer l'odeur de l'encens que l'on brûlait partout en l'honneur des dieux; de voir des victimes que de tous côtés on conduisait aux autels avec autant de pompe que d'empressement. « Dès le soir même, continue-t-il, j'offris des sacrifices, que j'eus soin de renouveler le lendemain et les jours suivants de grand matin, selon ma coutume.

» Les présages étant heureux, nous partîmes pour Hiérapolis : les habitants vinrent au devant de nous. Pour moi, j'allai loger chez un homme que je voyais alors pour la première fois, mais que j'aimais depuis longtemps. Peut-être savez-vous déjà ce qui me le rend si cher, je veux cependant vous le redire. C'est pour moi un délice que de parler ou d'entendre parler de pareils hommes. Sopater est le disciple et le gendre du très-divin Jamblique. Ne pas aimer ces grands hommes et ce

qui les regarde, serait, à mes yeux, le plus grand de tous les crimes. Mais Sopater a bien d'autres droits à mon estime et à ma reconnaissance : ayant reçu plusieurs fois dans sa maison mon cousin et mon frère, il eut le courage de résister aux sollicitations réitérées de ces deux princes qui, conformément à leurs préjugés, le pressaient d'abandonner le culte des dieux : jamais il ne tomba dans leur honteuse maladie. » Julien raconte ensuite à Libanius les différentes mesures qu'il prend pour le succès de la campagne, puis il ajoute : « Quant aux heureux présages qui m'arrivent chaque jour, je les ai tous rapportés dans je ne sais combien de lettres ou de volumes que je fais porter avec moi ; il n'est pas nécessaire de les raconter ; le détail en serait trop long et trop ennuyeux (1). »

Les historiens de ce prince, suppléant à son silence, nous apprennent assez quels étaient les pronostics qu'il notait avec tant de soin (2). Les nombreux philosophes ou magiciens, et surtout Maxime, Prisque et Oribase qui ne le quittaient jamais, imaginaient à l'envi les présages les plus capables de satisfaire son ambition et ses vœux. Dès le matin, ils avaient à lui raconter quelque songe

(1) Julian. Epist. ad Liban.

(2) Amm. Marcell. l. XXV passim.

rassurant ou quelque accident de bon augure. Si les aruspices lisaient dans leurs livres ou dans les entrailles des victimes des présages sinistres, les théurges, que la magie introduisait dans les conseils des dieux et dans la connaissance des évènements futurs, trouvaient toujours des interprétations qui détruisaient les prédictions de ces devins de malheur : à leur avis, il ne pouvait pas se faire qu'un héros qu'animait l'âme d'Alexandre pérît dans une si glorieuse entreprise. Julien tâchait de se le persuader, et il ne croyait pas à d'autres oracles. Cette prétention ne le délivrait cependant pas de toute appréhension : des spectres, des phénomènes venaient souvent troubler son repos et empoisonner ses espérances (1).

Mort de Julien.

Tandis que l'ambition de Julien luttait contre le sort, ou plutôt contre la Providence, tout l'empire était attentif à la grande querelle qui se débattait en Perse, et en attendait le résultat avec la plus vive impatience. Comme on connaissait les menaces et les projets de Julien contre la religion chrétienne, les païens se croyaient au moment de jouir enfin du spectacle de l'humiliation et de la ruine du christianisme. Les chrétiens au contraire, quoique certains des promesses de Jésus-Christ, le con-

(3) Amm. Marcell. l. XXV.

juraient cependant d'éloigner de son Église l'orage qui grondait sur elle ; tous étaient inquiets; les uns attendaient dans l'espérance ; les autres, dans la crainte (1). Les esprits étant ainsi préoccupés, on voyait partout des pronostics plus ou moins conformes aux divers sentiments dont on était agité. Tout-à-coup, un bruit se répand dans le monde... Julien n'est plus... une main inconnue l'a frappé .... A cette nouvelle, les chrétiens sortent de leur affliction profonde, se relèvent dans des transports d'allégresse, et éclatent en chants de triomphe. Le grand saint Grégoire de Nazianze, que le Très-Haut semblait avoir suscité pour célébrer dignement sa victoire sur le tyran de sa religion, élève alors sa voix éloquente au nom de toute l'Eglise, et renvoie au Seigneur les louanges, l'amour et les bénédictions de ses enfants. Prophète de Dieu, il ordonne à toute la nature d'écouter dans le recueillement ce céleste concert de louanges, et dans ce silence des créatures, il fait entendre ces accents les plus sublimes peut-être qu'ait jamais prononcés l'éloquence humaine :

« Peuples, écoutez ce que je vais dire ; vous qui habitez la terre, soyez attentifs à mes paroles. Je vous ap-

(1) Theodor. Hist. eccl. l. III, c. 21-25 et seqq.—Sozom. Hist. eccl. l. VI, c. 1-2.

pelle tous comme d'une éminence située au milieu du monde, d'où je voudrais que ma voix retentît d'un pôle à l'autre. Ecoutez, peuples, tribus, nations, hommes de tout âge et de toute condition. Je m'adresse au siècle présent et aux âges futurs. Que ma voie ne peut-elle pénétrer jusqu'aux cieux et se faire entendre de ces chœurs d'anges qui ont exterminé, non les rois des Amorrhéens ou de Bazan, faibles monarques oppresseurs d'Israël, petit peuple perdu parmi les autres; mais ce dragon infernal, cet apostat, ce grand génie, le tyran de Juda, le fléau du genre humain, qu'accompagnait la fureur, que suivait la désolation, qui osa insulter et braver le Très-Haut. Cieux, écoutez-moi; terre, prête l'oreille. Réveille-toi, cendre de Constance, si la voix humaine peut retentir dans la tombe. Ranimez-vous à mes accents vous tous qui gouvernâtes l'empire avant lui, serviteurs fidèles de Jésus-Christ. . . . . . . . . . Je vais offrir à Dieu un sacrifice de louange : qui me donnera d'égaler par la magnificence du discours, la grandeur du bienfait? . . . . . . . . Que les chrétiens qui, dans les larmes, le jeûne et la prière, demandaient jour et nuit au Seigneur la fin de leurs maux; que ceux qui, victimes de la cruauté des persécuteurs, furent donnés en spectacle aux anges et aux hommes, et vainquirent, par leur constance, les ennemis de Jésus-Christ, célèbrent avec moi la gloire de notre Dieu.... Chantons d'une voix

unanime l'hymne de triomphe qu'entonnèrent les Hébreux, lorsque les flots de la mer rouge eurent englouti Pharaon et son armée. Louons le Seigneur, car il a déployé sa magnificence, il a abattu notre ennemi au lieu qu'avait fixé sa justice... Dieu fait et change tout, disait le prophète Amos, rempli de l'Esprit saint; il change l'ombre de la mort en une lumière éclatante, et couvre des ténèbres de la nuit la lumière du jour; il gouverne le monde enchaîné ainsi que dans un cercle, où il roule perpétuellement. Placé au centre de tous les évènements, il ordonne les révolutions qu'il varie à son gré, les précipite ou les arrête par les moyens les plus contraires à nos vues, souvent même dans un apparent désordre, ne découvrant aux hommes que les résultats, enfermant leurs ressorts cachés dans un secret impénétrable, seul constant, seul immuable, dans ce flux et reflux des vicissitudes humaines. C'est lui qui renverse les puissants de leur trône, et ceint du diadème le front des hommes de néant: il donne la force aux faibles et abat le courage du méchant. Il permet que l'impie paraisse élevé par dessus les cèdres du Liban, et que renversé tout-à-coup, il ne laisse pas même les traces de son existence. Qui pourra célébrer dignement tant de grandeur? qui pourra dire tant de traits de sa puissance? quelles louanges égaleront le prodige dont nous sommes les témoins? qui a brisé les armes et comprimé les fu-

reurs de la guerre? qui a écrasé la tête du dragon? qui a fait succéder le calme à la tempête? qui a dit à la mer : apaise-toi, fais silence, et les flots irrités et grondants se sont apaisés aussitôt? qui est-ce qui a arraché à l'impie le sceptre qu'il faisait peser sur les justes? Qui donc enfin a exercé sa vengeance sur les nations et soumis les les peuples à de si rudes châtiments? C'est le Dieu fort et puissant, le Dieu des armées. Que les cieux se réjouissent, que les monts et les collines tressaillent d'allégresse. Que toute la nature qui supportait avec peine ces sacriléges, se réjouisse avec les enfants de Dieu; qu'elle se réjouisse surtout, notre Église, qui naguères, veuve désolée, persécutée par l'impiété jalouse de ses anciens triomphes, a repris aujourd'hui toute sa splendeur. Dieu a jeté sur son peuple un regard de miséricorde; il a brisé nos chaînes.... Venez donc, vous tous qui craignez le Seigneur, venez apprendre les merveilles de sa puissance... afin qu'elles ne restent point inconnues à la postérité, je veux aujourd'hui élever un monument sur lequel les générations futures viendront lire la vengeance qu'il a tirée de ses ennemis et les crimes qui l'ont provoquée. »

Saint Grégoire de Nazianze trace ensuite à grands traits la vie de Julien, et s'arrête surtout sur la persécution qu'il fit souffrir à l'Eglise de Jésus-Christ et sur le projet qu'il avait formé de la détruire.

Dans le second discours que l'éloquent prélat prononça sur le même sujet, il s'attache principalement à montrer l'iniquité de Julien luttant contre la Providence et la justice divine : sa narration porte sur deux des évènements les plus célèbres de la vie du prince apostat; son projet de rebâtir le temple de Jérusalem pour faire mentir les oracles de l'Ecriture, et sa guerre contre la Perse, qui, dans son intention, préparait la ruine du christianisme. Dieu, en confondant ces deux projets également insensés, a montré que sa Providence ne s'endort jamais, et que sa justice, pour être quelquefois lente, n'en est ni moins terrible, ni moins inévitable; telles sont les vérités que développe ce second discours, un des plus beaux que l'éloquence humaine ait jamais prononcé. Après avoir rapporté la mort de Julien et rappelé ses mauvaises qualités et ses desseins, saint Grégoire continue en ces termes : « Où sont-ils maintenant ces grammairiens, ces jurisconsultes ? Que sont devenus leurs pompeux sacrifices, leurs mystérieuses initiations, leurs victimes immolées soit au grand jour, soit dans les ténèbres; leurs prédictions si vaines et tant vantées ? Où est-elle cette fameuse Babylone qui devait être le siége d'un empire universel ? Où sont les triomphes que l'on se promettait de remporter sur les Perses ? Où sont ces dieux que l'on promenait pompeusement à la tête des armées qui en attendaient la vic-

toire ; ces oracles qui avaient fixé l'époque de la ruine entière du christianisme ? Tout s'est évanoui, la gloire imaginaire de l'impie a disparu comme un songe. Autrefois le saint roi Ezéchias, menacé par les armées formidables et les blasphèmes de Sennachérib, chercha au pied des autels son salut et sa force, invoqua la puissance divine contre un adversaire qui se déclarait en même temps l'ennemi du Seigneur ; l'audacieux assyrien vit son armée anéantie en un moment, et il fut contraint de fuir honteusement, d'abandonner le siége de Jérusalem et sa criminelle entreprise ; nous, privés de tout secours humain, nous comptions sur notre Dieu et nous laissions à sa Providence le soin de nous sauver. On voulait nous sacrifier aux démons comme autant de victimes ; l'héritage du Dieu vivant, la nation sainte, le sacerdoce royal de Jésus-Christ, tel était le prix convenu pour la conquête de la Perse.

» C'était là, prince impie, la reconnaissance que vous réserviez au Dieu qui sauva votre enfance ! Cependant nous ne cessions de conjurer le Seigneur. Il tenait suspendus les traits de sa colère, différant de punir l'impie, laissant à la méchanceté le temps d'arriver à son dernier excès ; ménageant aux pécheurs le moyen de se sauver par la pénitence, ou les attendant pour les châtier avec plus de rigueur, s'ils s'opiniâtraient dans leurs révoltes. Partagés entre la crainte et l'espérance, nous gémissions

en secret; nous implorions le secours du Ciel, nous plaignant à lui-même, comme des enfants soumis se plaignent à leur père de la rigueur qu'il paraît exercer sur eux.... Je partageais aussi ces craintes et je faisais les mêmes prières; mais aujourd'hui j'ai changé de langage : c'est le malheur des impies que je déplore, je pleure leurs misères... Comment sont-ils tombés dans cet abîme de maux? Un moment les a précipités du faîte de la prospérité, et maintenant ils expient, gisant dans la poussière, leurs iniquités et leurs crimes. Ah ! qu'ils rentrent en eux-mêmes ! qu'ils reviennent à de meilleurs sentiments, qu'ils renoncent à leurs erreurs pour s'attacher désormais à la vérité : leurs calamités mêmes auront été pour eux autant de bienfaits ; s'ils persistent dans le culte de leurs fausses divinités, il n'est point de voix humaine qui puisse égaler les regrets au malheur que leur attirera leur endurcissement.

» Mais peut-être Dieu daignera-t-il les ramener à lui... qui sait si le Seigneur qui brise, quand il lui plaît, les chaînes des captifs, qui relève ceux qui sont abattus et les retire des portes de la mort, qui veut la conversion et non la mort du pécheur, le Dieu qui nous a éclairés nous-mêmes quand nous étions assis dans les ténèbres du péché ; qui sait s'il n'aura pas pitié de ces infortunés, et si sa miséricorde ne détournera pas de dessus leurs têtes la vengeance que sa justice fait peser sur eux?

»Mais reprenons les louanges de notre grand Dieu : Bel est tombé; Dagon est brisé ; la gloire du Saron et du Liban a été changée en un limon impur... Désormais, nos ennemis ne profaneront plus nos temples par leurs regards, ils ne souilleront plus d'un sang impur nos autels réservés à l'immolation de la victime sainte ; ils ne déshonoreront plus nos sanctuaires en y érigeant des autels en l'honneur des démons. Leurs mains sacriléges ne pilleront plus nos offrandes : ils n'outrageront plus la vieillesse de nos prêtres, la sainteté de nos diacres, la pudeur de nos vierges ; ils ne jetteront plus aux chiens les entrailles de nos saints égorgés, pour leur servir de pâture ; ils ne livreront plus aux flammes les sépulcres de nos saints confesseurs, pour intimider et décourager les fidèles ; ils ne mêleront plus les reliques vénérées de nos martyrs avec de profanes ossements; ils n'en jetteront plus les cendres au vent, afin de dérober à ces précieux restes les honneurs que nous leur rendons. On ne les entendra plus, du haut de leurs chaires de pestilence, outrager, par leurs calomnies, les évêques, les prêtres, les prophètes, les apôtres et Jésus-Christ lui-même. Ils ne nous interdiront plus l'exercice et l'enseignement des lettres humaines, sous l'artificieux prétexte que notre religion condamne les dieux qu'ils honorent.... Eteignez, éteignez ces torches impures que l'on porte en présence des fausses divinités. Que les vierges prudentes allument

leurs flambeaux pour éclairer la marche de l'époux. Dépose, impudique hiérophante, dépose tes sacriléges ornements; que les prêtres du Seigneur revêtent l'étole de justice et la robe glorieuse de Jésus-Christ.

»Taisez-vous, vils sophistes, infâmes déclamateurs, laissez-nous chanter la gloire de notre Dieu. Condamnez au silence ces livres menteurs qui ne contiennent que des prestiges et de faux oracles ; que l'on ne consulte plus que les oracles des prophètes et des apôtres. Cachez dans les ténèbres de la nuit vos initiations impures ; laissez-nous célébrer au grand jour nos augustes et chastes mystères. Fermez ces antres et ces issues souterraines qui mènent aux enfers; nous vous montrerons le chemin qui conduit au royaume des cieux. Ce que des armées n'auraient jamais pu faire, nos prières l'ont fait. Le Dieu qui a créé par son Verbe le ciel et la terre, a aussi dissipé le nuage qui nous enveloppait, et ramené sur la terre l'ordre et la sérénité. Les démons de la débauche et de l'imposture ne sont plus les maîtres du monde. Rougissez des livres d'Orphée que vous regardiez comme votre théologien ; permettez au temps de couvrir vos infamies, et d'en emporter jusqu'au souvenir. »

En célébrant en termes si magnifiques la victoire de la religion, S. Grégoire obéissait à l'esprit de Dieu qui l'animait, et non à un désir de vengeance. Le nom de

Jésus-Christ était glorifié par le châtiment de Julien ; c'était là ce qui remplissait sa grande âme du bonheur qu'il voulait faire partager à toute la nature. Mais craignant que la gloire de l'Eglise ne fût ternie par quelque acte de vengeance de la part de ses enfants, notre saint docteur les exhorte à déposer tout sentiment de haine, pour ne pas se rendre indignes du Dieu qui les protége...

« Pour nous, chrétiens, s'écrie-t-il à la fin de ce discours, ne commettons aucune violence. Nous sommes assez vengés de nos ennemis par leurs propres remords, et par la crainte dont ils sont tourmentés à leur tour. Quand même nous voudrions nous venger, quels dédommagements seraient proportionnés aux maux qu'ils nous ont faits et qu'ils ont voulu nous faire? Le pardon nous vengera mieux que les violences ; c'est ainsi que nous nous élèverons au-dessus de ceux qui nous ont offensés. Montrons-leur quelle différence il y a entre les maximes que nous avons reçues de Jésus-Christ, et la doctrine qu'ils ont reçue des démons. Faisons à Dieu le sacrifice de nos ressentiments, en reconnaissance de ses bienfaits.... Le Seigneur n'a pas besoin du secours de ses serviteurs pour se venger de ses ennemis : c'est à lui qu'appartient la vengeance ; il nous commande la soumission à ses volontés saintes, et la charité même envers nos ennemis. Montrons-leur donc la bonté que no-

tre Dieu nous recommande ; pardonnons-leur, si nous voulons qu'au jour du jugement la sentence du souverain juge nous soit favorable. La mort de l'impie, l'abattement et le désespoir de ses partisans, la honte qui les accompagne, voilà nos vengeurs ; ne pensons qu'à en adoucir la rigueur.... Que tous, à la vue de ces châtiments, apprennent à ne point se révolter contre Dieu, pour ne point partager un si funeste sort. »

Désespoir des païens.

Le triomphe des chrétiens était la désolation des païens : leur règne était passé ; avec Julien étaient tombées toutes leurs espérances. Ils savaient que le crédit de l'apostat n'avait donné au paganisme qu'une ombre de puissance, et que ses faveurs et ses efforts n'avaient pu lui rendre la vigueur qu'il avait perdue dans ses combats contre le christianisme ; ils voyaient que la religion de Jésus-Christ, pour avoir été un instant exposée aux railleries et aux outrages des philosophes, n'avait rien perdu de sa force et de son pouvoir ; au contraire, la mort de Julien allait affermir son empire, et la honte des oracles trompeurs allait donner à sa gloire un nouvel éclat. Ces considérations et d'autres semblables jetaient les uns dans l'abattement, les autres dans le désespoir. Libanius prononça, dans cette circonstance, plusieurs discours qui résument l'état de confusion où étaient tombés les esprits. On y voit le fanatisme déconcerté tour-à-tour reporter ses regrets au règne passé, et frémir de-

vant le triomphe futur de la religion; il célèbre la gloire évanouie du paganisme pour se tromper sur la victoire de sa rivale qu'il insulte en même temps pour mieux cacher ses alarmes; c'est le langage d'un ennemi frustré de ses espérances et confondu dans son orgueil.

Pour soulager ou tromper leur dépit, les païens mirent au rang des dieux celui dont ils déploraient la perte. Apothéose de Julien. Les éclectiques qui, en défendant la mémoire de Julien, soutenaient leur propre honneur, se montrèrent aussi empressés qu'ils étaient intéressés à le louer. Il leur importait surtout de justifier sa folle confiance en ses dieux, si cruellement jouée par les évènements; ils imaginèrent donc des oracles qui prédissent sa mort, comme ils en avaient inventé auparavant, pour le flatter dans ses désirs et lui promettre un triomphe complet. Cette fois, il faut l'avouer, les dieux furent plus avisés, ou mieux informés : ils annoncèrent un évènement que tout le monde savait; mais, afin de ne pas compromettre leur véracité, ils ajoutèrent que Julien aurait, dans l'autre monde, des honneurs dont personne ne serait tenté d'aller s'assurer. Suidas a recueilli un de ces oracles dont voici le sens :

« Mais lorsque ton glaive, enivré du sang des Persans, » aura fait respecter ton sceptre jusqu'à Séleucie, un » char enflammé te portera vers l'Olympe, au milieu » d'un bruyant tourbillon de nuages. »

« Lorsque tu auras dépouillé cette triste et misérable » mortalité, tu iras jouir des splendeurs paternelles, » vers la voûte éthérée, d'où tu étais descendu pour » revêtir un corps humain (1). »

Cet oracle, dit Brucker (2), sent trop la doctrine des éclectiques, pour que le dieu qui l'a prononcé n'ait pas fréquenté leur école.

Mais ces impostures ne trompèrent personne : il resta prouvé que Jésus-Christ avait terrassé son ennemi, de quelque bras qu'il se fût servi, et que les portes de l'enfer ne prévalent jamais contre l'Eglise.

Qualités de Julien.

« Je suis étonné, dit Mosheim, que d'illustres écrivains mettent Julien au rang des plus grands hommes dont l'histoire fasse mention... Pour penser ainsi, il faut être aveuglé par ses préjugés ou n'avoir jamais lu, avec quel-

(1) Ἀλλ' ὁπόταν σκήπτροισι τεοῖς Περσήϊον αἷμα
Ἄχρι Σελευκείης κλονέων ξίφεσσι δαμάσσῃς,
Δὴ τότε σε πρὸς Ὄλυμπον ἄγει πυριλαμπὲς ὄχημα,
Ἀμφὶ θυέλλῃσι κυκώμενον ἐν στροφάλιγξι,
Ῥίψαντα βροτέων ἐσθέων πολύτλητον ἀνίην·
Ἥξεις δ' αἰθερίου φάεος πατρώϊον αὐλήν,
Ἔνθεν ἀποπλαγχθεὶς μεροπήϊον ἐς δέμας ἦλθες.
Suid. Lexic. voc. Ἰουλιανός.

(2) Brucker, in Julian. (sub fin.) Le même auteur croit que Suidas aura tiré cet oracle de ceux des ouvrages d'Eunape qui ne sont point parvenus jusqu'à nous.

que attention, les ouvrages de ce prince, ou enfin, n'avoir aucune idée juste de la véritable grandeur. Le caractère de Julien offre peu de ces traits qui distinguent un grand homme; car si nous mettons à part son esprit, dont ses ouvrages ne nous donnent même pas toujours une bien haute idée, ses qualités militaires et un certain amour pour les lettres et pour cette vaine philosophie, connue sous le nom de néo-platonisme, rien en lui ne mérite notre estime. Les qualités mêmes qu'on lui accorde sont balancées par des défauts très-honteux. Il était superstitieux à l'excès, et rien ne prouve mieux un entendement borné, une âme sans grandeur et sans noblesse ; il portait jusqu'à la puérilité l'amour de la gloire, des louanges et des applaudissements ; il était d'une légèreté, d'une crédulité inouïe ; l'habitude de la plus profonde dissimulation et d'une vile duplicité était sa passion favorite; ajoutez à cela, l'ignorance la plus complète de la vraie philosophie (1). »

Ce jugement, quelque sévère qu'il puisse paraître, n'a cependant rien d'outré; il est confirmé par les actions et les ouvrages de Julien. Aussi ignoble dans sa conduite habituelle et dans les motifs de ses entreprises, qu'il était ab-

(1) Mosheim. Hist. eccles. IVe siècl. Ire part. c. 1, § 13. — Ammien-Marcellin, l. 25 passim.

surde dans sa doctrine, il n'a rien fait, rien écrit qui justifie ses prétentions au double titre de grand homme et de grand philosophe. Ses ouvrages philosophiques sont généralement remplis des rêves de l'Éclectisme et de la théurgie. Le plus sérieux de tous, celui qu'il écrivit contre la religion chrétienne, et dont saint Cyrille nous a conservé des fragments, ne l'honore pas plus que ses collaborateurs : il n'a fait que reproduire les objections ou plutôt les déclamations de Celse et de Porphyre ; il ne raisonne pas ; il tranche, il affirme, il nie, il raille, il déclame, il calomnie, il blasphème, il suppose, comme il lui plaît, et quand l'intérêt de sa cause le demande. Certes, les esprits-forts modernes, lorsqu'il nous vantent la philosophie de Julien, devraient bien nous en donner d'autres preuves; et eux-mêmes qui n'ont pas de meilleurs arguments à reproduire contre la religion, que ceux de ce philosophe couronné, montrent bien qu'ils ne sont point au-dessus de lui.

Les arguments de Julien furent d'un bien faible secours pour l'Éclectisme, lorsqu'ils ne furent plus appuyés de sa puissance. Depuis lors cette secte, réduite à ses propres ressources, s'agite et se tourmente pour ressaisir le pouvoir qu'elle a possédé un moment, mais elle se consume en efforts honteux et inutiles. C'est ce que nous montrera le livre suivant, et toute la suite de cette histoire.

# HISTOIRE

DE

# L'ÉCLECTISME ALEXANDRIN.

## LIVRE CINQUIÈME.

DEPUIS LA MORT DE JULIEN L'APOSTAT, EN 363,
JUSQU'A LA MORT D'HYPATIE, EN 415.



I. La mort de Julien jeta les éclectiques dans une consternation d'autant plus profonde, qu'ils avaient fait un abus plus criant de leur puissance. On connaissait les perfides conseils qu'ils avaient suggérés au prince apostat, les outrages dont ils avaient accablé les chrétiens, et

De l'an 363 à l'an 364.

Dispositions de Jovien à l'égard de la religion et de la philosophie.

les menaces qu'ils avaient faites à la religion ; il était constant que c'étaient eux-mêmes qui avaient décidé l'empereur à terminer enfin l'ancienne querelle entre la Perse et l'empire, afin qu'aucun obstacle ne vînt ensuite retarder la ruine du christianisme. Ces philosophes avaient la conscience de leurs crimes, et ils ne se dissimulaient pas le sort qui les menaçait, si le sceptre impérial tombait en des mains chrétiennes. La belle conduite de Jovien, au moment de monter sur le trône, redoubla leurs alarmes. Ce prince, avant de s'imposer le fardeau que lui offrait l'armée, voulut, avec sa franchise ordinaire, avertir ses troupes que, comme chrétien, il ne voulait pas commander à des païens. « Prince, lui répondit-on tout d'une voix, ne craignez rien, vous commandez à des chrétiens (1). A cette généreuse confession, les philosophes, les prêtres des dieux et tous les païens fanatiques s'abandonnèrent à un lâche désespoir : les premiers se dépouillèrent de leur barbe, de leur manteau et de tout ce qui pouvait trahir leur profession ; la plupart des autres abandonnèrent leurs dieux et leurs sacrifices à la merci des chrétiens, et se hâtèrent de se dérober à la vengeance qu'ils croyaient voir planer sur

(1) Socr. Hist. eccles. l. III, c. 22. — Theodor. Hist. eccles. l. IV, c. 1.—Tillemont, Hist. des emper. tom. IV, p. 577 et suiv.

leurs têtes. Mais ce n'était point le temps de venger par la sévérité, le sang chrétien qu'avaient injustement répandu Julien et ses ministres. Jovien qui unissait la piété à la prudence, aima mieux agir en chrétien charitable qu'en empereur inexorable; et tout en favorisant l'Eglise, il permit à chacun le libre exercice de son culte. Il se borna à défendre les cérémonies magiques et les sortiléges que Julien avait remis en honneur. L'accès de la cour fut même permis aux philosophes éclectiques, pourvu qu'ils n'y portassent pas les orgueilleuses livrées de leur profession. Mais ils ne purent pas toujours se soustraire au ressentiment des grands de l'empire à qui Julien avait préféré cette tourbe de théurges et de magiciens. Quelques-uns d'entre eux conseillèrent même à Jovien de se délivrer du sophiste Libanius, dont les plaintes et les lamentations continuelles sur la mort de Julien l'apostat faisaient injure à son règne ; mais le nouvel empereur, fidèle à sa modération, leur répondit qu'il lui était plus glorieux de laisser ce malheureux verser des larmes que de répandre injustement son sang.

Libanius pleurait moins encore la chute de Julien que le triomphe de l'Évangile; il ne pouvait entendre sans le plus profond dépit le concert de louanges que les chrétiens faisaient monter vers le ciel et les actions de grâce qu'ils rendaient au grand Dieu qui avait renversé l'impie. Saint Grégoire de Nazianze, qui célébra en

termes si magnifiques la puissance et la sagesse de Jésus, prouva dans la même occasion aux païens la beauté de la religion chrétienne par l'absurdité même de leurs fables et la folie des projets de Julien. « La philosophie, leur disait-il, comprend deux parties : la contemplation et l'action.... chez les chrétiens, ces deux opérations sont inséparables : l'une aide l'autre; de la contemplation des choses saintes nous passons à la pratique des vertus, et l'action nous élève à la contemplation. Il est impossible d'être sage sans pratiquer la sagesse. Mais je ne saurais dire laquelle de ces deux parties est la plus faible ou la plus ridicule chez les païens. Examinons d'abord l'espèce de morale qu'ils se proposent. Transportons-nous donc à leurs théâtres (car quel autre nom pourrait-on donner à leurs temples?), qu'on ouvre la scène : les hérauts élèvent la voix et appellent la foule qui accourt de tous côtés; ceux que distinguent l'âge, le rang et la sagesse, prennent place et président; les pontifes, revêtus de pourpre, couronnés de fleurs et ornés de bandelettes affectent une gravité, une majesté qui font tout leur mérite et leur tiennent lieu de vertus.... Les voilà ; écoutons : les interprètes des divins oracles lisent et expliquent leurs livres de théologie, c'est-à-dire les théogonies d'Hésiode; les descriptions qu'il fait de la guerre des Titans, des combats des géants : on cite Cotus, Briarée, Gygès,

Encelade; les monstres aux pieds de serpents écrasés sous les montagnes lancées par leurs ennemis; puis toute la généalogie des monstres qui en sortirent : les hydres, les chimères, les cerbères, les gorgones, auteurs de tous les maux qui désolent la terre. Voilà leur théologie.... Vient ensuite Orphée, à qui l'on fait chanter les infamies de Jupiter et les turpitudes de Cérès.

» Quand donc paraîtra Homère qui a dit de si belles choses sur vos dieux..... » Saint Grégoire rappelle ici quelques-unes des aventures comiques et honteuses que ce poète raconte des dieux, puis il reproche aux païens de mettre sous les yeux des assistants des scènes si lubriques. Pour répondre à un blâme si sévère, les éclectiques avaient mis en vogue le système des allégories. Saint Grégoire les poursuit dans ce retranchement et leur dit : « Vous soutenez que ces fables contiennent des mystères profonds, qu'il est donné seulement aux plus sages de dévoiler. Avouez du moins que vos poètes ont bien peu respecté vos dieux; qu'ils les ont indignement outragés, en mettant sur leur compte des actions si indignes; et cependant vous n'avez pas assez de louanges pour les auteurs de tels attentats, vous qui vengez, par les plus sévères châtiments, la moindre injure faite à vos divinités.... Est-ce par de telles aventures que vous prétendez former les

mœurs? Est-ce en mettant sous les yeux des scènes si infâmes que vous voulez enseigner la pudeur?

La concorde est le bonheur des familles et des sociétés : or pour enseigner l'union aux hommes, leur raconterez-vous les guerres, les disputes et les dissensions des dieux?.... Que feriez-vous donc si vous vouliez mettre la discorde partout? Voulez-vous qu'on fuie des vices dont vous offrez des exemples dans la vie de vos divinités ?... Vous avez bonne grâce vraiment d'apprendre aux parents à chérir leurs enfants par l'exemple de Saturne qui mange les siens; de recommander à tous de respecter le bien d'autrui par le récit des escroqueries ou des brigandages de Mercure ; d'enseigner la chasteté par l'exemple du père des dieux, qui prend toutes les formes pour assouvir son infâme passion ; de raconter les transports de colère de votre Mars pour fournir des leçons de douceur, ou les débauches de Bacchus pour inspirer la tempérance.... Sont-ce là les mystères que renferme la théologie de vos poètes?

Je vous le demande : est-ce ainsi que l'on s'y prend chez nous pour porter les peuples à la vertu? Notre religion nous prescrit de régler notre amour pour les autres sur celui que nous nous portons à nous-mêmes; elle veut que nous soyons chastes dans nos actions, dans nos désirs et dans nos pensées; elle nous défend de jeter nos regards sur les objets qui pourraient les

souiller; elle nous recommande et nous inspire la douceur, la tempérance, la clémence et toutes les vertus; elle soumet le corps à l'esprit, l'esprit à Dieu. La vie d'un chrétien ici-bas est un effort continuel pour atteindre la perfection de son être, jusqu'à ce que, abîmé dans l'essence divine, il possède la fin bienheureuse pour laquelle il a été créé (1).

Ce que saint Grégoire reproche ici aux philosophes de la secte de Julien était connu de tout le monde; et depuis que la protection de ce prince manquait au paganisme, les chrétiens leur faisaient souvent sentir la supériorité de l'Evangile sur leur morale, dont les allégories ne couvraient pas la honte.

Cependant les plaies que Julien avait faites à la religion, se refermaient peu à peu : les évêques catholiques retournèrent parmi leurs ouailles; Athanase sortit de sa retraite et reparut au milieu de son peuple désolé; les églises et le clergé recouvrèrent leurs priviléges, et le culte divin fut entouré de sa première splendeur.

Les sectes hérétiques s'accommodaient mieux du règne d'un prince apostat sous lequel ils pouvaient satisfaire leur haine contre l'Eglise catholique, que de celui d'un empereur orthodoxe qui comprimait les haines et

(1) S. Gregor. Nazian. Orat. 4.

exigeait la paix de tout le monde. Les Ariens surtout, ne pouvant plus persécuter Athanase, regrettèrent les temps de Julien plus amèrement que les païens eux mêmes. Ce prince avait toujours loué et encouragé leurs fureurs; il n'avait haï en eux que le nom de chrétiens auquel ils prétendaient : il avait donné des éloges à Arius, à Photin, au sophiste Aërius et à d'autres hérétiques influents de la même secte. L'arianisme en effet servait ses projets plus efficacement que sa philosophie. Nous avons déjà vu que cette hérésie unit ses efforts à ceux du philosophisme pour triompher de la religion catholique, au concile de Nicée; elle n'eut pas honte d'entrer dans la même coalition après la mort de Julien l'apostat. Quoique les ariens n'ignorassent pas les véritables sentimens de Jovien, ils osèrent cependant accuser en sa présence, le catholicisme dans la personne du grand Athanase. Ils vinrent en foule le trouver, à son arrivée dans la ville d'Antioche, et lui dirent tumultuairement : « Seigneur, nous avons des plaintes et des preuves contre Athanase; il y a plus de trente ans qu'il a été banni par Constantin et Constance d'éternelle mémoire, et plus récemment par l'empereur Julien, le prince le plus pieux, le plus cher à Dieu, et le plus grand philosophe de notre temps. — Ce qui s'est passé, il y a trente ans est prescrit aujourd'hui. Ne me parlez plus d'Athanase : je sais pourquoi vous l'accusez et pourquoi il a été banni. »

Non-seulement les Ariens revinrent à la charge; mais ils subornèrent encore des philosophes cyniques qui débitaient de noires calomnies et intentaient d'absurdes accusations contre le saint évêque d'Alexandrie (1). Mais Jovien, juste appréciateur du mérite, renvoya ignominieusement ces turbulents sectaires, et témoigna la plus profonde vénération pour le magnanime défenseur de la foi catholique; il le pria même de lui dresser une exposition claire et précise de la doctrine du concile de Nicée, laquelle pût lui servir de règle de conduite dans de pareilles circonstances.

Jovien, qui avait hâte de se rendre dans sa capitale, continua sa route à travers l'Asie-Mineure, malgré les rigueurs de l'hiver.

Arrivé à Ancyre, il prit avec son fils le titre de consul, puis il se rendit au bourg de Dadastane, en Galatie; ce fut là que le joignit Thémistius, à la tête de la députation du sénat de Constantinople. Nous l'avons déjà dit : Thémistius était un éclectique modéré, qui, en admettant les principes philosophiques de sa secte, en rejetait le fanatisme et les honteux mystères. Ses confrères prétendaient former, de toutes les autres, une religion qu'ils pussent opposer au christianisme; lui, au con-

Harangue de Thémistius à Jovien.

(1) Athan. opp. pag. 779 et suiv. — Hermant, Vie de S. Athan. l. XI, c. V.—Moëlher, Athan. le Grand, etc. l. VI.

traire, admettant la nécessité, pour l'homme, d'un culte divin, soutenait que tous les cultes, sans en excepter la religion chrétienne, honoraient également l'Etre suprême. Cette modération était beaucoup plus funeste au catholicisme que les violences et la fureur de l'Éclectisme : elle satisfaisait les païens modérés et ralliait un grand nombre d'esprits qui restaient indécis entre l'ancien et le nouveau culte, et ceux qui, reconnaissant la vérité dans l'Evangile, n'osaient pas ou ne voulaient pas laisser leurs anciennes croyances et leurs premières habitudes. Que si l'Eglise refusait de transiger avec la superstition païenne, ou avec un rationalisme si accommodant, elle passerait pour intolérante auprès de tous les partis, et s'attirerait leurs communes malédictions. C'était le seul moyen de sauver le paganisme philosophique. Thémistius comprit bien toute la portée de son système ; et son nom et ses talents ne l'accréditèrent malheureusement que trop au quatrième siècle, dans lequel on vit le rationalisme, l'indifférentisme combattre ensemble avec l'Éclectisme alexandrin, contre l'Eglise, tandis que de son côté l'hydre de l'hérésie s'obstinait toujours à la déchirer.

Thémistius crut avoir tout gagné, s'il pouvait faire goûter son système au nouvel empereur. Il profita habilement, dans cette occasion, de l'avantage que semblaient lui donner les premiers actes de Jovien : pas-

sant sous silence les circonstances où se trouvait ce prince, il suppose qu'il n'a obéi qu'à ses lumières et à sa conscience, en permettant le libre exercice de tous les cultes, vante pompeusement cette mesure, comme l'ouvrage de la justice et de la sagesse, et l'exhorte à suivre une ligne de conduite qui est celle de la prudence et de la gloire. « Prince, disait-il, occupé du bonheur de vos sujets, vous avez commencé par régler ce qui regarde leur religion : vous seul avez compris que la puissance des souverains a des limites au-delà desquelles elle ne saurait s'exercer ; qu'il y a des choses inaccessibles à leurs violences, à leurs ordres, à leurs menaces ; ce sont, entre autres, toutes les vertus, et surtout la piété envers la divinité, la religion. Or, vous le savez, prince, pour jouir de ces biens sans contrainte et sans hypocrisie, les inclinations doivent être libres ; et l'homme ne doit obéir qu'à la voix de sa conscience. En effet, prince, si vous ne pouvez pas obtenir par des édits l'amitié de ceux qui qui vous haïssaient, comment pourriez-vous par les châtiments inspirer une religion à ceux qui la rejettent.... Mais nous n'avons pas à vous reprocher, grand prince, une pareille conduite : ne voulant exercer votre souveraine puissance que sur ce qui lui est soumis, vous avez laissé à chacun la liberté d'honorer la divinité comme il le jugera plus convenable. C'est ainsi que

Dieu lui-même en donnant à tous les hommes une inclination naturelle à une religion, leur a laissé la liberté de déterminer la forme de leur culte. Quiconque voudrait donc ôter à l'homme ce droit sacré, insulterait la divinité elle-même. Aussi les lois de Chéops et de Cambyse ont-elles été annulées par la mort de leurs auteurs; mais la vôtre, prince, demeurera immuable comme celle de l'Etre suprême. Rien ne peut empêcher l'homme d'embrasser la religion qu'il juge la meilleure, ni la privation de ses biens, ni les tourments les plus cruels. On pourra détruire le corps, mais l'âme s'envolera libre et en possession de tous ses droits...... Que toutes les religions s'exercent donc librement à l'abri de votre puissance : souffrez que de toutes les parties de votre empire des vœux libres s'élèvent vers la divinité..... Rien ne lui est plus agréable que cette variété de cultes par lesquels les mortels lui rendent des hommages d'autant plus parfaits que telle manière leur paraît plus propre à l'honorer (1). »

Un langage si absurde ne donne certes pas une haute idée de la philosophie de Thémistius; mais il prouve du moins que la puissance de Julien n'avait point rendu au paganisme la force morale que lui avait ôtée

(1) Themist. Orat. 12 (edit. Petav.)

la religion chrétienne en éclairant les esprits. Il ne lui dispute plus les suffrages du genre humain ; il ne demande qu'à les partager avec sa rivale et compose avec elle.

Thémistius sentait peut-être aussi lui-même qu'il était mal à l'aise sur ce terrain; il ne pénètre jamais au fond de la question; mais ses arguments sont tirés de comparaisons fausses ou du décret par lequel, disait-il, Jovien avait laissé à ses sujets la liberté de conscience et l'indépendance de la raison. Il savait bien que la tolérance de Jovien n'était pas indifférence en matière de religion; mais il affectait de les confondre ensemble, afin de donner le change à ce prince; ce n'était point le vice du nouvel empereur; toujours il se prononça franchement pour le catholicisme; il eût sans doute donné à sa foi des preuves éclatantes de son dévouement, si une mort imprévue ne l'eût empêché de réaliser ses généreuses intentions. La religion, du moins, bénira toujours la mémoire d'un prince qui cassa les lois tyranniques que Julien avait portées contre elle.

De l'an 364 à l'an 374.

Dispositions de Valentinien à l'égard des éclectiques.

II. La mort de Jovien ne rendit pas plus douce la condition des éclectiques. Valentinien, successeur de Jovien, était connu depuis long-temps par le courage avec lequel il avait bravé les dieux et ses ministres en présence même de Julien, et qui lui mérita, de la part de l'apostat, l'honneur d'être condamné à l'exil; il n'a-

vait jamais dissimulé le mépris que lui inspiraient ces parasites magiciens. De leur côté, les éclectiques de la suite de Julien ne pouvaient pas avoir oublié les injures qu'ils avaient faites à sa dignité et à sa religion. Maxime surtout l'avait toujours poursuivi de sa haine et n'avait rien épargné pour le perdre auprès du philosophe couronné (1). Les soldats qui aimaient leur empereur, autrefois leur chef et leur compagnon d'armes, brûlaient de laver dans le sang de ce fanatique les injures faites à leur monarque chéri, ainsi que tous les crimes dont la voix publique l'accusait. Une mort prompte et cruelle aurait infailliblement été le châtiment de ce philosophe, si la modératien de Valentinien n'eût arrêté l'ardeur de ses soldats. Leur fureur redoubla avec l'horreur publique, lorsque, peu de temps après, Valentinien étant tombé malade le même jour et de la même maladie que son frère Valens, depuis peu associé à l'empire, tous s'accordèrent à attribuer cet accident aux sortiléges de Maxime et de ses confrères. La prévention devint si sérieuse que l'empereur ordonna là-dessus des informations juridiques et qu'il délégua à cet effet le questeur Juventius et Ursace, grand-maître des offices. On arrêta d'abord Maxime et Prisque, les deux conseillers intimes de Julien et chefs des théurges éclectiques depuis la mort de ce prin-

(1) Zozim. l. 4.—Baron. Ann. eccl. ad ann. 364, § 18.

ce, et on les jeta ensemble dans une étroite prison (1). Prisque, plus adroit que son co-accusé, se disculpa si bien auprès de ses juges, qu'il en obtint sa grâce avec la permission de retourner en Grèce (2). Effrayé du danger auquel il venait d'échapper, il ne se montra plus sur la scène, et l'ombre de sa retraite le déroba aux perquisitions que l'on fit dans la suite contre sa secte, jusqu'à ce qu'il pérît misérablement dans un âge fort avancé, de la main des barbares.

Quant à Maxime, il ne dut son salut qu'à l'intercession de Salluste ; mais il fut condamné à une amende dont on lui permit d'aller mendier le montant en Asie.

Cet éclectique se montra aussi lâche dans le malheur qu'il avait été insolent dans la prospérité. Vaincu par la honte et par la vie misérable qu'il menait en Asie, il résolut d'y mettre enfin un terme et d'abréger son infortune ; sa femme, magicienne comme lui, et complice de tous ses crimes, buvait aussi à la coupe du malheur. Ces deux infortunés, loin de soulager leurs maux par leur courage à les supporter, les augmentaient au contraire par la lâcheté de leurs plaintes et par le souvenir désespérant de leur fortune passée.

Maxime, cédant à son triste sort, pria sa femme de

(1) Eunap. in Maxim.
(2) Eunap. l. c.

lui préparer du poison et de le délivrer enfin de tant de maux ; celle-ci obéit : elle prépara le breuvage fatal, mais, au lieu de le donner à Maxime, elle l'avala elle-même et tomba morte à ses pieds. A cet affreux spectacle, Maxime ne pensa plus à accomplir son funeste projet (1) ; la justice divine réservait à ses forfaits un plus terrible châtiment.

Cléarque, proconsul d'Asie, imbu de la doctrine de ce philosophe, le prit sous sa protection, et adoucit un peu son malheur. La faveur de ce personnage et l'intercession de Thémistius lui obtinrent même la permission de revenir à Constantinaple. La leçon qu'il avait déjà reçue aurait dû le rendre plus avisé; mais son fanatisme et ses intrigues le conduisirent enfin au dernier supplice, comme nous le dirons bientôt (2).

Les éclectiques n'avaient pas le droit de se plaindre des rigueurs qu'on exerçait contre eux; « car en préco-» nisant dans l'empire les croyances persanes, et en dé-» veloppant les doctrines de Plotin, ils avaient ravivé la » foi dans les superstitions magiques.... ils n'osaient » plus se montrer en public ; ils portaient partout avec » eux le soupçon et la crainte, et faisaient planer sur

(1) Eunap. in Maxim.
(2) Eunap. l. c.—Brucker, tom. II, p. 286.

» leurs amis les dangers qu'ils couraient eux-mê-
» mes (1). »

Les théurges de la cour de Julien, et ce prince lui-même, avaient plus contribué que tous les autres à mettre en honneur l'art honteux de la magie et à répandre, par leurs prestiges, dans tout l'empire, des soupçons de sortilége et la peur des maléfices. On attribuait à la magie les accidents les plus ordinaires, les effets les plus naturels. Apronien, que Julien avait nommé gouverneur de Rome, tandis qu'il était encore en Syrie, perdit un œil en se rendant à son poste. Il attribua cet accident à quelque maléfice, et conçut contre les magiciens une haine qu'il exerça d'une manière barbare après la mort de Julien. Il fit une recherche exacte de tous ceux qui étaient accusés ou soupçonnés de magie (2). Loin de reculer devant le nombre des coupables, il sembla chercher sa sûreté dans la multitude de ses victimes. Sa fureur s'étendit jusque sur les chrétiens, qu'il haïssait plus encore que les magiciens, et qu'il affectait de confondre avec eux (3). Quoique ennemi des magiciens et de leur art, Valentinien n'approuvait cependant pas ces

(1) M. Beugnot, Hist. de la destruct. du pagan. en Occid. tom. I p. 248.

(2) Amm. Marcell. l. XXVI.

(3) Baron. Annal. eccles. ad ann. 363, § 4.

sanglantes exécutions. En présence des païens exaspérés, ce prince avait jugé prudent de ne pas les pousser au désespoir par des rigueurs intempestives contre la paganisme. Aussi usa-t-il toujours envers eux d'une réserve que plusieurs écrivains ont prise pour de l'indifférence, quoiqu'il ait toujours témoigné hautement et exclusivement son estime et son affection pour la religion catholique.

Révolte de Procope

Valens ne montrait pas les mêmes qualités que son frère : entêté, violent et avare, plutôt que ferme ou énergique, il avait encore le malheur de ne pas connaître ses défauts. Tant de vices unis aux vexations et à la dureté de Pétronius, son beau-père, lui aliénèrent ses peuples, et contribuèrent plus au succès de la révolte de Procope, que les talents et les moyens du rebelle. Procope, parent de Julien du côté de sa mère, avait toujours prétendu au trône : il cherchait l'occasion de satisfaire son ambition, lorsqu'il crut l'avoir trouvée dans le mécontentement des peuples ; il le fomenta sous main, et s'efforça de se faire désirer à force de récompenses et de promesses. Quand son parti fut assez considérable pour opposer une résistance ouverte, il arbora l'étendard de la rébellion et marcha contre son souverain, qui était allé en Syrie pour observer de plus près les mouvements des Perses. Après s'être emparé de quelques places prises au dépourvu, il retourna triomphant à Constantinople.

Ces avantages précaires lui enflèrent le cœur, et se croyant capable de mentir impunément à ses promesses, il commit d'horribles atrocités sur toutes les personnes dont il suspectait la fidélité (1). L'usage habituel que les éclectiques faisaient de la magie, leurs arts occultes, leurs secrets mystères avaient depuis long-temps accumulé sur eux de graves soupçons ; on était persuadé qu'ils se mêlaient à toutes les intrigues, à tous les complots. Procope lui-même, qui se donnait des airs de philosophe, partageait sur ce point l'opinion commune : il crut donc qu'en son absence ils avaient ourdi quelque trame en faveur de Valens, et il les traita assez mal pour leur faire désirer le rétablissement de l'empereur légitime. Enfin, la bonne cause triompha, et la mort de Procope mit fin à la rébellion. Il s'était flatté, sur la foi des astrologues et des magiciens, qu'il parviendrait au faîte des grandeurs. Après sa mort, ces imposteurs, pour sauver l'honneur de leur profession, divulguèrent partout qu'ils n'avaient pas entendu le faîte des honneurs, mais le comble de l'infortune (2).

Thémistius profitait de toutes les occasions pour attirer à la philosophie les faveurs et la protection des prin-

(1) Amm. Marcell. l. 26 et 27.—Socr. l. IV, c. 5. — Sozom. l. 6, c. 8.

(2) Amm. Marcell. — Sozom.. — Socr. l. sup. cit.

ces; il prononça alors un discours en l'honneur de Valens, dans lequel, contre le témoignage de Zosime et d'Ammien Marcellin, il loue ce prince de la modération qu'il montra dans la victoire et de l'indulgence avec laquelle il traita les vaincus (1). Libanius, qui n'avait pas à se louer de Valens, donne les mêmes éloges à sa conduite.

Valens persécute les catholiques comme orthodoxes.

Les éclectiques théurges, réduits à se cacher sous le règne de ce prince, se consolaient de leurs disgrâces, en voyant les maux qu'il faisait souffrir à l'orthodoxie; car Valens, une fois gagné à l'arianisme, par l'impératrice et le patriarche de Constantinople, embrassa la cause de cette hérésie avec une fureur égale à son ignorance en matière de religion. Les catholiques virent donc se renouveler contre eux, de la part d'un prince chrétien, toutes les atrocités que les persécuteurs païens avaient exercées contre l'Eglise; mais leur courage, soutenu par les exemples des Athanase, des Basile et des autres grands hommes qui les gouvernaient, semblait s'accroître avec la cruauté du tyran et de ses ministres, et plus d'une fois il en imposa à leurs oppresseurs. Valens lui-même ne put soutenir à Césarée la présence de saint

(1) Themist. Orat. 9 (edit. Petav).—Tillemont, Hist. des emp. Hist. de Valens.

Basile, dont l'ascendant obtint momentanément, de ce prince, un sort plus doux pour les catholiques. Si nous en croyons Socrate et Sozomène, Thémistius contribua beaucoup à cet heureux changement. Car, fidèle à son système de conciliation, ce philosophe représenta à Valens, « qu'il en était de la religion comme de toutes les sciences que perfectionne la dispute ; que les différentes sectes religieuses étaient autant de voies qui conduisaient au même terme, c'est-à-dire, à l'Etre suprême ; que la différence d'opinions, touchant la nature divine, entrait dans les vues de Dieu, qui a voulu se cacher aux perquisitions des hommes, afin de s'en faire mieux apprécier, et que la diversité des cultes, loin de lui déplaire, lui était même aussi agréable que l'est à un général d'armée la diversité des services parmi ses soldats (1). »

Thémistius, non moins zélé pour le paganisme philosophique, qu'il était habile à le défendre, se mettait peu en peine du sort d'une religion directement opposée à l'Eclectisme et incapable de transiger avec les sectes ou philosophiques ou religieuses ; mais sous prétexte d'exercer, à l'égard des catholiques, un acte de philanthropie, il intercédait réellement pour son parti, envers lequel l'empereur ne se montra guère plus traitable. En rappe-

Harangue de Thémistius à Valens.

(1) Themist. Orat.—Sozom. l. 6 c. 37.

lant la variété des sectes religieuses, il se proposait d'excuser les mille opinions qui partageaient la philosophie et que les chrétiens reprochèrent si long-temps aux philosophes; peut-être même voulait-il combattre indirectement le catholicisme qui s'attribue si justement à lui seul le pouvoir et le droit exclusif de conduire les hommes à Dieu, d'être la seule véritable religion. Quoi qu'il en soit, il fallait que Thémistius comptât bien sur l'ignorance de son auditeur, pour oser lui alléguer des raisonnements si absurdes, en faveur d'une cause quelconque.

Le langage de Thémistius était moins modéré lorsqu'il ne parlait pas devant des princes chrétiens. Alors, non-seulement il n'épargnait point le christianisme, mais il témoignait hautement la douleur que lui causait son triomphe, et excitait les partisans du paganisme à soutenir avec vigueur la cause de l'antique religion.

Vers l'an 376, l'empereur d'Orient l'ayant envoyé vers Gratien qui se trouvait alors dans les Gaules, Thémistius réveilla partout sur son passage la fureur des païens et intéressa l'orgueil national à la défense des dieux de l'empire. Sa mission remplie, il se rendit à Rome, où sa réputation et son amour bien connu pour le paganisme lui obtinrent de la part des familles patriciennes, des démonstrations extraordinaires de joie et de vénération. Il prononça dans le sénat un discours dans lequel, aux

éloges obligés des princes, il mêla les louanges des dieux et de ceux qui avaient pris leur cause en main. Dans une enceinte où l'on avait créé tant de dieux ; en présence des descendants de ceux qui y avaient reçu jadis les honneurs de l'apothéose; au milieu des statues qui rappelaient la gloire de Rome ; devant cet autel de la victoire, sur lequel tant de guerriers et de magistrats avaient juré de vivre et de mourir pour la patrie, Thémistius entre en enthousiasme et s'écrie : » O Rome! cité illustre et sacrée, océan de beauté; ta grandeur est immense et ineffable : ici règnent ces saintes et divines lois par lesquelles Numa lia les intérêts de l'Olympe à tes destinées. Grâces à vous, ô fortunés mortels! les dieux n'ont pas encore déserté la terre ; c'est vous qui, par vos efforts généreux, avez retenu les immortels parmi les hommes. Vous avez des constitutions admirables qui vous font partager avec les dieux la tutelle du genre humain. Vous remplissez aujourd'hui par votre piété la destinée dont vous vous acquittiez autrefois par la force de vos armes. Illustres descendants de Romulus, il est venu le temps où vous devez célébrer des chœurs, brûler l'encens sur toutes les places publiques, et faire retentir les louanges près de l'objet de mes amours. Et toi, grand Jupiter, père des dieux et des hommes, fondateur et gardien de Rome, Minerve qu'il a engendrée et enfantée, divin Quirinus, tuteur de l'empire romain,

faites que Rome chérisse ce que j'aime, et que mes délices chérissent la ville de Rome! »

Il ne fut pas difficile à Thémistius de faire passer son enthousiasme dans le cœur de ceux qui l'écoutaient. Son discours releva la fierté des sénateurs et l'enchaîna à la religion de leurs aïeux; et nous verrons bientôt par quels moyens ils s'efforcèrent d'en conjurer la ruine.

Les Romains essayèrent de retenir dans leur ville un homme qui reconnaissait leur grandeur et savait les flatter; mais Thémistius préféra les honneurs dont le comblaient les souverains à Constantinople, à tous les avantages que Rome faisait briller à ses yeux. Il alla donc en Orient jouir de sa gloire et travailler au bien du paganisme.

Libanius partageait cette dernière tâche avec lui. Depuis la mort de Julien, ce sophiste vivait à Antioche dans le deuil et l'oubli : lorsque l'empereur Valens se trouvait dans cette ville, il lui recommanda les intérêts de l'antique religion et intéressa sa gloire à venger la mort de l'empereur philosophe. Valens, préoccupé de son expédition contre les Perses, laissa en effet, plutôt par nécessité que par indulgence, toutes les superstitions s'exercer en paix. Il ne pouvait arriver rien de plus funeste à l'orthodoxie : elle se vit alors livrée à la merci de la philosophie, de la superstition et de l'hérésie. L'arianisme surtout, fier de compter l'empereur parmi ses

adhérents les plus dévoués, persécutait l'Eglise catholique avec une fureur sanguinaire (1).

Pour comble de maux, la mort vint enlever aux catholiques le grand Athanase dans de si fâcheuses circonstances, et ce funeste évènement fut le signal des plus horribles vexations. Les juifs, les hérétiques, les païens se jetèrent en furieux sur les enfants de l'Eglise. Alexandrie et toute l'Egypte furent encore remplies de carnage et d'horreur; les déserts mêmes furent inondés du sang de leurs pieux habitants (2).

Mort de S Athanase.

Cette barbarie réjouissait les païens et les théurges éclectiques, mais elle ne pouvait les satisfaire, parce qu'elle ne tendait pas au rétablissement de l'ancien culte; il leur fallait un autre Julien dévoué tout entier aux intérêts de leur cause; aussi entraient-ils volontiers dans tous les complots qui se tramaient contre Valens, comme le prouve le fait que nous allons raconter.

III. Il y avait à la cour un seigneur nommé Théodore qui exerçait auprès de l'empereur les fonctions de secrétaire : un sang illustre, une éducation digne de sa

De l'an 374 à l'an 379.

Conspira-

(1) Tillemont, Hist. des emp. loc. cit.

(2) Socr. l. IV, c. 21.—Sozom. VI, c. 20.—Theodor. l. IV, c. 20 et 22. —Martyr. roman. 13 Mai.

vion en faveur de Théodore, contre Valens.

naissance, des connaissances étendues et variées, des mœurs austères, des manières affables et distinguées, une taille avantageuse, une démarche imposante, un port majestueux, et surtout un zèle ardent pour le paganisme, l'avaient rendu cher aux éclectiques et aux autres païens (1). Tous les désirs le portaient sur le trône à la place de Valens, qu'on ne pouvait plus souffrir. Dans l'impatience commune, trois seigneurs, Fidustius, Irénée et Pergamius s'adressèrent à deux fameux devins, Hilaire et Patrice, pour savoir d'eux quel serait le successeur de Valens. Les magiciens, les principaux théurges et quelques autres païens d'une discrétion éprouvée, se rassemblèrent secrètement dans une maison indiquée pour chercher dans les opérations de la magie, une réponse à cette question. Ils apprirent d'abord que Valens périrait dans les plaines de Mimas et qu'il aurait pour successeur un prince accompli. Cette indication ne les satisfit point : elle pouvait convenir à d'autres qu'à Théodore, et cependant ils n'en voulaient point d'autre; ils recommencèrent donc les cérémonies magiques pour obtenir une réponse plus cathégorique et plus conforme à leurs vœux : cette fois le sort désigna Théodore. Tous sortirent de cette espèce

(2) . J. Chrysost. Epist. ad Junior. viduam.

de loge, pleins de joie et d'espérance. Théodore, l'homme de leurs désirs, se trouvait alors à Constantinople, où l'avaient appelé des affaires particulières, et ignorait peut-être la brillante fortune qu'on lui promettait. Eusérius, qui était dans le secret de la consultation, se hâta de l'informer de ses prétendues destinées. Le monarque désigné, flatté de la faveur des dieux, écrivit à Hilaire qu'il acceptait les arrêts du destin, en attendant l'occasion de les remplir. Mais cette occasion ne se présenta jamais : un accident imprévu trompa tous les vœux et fit évanouir de si belles espérances. Fortunatien, intendant du domaine, poursuivait deux de ses commis coupables d'avoir dilapidé les finances. Procope les accusait aussi d'avoir attenté à la vie de Fortunatien pour éviter ses poursuites, et de s'être adressé pour cet effet à l'astrologue Héliodore et à un certain Palladius, homme de néant, mais magicien fameux. L'intendant du domaine fit donc arrêter Héliodore et Palladius et les mit entre les mains de Modeste, préfet du prétoire. Celui-ci les soumit à une question rigoureuse, qu'ils supportèrent d'abord avec opiniâtreté ; mais enfin, vaincu par les tourments, Palladius s'écria que non-seulement il ferait l'aveu qu'on voulait arracher de lui, mais qu'il révèlerait des secrets bien plus importants. A ces mots on suspendit la torture, et Palladius découvrit la conspiration dont il était ins-

truit. On fit aussitôt connaître ses dépositions à l'empereur Valens, qui ordonna d'arrêter les coupables et leurs complices. A son ordre, des soldats allèrent à Constantinople pour se saisir de Théodore et l'amener à Antioche; les prisons de cette ville furent bientôt remplies d'accusés; car chaque interrogatoire découvrait de nouvelles ramifications de ce complot. Enfin on amena devant les juges, Patrice et Hilaire. Interrogés sur ce qui s'était passé, ils tombèrent dès le début dans de nombreuses contradictions; mais comme on eut apporté devant eux les instruments dont ils s'étaient servis dans leurs opérations magiques, on les força par de nouveaux supplices à révéler toutes les circonstances de la conjuration ; alors Hilaire avoua tout, et parla en ces termes (1) :

« Magnifiques seigneurs ! nous avons fait sous de noirs auspices, avec des branches de laurier et à l'imitation du trépied de Delphes, cette table fatale qui est sous vos yeux; nous nous en sommes servis après l'avoir, selon le rit, consacrée par des vers magiques, des imprécations et de longues cérémonies. Voici ce qu'il fal-

(1) Construximus, magnifici judices, ad cortinæ similitudinem delphicæ diris auspiciis de laureis virgulis infaustam hanc mensulam quam videtis : et imprecationibus carminum secretorum, choragiisque multis ac diuturnis ritualiter consecratam movimus tandem : movendi autem, quoties super rebus arcanis consulebatur, erat ins-

lait observer toutes les fois qu'on voulait la consulter sur des affaires secrètes. On plaçait sur la table un bassin rond composé de divers métaux, et la maison était purifiée avec des parfums d'Arabie ; on avait gravé sur la circonférence du bassin, avec une grande délicatesse, les vingt-quatre lettres de l'alphabet séparées par des intervalles égaux ; un homme vêtu et chaussé de lin, la tête couverte d'un petit chapeau et tenant à la main de la verveine qui est un arbrisseau de bon augure, après avoir honoré par un sacrifice la divinité qui préside à la connaissance de l'avenir et récité les prières prescrites, s'arrêtait selon le rit cérémoniel, puis mettait en mouvement un anneau suspendu au-dessus du bassin et composé d'un fil très-délié de Carpathie qu'on avait consacré selon les règles de la magie. Cet anneau, en sautillant sur les intervalles qui contenaient les lettres,

titutio talis : conlocobatur in medio domûs emaculatæ odoribus arabicis undique, lance rotundâ purè superpositâ, ex diversis metallicis materiis fabrefactâ ; cujus in ambitu rotunditatis extremo elementorum viginti quatuor scriptiles formæ incisæ peritè, dijungebantur spatiis examinatæ dimensis. Hac linteis quidam indumentis amictus, calceatusque itidem linteis soccis, torulo capite circumflexo, verbenas felicis arboris gestans, litato conceptis germinibus numine præscitionum auctore, cæremoniali scientia supersistit : cortinulis pensilem annulum librans arctum ex carpathio filo perquàm levi, mysticis disciplinis initiatum : qui per intervalla distincta retinentibus singulis litteris incidens saltuatìm, heroos efficit versus interrogationibus consonos, ad numeros et modos plenè conclusos : quales legun-

formait des réponses en vers héroïques, complets pour le nombre comme pour la mesure, semblables aux vers pythiques ou aux oracles des Branchides. Ayant donc demandé qui succèderait à l'empire, parce qu'on avait dit que ce serait un homme accompli, l'anneau toucha deux syllabes *The o;* et un assistant nommant les lettres suivantes, s'écria que le destin indiquait Théodore ; on n'en demanda pas davantage, car nous savions tous que c'était lui qu'on désirait (1). »

Nous ne prétendons pas garantir la vérité de ce récit ; mais s'il est permis de nier l'effet qu'Hilaire attribue ici aux sortiléges, on ne saurait douter que les conjurés, la plupart magiciens de profession, n'aient employé les opérations théurgiques pour assurer le succès de leur complot. Tous subirent la peine due à leur révolte et à leur impiété. Théodore, obligé de comparaître devant ses juges, montra une lâcheté qui ne justifiait pas le choix de ses partisans : d'abord il demanda grâce par

tur Pythici, vel ex oraculis editi Branchidarum. Ibi tùm quærentibus nobis qui præsenti succedet imperio, quoniam omni parte expolitus fore memorabatur, et adsiliens annulus duas perstrinxerat syllabas ΘΕ Ο cum adjectione litteræ postrema exclamavit præsentium quidam Theodorum præscribente fatali necessitate portendi. Nec ultra super negotio est exploratum : satìs enim apud nos constabat, hunc esse qui poscebatur. (Amm. Marcell. l. XXIX.)

(1) Traduct. de M. Beugnot, Hist. de la destruct. du pagan. en Occid. tom. I, p. 249 et suiv.

les plus humbles supplications ; ensuite, pour excuser ou atténuer son crime, il déclara qu'ayant appris d'Eusérius la prédiction qui faisait son malheur, il avait voulu plusieurs fois en instruire l'empereur, mais que le même Eusérius l'en avait toujours détourné, sous prétexte que cette prédiction n'annonçait qu'une destinée innocente ; que si les dieux voulaient lui donner l'empire, ils sauraient bien occasionner quelque révolution à laquelle il n'aurait lui-même aucune part. Eusérius, appliqué à la question, appuyait et confirmait la déposition de Théodore ; mais la lettre que celui-ci avait écrite à Théodore, les démentait tous deux, et l'un et l'autre eurent la tête tranchée. Tous leurs complices furent compris dans leur proscription, et subirent le même sort.

Valens sévit contre les théurges.

L'empereur Valens commanda qu'on fît une recherche exacte de tous les magiciens et des théurges éclectiques qui, depuis la mort de Julien, supportaient impatiemment le joug des princes chrétiens et cherchaient dans la magie quelque espoir pour l'avenir. Valens fut trop bien servi : on fit un massacre effroyable dans lequel furent enveloppés presque autant d'innocents que de coupables ; car la haine et la vengeance privées ne s'immolèrent pas moins de victimes que la justice publique. La colère du prince se déchargea principalement sur les philosophes de la coterie de Julien, dont les intri-

gues incessantes lui inspiraient des craintes continuelles (1).

Le nom de Maxime se mêlait à tous les attentats; dans cette circonstance il fut accusé d'avoir eu connaissance de ces opérations magiques et d'être entré dans la conjuration. La mort fut le châtiment d'un crime qu'il ne pouvait pas nier. L'empereur l'envoya à Ephèse, où le gouverneur Festus lui fit trancher la tête (2). Ainsi fut vengé le sang chrétien que ce fanatique avait fait répandre sous le règne de Julien. Mais la religion qui qui ne se venge que par des bienfaits, n'entra pour rien dans le supplice de ce malheureux.

(1) Iidem.—Ibid.—Eunap. in Maxim.

(2) Liban, Vit. per Scipt. — Comme le christianisme était fondé sur les prophéties, et s'était établi par les miracles, les philosophes païens crurent pouvoir soutenir le paganisme par des prodiges ou par des prédictions favorables au culte des idoles; persuadés que tout s'opérait dans le monde par des génies, ils cherchèrent l'art d'intéresser les génies, d'opérer par leur entremise des choses extraordinaires, et de prédire l'avenir : ainsi les platoniciens du quatrième siècle furent, non-seulement enthousiastes, mais encore magiciens et devins : ils prédirent que Valens aurait un successeur dont le nom commencerait par les lettres THEOD. Cette prédiction fut funeste au platonisme. Valens fit mourir tous les philosophes qu'il put découvrir, fit rechercher et brûler tous leurs livres : il en périt un nombre infini; la frayeur était si grande, qu'on sacrifia, presque sans examen, un nombre infini d'ouvrages de toute espèce. (Pluquet, Diction. des hérés. Disc. prélim. IV° siècle, c. 4.)

Symonide expia son cynisme dans les flammes; Patrice, Andronic, Cæranius périrent par divers genres de supplices. Jamblique d'Apamée prévint les coups de la justice et s'empoisonna lui-même. D'autres philosophes se dérobèrent à la vengeance de Valens et se tinrent cachés dans l'ombre.

Chrysanthe vivait alors retiré dans la Lydie où Julien l'avait établi pontife; comme il s'était toujours éloigné des intrigues de ses confrères, on lui laissa la vie, qu'il termina en paix à l'âge de plus de quatre-vingts ans.

Prisque ne paraît pas non plus avoir pris part à la conjuration; au moins ne fut-il point compris dans la proscription générale.

Valens s'attendait à trouver Libanius au nombre des coupables; il le désirait même ardemment, dit ce sophiste de lui-même, mais on ne trouva rien à sa charge; et si on veut l'en croire, ce fut à la magie même qu'il fut redevable de n'être pas convaincu de magie. Quant à la conjuration, il soutint qu'il n'en avait rien su. Cedrenus, cependant, l'en fait un des principaux auteurs.

La qualité de philosophe et de théurge ou de magicien devint dès-lors si funeste que personne n'osa plus en faire une profession ouverte, ni en porter les livrées. Les particuliers mêmes quittèrent les manteaux à franges

qui pouvaient leur donner quelque fâcheuse ressemblance avec cette race proscrite (1).

Outre ces terribles exécutions, on fit une recherche exacte de tous les livres d'enchantements et de magie; les magistrats les faisaient brûler par monceaux, et ceux qui en possédaient, craignant les suites d'une perquisition si rigoureuse, n'attendaient pas qu'on vînt les leur demander, il les portaient ou les jetaient eux-mêmes dans les flammes.

Valens dépassa, sans doute, en cette circonstance, les bornes que lui prescrivaient la modération et l'humanité; les magistrats, ministres de sa vengeance, abusèrent aussi du glaive que la justice avait mis entre leurs mains; mais on ne doit pas moins admirer la Providence toujours patiente et toujours juste, qui abandonna à la cruauté de ce prince et de ses ministres, le soin ou le le pouvoir de châtier des fanatiques coupables de tous les crimes de Julien et de forfaits plus noirs encore (2).

Pour venger la mémoire de leurs confrères et l'honneur de leur secte, Eunape, Libanius, Zozime se sont

(1) Les auteurs cités ci-dessus, au même endroit.

(2) Amm. Marcell. l. XXIX.—Themist. Orat. — Annot. Petav. in h. loc. — Eunap. Vit. Maxim.—Liban. in Vit. per seips.—Socr. Hist. eccl. l. c. — Sozom. Hist. eccl. l. c.—Tillemont, Hist. des emper tom. V, p. 107 et suiv.

efforcés de faire retomber sur Valens tout l'odieux de cette scène sanglante; au contraire, dans leurs écrits, ils relèvent, ils exaltent la sagesse et l'innocence prétendues de ces philosophes; tandis qu'ils nous les représentent impassibles et magnanimes au milieu des plus affreux tourments et supérieurs à l'adversité, ils ne trouvent pas de termes assez énergiques pour flétrir leurs juges; ils nous dépeignent Valens comme un tigre féroce, qui, sans motif, sans prétexte, se désaltère dans le sang de ses ennemis, dont tout le crime, ajoutent-ils, était d'être sages et vertueux. Ils sont forcés cependant de convenir du fond de l'accusation, et cet aveu seul suffit à des lecteurs éclairés qui connaissent l'esprit de cette secte et la mauvaise foi de ses historiens.

Mais l'Eglise avait des reproches plus graves et mieux fondés à faire à l'empereur Valens; elle souffrait en patience les maux faits à ses enfants, et ne se vengeait que par le silence et la prière, lorsque le Seigneur qui veille à sa conservation et à sa gloire, brisa la verge criminelle dont il s'était servi pour éprouver les uns et châtier les autres. Valens périt misérablement dans une guerre qu'il avait entreprise contre les Goths(1).

(1) Amm. Marcell. l. XXXI, c. 12. — Theodor. Hist. eccles. l. IV, c. 36.

De l'an 379 à l'an 382.

Théodose élevé à l'empire.

IV. Trois ans auparavant, Valentinien était mort d'un accès de colère (1). Ces deux accidents laissaient Gratien, successeur de Valentinien, maître absolu de l'Orient et de l'Occident; mais jeune encore, il ne pouvait pas faire face aux besoins de l'empire, et Valentinien II que l'armée lui avait donné pour collègue, n'était qu'un enfant, incapable de partager avec lui le poids des affaires : il chercha donc dans tout l'empire, un homme dont l'expérience et la sagesse pussent aider et honorer l'autorité suprême; il eut le bonheur de rencontrer celui qu'il désirait et que les circonstances semblaient exiger. Théodose, âgé alors de trente-trois ans, s'était acquis déjà la réputation d'un habile capitaine et d'un administrateur consommé. Ce fut à ce grand homme que Gratien eut la prudence de confier l'empire d'Orient. Ces deux princes, nourris dans les principes de l'Eglise catholique, et d'ailleurs d'un esprit élevé, d'une piété éclairée, furent beaucoup moins favorables à la superstition et au philosophisme que leurs prédécesseurs. Libanius en fit bientôt une honteuse expérience. Théodose, résolu de compléter sur les Goths la victoire qui avait précédé son avènement au trône, se rendit à Thessalonique, où il avait fixé le quartier d'assemblée de toutes ses forces. Là

(1) Amm. Marcell. l. XXX, c. 5.

il reçut les compliments des envoyés que les villes de son empire avaient chargés de lui exprimer leur joie leur bonheur et leur dévouement (1).

Le sophiste Libanius, qui ne pouvait pas se consoler du mépris et de l'oubli dans lesquels il était tombé avec sa secte, crut l'occasion favorable pour prévenir le nouvel auguste en sa faveur : il lui répéta ses lamentations habituelles sur la mort de Julien et ses plaintes banales sur le peu de soin que l'on prenait de sa gloire. Tout l'effet produit par le discours de Libanius fut d'augmenter le mépris qu'inspirait son fanatisme.

Thémistius s'attire les faveurs de Théodose.

Thémistius, plus adroit et plus habile que son confrère, sut conserver dans son langage et sa conduite, une certaine dignité qui lui mérita l'estime et les faveurs de Théodose. Ce prince cherchait alors pour son fils Arcadius, un précepteur capable de lui donner des leçons et de lui inspirer des sentiments conformes à son rang et à sa religion. Thémistius, considérant plus l'éclat de cette charge que son importance, s'offrit avec empressement pour la remplir. Mais Théodose était trop sage et trop pieux pour confier l'éducation de son fils et peut-être l'avenir de la religion, en Orient, à un homme qui attachait plus de prix aux rêves de la philosophie

(1) Tillemont, Hist. des emp. Vie de Théodose.

païenne, qu'aux dogmes du catholicisme. Ce prince éluda la demande du sophiste ; cependant, pour accorder quelque chose à son amour propre, il lui recommanda, dans une occasion, s'il faut en croire Thémistius lui-même, de donner quelque soin à son instruction (1). C'était au pieux Arsène qu'il appartenait de former le cœur et l'esprit d'un héritier de la couronne. Heureux ce jeune prince, s'il se fût toujours montré docile aux leçons de ce grand homme (2) ! Thémistius dut être assez dédommagé de l'honneur vainement brigué, par la charge de préfet de Constantinople à laquelle Théodose l'éleva, vers la fin de l'an 384. A cette occasion, il adressa au sénat un discours pompeux pour célébrer la munificence de l'empereur, non moins que sa propre gloire et l'importance de sa nouvelle dignité (3).

Mort de Thémistius.

A ce degré d'honneurs s'arrêta sa carrière politique qu'il termina peu de temps après avec sa vie. Le sénat l'avait député dix fois vers les empereurs ; les princes à leur tour l'avaient comblé de faveurs ; ils lui avaient accordé des éloges en plein sénat, élevé des statues sur les

(1) Themist. Orat. 12 (edit. Petav.) sub fin. et annot. Petav. in hunc loc.

(2) Tillemont, Mém. ecclés. Vie de S. Arsène.—Orsi, Istor. eccles. l. XI, § 64.

(1) Themist. Orat. 12.

places publiques et prodigué les privilèges les plus capables de satisfaire sa vanité. Thémistius rappelle souvent ces témoignages flatteurs de l'estime de ses souverains, mais il proteste en même temps qu'il renvoie tout entière à la philosophie une gloire à laquelle il reste personnellement insensible. Si les honneurs lui eussent été aussi indifférents qu'il le dit dans ses discours, il en aurait parlé sans doute avec moins de complaisance. Nous avouons cependant qu'il ne séparait jamais sa gloire de celle du philosophisme : s'il rend grâce aux empereurs de leur bienveillance et de leurs faveurs, il se félicite de ce que les honneurs accordés à sa personne jetteront un nouvel éclat sur la philosophie dont il fait profession; s'il célèbre leurs louanges, il affecte d'attribuer aux inspirations de la philosophie, leur prudence, leur bonté, leur magnificence, toutes leurs bonnes qualités, toutes leurs actions généreuses. La religion présidait ordinairement à la conduite de Théodose ; Thémistius ne parle jamais que de l'amour de ce grand prince pour la philosophie. Dans tous ses écrits, on voit un sophiste, flatteur adroit, mais rampant, toujours occupé de lui et de sa philosophie, soit qu'il harangue les césars, soit qu'il prononce leurs panégyriques, soit enfin qu'il discoure sur tout autre sujet. Cette modération, unie aux talents véritables et à la réputation de Thémistius, aurait été plus fatale au catholicisme que

tous les efforts des théurges, si la honteuse impudence de ces derniers n'avait pas en partie détruit son ouvrage (1).

Théodose menace le paganisme que soutiennent l'Éclectisme, le sacerdoce païen et l'orgueil national.

IV. Théodose était bien loin de vouloir honorer l'Éclectisme en accordant à Thémistius des faveurs et des dignités qu'il croyait dues à un orateur éloquent, à un magistrat distingué. Aussi, loin de favoriser la philosophie païenne, comme le lui conseillait Thémistius, ou de venger la mort de Julien, ainsi que Libanius s'efforçait de le lui persuader, ce grand prince ne pensa qu'à réparer les maux qu'avaient faits à la religion l'empereur philosophe et toute sa secte. En attendant qu'il pût porter sans danger les coups qu'il méditait contre l'idolâtrie, il fit plusieurs lois pour défendre les sacrifices et les cérémonies païennes (2).

Le paganisme était encore trop vivace pour l'attaquer de front. Quatre sortes de défenseurs le soutenaient alors : l'Éclectisme, le sacerdoce païen, la superstition et l'orgueil national :

(1) Phot. Biblioth. Cod. LXXIV.—Petav. de Vit. et Script. Themist. —Tillemont, Hist. des emp. Vie de Théod. art. 93-94. — Fabricius, Biblioth. græc. tom. VIII. — Brucker, Hist. critic. philos. tom. II, p. 484.—Schoell, Hist. de la littér. grecq. prof. tom. VI et VII.—Biogr. univers., article THEMISTIUS.

(2) Cod. Theod. XVI, tom. X, l. 11. — Tillemont, Vie de Théod. art. 57.

Le christianisme avait tellement mis à nu les turpitudes de ses théogonies, l'absurdité de ses dogmes, la dépravation de sa morale, qu'il était honteux pour des hommes qui s'estimaient, pour des esprits qui voulaient passer pour éclairés, de le défendre tel qu'il avait toujours été : il fallait donc lui donner une forme nouvelle, ou le couvrir du voile de l'allégorie, ou plutôt inventer un nouveau paganisme, qui pût sauver le premier : il fallait pour cela, subtiliser, expliquer, commenter, interpréter ; ce fut la tâche que s'imposèrent les éclectiques : nous avons déjà vu comment ils s'en acquittèrent. Mais à l'époque à laquelle nous sommes déjà parvenus, ce moyen ne suffisait plus à leur dessein : la religion chrétienne en avait découvert la faiblesse et la vanité ; aussi vit-on des philosophes se séparer de leur secte et faire un camp à part ; ils restèrent cependant unis de vues et d'intérêts ; car, trop fiers pour s'avouer vaincus, ou pour reconnaître le christianisme plus éclairé que leur propre raison, ils refusèrent constamment de marcher à sa lumière. Ils voulaient bien avouer que la religion chrétienne n'était point la fille de l'erreur ; qu'au fond, elle était bonne et qu'en la suivant, on pouvait également plaire à l'Etre suprême, mais ils soutenaient en même temps qu'elle ne jouissait pas exclusivement de ce privilége, puisque le paganisme pouvait conduire et conduisait réellement l'homme à la même

fin. De là ils concluaient avec Thémistius qu'on devait laisser en paix toutes les religions, que chacun devait vivre et mourir dans celle de ses pères ; ce qui ne tendait à rien moins qu'à suspendre les progrès du christianisme et à conjurer la ruine inévitable du paganisme; en sorte qu'en se séparant des théurges, les éclectiques modérés dont nous parlons, apportèrent un nouveau secours à l'ancien culte. Cette disposition des esprits les plus sensés parmi les païens, montre à quelle extrémité la religion de Jésus-Christ avait réduit la philosophie et quels progrès elle avait faits dans l'opinion publique. Traitée de folie à sa naissance, dédaignée, bafouée au commencement de sa carrière ; calomniée, injuriée dans sa marche, elle se fait enfin assez connaitre pour s'attirer des réfutations de la part de ses contempteurs. Ses docteurs souffrent d'abord en silence et continuent à la prêcher ; puis ils la défendent contre les mépris et les calomnies ; ils répondent aux réfutations ; enfin, ils prennent l'offensive, ils attaquent ; la vérité se fait jour ; le paganisme perd ses avantages ; déjà il n'ose plus se mesurer avec une rivale d'abord si méprisable à ses yeux ; il a recours aux artifices ; mais moyens impuissants ! il est forcé dans ce nouveau retranchement, et contraint de traiter d'égal à égal avec le christianisme : or c'étaient ces prétentions d'égalité que

soutenaient les éclectiques rationalistes de cette époque.

Cependant l'école théurgique comptait encore un grand nombre de partisans fanatiques qui s'attachaient plus à disputer à la religion de Jésus-Christ, l'avantage que lui donnaient les miracles, les actions, les vertus de ses véritables enfants, qu'à lui constester la vérité de ses dogmes, ou la suprématie de sa doctrine ; qui faisaient une profession particulière du mensonge, de la magie, de l'imposture. A cette classe de champions du paganisme se joignaient les prêtres, dont les intérêts étaient si étroitement liés à ceux de leurs idoles. Mais ces moyens n'entraient pas dans les attributions de la philosophie et de la religion; ils n'étaient donc pas garantis par le droit de discussion, ni par la liberté de conscience : ils tombaient sous l'animadversion des lois civiles et sociales. Dès lors, en opposition avec le gouvernement et avec la religion cette secte, finit par se transformer en société secrète, et ne s'occupa plus qu'à tramer des complots contre l'un et l'autre. C'est pourquoi nous la trouverons mêlée, plus souvent que jamais, aux émeutes, aux mouvements populaires.

Le peuple païen n'entendait rien aux subtilités des éclectiques : il restait attaché, non au paganisme philosophique, mais à l'ancien culte des idoles. Toute la raison de son choix, c'était une vieille habitude, fortifiée,

entretenue par la présence des temples, des statues et des cérémonies idolâtriques.

Le paganisme était ruiné dans les esprits; il n'existait plus que dans ses souvenirs, dans ses traces, dans l'ignorance et dans les passions; c'en était trop, sans doute, pour prolonger long-temps encore sa funeste influence sur les mœurs publiques ; mais sa vanité, son absurdité étaient désormais reconnues. Le triomphe du christianisme était complet; la force matérielle pouvait maintenant abattre, sans crainte, les temples et les autels des faux dieux et détruire tous les prestiges qui aveuglaient le peuple et le retenaient sous le joug de la superstition. Il avait fallu, de la part du christianisme, une action persévérante de quatre siècles, pour opérer une telle révolution dans les idées; si Tibère se fût déclaré pour le christianisme, à sa première apparition, s'il eût voulu dès lors abattre les temples, les autels, et renverser l'ancien culte, il aurait soulevé contre lui tout l'empire romain ; les ministres auraient manqué à ses ordres, mais la rébellion aurait eu des millions de bras à son service. Au contraire, trois cents ans après, Julien peut à peine rouvrir les temples et rétablir les sacrifices : ses efforts ne servent qu'à montrer la faiblesse du paganisme et la force de la religion chrétienne. Vingt ans après Julien, le grand Théodose entreprend d'abattre les temples qui étaient presque la seule ressource de

l'idolâtrie ; s'il ne rencontre pas plus d'opposition à ce projet, c'est que le christianisme avait dissipé les illusions de la superstition. C'est donc à la religion chrétienne que l'on doit attribuer la gloire d'avoir vaincu le paganisme, et non à tel prince chrétien, qui, en renversant les temples des faux dieux ne fit que compléter cette œuvre de régénération.

Avec l'Éclectisme, le sacerdoce et la superstition, il restait au paganisme un défenseur encore plus dévoué à sa cause ; l'orgueil national, tel était le terrible ennemi qui, en Occident surtout, disputait encore la victoire au christianisme. A Rome, en Italie, dans les Gaules et dans toutes les provinces occidentales, il restait beaucoup de familles patriciennes dont la gloire s'identifiait avec celle de la république ; or la gloire de Rome, comme on sait, c'était sa religion même ; les païens attribuaient aux dieux la grandeur et la puissance de leur patrie. Chaque temple leur rappelait une victoire ou un triomphe, chaque statue leur montrait une divinité tutélaire ; chaque cérémonie était un acte de reconnaissance et une garantie de nouveaux succès; renoncer à l'ancien culte, c'était pour eux renoncer à de glorieux souvenirs, renier la noblesse de leur origine, trahir leurs illustres aïeux, et ternir l'antique gloire de Rome. Ces préjugés superbes eurent toujours tant de force sur ces familles fières de leur nom et de leur passé, et opposè-

rent une si opiniâtre résistance, qu'elle ne put céder qu'à l'épée des barbares auxquels la Providence avait confié l'exécution de ses décrets.

Cependant la religion chrétienne avait là aussi montré la vanité des dieux et de leur culte; et là aussi les partisans du paganisme étaient contraints d'allégoriser la religion de leurs pères et d'emprunter à l'Éclectisme des raisons apparentes pour justifier leur résistance et en fortifier les motifs. A la vérité, disaient-ils, il n'y a qu'un seul Dieu, mais il distribue, dans la nature, des génies, dieux inférieurs, auxquels il veut que nous rendions un culte comme à ses représentants, et puisque cette religion a valu à la république romaine tant de grandeur et de prospérité, ne serions-nous pas insensés, ingrats envers nos dieux tutélaires, envers l'Être suprême, si nous l'abandonnions pour une religion nouvelle, qui peut être bonne, mais qui n'a point pour elle la sanction des siècles, et qui, d'ailleurs, n'entraîne que des maux à sa suite. Telles étaient les raisons sur lesquelles ils paraissaient fonder leur opposition; mais le véritable motif de leur résistance, c'était, comme on le voit, qu'ils ne voulaient renoncer ni à la gloire, ni à la religion, ni aux mœurs de leurs ancêtres, ni aux vieilles institutions de leur patrie. Symmaque, le premier, formula nettement cette profession de foi, et comme elle exprimait les sentiments et les prétentions des familles patriciennes et de

tous les païens distingués, elle devint bientôt générale dans tout l'Occident. Une cause commune les rassembla sous le même drapeau. Ils formèrent un parti puissant contre lequel l'autorité impériale eut souvent à lutter. Valentinien avait cru devoir le ménager; mais Gratien, son fils et son successeur, n'étant point lié par les mêmes circonstances, le respecta beaucoup moins et porta souvent de rudes atteintes à ses prétentions.

De l'an 382 à l'an 384.

Gratien fait enlever du sénat de Rome, l'autel de la Victoire.

V. Gratien, aussi religieux que Théodose son collègue, illustrait son règne par des actes non moins honorables. Le plus éclatant fut, sans contredit, la suppression de l'autel de la Victoire. Cet autel, placé dans une des salles du sénat de Rome, avait été abattu par Constance et relevé par Julien. Le paganisme triomphait encore dans ce fameux monument; Gratien fit cesser ce scandale, et l'autel fut détruit; il supprima même les revenus assignés à l'entretien des pontifes ou à la pompe des cérémonies, annula les priviléges et les immunités dont jouissaient les Vestales et les prêtres des faux dieux. L'idolâtrie, attaquée jusque dans son sanctuaire, intéressa à sa cause ses partisans les plus puissants et les plus influents : les sénateurs païens firent, à l'insu des sénateurs chrétiens, une supplique tendant à ce qu'il plût au jeune empereur de révoquer son édit, et au nom de tout le sénat, ils lui députèrent Symmaque, à la tête du collége des prêtres. La cause du paganisme ne pouvait

pas être confiée à une voix plus puissante, ni à une plus imposante autorité.

Symmaque. Symmaque était fils de Lucius Aurelius Avianus Symmachus, personnage distingué par sa naissance et les dignités qu'il avait exercées dans l'État. Aurelius ayant été député, l'an 360, par le sénat de Rome auprès de l'empereur Constance, qui séjournait alors à Antioche, connut dans cette ville le fameux Libanius, se lia d'amitié avec lui et le pria d'enseigner à son fils l'éloquence et les lettres grecques, de l'affermir dans les opinions religieuses et philosophiques des païens. Le sophiste syrien, sectateur ardent du paganisme, réussit trop bien à seconder les intentions d'Aurélius : il sut inspirer à son élève le fanatisme qui agitait son âme, et Symmaque montra dans la suite quelle funeste influence une mauvaise éducation est capable d'exercer sur la jeunesse. Il retourna dans sa patrie, le cœur animé pour les chrétiens d'une haine égale à son amour pour les institutions païennes. Admis aux dignités de l'Etat et de son culte, il se servit des unes et des autres pour réveiller partout l'ardeur des idolâtres et soutenir à leur tête, contre la nouvelle religion, la cause des dieux, qu'il identifiait avec celle de la patrie.

Il entretint toujours avec Libanius et avec les autres sophistes de l'Asie des relations d'autant plus fréquentes

et plus amicales, que le temps accumulait les malheurs du paganisme et le poussait rapidement à sa ruine.

Tous les deux soutenaient l'ancien culte avec le même acharnement, mais sur un terrain et sous un point de vue différents, placés qu'ils étaient dans des lieux et des circonstances diverses. Symmaque et les autres défenseurs du paganisme en Occident rattachaient la gloire de la patrie et confondaient les intérêts de l'un avec ceux de l'autre : sans l'aristocratie et l'orgueil national, la lutte n'eût pas été aussi longue. En Orient, Libanius et le peuple de sophistes dont il était le chef et l'oracle, étaient moins patriotes que païens; ils défendaient le paganisme pour lui-même, des rites, des cérémonies idolâtriques et non des institutions nationales. Pour les premiers, le paganisme était bon, parce que la patrie avec lui avait été glorieuse; aux seconds il paraissait bon comme tel; mais les uns et les autres repoussaient la religion chrétienne; ceux-là, parce qu'en menaçant le paganisme, elle menaçait aussi les institutions traditionnelles qui, à leurs yeux, faisaient toute leur gloire; ceux-ci, parce qu'elle tendait à détrôner des dieux qui leur étaient chers.

En Occident, la puissance de Rome honorait sa religion; en Orient, le paganisme était livré à ses propres souvenirs. Aussi la lutte que soutinrent les païens de Rome contre le christianisme, présenta-t-elle toujours plus

de grandeur que la guerre des sophistes de la Grèce ou de l'Asie. Mais comme le christianisme s'adressait à la raison et présentait une doctrine magnifique par elle-même, belle de sa propre beauté et non d'un éclat emprunté, il fallut que les défenseurs du paganisme lui opposassent aussi des arguments tirés du fond même de leurs doctrines, et ce fut l'Eclectisme qui les leur fournit. C'est pourquoi les païens de l'Orient et ceux de l'Occident se rencontrent toujours quand ils veulent étayer leur cause de preuves de raison. Nous devions faire ces remarques avant de raconter les efforts désespérés que fit le paganisme pour maintenir son règne dans une ville où Numa l'avait jadis établi.

Symmaque, sénateur, pontife, philosophe, ouvrit le premier une lutte qui ne devait finir qu'avec l'empire et l'idolâtrie.

Symmaque passait pour un des hommes les plus éloquents de son siècle, et pour une des gloires de la philosophie et de l'ancienne religion (1). L'éclat de son nom, sa dignité, les charges brillantes qu'il avait exercées, une conduite étudiée, des mœurs sévères, ajoutaient encore à la puissance de sa parole ; mais fortement pré-

(1) Prudent. l. 1 in Symmac. — Macrob. l. V, Saturn. c. 1.—Amm. Marcel. l. XXVII, c. 3.—Liban. Epist. 923, edit. Amstelod. 1758.

venu en faveur du paganisme, et, jaloux de dominer dans le parti opposé à une religion qui tendait à le faire disparaître, il devint, plusieurs fois, non-seulement importun, mais encore infidèle à ses maîtres légitimes : il les honorait et les estimait plus ou moins, selon qu'ils favorisaient ou qu'ils attaquaient les idoles. Tous les édits contre l'ancien culte lui paraissaient des sacriléges, et il regardait toutes les calamités publiques comme des effets de la vengeance des dieux irrités. Mais, semblable à un ennemi qui, désespérant de remporter la victoire qu'il désire, refuse d'accepter le combat et se retranche dans une position avantageuse, Symmaque se borne à demander pour le paganisme la protection que les princes voulaient exclusivement accorder au christianisme. Il connaissait bien l'esprit de son époque : la religion chrétienne avait opéré une telle révolution dans les idées, qu'il était désormais imprudent de solliciter sa ruine, ou de répéter les calomnies, les injures, les blasphèmes qui l'avaient accueillie à son entrée dans le monde. Ce fut cette considération qui commanda la modération de Thémistius, de Chalcidius, de Symmaque et de quelques autres éclectiques du même siècle (1); modération plus fatale au christianisme que le fanatisme des

(1) Mosheim, De turb. per recent. Platon. Eccl. §§ 31-32.

théurges de la même école, car elle introduisait dans la philosophie ce rationalisme dont le but, et souvent l'effet, était d'assimiler la religion chrétienne aux sectes philosophiques, et de ranger ses dogmes parmi les systèmes divers. Telle fut aussi la tactique que l'habile Symmaque employa dans cette circonstance. Comme Thémistius, il prétendit que la diversité des cultes n'était point désagréable à la divinité ; mais plus prononcé pour le paganisme, plus fier que le sénateur de Constantinople, il ne dissimule pas sa prédilection pour la religion de l'ancienne Rome, et ne craint pas toujours de soutenir qu'une religion qui rend un culte à tous les dieux répandus dans la nature, mérite la préférence sur toutes les autres,

Saint Ambroise.

Mais, malheuseusement pour sa cause, Symmaque avait rencontré un adversaire terrible, qui fit toujours échouer ses démarches. Ambroise, évêque de Milan, réunissait en sa personne toutes les qualités qui font les grands hommes et les saints pontifes : sage dans l'administration, éclairé dans ses projets, ferme dans ses résolutions, instruit de ses devoirs, incapable de les trahir, éloquent et noble dans ses discours, infatigable dans l'exercice de ses fonctions, supérieur aux passions humaines, inaccessible aux caresses, aux menaces et aux périls, il attirait sur lui la vénération des peuples, l'estime et le respect des rois. Tel était l'homme qu'op-

posa la Providence aux tentatives du paganisme et aux fureurs de l'hérésie. Jamais on ne vit en présence deux plus terribles adversaires, pour défendre une cause plus grave et plus solennelle. L'un, chargé de la cause du paganisme, apportait au secours de son éloquence, de vieux préjugés que les circonstances semblaient encore fortifier, et le souvenir de dix siècles de gloire; l'autre, chargé de la défense du christianisme, trouvait le triomphe de sa cause dans l'histoire miraculeuse de cette religion, dans l'exposition d'une morale sainte, sublime, inconnue à la philosophie, jusqu'à l'apparition de la religion nouvelle, dans les prodiges de fermeté, de grandeur, d'héroïsme par lesquels, depuis quatre siècles, des milliers de chrétiens étonnaient le monde. Symmaque plaidait pour une religion vaincue, à laquelle cependant Rome avait attaché ses destinées; Ambroise soutenait une religion triomphante, dans laquelle seule la société pouvait trouver son salut; le premier défendait la religion des anciens Romains, et avec elle leur gloire passée et l'antique grandeur de la patrie; le second défendait la religion des princes contemporains, l'équité de leur règne, et le sort des générations futures; le sénateur romain recommandait sa cause par l'éclat des talents, des honneurs et de la réputation; le prélat catholique recommandait la sienne par un nom aussi illustre que vénéré, par le double éclat des grandeurs du monde, et des

dignités de l'Eglise; l'un vertueux, pour couvrir les vices de sa religion, jouissait de l'estime et du respect du parti dont il était tout l'espoir ; l'autre, saint, pour se rendre digne de sa religion et de son sacré ministère, était invoqué par les catholiques dont il était le père et le modèle, redouté des hérétiques dont il était le fléau, et vénéré de tous les hommes probes et de tous les gens de bien dont il faisait l'admiration; celui-là devait emprunter à son esprit ou à son génie des arguments qui pussent étayer sa cause; l'esprit ou le génie de celui-ci n'avait qu'à mettre en œuvre les arguments que lui fournissait la bonté de la sienne ; l'un s'était rendu nécessaire et presque redoutable à ses maîtres par son influence et ses anciens services ; l'autre était devenu, par l'ascendant de sa vertu, de sa sagesse, de son caractère, par son expérience et par ses lumières, l'oracle et l'espérance des princes. Symmaque représentait le paganisme; Ambroise représentait le christianisme.

Le sénateur de Rome connaissait bien le rival à qui il aurait à faire : il tâcha donc de prévenir l'empereur Gratien avant que le saint évêque de Milan eût vent de ses démarches ; mais cette sentinelle vigilante d'Israël découvrit la première tentative de l'ennemi, et la fit échouer. Symmaque, vaincu, n'abandonna point son projet, il attendit des circonstances plus favorables pour le faire triompher. Cependant la faveur impériale l'éleva

à la charge de préfet de Rome ; sa nouvelle dignité sembla devoir ajouter un nouveau poids à ses instances. Bientôt il trouva l'occasion de les renouveler. La trahison venait d'immoler Gratien et de jeter l'Occident dans le trouble et les craintes; le jeune Valentinien II venait de ceindre la couronne ensanglantée de son frère ; mais le sort de ce malheureux prince lui signifiait assez que, peut-être, elle lui serait aussi arrachée, s'il ne tâchait, à force de faveurs, de concessions et de grâces, de se gagner l'affection de tous les partis qui divisaient ses peuples. Le rebelle Maxime, déjà maître des Gaules, menaçait de fondre sur l'Italie, où il avait un grand nombre de partisans, surtout parmi les païens, et Valentinien, encore mal affermi sur son trône ébranlé, devait bien se garder d'augmenter dans ses états, par une imprudente sévérité, le parti déjà trop puissant de son rival. Le défenseur du paganisme avait bien compris la position précaire de ce jeune prince. Il se hâta donc de rassembler secrètement les sénateurs païens, et de leur faire souscrire la pompeuse supplique qu'il voulait adresser aux empereurs, en sa qualité de préfet de Rome, pour les engager à relever l'autel de la Victoire, et à rendre aux prêtres des dieux et aux vestales, les priviléges dont Gratien les avait dépouillés. Quoique cette pièce s'adressât aux trois empereurs : Valentinien II, Théodose et

Arcadius, il ne la présenta cependant qu'à Valentinien, dont il espérait surprendre l'inexpérience.

Supplique de Symmaque aux empereurs.

« Princes, leur disait-il, l'illustre sénat dont vous connaissez le dévouement, gémissait en secret à la vue des outrages faits à nos institutions; mais connaissant aujourd'hui les intentions que vous manifestez de faire disparaître les abus des derniers règnes, il me charge encore une fois de déposer à vos pieds ses désirs respectueux, moi que des méchants éloignèrent naguères du conseil et de la présence d'un auguste empereur. C'est donc au double titre d'envoyé du sénat et de préfet de Rome, que je me présente devant vous; comme préfet, je viens remplir les devoirs de ma charge; comme représentant et envoyé de mes concitoyens, je viens vous exposer leurs humbles demandes et leurs vœux unanimes.... Toujours attentifs au bien de l'état, nous défendons les institutions de nos aïeux et les droits sacrés de la patrie, afin de la réhabiliter dans une gloire qui sera désormais d'autant plus éclatante, que votre autorité respectera plus soigneusement les lois et les usages de nos ancêtres. Nous réclamons donc pour la patrie l'antique religion qui fut si long-temps sa gloire et sa puissance. C'est pourquoi un illustre prince avait récemment remis en honneur les cérémonies de nos pères, et le dernier de vos prédécesseurs, quoique d'une religion différente, n'osa pas y toucher. Que la réserve de celui-ci obtienne

du moins ce que ne pourrait peut-être pas faire l'exemple du premier. Qui serait assez ennemi des Romains pour ne point désirer le rétablissement de l'autel de la Victoire? Profitons des leçons de l'expérience; si nous refusons un culte à cette divinité, honorons du moins son nom. Que ceux qui ont à s'en plaindre, lui refusent leurs hommages, à la bonne heure; mais vous, Seigneurs, que la victoire accompagna toujours, et qu'elle n'abandonnera jamais, ne renoncez pas à vos triomphes; tous les vœux implorent la victoire et personne ne dédaigne ce qu'il désire. Si l'on ne craint pas les malheurs que présage la destruction de l'autel dont nous réclamons le rétablissement, qu'on le relève du moins pour l'ornement du sénat. Permettez, princes, permettez, je vous en supplie, que nous transmettions à nos descendants ce que nous avons reçu de nos pères. Vous connaissez la force d'une coutume chère et légitime : aussi l'innovation de Constance était-elle tombée avec son auteur, et nous, pleins de sollicitude pour votre gloire, nous ne voudrions pas que la postérité trouvât quelque chose à corriger dans vos actions. Où jurerons-nous désormais sur vos lois et sur votre parole? Quel signe sacré pourra effrayer les parjures? Je le sais, tout est plein de la divinité, et les perfides ne peuvent jamais se dérober à ses regards; mais les images qui nous la rendent sensible inspirent plus facilement au criminel la crainte

de la justice divine. L'autel que nous réclamons, entretient la concorde, assure la bonne foi, et rien ne concilie un si grand poids à nos décrets que les serments prêtés sur ce monument... Croyez que Constance n'eût pas commis une telle imprudence, si la faute d'un autre l'avait éclairé. C'est à nous maintenant à éviter ce que nous lui reprochons : imitez, Seigneurs, les actions qui lui ont mérité des éloges; il a épargné les priviléges des Vestales; il a respecté le sacerdoce, il a pourvu aux dépenses des cérémonies, et en parcourant les rues de la ville éternelle, il a vu, comme le sénat, d'un œil satisfait, les temples des dieux, en a lu les inscriptions, en a admiré le travail et s'est informé de leur origine et de leur destination. Voué à une autre religion, il nous a cependant conservé la nôtre; chacun a sa religion et son culte; la divinité a distribué aux villes des génies divers pour leurs dieux tutélaires. Comme les âmes sont partagées entre ceux qui naissent, ainsi le destin distribue des génies aux peuples divers (1).

(1) Suus cuique mos, suus cuique ritus est. Varios custodes urbibus cunctis mens divina distribuit. Ut animæ nascentibus, ità populis fatales genii dividuntur. (Symm, Epist. lib. X, epist. 61.) C'est un des passages que cite Mosheim, pour prouver que Symmaque professait l'Eclectisme ; puis il ajoute que le danger de ces principes explique et justifie le zèle avec lequel l'attaquèrent saint Ambroise et Prudence. ( De turbat. per recent. platon. Eccles. § 32. ) Cudworth

Ajoutons à ces principes l'avantage de pouvoir connaître plus sûrement la divinité; car, au défaut de la raison, qu'est-ce qui révèle mieux à l'homme la divinité que le temps et l'usage? Or, si une religion acquiert de l'autorité par son ancienneté même, comment oserions-nous rejeter le témoignage de tant de siècles? Comment oserions-nous refuser de suivre une religion que nos pères reçurent de leurs aïeux!

» Je crois voir Rome elle même se présenter à ses princes et plaider sa cause en ces termes :

«Princes généreux, pères de la patrie, respectez la glorieuse vieillesse où m'a fait parvenir le culte de mes dieux : je les ai honorés, je ne m'en repends point; je les honorerai tant que je respirerai la liberté. Ce culte a soumis l'univers à mes lois; il a précipité les Gaulois du Capitole assiégé; il a éloigné Annibal de mes remparts. Je n'ai donc tant vécu, que pour me voir mépriser dans ma vieillesse. Qu'on me donne le temps d'examiner ce

avait prétendu que Symmaque n'adorait pas la Victoire comme une divinité particulière, mais comme un des attributs de la divinité; car, disait Cudworth, Symmaque était du nombre de ceux qui soutenaient que les dieux des Gentils exprimaient simplement les attributs d'un seul et même Dieu. Mosheim lui répond par le même passage, qui prouve en effet jusqu'à l'évidence que Symmaque admettait la doctrine éclectique des génies. (Mosheim, Annot. ad Cudw. Syst. intell. tom. I, p. 788 et seq.)

nouveau culte, quoiqu'on vienne un peu tard me donner une leçon si injurieuse. Si vous ne voulez pas reconnaître mes dieux, laissez-les du moins en repos. Au reste, il est à croire que respirant le même air, et vivant sous un même ciel et sur une même terre, tous n'adorent au fond que la même chose. Et qu'importe la diversité des opinions sur ce point? Ne peut-on pas arriver par diverses voies à ce sanctuaire redoutable où la divinité réside dans sa propre gloire?... »

Après avoir plaidé la cause des dieux, Symmaque prend la défense des Vestales et des prêtres des faux-dieux, dont il exalte le ministère et la sainteté : il trouve étrange que des princes magnifiques réforment ce qu'avaient établi des princes avares ; que le trésor, au lieu de se remplir de richesses prises sur les ennemis, se grossisse des pensions retranchées aux prêtres et aux vestales qui levaient vers le ciel des mains pures, pour la prospérité de l'empire. Ensuite, à défaut de bonnes raisons, Symmaque reproduit ici les accusations et les calomnies tant de fois réfutées par les docteurs chrétiens ; il rejette sur la nouvelle religion, la famine qui venait de désoler l'empire, et il s'écrie : « Ce n'est point seulement la cause de la religion que je défends ; je soutiens encore les intérêts du monde romain. Après un tel sacrilége, une famine générale a ravagé tout l'empire. Les moissons ont cruellement trompé l'espoir des pro-

vinces. Les hommes sont réduits à partager la nourriture des animaux, ou à dévorer les racines des plantes : n'attribuons ce fléau, ni à la stérilité de la terre, ni à l'influence des astres, ni à l'intempérie des saisons, mais à la vengeance des dieux, qui refusent aux peuples la subsistance qu'on arrache à leurs ministres.... L'empire fut-il jamais témoin d'une si triste calamité, lorsqu'il pourvoyait à l'honneur du culte et à l'entretien des pontifes....

« Puissent les génies tutélaires de toutes les sectes favoriser votre règne ! mais surtout que les dieux de nos pères, honorés également de leurs neveux, vous prennent sous leur puissante protection ! Nous redemandons le culte qu'épargna l'illustre prince dont vous êtes les héritiers légitimes. Du haut du sacré séjour, il voit couler les larmes des pontifes et se reproche peut-être une innovation qu'il n'a point commise : C'est à vous, princes, à réparer un acte que de perfides conseils ont persuadé à votre auguste frère. Des hommes iniques ont empêché les regrets du sénat de parvenir jusqu'à ses oreilles. Ne craignez donc pas d'outrager sa mémoire en réparant un tort qui n'est pas le sien (1). »

La requête de Symmaque arriva à Milan et fut pré-

(1) Symm. loc. sup. cit. et int. opp. S. Ambros. tom. II, p. 828 et seqq.

sentée au jeune empereur, avant qu'il en eût rien transpiré dans le public : elle étonna d'abord Valentinien et son conseil : on craignit que ce complot ne se rattachât à la conjuration de Maxime, et tous furent d'avis qu'il fallait céder sur ce point : la raison d'État allait l'emporter sur la justice et la piété, et Symmaque était sur le point de triompher. Saint Ambroise en est averti : aussitôt opposant ses exhortations vives et généreuses aux superbes prières des païens, il écrit une lettre pressante à l'empereur, et lui représente avec autant d'éloquence que de fermeté : « Qu'il n'y a qu'un Dieu à qui les empereurs sont obligés d'obéir, comme les derniers de leurs sujets; que c'est renoncer à la foi, que de consentir à des cultes profanes ; que les revenus des prêtres païens ayant été confisqués, ce ne serait pas leur rendre leurs biens, mais leur donner le sien propre ; qu'ils ont bonne grâce vraiment de se plaindre de quelques priviléges retranchés, eux qui n'avaient épargné ni les églises, ni le sang des chrétiens; qu'il est juste d'avoir égard aux personnes de mérite et de qualité, mais que dans les affaires de la religion, il ne faut regarder que Dieu seul ; que leur ardeur à soutenir le mensonge est un exemple qui doit l'encourager à protéger la vérité; que ce n'est point entreprendre sur la liberté de Rome, que de se réserver la liberté de ne pas commettre un sacrilége ;

Saint Ambroise fait échouer la tentative de Symmaque.

qu'il y a de quoi s'étonner que des gens d'esprit demandent à un prince chrétien le rétablissement des idoles ; que les chrétiens étant plus nombreux que les païens dans le sénat, c'est les persécuter que de les forcer de se rassembler dans un lieu où ils respireront la fumée des sacrifices impies ; que quelques membres du sénat abusent de tout le corps ; que si cet incroyable complot n'eût pas été tramé dans l'ombre, tous les évêques auraient élevé leurs voix de toutes les parties de l'empire. Que répondrez-vous, ajoute saint Ambroise, que répondrez-vous à un évêque qui vous dira que l'Eglise n'a que faire de vos présents, puisque vous en faites aussi aux dieux des païens ? Allez porter vos offrandes ailleurs, vous qui relevez les autels des idoles. Jésus-Christ déteste des hommages que vous lui faites partager avec ses ennemis : ne vous a-t-il pas dit dans son Evangile qu'on ne peut servir deux maîtres? Les vierges chrétiennes n'ont aucun privilége, et vous en donnez aux Vestales ! Croyez-vous que les prêtres du Seigneur prient pour un prince qui préfère à leurs prières, celles des païens ? Votre âge ne vous excusera point : tout âge est parfait en Jésus-Christ, et les enfants même l'ont confessé en présence de leurs bourreaux. » Le saint évêque fait ensuite entendre au jeune empereur les reproches que pourrait lui adresser son frère Gratien, qui avait déjà déployé tant de zèle

contre le paganisme, et ceux que lui ferait aussi son père Valentinien qui n'avait laissé subsister l'autel de la victoire que parce qu'il avait ignoré que dans une assemblée composée de chrétiens et de païens, ceux-ci se permissent d'y offrir des sacrifices. Enfin il le conjure de ne rien décider là-dessus, avant de savoir le sentiment du grand Théodose, qui lui devait tenir lieu de père, et qu'il avait coutume de consulter dans les affaires importantes; puis il se résume ainsi : « puisque vous comprenez maintenant l'injure que vous feriez à Dieu, à votre père et à votre frère, si vous portiez le décret qu'on vous demande, je vous conjure de ne rien faire qui déplaise à Dieu, et qui nuise à votre salut? (1) »

Cette fermeté magnanime que semblait agrandir la solennité des circonstances, produisit une salutaire impression sur l'esprit de Valentinien, détermina sa résolution et lui inspira la réponse pleine de sagesse et de dignité qu'il fit à la députation du sénat de Rome : « Comment osez-vous, leur dit-il, me croire capable de vous rendre ce que vous a ôté la piété de mon frère ?... Vous louez mon père de ce qu'il ne vous a rien ôté, et moi vous ai-je enlevé quelque chose? Et d'ailleurs que vous a rendu mon père pour prouver par son exemple que je dois vous

(1) S. Ambros. loc. sup. cit.

rendre ce que vous me demandez? Enfin, quand même mon père vous l'aurait rendu, j'aimerais mieux imiter mon frère qui vous l'a ôté. Mon père a été empereur; mon frère l'a été comme lui; je dois donc la même déférence à l'un et à l'autre : je ne vous rendrai point ce que mon père n'a pu vous rendre, parce que personne ne vous l'avait enlevé, et je maintiendrai ce que mon frère a ordonné. Que Rome me demande tout autre grâce qu'elle voudra; je l'aime comme ma mère; mais je dois avant tout obéir à Dieu. » Ces paroles prononcées d'un accent ferme et résolu rangèrent tout le conseil à l'avis de l'empereur (1).

La victoire de saint Ambroise sur Symmaque donna lieu à Ennodius, évêque de Pavie, de dire que ,

Traître envers ses amis,
L'inconstante Victoire
Sourit aux ennemis
Qui combattent sa gloire (2).

En effet, le triomphe de saint Ambroise était complet; mais il crut que la religion n'était point assez vengée; il se fit donc remettre une copie de la supplique de Symma-

(1) S. Ambros. Conc. in obit. Valent.—Tillemont, Hist. eccl. Vie de S. Ambroise.

(2) Dicendi palmam Victoria tollit amico,
Transit ad Ambrosium : plus favet ira deæ.

que, et il opposa aux déclamations, aux phrases pompeuses de son adversaire une réfutation pleine de force et de raison où il bat en ruine tout ce que celui-ci avait pu inventer en faveur du paganisme, avec cette supériorité qui est propre à la vérité, surtout quand elle est soutenue de l'éloquence et du génie. Saint Ambroise proteste d'abord que, dans la nécessité où il se trouve de prendre ses précautions et d'éclaircir cette affaire, il s'est attaché à la solidité du raisonnement, laissant à son adversaire toute la gloire de bien dire, « parce que, ajoute-t-il, c'est le propre des sages païens d'éblouir l'esprit d'un éclat aussi vain que leurs idoles, et de dire des choses fastueuses, ne pouvant en dire de véritables. » Ensuite saint Ambroise entre en matière et poursuit en ces termes :

« L'illustre Symmaque, gouverneur de Rome, a supplié votre clémence de relever dans la curie l'autel qu'on y avait abattu; il a appuyé sa requête sur trois raisons principales, qu'il prétend fort solides ; il soutient 1° que Rome redemande son ancien culte; 2° qu'il faut rétribuer les prêtres et les Vestales; 3° qu'une famine publique a vengé l'injustice qu'on avait commise en leur retirant ces rétributions.

1° Il représente Rome en pleurs, réclamant elle-même son culte et ses cérémonies, et lui fait dire que sa religion a repoussé Annibal de ses remparts et les Sénonais du Capitole. Mais en défendant la puissance des dieux,

Symmaque en prouve la faiblesse. Qu'est-ce à dire, sinon qu'Annibal a long-temps insulté la religion et les dieux des Romains, puisqu'il a pu malgré eux s'avancer en vainqueur jusque sous les murs de Rome et assiéger dans cette ville les dieux et leurs défenseurs ?

Les Sénonais escaladèrent le Capitole, et ils se seraient emparés de ce séjour des dieux, si les cris de frayeur que poussèrent les oies ne les eussent trahis : où était donc alors Jupiter? Les oies étaient-elles ses organes?

Eh bien! que la religion des Romains ait donné le succès à leurs armes, soit : mais Annibal honorait les mêmes divinités. Vainqueurs à Rome, ces dieux étaient en même temps vaincus à Carthage; si on a pu en triompher en Afrique, on pouvait aussi les vaincre en Italie. Qu'on cesse donc d'attribuer à Rome de pareilles plaintes : elle a des reproches plus sérieux à faire à ceux qui lui prêtent ce langage : « Pourquoi, peut-elle leur dire, pourquoi me souillez-vous chaque jour d'un sang inutile? Ce n'est point dans les entrailles des victimes, mais dans la force de mes guerriers que sont les trophées de mes victoires. Il m'a fallu d'autres moyens pour soumettre l'univers. C'est Camille qui a sauvé le Capitole; c'est Scipion qui a vaincu Annibal non à l'ombre de mes autels, mais sur les champs de bataille. Eh! que me parlez-vous des exemples des anciens? celui de Néron me fait horreur. Que dire de ces em-

pereurs qui avaient à peine le temps de s'asseoir sur le trône? Est-ce d'aujourd'hui que les barbares ont franchi leurs frontières?... Etaient-ils aussi chrétiens ces deux princes, dont l'un fut, le premier des empereurs romains, honteusement enchaîné par un monarque étranger, dont l'autre abandonna l'univers à un esclavage tyrannique... Il y avait cependant alors un autel érigé à la Victoire. La nouvelle religion, dites-vous, fait rougir ma vieillesse. Non, je n'ai point à rougir dans ma vieillesse de changer de religion avec tout l'univers. L'âge n'est jamais trop avancé pour s'instruire; la vieillesse n'a à rougir que de ses erreurs et de son opiniâtreté à les garder; ce n'est point le nombre des années qui fait sa gloire, mais la pureté de ses mœurs : il n'y a point de honte à revenir à de meilleurs sentiments. Pourquoi chercher dans des cadavres d'animaux l'expression de la volonté divine? Venez, et apprenez sur la terre la milice céleste : dans la vie présente nous combattons pour une autre. Je veux apprendre le mystère du ciel du Créateur lui-même, et non de la créature qui ne se connaît point. Qui est plus capable de m'enseigner Dieu que Dieu lui-même? Dois-je plutôt m'en rapporter à vous qui, de votre aveu, ignorez ce que vous honorez? »

» On ne peut, dit-on, arriver à un si grand mystère par une seule voie. Ce que vous ignorez, Dieu nous

l'a révélé : ce que vous cherchez à tâtons, nous l'apprenons sûrement et sans peine de la sagesse et de la vérité de Dieu. Nous n'avons donc rien de commun avec vous. Vous demandez aux empereurs la paix pour vos dieux ; nous au contraire, nous demandons à Jésus-Christ la paix pour nos empereurs. Vous adorez l'ouvrage de vos mains; nous croirions outrager la divinité, si nous adorions l'œuvre des hommes. Dieu ne veut pas être adoré dans des statues. Vos philosophes eux-mêmes se sont moqués de vos idoles.........

» Symmaque veut qu'on rende leurs autels aux idoles; aux temples, leurs ornements. Qu'on exige cela de ceux qui les adorent. Un empereur chrétien ne sait honorer que l'autel de Jésus-Christ. Comment ose-t-on forcer des mains pieuses à une action sacrilége et une bouche fidèle à la commander. Que la voix de notre empereur professe Jésus-Christ; qu'elle ne bénisse que le Dieu qu'il connaît; car le cœur d'un roi est entre les mains du Seigneur (1). A-t-on jamais vu un empereur païen élever un autel à Jésus-Christ? En nous parlant de ce qui s'est fait autrefois, les païens prouvent par leur exemple qu'un empereur chrétien doit avoir pour sa religion au moins autant de respect qu'en avaient les

(1) Prov. XXI. 1.

princes idolâtres pour la superstition à laquelle ils rapportaient tout.

» Puisqu'on nous ramène à ces temps, disons à la gloire de notre religion : Les chrétiens étaient heureux de verser leur sang; un vil intérêt agite les païens; jamais ils ne servirent mieux notre religion que lorsqu'ils la proscrivirent et la persécutèrent : ils croyaient nous infliger un châtiment, et la religion nous accordait une récompense. Voyez la grandeur du christianisme : il s'est accru par les mauvais traitements, par l'indigence et par les supplices : le paganisme ne croit pas pouvoir subsister sans argent.

» 2° Qu'on rende, dit-on, leurs immunités aux vestales. Laissons parler ainsi ceux qui ne croient pas que l'on puisse être chaste gratis; qu'ils cherchent dans le gain le motif et la valeur de leurs vertus. Et encore combien de vierges ont-ils pu former à force de récompenses? maintenant, ils en comptent à peine sept. Voilà tout ce qu'ont pu engager pour quelque temps à la virginité les bandelettes révérées, ces robes bordées de pourpre, ces fastueuses litières portées avec tant de pompe, ces magnifiques priviléges, ces énormes revenus.

» Que l'on considère donc chez nous un peuple de vierges intègres : cependant les bandelettes ne décorent point leur front; un voile grossier suffit à leur usage et

relève leur vertu; elles dédaignent au lieu de rechercher les attraits de la beauté; loin d'étaler à tous les regards l'éclat de la pourpre, les livrées du luxe et de la mollesse, loin d'ambitionner les priviléges et les récompenses, elles se renferment modestement dans la pratique du jeûne et de la prière, dans des exercices pénibles, plus propres, en apparence, à dégoûter de la virginité qu'à porter à cette vertu. La virginité ne s'achète point... elle s'acquiert par le désintéressement, la mortification et la modestie. Admettons cependant que l'on doive faire des largesses aux vierges : alors qu'elles sommes énormes recevront les chrétiens? Quel trésor assez riche pourra les payer? Que si les païens veulent que les vestales aient seules part à ces faveurs, n'ont-ils pas honte, eux qui, sous les empereurs idolâtres, revendiquaient tout pour eux-mêmes, de prétendre que sous des princes chrétiens nous ne puissions avoir un sort commun?

» On se plaint encore que les sacrificateurs et les ministres des dieux ne soient pas entretenus aux frais de l'État. Que de bruit à ce propos! Des lois récentes nous défendent de rien recevoir dans les successions privées; et nous n'élevons aucune réclamation : nous ne crions point à l'injustice, parce que la perte d'un gain n'excite pas nos regrets... on peut tester en faveur des prêtres des faux dieux; on ne le peut pas en faveur des

prêtres chrétiens. Je ne m'en plains pas; ce n'est que pour le leur apprendre que j'en parle.

» On nous répond que l'Église a des revenus qu'on lui laisse. Est-ce Julien qui les a respectés? Si on usait de représailles envers les Gentils, on ne ferait que leur rendre l'injustice que ce prince a commise envers nous. On invoque la justice et l'équité! les observait-on à l'égard des chrétiens, lorsqu'on leur enviait jusqu'à l'air qu'ils respiraient; lorsqu'après les avoir massacrés, on leur refusait la sépulture?

» L'Église n'a rien pour elle que sa foi; voilà ses revenus, voilà sa richesse. Les biens de l'Église sont les biens des pauvres. Qu'ils nous comptent, eux, les captifs que leurs temples ont rachetés, les pauvres qu'ils ont nourris, les exilés qu'ils ont soulagés. Les terres qu'ils revendiquent ne leur appartenaient point.

» 3° Ils viennent encore nous dire que la famine a vengé sur le monde la violation de leurs droits, c'est-à-dire que leurs dieux nous ont punis d'avoir détourné au profit de tous ce qu'absorbaient les plaisirs de leurs ministres... Sans doute, la famine n'osa jamais affliger le genre humain tant qu'il fut plongé dans l'idolâtrie... Jamais jusqu'ici, la stérilité n'avait trahi les vœux et l'espoir du laboureur... Où serait donc l'équité de vos dieux si, cédant aux plaintes de leurs ministres à qui on refuse leurs revenus, ils ravageaient tout l'univers pour les venger?

le châtiment serait-il proportionné à la faute? Et puis les dieux se sont avisés bien tard d'exercer cette vengeance; car il y a déja long-temps qu'on dépouille leurs temples de leurs anciens priviléges. Mais si la famine de l'année précédente est un effet de leur colère, comment se fait-il qu'elle ait été suivie de l'abondance? On n'a cependant rien fait pour apaiser leur courroux. Je nie d'ailleurs que la famine ait été générale : tous savent que le reste du monde était dans l'abondance, tandis que quelques provinces souffraient de la disette.

» J'arrive au dernier chef que je regarde comme le plus important: princes, on vous dit : laissez-nous prier les dieux, et ils vous défendront. C'est là, très-pieux empereurs, un langage que nous ne saurions supporter; ils nous insultent en nous disant qu'ils adressent à leurs dieux des supplications en votre nom; parce que vous les laissez faire, ils s'imaginent que vous les approuvez. Qu'ils gardent pour eux leurs protecteurs; qu'ils mettent leur confiance en des dieux qui ne défendent pas mieux leurs adorateurs que ceux qui ne les honorent pas.

» On vous dit encore qu'il faut conserver les anciens usages. Comme s'il n'y avait pas des changements utiles et des améliorations nécessaires! Dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, le temps amène des améliorations qu'il serait insensé de ne point admettre..... On parle d'antiquité! Notre Église exista dès l'origine du

monde. D'abord cachée dans les saints des premiers temps, elle a été dans la suite révélée par Jésus-Christ à tous les hommes, et, malgré les obstacles innombrables qu'on lui a suscités, l'antique vérité s'est propagée dans tout l'univers.

» Si Rome était si attachée à ses anciens usages religieux, pourquoi admit-elle tant de cultes étrangers?... A tous leurs dieux ou propres ou empruntés, les Romains ont ajouté la Victoire, qui est un bienfait et non une puissance; les légions la remportent, mais les dieux ne la donnent pas.

» On voudrait cependant que son autel fût rétabli dans le sénat, c'est-à-dire dans un lieu où se rassemblent un grand nombre de chrétiens. Il y a des autels dans tous les temples; la Victoire a aussi les siens ailleurs. Pourquoi veut-on lui en ériger un dans le sénat, si ce n'est pour forcer des chrétiens à respirer l'odeur de l'encens brûlé en l'honneur des dieux, à pratiquer l'idolâtrie malgré eux? Le paganisme n'a-t-il pas assez de ses bains, de ses portiques, de toutes ces statues qui envahissent les places publiques? La piété de nos sénateurs sera donc enchaînée à des invocations impies, à des serments sacriléges? On les regardera comme des traîtres, s'ils s'éloignent, et comme des complices, s'ils restent.

» Les païens vous disent : Où jurerons-nous sur vos lois et sur vos édits ? Ainsi donc, princes, votre volonté

manifestée par vos lois emprunte sa force des cérémonies de la superstion; elle a besoin du suffrage du paganisme pour se faire obéir !... L'esprit embrasse plus d'objets que les yeux du corps. C'est sous votre présidence, c'est pour vous que le sénat se rassemble; c'est à vous et non aux idoles qu'il doit hommage et fidélité.... (1) »

Une réfutation si solide ferma la bouche à Symmaque, mais elle ne le persuada pas : honteux de sa défaite et de celle de ses dieux, il chercha avec impatience l'occasion de les réhabiliter et de les venger.

Position de la philosophie vis-à-vis la religion.

En attendant, sa requête circulait dans les provinces et fixait aux païens les principes auxquels ils devaient rattacher leurs croyances, en même temps qu'elle flattait et excitait l'orgueil national. Les sophistes qui tenaient leurs écoles à Rome, à Milan, à Bordeaux, à Toulouse, à Lyon, etc., y conformaient leur enseignement, l'expliquaient et la commentaient à leurs élèves. Ils en alliaient les principes aux idées platoniciennes que des traductions latines des œuvres des éclectiques orientaux avaient répandues dans les écoles de l'Occident. Et comme partout s'agitait la grande querelle entre le christianisme et le paganisme, les leçons des professeurs roulaient ordinairement sur la religion. Pour éclipser ou contrebalancer le magnifique enseignement de l'Evan-

(1) Opp. S. Ambr. tom. II, p. 833 et seq.

gile, les éclectiques lui avaient dérobé toutes les vérités que comprenait leur raison et qu'ils attribuaient ensuite à quelque philosophe de la Grèce ; ils admettaient la doctrine du *Logos*, mais leur orgueil ne voulait pas que ce fût le *Verbe fait chair* des chrétiens. La raison s'attachait à leur syncrétisme religieux, comme au dernier résultat de ses propres recherches, et s'avançait ainsi jusqu'au seuil du christianisme ; mais elle était confondue par la profondeur de ses mystères et reculait avec la nature effrayée aussi de la sublime austérité de sa morale ; il fallait que la grâce divine l'introduisit elle-même dans la religion, grâce que Dieu ne refusait jamais à des âmes sincères.

Cette lutte acharnée entre la religion chrétienne et la philosophie parée de ses dépouilles, jetait les esprits dans une indécision qui faisait leur tourment. Saint Augustin qui enseignait alors les belles lettres à Milan, nous a parfaitement dévoilé dans ses *Confessions* les angoisses de ceux qui, au milieu de ces perpétuelles disputes, flottaient entre le néo-platonisme et la doctrine pure de l'Evangile. Il avait lui-même long-temps disputé son cœur à Jésus-Christ. La peinture si touchante qu'il nous a laissée des agitationsde son âme, nous donne une juste idée de l'état où se trouvaient alors les esprits cultivés. Après avoir confessé au Seigneur les désordres de sa jeunesse et la vanité de ses premières études,

il découvre en ces termes par quelles voies le Seigneur l'amena à la vérité :

« Voulant d'abord me faire connaître comment vous résistez aux superbes et donnez votre grâce aux humbles, et quelles prodigalités de miséricorde a répandues sur la terre l'humilité de votre Verbe fait chair et habitant parmi nous, vous m'avez remis, par les mains d'un homme, monstre de vaine gloire, plusieurs livres platoniciens, traduits du grec en latin, où j'ai lu, non en propres termes, mais dans une frappante identité de sens, appuyé de nombreuses raisons, « qu'au commencement était le Verbe; que le Verbe était en Dieu, et que le Verbe était Dieu; qu'il était au commencement en Dieu, que tout a été fait par lui et rien sans lui : que ce qui a été fait a vie en lui ; que la vie est la lumière des hommes, que cette lumière luit dans les ténèbres, et que les ténèbres ne l'ont point comprise. » Et que l'âme de l'homme, « tout en rendant témoignage de la lumière, n'est pas elle-même la lumière, mais que le Verbe de Dieu, Dieu lui-même, est la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde; » et « qu'il était dans le monde, et que le monde a été fait par lui, et que le monde ne l'a point connu. »

» Mais qu'il soit venu chez lui, que les siens ne l'aient pas reçu, et qu'à ceux qui l'ont reçu il ait donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu, à ceux-là qui croient

en son nom ; » c'est ce que je n'ai pas lu dans ces livres. J'y ai lu encore : « Que le Verbe-Dieu est né non de la chair, ni du sang, ni de la volonté de l'homme, ni de la volonté de la chair; qu'il est né de Dieu. » Mais « que le Verbe se soit fait chair, et qu'il ait habité parmi nous,» c'est ce que je n'y ai pas lu.

» J'y ai découvert encore plus d'un passage témoignant par diverses expressions, « que le Fils, consubstantiel au Père, n'a pas cru faire un larcin d'être égal à Dieu, parce que naturellement il n'est pas autre que lui. » Mais qu'il « se soit anéanti, abaissé à la forme d'un esclave, à la ressemblance de l'homme, qu'il ait été trouvé homme dans ses infirmités, qu'il se soit humilié, qu'il se soit fait obéissant jusqu'à la mort, à la mort de la croix ! — pourquoi Dieu l'a ressuscité des morts et lui a donné un nom au-dessus de tout autre nom, afin qu'à ce nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre, dans les enfers, et que toute langue confesse que Jésus notre Seigneur est dans la gloire de Dieu son Père; » c'est ce que ces livres ne disent pas.

» Qu'il est, « avant les temps, au-delà des temps, dans une immuable *pérennité*, comme votre Fils, coéternel à vous; que, pour être heureuses, les âmes reçoivent de sa plénitude, et que pour être sages, elles sont renouvelées par la communion de la sagesse résidant en lui ; » cela est bien ici. » Mais qu'il soit mort dans le

temps pour les impies ; que vous n'ayez point épargné votre Fils unique, et que pour nous tous vous l'ayez livré, » c'est ce qui n'est pas ici. Vous avez caché ces choses aux sages, et les avez révélées aux petits, afin de faire venir à lui les souffrants et les surchargés, pour qu'il les soulage. Car il est doux et humble de cœur, il conduit les hommes de douceur et de mansuétude dans la justice, il leur enseigne ses voies, et à la vue de notre humilité et de nos souffrances, il nous remet tous nos péchés.

» Mais élevés sur le cothurne d'une doctrine soi-disant plus sublime, les hommes d'orgueil ne l'entendent point nous dire : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes ; » « s'ils connaissent Dieu, ils ne l'honorent pas, ils ne le glorifient pas comme Dieu ; ils se dissipent dans la vanité de leurs pensées, et leur cœur insensé se remplit de ténèbres ; se proclamant sages, ils deviennent fous. » Ainsi cette lecture même me montrait la profanation de votre incorruptible gloire transportée à des idoles, aux statues formées à la ressemblance de l'homme corruptible, à l'image des oiseaux, des bêtes et des serpents ; » fatal mets d'Egypte qui fait perdre à Esaü son droit d'aînesse, et frappe de déchéance votre peuple premier-né, dont le cœur tourné vers la terre de Pharaon, adorant une brute au lieu de vous, incline votre image,

son âme, devant l'image d'un veau qui rumine son foin !

» Voilà ce que je trouvai dans ces écrits, mais je ne goûtai pas de cette profane nourriture ; car il vous a plu, Seigneur, de lever l'opprobre de Jacob, et de soumettre l'aîné au plus jeune; et vous avez appelé les nations à votre héritage. Et je venais à vous, sorti des rangs étrangers, et mes désirs se tournaient vers l'or que votre peuple emporta de la maison de servitude par votre commandement, parce qu'il était à vous, où qu'il fût. N'avez-vous pas dit aux Athéniens par votre apôtre : « C'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être, » comme plusieurs d'entre eux l'avaient déjà dit? Et je ne m'arrêtai pas devant ces idoles égyptiennes servies dans l'or de vos vases par ces insensés qui transforment la vérité divine en mensonge, et rendent à la créature le culte et l'hommage dus au Créateur.

» Ainsi averti de revenir à moi, j'entrai dans le plus secret de mon âme, aidé de votre secours. J'entrai, et j'aperçus de l'œil intérieur, si faible qu'il fût, au-dessus de cet œil intérieur, au-dessus de mon intelligence, la lumière immuable ; non cette lumière évidente au regard charnel, non pas une autre, de même nature, dardant d'un plus vaste foyer de plus vifs rayons et remplissant l'espace de sa grandeur. Cette lumière était d'un ordre tout différent. Et elle n'était point au-dessus de mon es-

prit, ainsi que l'huile est au-dessus de l'eau, et le ciel au-dessus de la terre; elle m'était supérieure, comme auteur de mon être; je lui étais inférieur comme son ouvrage. Qui connaît la vérité voit cette lumière, et qui voit cette lumière connaît l'éternité. L'amour est l'œil qui la voit.

» O éternelle vérité! ô vraie charité! ô chère éternité! vous êtes mon Dieu; après vous je soupire jour et nuit; et dès que je pus vous découvrir, vous m'avez soulevé, pour me faire voir qu'il me restait infiniment à voir, et que je n'avais pas encore les yeux pour voir. Et vous éblouissiez ma faible vue de votre vive et pénétrante clarté, et je frissonnais d'amour et d'horreur. Et je me trouvais bien loin de vous, aux régions souterraines où j'entendais à peine votre voix descendue d'en haut: « Je suis la nourriture des forts; crois, et tu me mangeras. Et je ne passerai pas dans ta substance, comme les aliments de ta chair; c'est toi qui passeras dans la mienne. »

» Et j'appris alors que vous éprouviez l'homme à cause de son iniquité, et qu'ainsi « vous aviez fait sécher mon âme comme l'araignée. » Et je disais: N'est-ce donc rien que la vérité, parce qu'elle ne s'étend, à mes yeux, ni dans l'espace fini, ni dans l'infini? Et vous m'avez crié de loin: Erreur, je suis Celui qui est! Et j'ai entendu, comme on entend dans le cœur. Et je n'avais plus aucun

sujet de douter. Et j'eusse douté plutôt de ma vie que de l'existence de la vérité, « où atteint le regard de l'intelligence à travers les créatures visibles. »

Nous avons déjà dit que les éclectiques forcés de reconnaître et d'avouer la sagesse de Jésus-Christ, avaient consenti à le mettre au rang des sages ; mais ils s'opiniâtraient à nier sa divinité, afin de ne pas lui faire le sacrifice de leurs opinions et de soumettre leur raison à son autorité. Cette erreur s'était propagée avec leur doctrine; et elle était assez communément répandue parmi les lettrés au temps dont nous parlons. Saint Augustin l'avait aussi embrassée ; mais il reconnut bientôt que la vérité ne se trouve tout entière que dans la religion de Jésus-Christ; c'est ce qu'il confesse à Dieu dans les termes suivants :

» Et je cherchais la voie où l'on trouve la force pour jouir de vous, et je ne la trouvai pas que je n'eusse embrassé « le Médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ homme, » Dieu souverain, béni dans tous les siècles, qui nous appelle par ces paroles : « Je suis la voie, la vérité, la vie ; » nourriture trop forte pour notre faiblesse, mais qui s'unit à notre chair. Le Verbe s'est fait chair, afin que votre sagesse, par qui vous avez tout créé, devint le lait de notre enfance.

» Et je n'étais pas humble, pour connaître mon humble maître, Jésus-Christ, et les profonds enseignements de

son infirmité. Car votre Verbe, l'éternelle vérité, planant infiniment au-dessus des dernières cimes de votre création, élève à soi les infériorités soumises. C'est dans les basses régions qu'il s'est bâti avec notre boue une humble masure, pour faire tomber du haut d'eux-mêmes ceux qu'il voulait réduire, pour les amener à lui, guérissant l'orgueil au profit de l'amour. Il a voulu que leur foi en eux cessât de les égarer, qu'ils s'humiliassent dans leur infirmité, en voyant à leurs pieds, devenue infirme par l'endossement de notre robe de peau, la Divinité même, et que dans leur lassitude, ils se couchassent sur elle pour qu'elle les enlevât avec elle en se relevant.

» Mais je pensais autrement, et mes sentiments sur notre Seigneur Jésus-Christ étaient ceux que l'on peut avoir d'un homme éminent en sagesse, d'un homme incomparable; sa miraculeuse naissance d'une vierge, son dévouement tout divin pour nous, avaient, suivant moi, investi son enseignement de cette autorité souveraine qui inspirait, à son exemple, le mépris des biens temporels en vue du gain de l'immortalité.

» Mais tout ce qu'il y avait de mystère saint dans le Verbe fair chair, c'est ce que je ne pouvais pas même soupçonner. Seulement, la tradition écrite, m'apprenant qu'il a mangé, bu, dormi, marché; qu'il a connu la joie et la tristesse, qu'il a conversé avec nous, me faisait comprendre que cette chair n'avait pu s'unir à votre

Verbe que par l'intermédiaire de l'âme et de l'esprit de l'homme. Qui l'ignore, entre ceux qui connaissent l'immutabilité de votre Verbe? et j'en avais alors même assez de connaissance, pour être indubitablement certain que, mouvoir les membres du corps au gré de la volonté, et ne les mouvoir plus; être affecté de quelque passion, puis devenir indifférent; exprimer par des signes de sages pensées, puis demeurer dans le silence, ne soient les traits distinctifs de la mobilité d'âme et d'esprit. Que si ces témoignages étaient faussement rendus de lui, tout le reste serait suspect de mensonge, et l'Ecriture ne présenterait à la foi du genre humain aucune espérance de salut.

» Or, ce qui est écrit étant vrai, je reconnaissais tout l'homme en Jésus-Christ, et non pas le corps seul de l'homme ou le corps et l'âme sans l'esprit; je reconnaissais l'homme même. Mais ce n'était pas la vérité en personne, c'était, selon moi, une sublime exaltation de la nature humaine, admise en lui à une participation privilégiée de la sagesse, qui lui assurait la prééminence sur les autres hommes.

» Alipius pensait que, dans leur croyance d'un Dieu vêtu de chair, les catholiques ne trouvaient en Jésus-Christ que le Dieu et la chair, et il ne croyait point qu'ils affirmassent en lui l'esprit et l'âme de l'homme. Et comme il était fermement persuadé que tout ce que la tradi-

tion conserve de lui dans la mémoire humaine n'avait pu s'accomplir en l'absence du principe vital et raisonnable, il ne revenait qu'à pas lents vers la foi catholique. Mais bientôt, découvrant dans cette erreur l'hérésie des apollinaristes, il embrassa avec joie la foi de l'Eglise.

» Pour moi, je n'appris, je l'avoue, que quelques temps après, quelle dissidence sur le mystère du Verbe incarné s'élève entre la vérité catholique et le mensonge de Photin. Les contradictions de l'hérésie mettent en saillie les sentiments de votre Eglise, et produisent au jour la saine doctrine. « Il fallait qu'il y eût des hérésies, pour que les cœurs à l'épreuve fussent signalés entre les faibles. »

» Les livres des platoniciens que je lisais alors, m'ayant convié à la recherche de la vérité incorporelle, j'aperçus, par l'intelligence de vos ouvrages, vos perfections invisibles. Et là, contraint de m'arrêter, je sentis que les ténèbres de mon âme offusquaient ma contemplation ; j'étais certain que vous êtes, et que vous êtes infini, sans cependant vous répandre par les espaces finis ou infinis ; mais toujours vous-même, dans l'intégrité de votre substance, et la constance de vos mouvements ; j'étais certain que tout être procède de vous, par cette seule raison fondamentale qu'il est; certain de tout cela, j'étais néanmoins trop faible pour vous posséder.

» Et je parlais comme ayant la science, et si je n'eusse

cherché la voie dans le Christ Sauveur, cette science n'allait qu'à ma perte. Je voulais déjà passer pour sage, tout plein encore de mon supplice, et je ne pleurais pas, et je m'enflais de ma sagesse.

»Car où était cette charité qui bâtit sur les fondations de l'humilité, sur Jésus-Christ lui-même? Et ces livres pouvaient-ils me l'enseigner? Et, sans doute, vous me les avez fait tomber entre les mains avant que je n'eusse médité vos Ecritures, pour qu'il me souvînt en quels sentiments ils m'avaient laissé; et que dans la suite, pénétré de la douceur de vos saints livres, pansé de mes blessures par votre main, je susse quel discernement il faut faire de la présomption et de l'aveu; de qui voit où il faut aller, sans voir par où, et de qui sait le chemin conduisant, non-seulement à la vue, mais à la possession de la patrie bienheureuse. Peut-être, formé d'abord par vos saintes lettres, dont l'habitude familière m'eût fait goûter votre douce saveur, pour tomber ensuite dans la lecture de ces livres, j'eusse été détaché du solide fondement de la piété, ou bien même demeurant le cœur imbibé de sentiments salutaires, j'aurais pu croire que la lecture de ces philosophes suffit pour en produire de semblables.

»Je dévorai donc avidement ces vénérables dictées de votre esprit, et surtout l'apôtre Paul; et, en un moment, s'évanouirent ces difficultés, où il m'avait paru quelque-

fois en contradiction avec lui-même, et son texte en désaccord avec les témoignages de la loi et des prophètes. Et je saisis l'unité de physionomie de ces chastes éloquences, et je connus cette joie où l'on tremble.

» Et j'appris aussitôt que tout ce que j'avais lu de vrai dans ces autres livres, s'enseignait ici avec l'idée toujours présente de votre grâce, « afin que celui qui voit ne se glorifie pas, comme s'il n'eût pas reçu, non-seulement ce qu'il voit, mais aussi de voir ; » « Qu'a-t-il, en effet, qu'il n'ait reçu? » afin que votre parole lui donne non-seulement les yeux pour voir, mais aussi la force pour embrasser votre immutabilité; afin que le voyageur, encore trop éloigné pour vous découvrir, prenne la bonne route, vienne à vous, vous voie et vous embrasse.

» Que si « l'homme se plaît dans la loi de Dieu, selon l'homme intérieur, que fera-t-il de cette autre loi, incarnée dans ses membres, qui combat contre la loi de son esprit, et le traîne captif sous cette loi de péché qui lui est incorporée? » Car « vous êtes juste, Seigneur ; ce sont nos péchés, nos iniquités, nos offenses, qui ont appesanti sur nous votre main. » Et votre justice nous a livrés à l'antique pécheur, au prince de la mort, qui a persuadé à notre volonté l'imitation de sa volonté déchue de votre vérité.

» Que fera donc cet homme de misère? « Qui le délivrera du corps de cette mort, sinon votre grâce par Jésus-

Christ Notre-Seigneur, » « que vous avez engendré coéternel à vous-même, et créé au commencement de vos voies, » « en qui le prince du monde n'a rien trouvé digne de mort; » « Victime innocente, dont le sang a effacé l'arrêt de notre condamnation. »

» Voilà où ces livres sont muets. Ces pages profanes nous offrent-elles cet air de piété, ces larmes de pénitence, ce sacrifice que vous aimez, des tribulations spirituelles d'un cœur contrit et humilié ; et le salut de votre peuple, et votre cité promise, et ce gage de l'esprit saint, ce calice de notre rançon ?

» On n'y entend point ces cantiques : « Mon âme ne sera-t-elle point soumise à Dieu ? Dieu dont elle attend son salut. Car il est mon Dieu, mon Sauveur, mon Tuteur, et je ne serai plus ébranlé. » Personne n'y entend cet appel : « Venez à moi, vous tous qui êtes affligés. » Ils dédaignent, ces superbes, d'apprendre de lui qu'il est doux et humble de cœur. C'est là ce que vous avez caché aux sages, aux savants, et révélé aux humbles.

» Oui, autre chose est d'apercevoir du haut d'un roc sauvage la patrie de la paix, sans trouver le chemin qui y mène, et de s'épuiser en vains efforts, par des sentiers perdus, pour échapper aux embûches de ces fugitifs, déserteurs de Dieu, guerroyant contre l'homme sous la conduite de leur prince tout ensemble lion et dragon; autre chose, d'entrer en possession de la vérita-

ble route, où la vigilance du souverain Empereur prévient le brigandage des transfuges de la milice céleste : car cette voie ils l'évitent comme un supplice. Et ma substance s'assimilait merveilleusement ces vérités. A la lecture du « moindre » de vos apôtres, « je considérais vos œuvres, et j'admirais (1). »

La conversion d'Augustin fut un des plus beaux triomphes de la Religion; mais l'Éclectisme qui lui avait si long-temps revendiqué ce génie, lui disputait toujours ses conquêtes. En Orient surtout, où ses forces étaient moins énervées et ses partisans plus nombreux, il faisait les derniers efforts pour retenir l'antique religion sur le penchant de sa ruine. Libanius, païen fanatique, éclectique outré, ne cessait d'exciter les adeptes à la défense du paganisme. « Ses nombreux élèves répandus dans la Grèce, l'Égypte ou la Syrie, recevaient de lui-leurs inspirations, le plan de conduite qu'ils devaient suivre et jusqu'aux formules dont ils devaient faire usage; ils se servaient de la *liberté de la chaire* pour propager, avec un admirable ensemble, les idées, les espérances et les passions de leur maître, et pour ranimer par des moyens quelquefois indirects et toujours puissants, la foi dans les anciennes erreurs. Il ne se pronon-

(1) August. Confes. l. VII. cc. 9-16-18-19-20-21, traduct. de M. Moreau.

çait pas un discours dans les temples, dans les théâtres ou dans les thermes, qui ne fût sur-le-champ adressé à Libanius, et les acclamations du peuple n'étaient tenues par les rhéteurs pour être de bon aloi, que quand elles avaient reçu la sanction du chef de la *nation* des sophistes... Il commandait à une corporation active, remuante, bavarde et qui, par la nature de son organisation, semblait seule appelée à combattre avec succès les efforts du clergé chrétien (1). »

De l'an 384 à l'an 388.

Théodose fait abattre les temples des faux dieux.

VI. La secte éclectique animée par Libanius ne résistait pas avec moins d'audace à la piété des empereurs qu'au zèle des évêques. Mais Théodose poursuivait prudemment le grand dessein qu'il avait conçu d'ôter à l'idolâtrie tous ses anciens prestiges. Après avoir prohibé, dès les premiers jours de son règne, les cérémonies magiques et les sacrifices sanglants, il interdit successivement les autres parties du culte idolâtrique; enfin, il attaqua les sanctuaires où la superstition trouvait encore un asile; à ses ordres, les temples des faux dieux croulaient de toute part, et leurs ministres imposteurs furent souvent réduits à fuir l'indignation publique, ou à s'ensevelir sous les ruines des temples avec leurs infâmes mystères.

Invectives de Libanius.

Témoin de tant de ruines, Libanius se plaignait aux

(1) M. Beugnot, Hist. de la destruct. du pagan. en Occid. tom. I, pp. 468-469.

dieux de ce qu'ils avaient prolongé ses jours jusqu'à des temps si impies, et l'avaient réservé à un spectacle si affligeant; souvent il allait déposer ses plaintes aux pieds des idoles qui restaient encore debout. Pour apporter quelque soulagement à sa douleur, il composait des invectives furibondes où il entassait toutes les injures, toutes les calomnies que sa haine lui suggérait contre une religion qui s'établissait sur les ruines du paganisme. Il se déchaînait surtout contre les ecclésiastiques ou les solitaires dont le zèle secondait plus efficacement les pieuses intentions de Théodose, et qui dirigeaient peut-être les fidèles dans cette œuvre de régénération. Dans un discours adressé à l'empereur, il représente ces gens *vêtus de noir*, courant en foule abattre les statues, les autels et les temples, ou bien y conduisant, aidant et encourageant les soldats chargés de les démolir; il ajoute que c'était à la suggestion et aux instances de ces hommes qui aiment à se parer d'habits lugubres que Théodose donnait des ordres si iniques. Dans le langage honteux qu'il adoptait quand il parlait des chrétiens, les solitaires étaient des brigands qui se répandaient avidement dans les villes et dans les campagnes pour saccager et piller les palais et les chaumières, sous prétexte qu'on y tenait des idoles cachées. Après avoir vomi ces stupides injures contre les propagateurs de l'Évangile, Libanius exhorte Théodose à réprimer des excès dont il était

scandalisé, à empêcher la démolition des temples et à ne point persécuter une religion que l'autorité impériale semblait elle-même recommander, en tolérant en Égypte et à Rome, le culte des idoles, en élevant des païens à des emplois honorables (1). Peu content de condamner indirectement Théodose par de telles raisons, Libanius l'insultait encore en prodiguant de pompeux éloges à la mémoire de Julien et en déversant un blâme injurieux sur le nom de Constantin; il allait même jusqu'à le menacer du ressentiment et de la vengeance des païens, et terminait par cette insolente apostrophe: «Dans les campagnes, sachez-le bien, les propriétaires sauront se rendre la justice que leur refusent les lois (1). »

Lorsque les chrétiens arrachés de leurs maisons incendiées ou ruinées, étaient traînés aux supplices, ils adoraient avec amour les volontés du Seigneur, bénissaient la main qui les frappait et priaient pour les tyrans, auteurs de leur mort. Les païens au contraire, privés de leurs temples, mais respectés dans leurs droits, et libres dans la profession de leur religion comme de leurs opinions, se vengeaient par des émeutes ou des mas-

(1) Liban. Orat. pro templis.

(2) ἴσθι τούς τῶν ἀγρων δεσποτας καὶ αὐτοῖς, καὶ τῷ νόμῳ βεηθησοντας.
Scito agrorum dominos et sibi et legi provisuros esse.
(Liban. pro Templis.)

sacres, lorsqu'ils pouvaient le faire autrement que par des menaces, des calomnies et des injures.

L'impertinence et les rodomontades de Libanius nous font connaître le fanatisme de ce sophiste, mais ils nous donnent une idée peu favorable de son caractère et de sa vertu. Théodose le dédaigna pour le châtier, et sa réponse à des invectives si inconvenantes, fut d'envoyer Cynégius en Égypte et en Syrie avec la mission d'abattre les temples ou de les fermer, si l'on ne pouvait pas encore les ruiner sans verser le sang des fanatiques qui s'y opposeraient. Cette détermination, au lieu de réprimer l'insolence du vieil éclectique, enflamma au contraire sa haine contre les chrétiens, mais surtout contre ses ministres et les solitaires dont la vie sublime faisait tant d'honneur à la religion catholique.

La belle conduite que tinrent les uns et les autres dans la sédition d'Antioche, ne fit qu'ajouter à son dépit.

Émeute et désolation d'Antioche.

Théodose, pour subvenir aux frais de la guerre, fut obligé d'imposer un nouveau tribut. Soit que les peuples le trouvassent excessif, soit que les officiers chargés de le lever l'exigeassent avec trop de rigueur, soit enfin que des païens, mécontents de l'ordre des choses, excitassent, dans cette circonstance, les peuples à la haine du gouvernement, il y eut dans l'empire un murmure général. La ville d'Antioche se révolta ouvertement contre l'em-

pereur : le peuple s'ameuta, et, dans un accès de frénésie, il renversa les statues de Théodose et de l'impératrice Flacille, les traîna ignominieusement dans les rues et s'abandonna aux derniers emportements. Mais lorsque la colère eut fait place à la réflexion, ce peuple auparavant si furieux, mesurant la grandeur des châtiments sur l'énormité de son crime, passa des excès de la fureur aux excès de la crainte et de la douleur ; au lieu des vociférations de la révolte, Antioche ne retentissait plus que des gémissements du repentir, ou des cris du désespoir. La plupart des habitants de cette malheureuse ville allèrent chercher sur les montagnes et dans les forêts, un asile contre la vengeance qui menaçait leur patrie. Cependant la religion paraît au milieu de ce peuple désolé et lui porte, au nom du Seigneur, des paroles de consolation et d'encouragement. Les solitaires qui avaient fui les plaisirs d'Antioche, sortent alors de leurs déserts, pour venir consoler ses habitants et partager leurs malheurs. Anges de paix, ils unissent leur zèle et leurs efforts à ceux du clergé de la ville ; leur présence semble diminuer l'horreur d'un spectacle si déchirant. L'évêque d'Antioche, Flavien, non moins vénérable par ses vertus que par son grand âge, alla lui-même à Constantinople implorer la clémence impériale, ou s'offrir comme victime pour son peuple. Cependant saint Jean Chrysostôme accueillait au pied

**Belle conduite des solitaires et du clergé, dans cette circonstance.**

des autels une foule de malheureux et conjurait avec eux, le Dieu qui tient dans ses mains les cœurs des peuples et des rois, de fléchir celui de Théodose, ou du haut de la chaire de vérité, il ennoblissait leur crainte, et leur rappelait la terreur que devait leur inspirer la justice divine, plus terrible encore que la vengeance d'un prince de la terre. De leur côté, les pieux solitaires parcouraient les rues de la ville, portaient dans toutes les maisons le calme et l'espérance; ils conjuraient les magistrats de suspendre les coups de la justice; ils les menaçaient même, au nom du Dieu vivant, de la vengeance céleste, s'ils continuaient à sévir contre des malheureux auxquels Théodose avait peut-être déjà pardonné. En effet, Flavien avait fléchi l'empereur et il se hâtait de venir porter cette bonne nouvelle à son peuple affligé. Son arrivée rendit la paix à la ville d'Antioche, et rassura tous les habitants; ceux qui s'étaient enfuis dans les forêts voisines, retournèrent à leurs domiciles, et les solitaires, après avoir rempli leur mission de charité, se retirèrent dans leurs paisibles solitudes.

Conduite des philosophes.

La généreuse conduite des moines et du clergé, jeta sur la religion chrétienne un nouvel éclat dont les philosophes furent jaloux. A la première vue du danger que courait la ville, ils avaient été les premiers à s'enfuir, pour se dérober aux coups qu'ils avaient peut-être plus mérités que le reste des habitants; car dans toutes les

séditions, on comptait des philosophes parmi les émeutiers. Saint Chrysostôme, témoin de leur lâche conduite, ne craignit pas de la leur reprocher en présence du peuple assemblé : « Où sont, s'écriait-il, où sont maintenant ces hommes superbes qui se parent des livrées de la philosophie et s'appellent *sages* parce qu'ils s'enveloppent d'un grand manteau, entretiennent une barbe fastueuse et marchent gravement appuyés sur leur bâton? Ils ont fui... ils sont allés s'enfoncer dans les cavernes... Les vrais sages, les solitaires, sont venus au contraire partager ou calmer vos alarmes..... Qu'avons-nous besoin de discours? les faits nous disent assez ce qu'il faut penser de leurs pompeux systèmes (1). » Lorsqu'ils furent sortis de leurs réduits, les philosophes ne s'attribuèrent pas moins la tranquillité dont jouissait alors la ville d'Antioche : semblables à ces lâches soldats qui, sortant de la retraite où ils s'étaient cachés pendant la mêlée, viennent vanter leurs exploits auprès des braves guerriers encore tout couverts de poussière, de sueur et de sang, et s'attribuent fièrement le succès de la bataille, les philosophes vinrent vanter la part qu'ils n'avaient point prise aux malheurs de la patrie. Zosime,

(1) S. J. Chrysost. Homil. ad popul. Antioch. de Statuis 17.—Les homélies que saint Jean Chrysostôme prononça à cette occasion, sont les documents les plus sûrs que l'on puisse consulter sur cet événement.

qui excuse cette émeute en l'attribuant à la dureté prétendue du gouvernement, ne dit rien du voyage, ni de l'intercession du saint évêque d'Antioche, et fait honneur du succès de cette négociation à Libanius, contre la foi de l'histoire. Libanius lui-même, qui s'attribue toujours autant de mérite qu'il en a peu, s'approprie toute la gloire de la religion. Il se donne, dans cette affaire, une importance ridicule. Si on veut l'en croire, la ville d'Antioche n'osant pas envoyer d'intercesseur auprès de Théodose, il prit sur lui-même cette tâche difficile (1). Zosime prétend au contraire que la ville le députa à Constantinople, comme le seul homme capable d'obtenir sa grâce (2). Ailleurs Libanius affirme qu'à cette occasion, il ne sortit point d'Antioche (3). Il est difficile de s'entendre quand on n'écrit que pour mentir. Ces contradictions avertissent du moins le lecteur de se méfier du témoignage de ces deux écrivains, et montrent que tous les grands mouvements que se donna Libanius dans cette circonstance, se bornèrent

(1) Liban. Grat. act. ad Cæsar.—De Fugitiv.

(2) Zozim. l. IV. « Mais, dit Gibbon, Zozime se trompe certainement, en faisant aller Libanius à Constantinople, puisque ses discours mêmes font foi qu'il ne sortit pas d'Antioche. » Hist. de la décadence de l'emp. rom. c. 37, en note.

(3) Liban. Vit. per seips.

à quelques pièces de rhétorique dont il trouvait de fort beaux sujets dans la désolation de l'opulente capitale de l'Orient; car, dit un commentateur de Libanius (1), ces sortes de fictions lui étaient très-familières, et plusieurs de ses discours n'ont jamais été prononcés en présence des personnages auxquels ils s'adressent. Peut-être même, dans la première terreur, s'enfuit-il comme les autres, d'une cité qu'il croyait vouée au plus terrible châtiment : la généralité des reproches que saint Jean Chrysostôme fit publiquement à tous les philosophes, fortifie cette conjecture : le rang et la réputation de Libanius auraient exigé une exception, si le sophiste y eût donné lieu; et s'il avait montré toute la sollicitude dont il veut se faire un mérite, sa conduite généreuse aurait été connue de toute la ville, et dès-lors les reproches du saint docteur portaient à faux, du moins en partie.

De l'an 383 à l'an 398.

Théodose vainqueur de Maxime.

VII. Théodose serait allé lui-même rassurer Antioche si les cris de la rébellion ne l'eussent appelé en Occident. Maxime, traître à la foi jurée, avait fait irruption en Italie, à la tête d'une puissante armée. Le jeune Valentinien, incapable de lui résister, s'était enfui avec Justine, sa mère, jusqu'à Thessalonique, et avait aban-

(1) Gotefr. in Liban.

donné tous ses États à la merci de son rival. Maxime parcourut l'Italie en vainqueur et en maître. Rome s'empressa d'ouvrir ses portes à un usurpateur qui pouvait rétablir l'ancien culte, et Symmaque, plus fidèle à ses dieux qu'à ses serments et à son souverain, le reçut à la tête du sénat, le félicita du succès de ses armes et lui prodigua les éloges les plus indignes. Maxime, jaloux d'attacher à sa cause un homme si influent et tout le parti dont il était le chef, lui accorda le rétablissement de l'autel de la Victoire et les autres faveurs qu'il avait en vain demandées aux princes légitimes (1).

Cependant Théodose accourt en Italie, tombe comme un foudre sur les forces de Maxime, qu'il défait et disperse, et reconquiert l'empire à Valentinien.

Avant de parcourir les diverses provinces de l'Italie, il s'arrêta quelque temps à Milan, où il reçut les députations de tous les corps considérables de l'empire ; le sénat de Rome fut des premiers à s'acquitter de ce devoir. Symmaque, par son crédit et ses intrigues, fit nommer des députés païens comme lui, et leur recommanda de demander au nom du sénat la conservation de l'autel de la Victoire que Maxime avait relevé. Après avoir fait

(1) Zozim. l. IV.—Theodor. Hist. eccles. l. V, c. 12.—Sozom. l. VII, c. 14—Socr. l. V, cc. 12-14—Idac. Chronic.

leurs compliments à Théodose, les envoyés romains négocièrent secrètement les affaires de la religion; les circonstances semblaient leur promettre un plein succès; la crainte de laisser dans Rome un parti de mécontents; la disposition où l'on est après une victoire, de distribuer des faveurs, le peu de conséquence qu'il y avait à dissimuler une chose faite, et d'autres considérations semblables devaient déterminer Théodose à leur laisser l'autel qu'ils demandaient; mais saint Ambroise veillait: à peine averti du nouveau danger que courait la religion chrétienne, il remontra à Théodose, avec une respectueuse fermeté qu'il ne fallait pas abandonner les intérêts de la religion par des considérations politiques ou de fausses craintes, et ce grand prince aima mieux désobliger les sénateurs romains que d'etre infidèle à son devoir, à Dieu et à son Église.

De Milan, Théodose se rendit à Rome, où il reçut les honneurs du triomphe avec son fils Honorius et l'empereur Valentinien (1).

Théodose à Rome.

Le paganisme comptait dans Rome de puissants partisans, surtout parmi les anciennes familles qui attachaient

(1) Iidem sup. cit. et ibid.—S. Ambros. Epist. 17.—Le P. Pagi pense que Théodose ne partagea point avec ces deux jeunes princes les honneurs du triomphe. Voir Critic. Baron. ad ann. 3 9,

au culte des dieux la gloire de la patrie et celle de leurs ancêtres, unissaient, identifiaient même leurs propres intérêts avec ceux de l'antique religion. La longue absence des empereurs avait favorisé dans cette grande cité les prétentions des païens, et l'on y exerçait publiquement les cérémonies interdites dans le reste de l'empire. Théodose mit fin à ces abus; il détruisit le règne de l'idolâtrie, défendit les fêtes païennes et les sacrifices; fit fermer les temples, et les dépouilla de ces ornements dont la magnificence éblouissait encore et trompait le peuple. Les chrétiens applaudissaient aux sages réformes du prince, tandis que les païens frémissaient en silence. Symmaque, le plus considérable de son parti, osa lui seul parler en faveur de ses dieux. A la fin d'un panégyrique qu'il prononçait en présence et en l'honneur de Théodose, il détourna très-adroitement son discours sur l'autel de la Victoire, dont le rétablissement lui tenait si fort au cœur. L'empereur fut offensé d'une opiniâtreté qui outrageait sa religion et blâmait sa conduite. Aux remercîments qu'il accorda auxéloges du sénateur, il ajouta l'ordre de se retirer de sa présence et de ne plus paraître devant lui. Il le rappela toutefois, peu de temps après, et lui rendit ses faveurs pour ne point s'aliéner, par une excessive sévérité, le parti puissant des païens, et ne pas pousser au désespoir leur in-

fatigable et habile chef, qu'il croyait d'ailleurs avoir assez corrigé par cette disgrâce (1).

Ruine du Sérapéon.

Théodose se trouvait encore à Rome lorsqu'on vint lui apprendre un évènement qu'il avait toujours souhaité, sans oser jamais l'accomplir. Le temple de Sérapis, le plus fameux de l'empire, était le boulevard du paganisme; de vieux préjugés, aidés de l'amour-propre national, le faisaient regarder comme le séjour inviolable de la divinité, et le rendaient respectable aux idolâtres. Ce somptueux édifice avait encore tant de prest ges pour la population fanatique d'Alexandrie, que l'empereur avait jusqu'alors jugé à propos d'en retarder la ruine; mais l'impatiente fureur des païens prévint ses ordres. La découverte récente de l'infâme fourberie d'un ministre des idoles, nommé Tyran, excita l'indignation de tout ce que la ville avait d'habitants honnêtes. Théophile, patriarche de cette église, mit, peu de temps après, le comble à la honte du paganisme. C'était un homme d'un génie vaste, d'une science profonde, d'un caractère entreprenant, hardi, inflexible. Il avait obtenu de l'empereur une vieille église à demi-ruinée et bâtie autrefois sur les fondements d'un temple d'idoles. Comme il la faisait

(1) Prosp. de Promiss. et Prædest. l. III, c. 38. — Prudent. advers. Symm. l. 1.—Socr. Hist. eccl. l. V, c. 14.—Symm. l. II, epist. 31.— Tillemont, Hist. des emper. rom. — THÉODOSE, art. 46.

restaurer, des ouvriers occupés à ce travail, découvrirent des grottes sombres et profondes, plus propres à cacher des crimes qu'à dérober des mystères religieux aux regards des profanes. On y trouva des figures à la fois infâmes et grotesques que la superstition avait reléguées dans les souterrains, depuis que le christianisme avait appris à les mépriser.

Théophile, dont la prudence ne modérait pas toujours l'ardeur, exposa ces ridicules images à tous les regards, et fit promener dans les rues de la ville la honte du paganisme. Furieux de l'opprobre de leurs dieux et de leur propre confusion, les idolâtres s'ameutèrent, et les philosophes qui ne manquaient jamais l'occasion de faire à l'Etat et à la religion tout le mal qu'ils pouvaient, se mêlèrent à la populace, animèrent sa rage et la poussèrent par leur exemple et par leurs discours incendiaires à de barbares excès contre les chrétiens (1). Les séditieux se retranchèrent ensuite dans le temple de Sérapis, d'où ils faisaient de temps en temps des sorties désespérées et immolaient à leur fureur ou à leurs divinités tous les fidèles qu'ils rencontraient, sans distinction d'âge, de sexe, ni de rang. Mais prévoyant bien que l'autorité ne les laisserait pas tranquilles dans cette po-

(1) Socr. l. V, c. 16.—Ruff. l. II, c. 23.—Sozom. l. VII, c. 15.

sition, ils essayèrent de régulariser la révolte et mirent à leur tête le plus fougueux de la troupe; c'était Olympe, philosophe de l'école théurgique, bien connu dans la secte par son fanatisme et par ses impostures. Il réunissait à-peu-près toutes les qualités propres à un chef de factieux: une taille bien prise, une stature haute, un air imposant, spirituel et prévenant, une éloquence facile et ardente, le faisaient regarder de tous les païens comme le héros du parti (1); il ne lui manquait que le courage, mais à défaut de cette qualité, il avait beaucoup de forfanterie et de jactance. Jamais il n'exerça plus son triste talent que lorsqu'un troupeau de forcenés l'eurent choisi pour leur chef. Les magistrats allèrent plusieurs fois au Sérapéon pour ramener les factieux à l'ordre par des moyens de douceur. Mais les déclamations démagogiques de leur chef entretenaient leur fureur; Olympe les exhortait à mourir plutôt que d'abandonner la religion de leurs aïeux, et promettait à leur persévérance et à leur bravoure de grandes récompenses de la part de ses dieux. Comme la destruction de plusieurs de leurs temples et de leurs idoles avait un peu ébranlé leur courage, il leur remontra philosophiquement qu'ils ne devaient point pour cela renoncer à leur religion; que les statues et les

(1) Suidas, Ὄλυμπος. — Annot. H. Valesii in l. VII, c. 15.—Sozom.

images des dieux étant d'une matière corruptible, avaient pu être brisées, mais que les génies dont elles avaient été le siége, s'étaient retirés au céleste séjour. Les théurges n'avaient pas coutume de prêcher au peuple une pareille doctrine, mais Olympe ne pouvait pas vanter à sa troupe la puissance des idoles, à la vue de ces idoles brisées (1).

Cependant Théodose, informé de ce qui se passait à Alexandrie, envoya l'ordre de raser tous les temples de cette ville. A cette nouvelle, les chrétiens triomphèrent de bonheur et de joie; les païens, effrayés se cachèrent ou s'enfuirent. Olympe, qui avait montré une si grande audace, tant qu'il avait cru le danger éloigné, prit lâchement la fuite lorsqu'il le vit prêt à fondre sur lui; il s'échappa secrètement du temple et se jeta dans un vaisseau qui faisait voile pour l'Italie. Pour pallier sa honte et justifier sa fuite, il fit répandre le bruit que des présages sinistres l'y avaient forcé (2). Il avait entendu dans le temple de Sérapis, disait-il, une voix sonore entonner l'hymne du triomphe, et chanter le sinistre *Alleluia*, au milieu du silence de la nuit, comme pour célébrer d'avance la victoire des chrétiens. En effet, jamais le pa-

(1) Suidas, ibid.—Ruff. l. c. — Sozom. l. c.
(2) Sozom. l. c.

ganisme n'avait reçu un échec plus humiliant : la statue colossale de Sérapis, à laquelle les paiens attachaient les destinées de la nature, fut renversée sans obstacle, au grand applaudissement de tous les gens de bien. Théophile en fit traîner les débris dans les rues de la ville, pour apprendre à tous combien était impuissante et méprisable une divinité qui avait si long-temps abusé les peuples. D'autres idoles éprouvèrent le même sort; d'autres divinités furent renversées dans la poussière (1).

Ecole d'Antonin à Canope.

Tandis qu'Olympe soutenait à Alexandrie le parti des dieux, un autre philosophe, imbu des mêmes doctrines, défendait la même cause à Canope, avec non moins d'acharnement. Cette ville, située dans le voisinage d'Alexandrie, sur un délicieux rivage, offrait aux voluptés des charmes enchanteurs. Les âges et les sexes confondus allaient dans ces lieux infâmes satisfaire leurs brutales passions, sous la protection des impures divinités qu'honoraient ces abominations. C'était dans ce lupanar qu'Antonin, fils et disciple de la sorcière Sosipatra, avait établi son école (2). Sous prétexte d'enseigner la philosophie, il prêchait le culte des dieux et déclamait contre la nouvelle religion, dont les triomphes l'importunaient.

(1) Theodor. Hist. eccles. l. V, c. 22 et iid. ibid.

(2) Eunap. in Vit. Ædes. sub fin.—Jablonski, Panth. ægypt. II.—Brucker, tom. II, p. 277.

Il avait autant de disciples que la débauche attirait de libertins à Canope. Le sort que subissaient ailleurs le paganisme et l'éclectisme théurgique lui dut faire prévoir celui qui attendait son école; mais il ne fut pas témoin de sa ruine : la mort venait de l'enlever, lorsque l'infatigable Théophile entreprit enfin de lever les scandales de Canope; il en fit abattre les temples et briser les idoles; et pour ne pas changer la destination de ces lieux, il y fit détourner les égoûts de la ville (1).

Ruine des temples de Canope.

L'idolâtrie ainsi traînée dans la boue, était devenue la risée du monde; mais le spectacle de ses humiliations couvrit de honte les païens obstinés, les jeta tous dans un violent dépit et hâta la mort des plus fanatiques, entre autres de Libanius. « L'ami de Julien, dit Gibbon, vit avec indignation le triomphe du christianisme, et son esprit superstitieux qui lui rendait triste et sombre le spectacle du monde visible, ne lui donnait pas ce vif espoir de la gloire et du bonheur du ciel, dont les effets sont si heureux. » Le dépit de voir triompher une religion à la ruine de laquelle il avait voué toute sa vie, le fit tomber dans une noire mélancolie (2) dont il fut la victime.

Mort des Libanius.

L'Eclectisme perdait en lui un glorieux adepte, et le paganisme un ardent défenseur. Quelque sujet qu'il

(1) Iidem. sup. cit. et ibi.
(2) Tillemont, Hist. des e p. tom. V.

traite dans ses discours ou dans ses autres ouvrages, il ne manque jamais d'y faire entrer, comme lieux communs, les plus dégoûtantes injures contre la religion chrétienne et ses ministres, et les plus ridicules éloges de sa secte et de ses amis. Mais, plus jaloux encore de sa propre gloire que de l'honneur de ses dieux et de la philosophie, il ne se déchaînait avec tant de fureur contre le christianisme que pour se donner une plus grande importance. Esprit vain, superficiel et fanfaron, il parlait, il écrivait, il agissait toujours en faveur et selon les caprices de son amour-propre : d'un caractère sans dignité, sans énergie, il était dévoré de la plus basse jalousie, lorsque quelqu'un l'éclipsait ou par ses talents ou par ses mérites, et accordait son amitié à ceux-là seulement qui le reconnaissaient pour leur maître ; il s'abandonnait à un vif abattement quand son orgueil était frustré dans ses prétentions. Il avoue que souvent il recourut aux sorcelleries et aux enchantements pour se défaire plus promptement des personnes qui lui faisaient ombrage ; cet aveu confirmerait l'accusation de sortilége qui pesa toujours sur lui, lors même que la pratique habituelle de la secte à laquelle il était si attaché, n'aurait pas ajouté cette tache à toutes celles qui flétrissent sa réputation.

De l'an 390 à l'an 399.

Nouvelles impostures.

VIII. L'école éclectique semblait puiser une nouvelle fureur dans la honte même du paganisme : pour le relever de l'état méprisable où l'avait réduit la religion chré-

tienne, les alexandrins, tous animés du même esprit que Libanius, inventèrent de nouveaux mensonges en faveur de leur cause et de nouvelles calomnies contre le christianisme. Tant de ruines, de honteuses révélations, le silence des oracles, et d'autres raisons encore attestaient l'imposture des dieux et la vanité de leur culte; ils ne pouvaient point se le dissimuler; mais fidèles à la haine qu'ils avaient jurée à une religion qui humiliait leur orgueil, plus encore que leurs divinités, ils s'efforcèrent d'excuser la décadence de l'idolâtrie, et parodiant une des preuves les plus éclatantes du christianisme, ils donnèrent ces calamités comme autant de témoignages de la bonté de l'ancien culte : afin de tirer de ce genre de preuves tout l'avantage qu'en recevait la loi de Jésus-Christ, il fallait que ces malheurs eussent été prédits; mais les éclectiques n'étaient pas moins habiles à supposer des prophéties qu'à inventer des faits en faveur de leur cause. L'histoire va nous le prouver. Lorsque les puissances de la terre sévissaient si cruellement contre la religion, les païens reprochaient dérisoirement aux chrétiens l'impuissance de leur Dieu crucifié. Ceux-ci leur répondaient que les persécutions, loin de les ébranler, les affermissaient au contraire dans leur foi, puisque les prophètes et Jésus-Christ lui-même les avaient prédites long-temps auparavant; qu'ils auraient donc lieu de s'étonner si les faveurs des princes et des peuples avaient accueilli la

des éclectiques.

croix à sa première apparition dans le monde. Les éclectiques qui se disaient persécutés par les empereurs chrétiens, ne pouvaient pas alléguer les mêmes raisons, puisqu'elles manquaient à la superstition; elles leur étaient néanmoins nécessaires pour pallier leur confusion : ils recoururent donc à leurs ressources ordinaires, au mensonge, moyen honteux sans doute, mais naturel à une secte qui le regardait comme licite, toutes les fois qu'il pouvait être utile : ils inventèrent après coup plusieurs prédictions, et les firent courir ensuite sous le nom de quelque prophète de leur école.

Prétendue prédiction d'Antonin.

Eunape, un des imposteurs les plus effrontés de cette secte, écrivit et répandit le bruit que le fameux Antonin avait prédit la ruine du Sérapéon, avant que l'impiété du prince, des magistrats et du clergé catholique eût réalisé un évènement si peu vraisemblable. Voici son propre témoignage (1) : « Une jeunesse sage et studieuse allait en foule aux leçons d'Antonin qui les donnait dans un des temples de Canope. Pendant sa vie mortelle il avait coutume de prédire à ses disciples que, peu de temps après sa mort, le magnifique temple de Sérapis serait renversé, que ses augustes cérémonies seraient supprimées; que tout ce qu'il y avait de plus grand sur la terre serait

(1) Eunap. Vit. Phil. in Ædes. sub fin.

anéanti. Or, continue Eunape, l'évènement a exactement vérifié cette prédiction. » On mettait au nombre de ces prétendues prophéties, l'imposture qu'avait débitée le philosophe Olympe, pour justifier sa fuite du temple de Sérapis. Eunape ajoute qu'Antonin avait aussi prédit à son auditoire que les sanctuaires sacrés de Canope seraient un jour consacrés aux restes des martyrs chrétiens, ou destinés à des communautés religieuses. A ce propos, l'écrivain éclectique raconte les évènements qu'il prétend avoir été prédits par Antonin; mais il mêle à son récit des traits dignes d'un bouffon, ou des injures sales, telles que sait les trouver l'imposture démasquée. Nous nous croyons obligés de soumettre au lecteur quelques extraits de la narration d'Eunape, malgré le dégoût qu'elle nous cause, afin de lui faire connaître de plus en plus l'esprit de la secte dont nous écrivons l'histoire, et le désespoir dans lequel la jetait, à l'époque que nous parcourons, le triomphe de la religion chrétienne. « Bientôt après, dit-il, il apparut qu'Antonin avait été favorisé d'une lumière céleste. Ce grand homme mourut dans un âge avancé, sans douleur et sans maladie : avec lui, hélas ! périt aussi la religion... A peine eût-il fermé les yeux à la lumière, que ses prédictions s'accomplirent... On vit alors se renouveler contre les dieux la guerre que leur firent autrefois les géants de la fable. Les temples de Canope ont croulé sous les coups d'une troupe de fu-

rieux commandés par Théophile, qui, comme un autre Eurymédon

> Servi par des géants, les conduit au pillage,
> Excite leur fureur, leur inspire sa rage (1).

A sa suite marchent Evagrius, préfet d'Alexandrie, et Romain, commandant des légions d'Egypte. Ces lâches, qui tremblaient au seul bruit de guerre, déchargent bravement leur colère sur des pierres qu'ils dispersent, et s'enrichissent des dépouilles des temples, butin plus facile à faire que celui que procure une victoire remportée sur l'ennemi; ils auraient même pillé les matériaux des temples, s'ils avaient pu les mouvoir (2). »

Blasphèmes d'Eunape.

Peu content de bafouer ainsi les ministres de Théodose, Eunape descend à des injures encore plus révoltantes contre la religion qu'honorait et servait ce grand prince, et vomit contre les saints, dont les précieuses reliques purifiaient le séjour impur de Canope, des blasphèmes horribles, expressions fidèles du profond ressentiment de l'Eclectisme. « Après avoir tout dispersé, continue le même auteur, tout confondu, tout profané, ces hommes intrépides se vantaient d'avoir fait la guerre

(1) Odyss. l. VII.

(2) Eunap. l. c.—J. Lam. De Erudit. apost. c. 3, tom. I, p. 89.

aux dieux sans verser le sang; plût au ciel que leurs mains eussent été aussi pures de tout pillage! ils se faisaient une gloire de leurs sacriléges et de leur impiété. Ils introduisirent ensuite dans les sanctuaires profanés, des moines, gens qui n'ont de l'homme que la figure; leurs mœurs les rendent semblables à des animaux immondes; ils en ont toutes les passions et toute la brutalité; or c'est à eux qu'il a été donné de fouler aux pieds les choses saintes. Car en ce temps-là quiconque osait se revêtir d'un habit noir et paraître en public avec cet accoutrement, celui-là était sûr d'obtenir une autorité qu'il pouvait exercer en tyran, tant était grande la réputation de piété que s'était faite cette espèce d'hommes dont nous avons déjà parlé dans nos commentaires sur l'histoire universelle (1). » On conçoit difficilement que ces moines se soient attiré la vénération des peuples par des mœurs dignes d'animaux immondes.

Cette seule contradition nous prouverait qu'Eunape, occupé à satisfaire sa haine, laissait à d'autres le soin de l'accorder avec lui-même, si l'on ne savait d'ailleurs qu'il écrivait pour outrager la vertu et la vérité. Au reste, les pieux solitaires qui peuplaient alors les déserts de l'Egypte et de la Thébaïde, malgré les désordres de quelques-uns d'entre-eux, étaient depuis long-temps

(1) Eunap. loc. supr. cit.

voués à la fureur des éclectiques. Nous avons déjà vu de quelles injures Libanius les avait honorés ; et Eunape ne faisait que décharger sur eux le ressentiment de toute la secte. On sera moins surpris des basses calomnies qu'il prodigue à ces hommes généreux, lorsqu'on connaîtra ses blasphèmes contre les saints martyrs. Théophile, évêque d'Alexandrie, avait coutume de destiner les temples des faux dieux aux immondices des villes, ou de bâtir des églises sur leurs ruines, après les avoir purifiées. A Canope il avait fait élever en l'honneur de plusieurs saints martyrs, de magnifiques sanctuaires dont il avait confié le soin et le service à une communauté de religieux (1). C'est à ce propos qu'Eunape se déchaîne contre les uns et les autres avec cette cynique impudence qui le caractérise. « Les destructeurs de nos temples, dit l'écrivain éclectique, ont établi à Canope une communauté de moines, et l'ont chargée de rendre les honneurs divins, non aux dieux qui ne se voient que des yeux de l'esprit, mais à de vils esclaves, à des scélérats dont la justice avait châtié les crimes par les derniers supplices ; et ce sont de tels hommes qu'ils font passer pour dieux ; c'est devant leurs restes qu'ils plient humblement les genoux ; ils donnent aux uns le titre de martyrs ; aux autres, celui de diacres, et ils implorent

(1) Ruff. l. 2.—Tillemont, Théodose.

leur assistance. Voilà les dieux que produit la terre ! Il ne faut donc pas s'étonner que le public admirât la prévoyance surhumaine d'Antonin, qui avait annoncé que les temples seraient changés en tombeaux (1).» «Le ton de ce récit moitié amer et moitié ironique, reprend ici M. Cousin, trahit sous l'affectation du langage un ressentiment profond, et nous montre l'impression bizarre que faisaient sur l'âme des lettrés païens les grandes scènes populaires de la révolution chrétienne (2). Nous ne savons quel sens M. Cousin attache au mot *bizarre*; pour nous, nous voyons dans les paroles d'Eunape une rage impuissante qui, ne pouvant se satisfaire, s'exhale en injures. On frémit à ce langage, on ne peut, sans indignation, le trouver sous la plume d'un homme dont la religion consacrait tous les crimes, d'un païen qui adorait Jupiter, Vénus, Bacchus et d'autres divinités non moins infâmes.

La mort vint enfin mettre un terme aux crimes d'Eunape, à ses calomnies et à ses blasphèmes. Eunape.

Cet homme, natif de Sardes (3), en Lydie, n'avait vécu que pour insulter le christianisme, selon l'esprit de l'école Alexandrine dont il fut un des plus fanatiques

(1) Eunap. loc. sup. cit.
(2) M. Cousin, Nouv. frag. philos.
(3) Photius Cod. 77.

partisans. Chrysanthe, son compatriote, ayant reconnu en lui de rares dispositions à l'Éclectisme, l'avait imbu de sa doctrine (1), dans laquelle Eunape vint ensuite se perfectionner à Athènes (2).

Comme la crainte obligeait alors les magiciens et les théurges de se tenir dans l'ombre et de prendre beaucoup de précautions, on n'affilia pas d'abord à la secte le jeune candidat; on le tint même éloigné des assemblées secrètes. Les mêmes précautions l'éloignèrent du complot de Théodore et le préservèrent des châtiments qui, à cette époque, fondirent sur les éclectiques théurges. Mais lorsqu'il eut donné des preuves suffisantes de discrétion, et qu'il eut révélé une âme capable de tous les forfaits, il fut initié aux mystères d'Eleusis, et admis au rang des Eumolpides. Il partit ensuite pour l'Egypte, dans l'intention de se perfectionner dans les cérémonies sacrées et dans le système des éclectiques, qui ne s'enseignait nulle part aussi bien qu'à Alexandrie, berceau de la secte (3). Ses parents le voyaient avec peine se lancer dans cette carrière; ils le rappelèrent à Sardes, où il fut obligé de se borner à la culture des lettres (4)

(1) Eunap. in Maxim.
(2) Eunap. in Prohæres.
(3) Brucker, tom. II, p. 304.
(4) Eunap. in Chrysanth.

jusqu'à ce que maître de lui-même, il pût s'abandonner tout entier à sa passion pour la théurgie. Chrysanthe ne lui laissa rien ignorer des mystères de l'école Alexandrine. Les progrès qu'il y fit passèrent les espérances du maître : Eunape fut bientôt le modèle et l'espérance de la secte, il en devint même un des principaux chefs, lorsqu'à l'occasion du complot de Théodore, la justice eut frappé presque tous les coryphées du parti. Il en est peu qui aient déployé contre le christianisme une fureur plus ardente et plus constante : il prit la défense de l'idolâtrie chancelante, et apporta à son secours une rage frénétique et toutes les ressources de l'imposture : blasphémer la religion chrétienne, outrager ses enfants, déchirer ses grands hommes, exalter au contraire les héros de l'Éclectisme, les ranger à côté des dieux, dissimuler, justifier ou excuser leurs vices, exagérer leurs bonnes qualités, quand ils en avaient, les louer le plus souvent de celles qu'ils n'avaient pas, tels furent les principaux moyens que cet homme mit en œuvre, pour arrêter le paganisme sur le penchant de sa ruine. Il écrivit d'abord une histoire des empereurs, dans le but de calomnier la religion chrétienne, de représenter les martyrs comme autant de scélérats dignes des derniers supplices, de vanter la justice des princes persécuteurs et surtout de Julien l'apostat, qui avait fait asseoir l'Eclectisme sur le trône, de calomnier ou de tourner en ridi-

cule la piété, la conduite, l'administration des princes chrétiens et de leurs ministres (1). Zosime, éclectique comme lui et ennemi aussi implacable de la religion chrétienne, abrégea cet ouvrage; et lui donna une forme plus attrayante, un ordre plus suivi; mais au lieu de soumettre les faits à une critique consciencieuse et de les ramener à l'exactitude, il ajouta au contraire aux mensonges d'Eunape, ceux que lui suggérait sa propre malice (1).

Eunape, après avoir composé cette histoire générale à laquelle il aime souvent à renvoyer ses lecteurs, s'occupa d'un autre recueil d'impostures dont la secte se promettait encore plus d'avantages, les *Vies des sophistes*. Le mépris qui accueillait presque partout l'ancien culte, retombait sur ses défenseurs et particulièrement sur les éclectiques; Eunape entreprit de les venger par ses éloges; et certes il ne tint pas à lui de réussir dans son projet: style empoulé, louanges emphatiques, tout lui est bon, pourvu qu'il exalte sa secte et qu'il déverse à pleines mains le ridicule sur notre auguste religion. Car l'école théurgique lui offrait si peu de traits dignes d'élo-

(1) Photius, Biblioth. Cod. 77. — Tillemont, Hist. des emper. t. V, p. 416.—Brucker, loc. cit.

(1) Jonsius, De script. hist. Phil. l. III, c. 17. — Vossius, De Hist. græc. l. II, c. 18, p. 252.—Fabric. Biblioth. græc. tom. VI, p. 333.

ges, qu'il n'a pu en fonder la gloire que sur la calomnie. Les mensonges et les aveux d'Eunape ont cependant une importance réelle : ils nous révèlent un des plus beaux triomphes de notre foi, et nous l'ignorerions en partie, si l'écrivain éclectique ne nous avait révélé les menaces secrètes de cette secte turbulente. Peut-être même des esprits incrédules n'auraient-ils point voulu ajouter foi à un auteur chrétien qui nous aurait raconté les affreux mystères dans lesquels les théurges puisaient leurs inspirations et leur courage; mais c'est un païen, c'est un adepte qui nous les fait connaître; dès lors on ne peut plus soupçonner la mauvaise foi ou l'ignorance d'un auteur intéressé à mettre au grand jour ces honteuses et ridicules cérémonies; le triomphe de la religion est certain et complet; ses ennemis eux-mêmes le célèbrent.

Tant d'impostures n'étaient point capables de satisfaire la haine d'Eunape ; il écrivit encore dans le même esprit et dans le même but, une continuation de l'histoire de Dexippe, sous le titre de *Quatorze livres de chroniques*, où l'on retrouve les mêmes insultes, les mêmes injures qu'il ne cessa d'écrire ou de vomir contre le christianisme, qu'à son dernier soupir. A la fin du quatrième siècle, ou au commencement du cinquième, il descendit dans la tombe avec le désespoir de voir partout

la religion chrétienne s'élever triomphante sur les ruines du paganisme (1).

Alaric ravage la Grèce

Peu de temps auparavant, l'épée des barbares avait immolé les éclectiques de la coterie de Julien, qu'avait épargnés le glaive de la justice, à l'occasion de leur complot en faveur de Théodore. A peine le grand Théodose eut-il fermé les yeux à la lumière, que les Goths, semblables à un torrent qui renverse en frémissant la digue opposée à ses flots, inondèrent les provinces de la Grèce, et y promenèrent le trouble et la désolation. Alaric, leur chef, était surtout jaloux de se rendre maître d'Athènes, autrefois le siége des sciences et des arts, mais le temps de la gloire de cette ville était passé: quelques statues muettes, des inscriptions, des épitaphes, des souvenirs, des noms, voilà tout ce qui lui restait de sa grandeur tant vantée (2). Alaric s'en empara sans coup férir; il laissa à ce peuple les débris de sa gloire évanouie; mais il ne traita pas avec la même indulgence ce fameux temple d'Eleusis, où le paganisme retranché comme dans une forteresse, bravait encore les édits des princes chrétiens. C'était là que se tenaient cachés le philosophe Prisque et

(1) Iid. auct. sup. cit. ibid.

(1) Synes. Epist. 135 (edit. Petav.)

d'autres vieux théurges que n'avait pas atteints la vengeance de l'empereur Valens. Ils furent passés au fil de l'épée, avec les prêtres des faux dieux ; le temple fut détruit de fond en comble et ses ruines ensevelirent enfin ces honteux mystères, auxquels l'Éclectisme avait coutume d'initier ses adhérents (1). C'est ainsi que la Providence armait également l'ambition des barbares et la piété des Césars, contre de monstrueuses erreurs qui furent si long-temps les tyrans des consciences (2).

Oracles et prédictions supposées et mises en vogue par les théurges.

VIII. Cependant la ruine des temples et des autels des faux dieux refroidissait de jour en jour le zèle des païens; mais les théurges, qui s'étaient donné la mission de suppléer au silence forcé des dieux et des sibylles, mirent plus que jamais en vogue des oracles fabriqués dans leurs écoles, afin de persuader aux peuples déconcertés que la chute des idoles ne compromettait nullement la puissance des dieux, puisqu'ils avaient eux-mêmes annoncé long-temps auparavant des évènements qu'ils ne voulaient point empêcher. Ces imposteurs répandirent donc dans toutes les provinces les prétendues prédictions d'Olympius d'Alexandrie, d'Antonin de Canope, et certains oracles que leur Mercure Tris-

(1) Eunap. Vita Maxi. et Prisc.—Tillemont, loc. sup. cit.
(2) S. Hieronym. Epist. 5.

mégiste aurait inséré dans son dialogue intitulé *Asclépius* : « Voyez-vous, faisait-on dire à ce devin, voyez-vous ces statues animées par des esprits, si puissantes en œuvres; ces statues qui connaissent l'avenir et vous l'annoncent soit dans des songes, soit par le ministère des devins et de beaucoup d'autres manières? Ces statues qui donnent aux hommes la santé et la maladie, la joie et la tristesse, selon leurs mérites ? Ignorez-vous, Asclépius, que l'Egypte est le ciel sur la terre; que notre patrie est le temple de l'univers ? Eh bien! il faut que vous sachiez, (car le sage doit tout prévoir) qu'un temps viendra où il sera dit que la religion des Egyptiens a été vaine; que leurs sacrifices, leurs adorations et leurs holocaustes, ont été inutiles... Que dis-je, ô Égypte, ma patrie, ta religion, ta piété passeront pour des fables ridicules que la postérité rejettera avec dédain : il ne restera de ton culte que des inscriptions qui apprendront aux siècles futurs et la fin de tes cérémonies sacrées et ton respect pour les dieux (1). » Ces prédictions prétendues raffermirent les païens qui en ignoraient la source, elles commençaient même à faire une fâcheuse impression sur quelques chrétiens qui ne

(1) Hermès ap. Apul. Dialog. *Asclépius*. — S. August. De Civit. Dei, l. VIII, c. 23.

savaient pas les distinguer des prophéties de l'Ecriture.

Saint Augustin crut donc devoir les éclairer sur un point si important, et ce fut dans ce dessein qu'il composa son traité *De divinatione dæmonum*. « Un jour, dit le saint docteur en commençant son ouvrage, un jour que plusieurs chrétiens laïques se trouvaient chez moi, la conversation tomba sur la science présomptueuse des païens. On y dit que je ne sais quel devin avait prédit la ruine du temple de Sérapis, à Alexandrie; et, à ce propos on me demanda ce qu'il fallait penser de la divination des démons : je répondis que les démons avaient pu prédire la ruine de cet édifice et d'autres évènements semblables faciles à prévoir. » Saint Augustin entre ensuite en matière; il expose que les démons par les sens plus subtils de leurs corps aériens, par la rapidité de leurs mouvements, par la grande expérience qu'ils doivent à la longueur de leur vie, peuvent connaître et annoncer plusieurs évènements que l'esprit de l'homme est incapable de prévoir, comme aussi ils peuvent opérer dans la nature des choses extraordinaires; mais il remarque que les démons ne prédisent ordinairement que les faits dont ils doivent être les instruments ou ceux que leur perspicacité bien supérieure à celle de l'homme, peut lire dans l'avenir. Ainsi, par exemple, si l'on veut attribuer au démon, et non à quelques imposteurs la

Saint Augustin écrit son traité *De divinatione dæmonum.*

prédiction de la ruine des temples en Egypte, les anges déchus auront pu facilement prévoir ces évènements d'après la marche des choses, ou d'après les passages des Ecritures qui les avaient annoncés long-temps auparavant. Saint Augustin conclut ensuite par les paroles suivantes : « Qu'ils viennent maintenant les païens, » qu'ils viennent soutenir, s'ils l'osent, leurs vieilles » erreurs contre notre religion, pour les ensevelir avec » plus de bruit, car c'est d'eux qu'il est écrit : *Ils ont* » *fait du bruit en passant; le Seigneur reste éternel.* Ne » nous étonnons pas si le petit nombre de ceux qui » survivent à leur culte, vantent leur doctrine et trai- » tent les chrétiens d'ignorants, puisque nous voyons » s'accomplir à leur égard les prédictions de nos pro- » phètes : laissons-les se moquer d'une ignorance et » d'une folie qui confondent leur sagesse..... Depuis » un an nous voyons leur culte tomber et leur nombre » diminuer.... Depuis que les nations ont frémi; de- » puis que les peuples ont formé de vains complots » contre Dieu et contre son Christ, depuis qu'ils ont » dévasté l'Eglise du Seigneur et répandu le sang de » ses saints, les adorateurs des dieux ont toujours vu » leurs rangs s'éclaircir. Que nous importent à nous » leurs superbes dédains, à nous qui sommes appuyés » sur l'infaillibilité des oracles de notre Dieu? Qu'ils

» les lisent eux-mêmes, et, avec la grâce du Seigneur, » nous répondrons à leurs difficultés (1). »

Outre cette réfutation générale, saint Augustin opposa une réponse particulière à la prédiction que l'on faisait courir sous le nom de Mercure Trismégiste. Accordant à ses adversaires qu'elle est authentique, saint Augustin la fait tourner à l'avantage de la religion chrétienne et en donne l'explication suivante : « Hermès semble prédire les temps où la religion chrétienne devait soumettre le genre humain au Dieu dont il est l'ouvrage, et abolir les fables et les superstitions païennes avec d'autant plus de zèle et de liberté qu'elle est plus vraie et plus sainte, afin que la grâce de notre Sauveur délivrât le monde de ces dieux qui devaient leur existence à la main des hommes. Hermès fait cette prédiction en homme dévoué au culte des démons, et craint de prononcer le nom des chrétiens : il s'afflige comme d'un grand malheur de la destruction future des choses qui, selon lui, conservaient en Egypte une sorte d'intimité entre l'homme et les dieux... c'est-à-dire qu'il voudrait que l'homme fût toujours esclave des dieux qu'il a fabriqués, d'après son aveu ; comme si l'on pouvait imaginer quelque chose de plus malheureux pour l'homme

(1) De Divinat. dæmon.

que d'être dominé par les œuvres de ses mains ; car en adorant de pareils dieux, il cesse plutôt d'être homme que les dieux ne commencent à être tels, par le culte qu'il leur rend ; et l'homme déchu de l'état glorieux auquel Dieu l'avait élevé, se traîne plus facilement au rang des brutes, qu'il n'élève son ouvrage à la dignité de l'image de Dieu, de l'homme lui-même. L'homme mérite donc de tomber de sa dignité première lorsqu'il veut s'assujettir au Dieu qu'il a façonné. Voilà les choses vaines, pernicieuses et sacriléges dont l'abolition affligeait si profondément Hermès ; il avait pu la prévoir, mais nos prophètes l'avaient annoncée d'une manière plus certaine, plus précise, et loin de s'en affliger, ils s'en étaient réjouis devant le Seigneur..... Sans doute Hermès avait appris cet évènement de ceux qui dirent en tremblant à notre Sauveur : « Pourquoi êtes-vous venus nous perdre avant le temps (1)?....»

La fourberie des théurges n'eut pas le même succès lorsqu'ils voulurent fixer un terme aux progrès du christianisme et aux humiliations du paganisme. Vers le même temps ils imaginèrent et répandirent un oracle, d'après lequel Pierre avait propagé la religion du Christ par des moyens magiques ; mais le charme allait tomber

(1) De Civit. Dei, l. VIII, c. 23.

avec le quatrième siècle. Le christianisme allait finir et rentrer dans l'obscurité d'où il était sorti. « Jésus-Christ, dit saint Augustin, nous a défendu de faire des conjectures trop curieuses sur les temps futurs dont son Père s'est réservé la connaissance et l'économie ; mais les païens ne s'en rapportent point à l'Evangile : ils ont fait annoncer, par leurs dieux, le temps précis de la ruine du christianisme. Voyant que non-seulement la religion chrétienne n'avait pu être anéantie par tant et de si sanglantes persécutions, mais encore que le sang des martyrs l'avait propagée dans le monde, ils ont supposé un oracle en vers grecs, qui disculpe Jésus-Christ d'un crime si énorme pour en accabler Pierre, dont les prestiges et les maléfices auraient enveloppé la terre dans ce sacrilége; mais selon lequel au bout de trois cent soixante-cinq ans, ce scandale aurait un terme. Voyez ce que peuvent inventer des savants! Il est digne de vous, beaux esprits qui ne voulez pas croire en Jésus-Christ, de croire de lui ces belles choses ! Oui, il vous appartenait de dire que Pierre n'a point appris la magie du Christ, quoique son disciple ; que s'il a été magicien, la faute n'en doit pas être imputée à son maître, à ce Christ dont Pierre a mieux aimé faire adorer le nom que le sien propre, par l'art de la magie, au prix de son repos et de son sang (1).

(1) D'autres savants du même genre prétendaient au contraire que

Si Pierre, magicien, a fait que le monde aimât tant le Christ, qu'a donc fait le Christ innocent pour être tant aimé de Pierre ? Qu'ils s'interrogent eux-mêmes et qu'ils comprennent, s'ils le peuvent, que la grâce divine qui a porté le monde à aimer Jésus pour la vie éternelle, a aussi porté Pierre à répandre son sang pour l'amour et la gloire de son maître. Mais enfin quels sont donc ces dieux qui savent prédire des évènements qu'ils ne peuvent point empêcher? des dieux qui sont obligés de céder à un magicien, assez scélérat, disent-ils, pour égorger de petits enfants dans l'exercice de son art barbare? des dieux qui permettent à une secte qui détruit leur culte, de se propager pendant trois cent soixante-cinq ans, par une patience inaltérable, au milieu des plus violentes persécutions? Quel est donc celui de leurs dieux qu'un si grand crime a pu porter ou contraindre à souffrir tout cela? car ce n'est point à un démon, mais à un dieu qu'ils font dire que Pierre a répandu cette loi par l'art de la magie : dieu vraiment digne de ceux qui refusent d'adorer Jésus-Christ.

» A ces raisons, je pourrais en ajouter beaucoup d'autres, si le terme si vainement fixé au christianisme et si sottement attendu, n'était pas depuis long-temps écoulé;

le Christ avait enseigné à saint Pierre l'art de la magie. S. August. Serm. de Temp.

car si les trois cent soixante-cinq ans prédits par cet oracle sont déjà passés... Que faut-il de plus pour en prouver la fausseté (1)? »

De l'an 399 à l'an 410.

Lois sévères d'Honorius contre le paganisme, que soutiennent encore les patriciens et les philosophes

IX. En effet, le terme fixé par les théurges aux progrès du christianisme était déjà passé lorsque l'empereur Honorius ordonna, par des lois expresses, de renverser dans ses états, tous les restes, toutes les cérémonies de l'ancien culte (2). Des coups si redoublés pouvaient abattre les temples et les autels; mais le paganisme restait encore dans les souvenirs de la patrie, dans les mœurs nationales; l'orgueil patriotique et le philosophisme firent cause commune avec lui, unirent leurs intérêts à ses intérêts, et résistèrent ensemble à la religion chrétienne; les grands de l'empire ouvraient leurs palais ou du moins leurs cœurs à des dieux chassés de leurs temples. Ils formèrent un parti si puissant, si nombreux, si uni, que l'Eglise faisait des réjouissances publiques pour la conversion de l'un d'entr'eux. Ainsi lorsque saint Paulin, cédant à ses propres convictions et à la grâce divine, fit une profession publique du christianisme, toute la chrétienté triompha d'une sainte joie; tous les grands hommes de l'Eglise voulurent féliciter le nouveau disciple de Jésus-Christ du courage avec lequel il avait brisé

(1) S. August. de Civit. Dei, l. XVIII, cc. 53-54.
(2) Cod. Theodos. l. XV de Pagan.

les liens qui l'enchaînaient au paganisme (1). Au contraire, les proches, les amis, les coreligionnaires de Paulin, après l'avoir vainement supplié de ne pas déshonorer son sang et sa famille par une si basse apostasie, le vouèrent à leur indignation et à leur haine. Ausone, rhéteur, bel esprit, poète et philosophe, lui reprocha sa conversion avec une amertume qui allait jusqu'à l'injure. L'exemple de saint Paulin trouva des imitateurs, sans doute; mais la presque totalité des patriciens restèrent attachés aux erreurs de leurs pères : l'ambition et l'orgueil étaient les motifs véritables de la préférence qu'ils leur donnaient sur la religion chrétienne; mais ils cachaient sous les sophismes de l'Eclectisme des raisons si peu dignes d'hommes judicieux. Un seul exemple suffira pour éclaircir et prouver ce que nous avançons.

Volusien. Volusien, issu d'une illustre famille de Rome, était retenu dans le paganisme par l'orgueil de sa naissance, et attaché aux doctrines de l'Éclectisme, par amour pour ses préjugés. Il vénérait Apollonius de Thyane, Apulée et les autres héros que cette secte opposait à Jésus-Christ et aux plus célèbres de ses disciples. Volusien ayant été nommé proconsul d'Afrique, vers l'an 412,

(1) S. Ambros. Epist. 30.—S. August. Epist. 32. — Hieronym. Epist. ad Paul.

saint Augustin, alors évêque d'Hippone, entreprit de le gagner au christianisme ; la mère du jeune romain et le comte Marcellin, l'un et l'autre chrétiens fervents, favorisaient son pieux projet. Le saint docteur ouvrit donc une correspondance avec Volusien : dans une première lettre, il lui témoigne un attachement sincère et l'intérêt le plus vif pour tout ce qui le regarde, mais surtout pour son salut éternel ; il l'exhorte ensuite à s'instruire de la religion chrétienne, non dans les conversations païennes, mais dans l'Ecriture sainte en général, et en particulier dans les Epîtres des saints apôtres, et lui recommande de lui adresser les difficultés que pourrait lui offrir cette lecture. Volusien, déjà prévenu en faveur du grand évêque d'Hippone par la réputation que lui avaient acquise son génie, son savoir et ses vertus, conçut pour lui de l'estime et du respect, après avoir lu une lettre si bienveillante. Il se hâta de répondre à saint Augustin et proposa à sa sagesse quelques-unes des objections que le matérialisme païen avait coutume d'élever contre le mystère de l'Incarnation (1). Comme tous les autres philosophes de sa secte, il voulait raisonner sur des vérités qu'il faut croire. Mais il se garda

(1) Epist. Volus. ad S. Aug. quæ est 135.

ne sauriez rien faire de plus avantageux à l'Eglise, par le temps qui court (1). »

Les vœux du vertueux tribun furent satisfaits. Saint Augustin adressa une longue lettre à Volusien, dans laquelle il répondait aux difficultés du proconsul, sans toucher celles que Marcellin lui avait révélées, afin de ne pas compromettre par une imprudence le succès de son entreprise; mais il en écrivit à Marcellin lui-même une solution complète, dont il lui recommandait de se servir dans ses disputes privées avec Volusien, ou avec ses amis (2). Le saint docteur attachait à ces difficultés une importance d'autant plus grande qu'elles entretenaient les païens dans leurs erreurs, ou bien qu'ils s'en prévalaient pour justifier leur obstination dans leurs préjugés. L'aristocratie romaine était décidée à ne pas embrasser une religion qui changeait les institutions et la politique de ses pères; et afin de donner à sa résistance un air de raison, elle s'engagea dans l'Éclectisme, à la suite du fameux Symmaque : elle n'attaqua ni la morale, ni les dogmes de la religion chrétienne; mais, comme les éclectiques de son temps, elle allégua des difficultés tirées des mystères de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption; elle prétendit que

(1) Epist. Marcell. ad Aug. quæ est 136.
(2) S. August. Epist. ad Marcell. 137.

le paganisme avait produit des hommes aussi sages, aussi merveilleux que Jésus-Christ; que le christianisme n'entraînait avec lui que des calamités; enfin, découvrant le fond de sa pensée, elle ajoutait que la nouvelle religion était incompatible avec la république romaine : c'était à cette seule difficulté que se réduisaient toutes les objections. Quelque triomphantes que fussent les réfutations des docteurs de l'Eglise, elles n'étaient jamais assez persuasives pour vaincre des préjugés si profondément enracinés. Il ne fallait rien moins, pour les extirper, qu'un bouleversement général dans l'empire et un entier renouvellement de la société.

Les temps étaient venus où la Providence devait opérer sur la terre ces grands évènements : des hordes de guerriers impitoyables accourent du nord sur les terres romaines, fondent sur la ville éternelle, exercent sur elle la vengeance que réclamait le sang des martyrs. Alaric, déjà si redoutable à l'empire et si funeste au culte des dieux, s'empare de Rome, la saccage, la dépouille de tous ses ornements, lui arrache son luxe et sa magnificence, superbes fruits d'un brigandage de plus de dix siècles. Mais respectant le Dieu dont il accomplit les ordres, peut-être sans le savoir, il épargne les basiliques des Apôtres auxquelles il accorde encore le privilége de sauver tous ceux qui se réfugiaient dans leur enceinte. Le sac de Rome fit évanouir le prestige de son nom et

Sac de Rome par Alaric.

apprit à d'autres barbares qu'on pouvait impunément châtier son antique fierté ; d'autres invasions suivirent celle d'Alaric: de nouvelles hordes vinrent tour-à-tour outrager une cité qui s'était si long-temps arrogé l'empire du monde. En même temps, des armées innombrables se répandaient dans les provinces, y mettaient tout à feu et à sang, et ne laissaient sur leur passage que des ruines et la désolation. Tant de désastres, loin de corriger les partisans du paganisme qui avaient survécu à leur patrie, les jetèrent au contraire dans un désespoir d'autant plus furieux qu'ils voyaient les anciennes institutions plus voisines de leur destruction; ils accusèrent la religion chrétienne d'être la cause de toutes leurs calamités, d'avoir appelé les barbares du nord sur Rome et sur les provinces. De tous les coins de l'empire s'élevèrent des malédictions, des anathèmes contre le christianisme. La voix imposante d'Augustin vint bientôt dominer tous ces cris de fureur. Du haut de la chaire de vérité, il déplora ces désastres, mais il en montra la cause véritable dans la justice divine (1).

Calomnies et désespoir des païens.

S. Augustin écrit son grand ouvrage *De la Cité de Dieu.*

Ce grand homme entreprit alors un ouvrage incomparable, qui sera à jamais un des plus beaux monuments élevés à la gloire du christianisme. Il se proposa d'établir la vérité de la religion chrétienne, qu'il appela *Cité de*

(1) S. August. Serm. 81.

*Dieu*, sur les ruines du paganisme auquel il donna le nom de *Cité du monde* (1). Dans les premiers livres de ce grand ouvrage, Augustin montre aux païens l'injustice de leurs calomnies et de leurs reproches, leur révèle les décrets de la Providence, la justice de ses vengeances, et leur apprend à s'y résigner (2). Dans les livres suivants, le saint docteur combat surtout le paganisme philosophique; et, comme les néo-platoniciens ou les éclectiques étaient les principaux auteurs de ce nouveau système de religion et les plus ardents à le faire prévaloir, il les attaque et les réfute dans toute la suite de l'ouvrage. Il confond leur sagesse prétendue par le spectacle même de leurs erreurs : ainsi, il les convainc de soutenir 1° qu'il faut adorer plusieurs dieux (3), et leur offrir à tous des sacrifices; 2° que les démons étaient eux-mêmes des divinités (4), et que, par conséquent, ils étaient dignes des honneurs divins; 3° que pour se rendre favorables les dieux supérieurs, il fallait recourir à l'intercession des inférieurs (5); 4° que les démons étaient les médiateurs entre les hommes et les dieux, et

(1) S. August. De Civit.
(2) S. August. ibid. l. I, II, III, IV, V.
(3) S. August. de Civit. Dei, l. VIII, c. 12 et seq.
(4) Ibid. c. 15-16-17.
(5) Ibid. c. 18-19.

les interprètes des volontés divines (1); 5° qu'après cette vie, les âmes devenaient elles-mêmes des démons (2); 6° que la théurgie était le moyen le plus efficace de purifier l'âme (3); 7° que les âmes des hommes passaient dans les corps des brutes, selon Platon, ou dans d'autres corps humains d'après Porphyre, à qui l'opinion du maître avait paru sans doute trop ridicule (4); 8° que l'âme humaine était co-éternelle à Dieu (5); 9° qu'après une certaine révolution de siècles, les mêmes événements recommençaient le même cours, avec les mêmes circonstances de temps, de lieux, de personnes (6); 10 que les âmes humaines, après avoir joui quelque temps de la félicité souveraine, devaient à une époque donnée retourner sur la terre à toutes leurs anciennes misères (7); 11° que le corps de l'homme était l'œuvre des anges et non de l'Etre suprême (8); 12° qu'ils regardaient comme impossible et absurde l'immortelle incorruptibilité des corps (9). Saint Augustin reproche encore aux éclecti-

(1) S. August. De Civ. Dei, l. VIII, c. 2.—Lib. IX passim.
(2) Lib. IX, c. 11.
(3) Lib. X, c. 10.
(4) Ibid. c. 30.
(5) Ibid. c. 31.
(6) ib. XII, c. 13.
(7) Ibid. c. 20.
(8) Ibid. c. 26.
(9) Lib. XIII, cc. 17 19 et lib. XXII, cc. 4-5-12-15 et seq.

ques d'autres extravagances que renfermait leur système de religion et qu'il bat également en ruines avec autant d'éloquence que de solidité. Ce grand docteur, il est vrai, témoigne moins de mépris pour les néo-platoniciens que pour les autres sectes, mais ces philosophes ne dûrent pas avoir lieu de s'applaudir de la raison qu'il en donne : « Au reste, dit-il, quand j'avoue que les néo-platoniciens ont quelque chose de bon, je parle relatiment à d'autres philosophes d'une pire espèce, à ceux, par exemple, qui prétendent que tout l'homme périt avec le corps; sous ce rapport, les platoniciens méritent la préférence, car ils se sont plus rapprochés de la vérité, quoiqu'ils s'en soient tenus bien éloignés (1). Et comme si notre saint docteur eut craint que ces reproches, ou si l'on veut, ces éloges ne fussent trop flatteurs pour de si misérables adversaires et n'exprimassent pas assez bien ses véritables sentiments à leur égard, il les rétracte ensuite, ou les réduit à leur juste valeur. « Je ne devais point, dit-il, donner de pareilles louanges à des impies contre les erreurs desquels il faut toujours défendre la religion. *Laus quoque ipsa quâ Platonem et Platonicos philosophos tantùm extuli quantùm impios homines non oportuit, non immeritò mihi displicuit; præsertim*

(1) S. Aug. Serm. de Temp. 139.—Baltus, Défense des SS. PP. l. VII, c. 7.

*contra quorum errores magnos defendenda est christiana doctrina* (1). Bien plus, c'est sur eux en particulier qu'il fait retomber le reproche humiliant adressé par l'Esprit saint à tous les faux sages de ce monde. « Voilà, ajoute saint Augustin, en réfutant leur dogme ridicule de la métempsycose, voilà ce qu'ont enseigné ces fameux philosophes dont l'Ecriture a dit : Dieu a montré que la sagesse du monde n'est que folie (2). » Au reste, si le grand évêque d'Hippone trouvait quelque chose d'estimable dans le système des néo-platoniciens en les comparant aux épicuriens et aux pyrrhonniens, il les traitait avec le dernier mépris lorsqu'il considérait en eux l'arrogance avec laquelle ils prétendaient égaler ou préférer leur système à notre sublime religion, faire marcher leurs coryphées, sinon les maîtres, au moins les égaux de la Vérité incarnée : « Jésus-Christ, s'écrie-t-il, la sagesse de Dieu, est descendu sur la terre : *Venit Dominus Christus, sapientia Dei* : le tonnerre gronde dans les airs, que les reptiles des marais se taisent : *Cœlum tonat, ranæ taceant* (3).

Ce que dit saint Augustin de Jésus-Christ, nous pouvons le lui appliquer à lui-même. Autour de lui s'agi-

(1) S. Aug. Retract. l. I.
(2) Serm. de Temp.
(3) S. August. Serm. de Temp. 139.

taient toutes les erreurs de son temps qu'il terrassait avec la même facilité, pour établir sur leur ruine le règne de la vérité. Tantôt, lumière douce et éclatante, il fait briller la vérité aux yeux des fidèles ou éclaire ces païens honnêtes qui, comme Longinien (1), retenus dans l'ancien culte par la force de l'habitude, des préjugés et de leurs principes philosophiques, respectent néanmoins la religion de Jésus-Christ; tantôt foudre d'éloquence, il accable ces esprits-forts qui, comme Maxime de Madaure (2), attachés à leurs erreurs par vanité, dédaignent la religion chrétienne, parce qu'elle exige le sacrifice de leur orgueil et de leurs passions. Toujours la vérité trouve dans cet admirable génie un organe digne d'elle, un interprète intime et fidèle.

X. Tandis que saint Augustin confondait en Occident la vanité du néo-platonisme et l'orgueil de l'aristocratie, un autre adversaire redoutable combattait l'Éclectisme alexandrin au centre de sa domination. Saint Cyrille soutenait dans Alexandrie l'honneur de la religion contre les philosophistes et les sectaires auxquels il était continuellement en butte.

De l'an 410 à l'an 415.

Ecole d'Hypatie à Alexandrie.

La fameuse Hypatie donnait, dans cette ville, à l'é-

(1) Epist. Longin. ad D. August. et D. Aug. ad Longin 233-234-235.
(2) Epist. Maxim. Madaur. int. Epist. D. August. XVI et Epist. D. August. ad Maxim. Madaur. XVII.

cole plotinienne, une célébrité dont les païens s'enorgueillissaient et se prévalaient même souvent pour insulter la religion chrétienne. Hypatie, fille de Théon, membre du musée d'Alexandrie, fut appliquée dès son enfance, par son père, à l'étude des mathématiques et de la philosophie d'Aristote et de Platon. Les dispositions naturelles qu'elle apportait à cette étude, favorisées par un travail assidu et par un commerce habituel avec des mathématiciens et des philosophes, la placèrent bientôt au premier rang parmi les éclectiques de son temps. L'admiration que les néo-platoniciens de tous les pays avaient conçue pour les philosophes de l'antiquité, les appelait à Athènes où ces fameux sages avaient jadis tenu leurs écoles. C'était une espèce de pélérinage que devaient faire tous ceux qui tenaient au nom et à la qualité de philosophes. Ce voyage, écrivait Synésius (1) à son frère, aura pour moi le double avantage de

(1) Synes. Epist. LIV.

Synésius, éclectique honnête avant d'être élevé à l'épiscopat, fut un des plus célèbres disciples de la savante Hypatie. Sa vie tranquille, sa probité, ses talents et ses connaissances lui attirèrent l'estime des habitants de Ptolémaïs, qui voulurent l'avoir pour évêque. « Mais Synésius, pénétré d'une véritable douleur à cette nouvelle, déclara que, n'étant nullement préparé au sacerdoce et ayant jusqu alors mené une vie toute différente, il se sentait indigne, à tous égards, d'une charge si haute et si dfficile, d'autant qu'il n'avait point l'intention de quitter sa femme, et qu'il n'était pas d'accord

faire diversion à mes maux et de m'exempter de la vénération forcée qu'il faut accorder à ceux qui ont vu cette ville. Il est vrai qu'ils n'en reviennent pas plus éloquents, qu'ils n'entendent pas mieux que nous Aristote et Platon ; mais ils se regardent comme des demi-dieux et nous prennent pour des mulets, parce qu'ils ont vu et l'Académie et le Lycée et les traces du Pécile. » Hypatie ne pouvait donc pas se dispenser d'entreprendre ce voyage ; elle le fit et en revint avec les mêmes droits

sur tous les articles de la foi chrétienne. En effet, il admettait, disait-il, la préexistence des âmes, la durée éternelle du monde, et il avait, au sujet de la résurrection, des notions bien différentes de celles du peuple chrétien. Synésius, comme on le voit, flottait alors entre le platonisme et le christianisme ; mais la sincérité de ses recherches l'avait conduit très-près de la vérité. Lors donc que le patriarche Théophile eut approuvé sa nomination, il reçut en même temps, il est vrai, le baptême et la consécration épiscopale, mais il resta encore au moins sept mois loin de Ptolémaïs, pour s'initier à l'esprit et aux devoirs de sa dignité. La grâce de Dieu l'éclaira ; il devint un évêque zélé et fidèle, et il enseigna à son tour, dans la suite, le philosophe Evagrius, arrêté par les mêmes difficultés sur la résurrection et sur la fin du monde, qui l'avaient égaré lui-même au commencement. » ( M. Dœllinger, Origines du christianisme, trad. par M. Léon Boré, tom. II, p. 78 et suiv.) Consulter sur Synésius, Maleville, Hist. critiq. de l'Eclect. tom. I, art. XI.—M. Weis, Biogr. univers. art. SYNÉSIUS.—Ceillier, Hist. des aut. sacrés, tom. X, p. 496 et suiv.—Tillemont, Hist. ecclés.—Orsi, Istoria eccles. l. XXV, § 53 et suiv., mais surtout les savantes et judicieuses *Etudes sur la vie et les écrits de Synésius*, dont M. Collombet a fait précéder sa belle *Traduction des Hymnes* du même auteur.

à l'admiration publique. Les admirateurs ne lui manquèrent pas : ils l'élevèrent même au-dessus de tout ce que l'antiquité avait produit de plus sage. Sa réputation jeta sur sa secte un éclat que ne lui donnèrent jamais ni Plotin ni Porphyre. On accourait de toutes les parties de l'Egypte et des provinces voisines pour voir et entendre une fille revêtue du manteau philosophique; car Hypatie ne rougissait pas de paraître en public et de donner ses leçons avec les livrées des philosophes et toutes les marques extérieures de sa profession. La douceur de sa voix, le charme de son élocution, l'intérêt qu'elle savait attacher à ses paroles, semblaient donner un nouveau prix à ses discours et lui attiraient plus d'auditeurs que le désir de la science ou l'amour de la sagesse. Les succès de l'enseignement d'Hypatie firent reluire pour Alexandrie les temps où cette ville voyait avec orgueil toutes les sectes installer dans ses murs leur siége principal; mais l'affluence prodigieuse d'auditeurs qui accouraient autour de la chaire de cette femme philosophe, alimentait ces dissensions funestes qui partageaient les Alexandrins en plusieurs partis. La jactance des païens et des sophistes augmenta avec le crédit que la fille de Théon donnait au paganisme et à l'école plotinienne; et les chrétiens, quoique plus nombreux, eurent souvent à essuyer des avanies de la part des païens ou des Juifs qui faisaient ordinairement cause

commune avec les premiers, quand il s'agissait d'opprimer la religion. De son côté, le peuple chrétien d'Alexandrie ne souffrit pas toujours patiemment de si indignes traitements. Une terrible fermentation régnait dans les esprits et la plus légère circonstance pouvait amener de funestes conflits ; c'est en effet ce qui arriva (1).

Saint Cyrille, alors patriarche d'Alexandrie, ne pouvait pas rester étranger au sort du troupeau confié à ses soins. Les lois donnaient aux patriarches de cette ville des pouvoirs fort étendus dans toutes les causes où la religion se trouvait intéressée. Saint Cyrille, que dévorait le zèle pour la maison de Dieu, usait de ses droits avec beaucoup de vigueur toutes les fois que l'exigeait l'honneur de l'Eglise. Oreste, préfet d'Egypte, homme hautain, violent et avide d'honneurs, ne dissimulait point la jalousie que lui causait l'autorité du patriarche. Les juifs, toujours attentifs à saisir l'occasion d'inquiéter ou de persécuter les chrétiens, s'efforcèrent d'entretenir une désunion aussi funeste à l'État qu'à la religion. Un jour donc que le peuple était rassemblé au théâtre pour entendre la lecture d'un règlement émané du gou-

(1) Socr. Hist. eccl. l. VII, c. 15.—Cave, Hist. littér. art. CYRILLUS. —Tillemont, Hist. ecclés. tom. XIV, p. 274 et suiv. — Acta sanctor. 28 januar. — Orsi, Istoria eccles. lib. XXV, § 94. Ce point d'histoire est bien discuté dans les Mémoires de Desmolets, tom. V, p. 169 et suiv.

verneur, des juifs aperçurent dans la foule Hiérax, catéchiste de l'église d'Alexandrie ; aussitôt ils se mirent à crier que c'était un espion chargé par Cyrille de contrôler les actes et les paroles d'Oreste. Le gouverneur n'était point fâché d'avoir l'occasion de mortifier le saint patriarche ; il crut ou feignit de croire la vérité de cette accusation, fit saisir Hiérax et ordonna de le châtier en plein théâtre. Saint Cyrille, informé d'un traitement si brutal et non moins injurieux à toute son Eglise qu'à Hiérax lui-même, manda les principaux d'entre les juifs et les menaça d'exercer contre eux toute la rigueur des lois, s'ils ne cessaient enfin de maltraiter les catholiques. Loin de réprimer la haine des juifs, les menaces de saint Cyrille ne servirent au contraire qu'à l'enflammer. Ils tramèrent dès lors contre les chrétiens un horrible complot, qu'ils ne tardèrent pas d'exécuter. A un signal convenu, ils se répandirent, pendant la nuit, dans les rues et allèrent de tous côtés jeter l'alarme parmi les catholiques, en criant que le feu était à l'église. Ce manége eut tout l'effet qu'ils s'en étaient promis : les catholiques accoururent en foule à l'église pour éteindre l'incendie ; mais ils coururent à la mort : des juifs, munis de toutes sortes d'armes, se jetèrent en furieux sur les fidèles et les massacrèrent de guet-à-pens ; en peu de moments, les rues et les places publiques furent pleines de sang et de carnage. Lorsque le jour eut éclairé cet

affreux spectacle, saint Cyrille ne garda plus de ménagements, il chassa les juifs d'une ville où ils avaient si souvent commis de semblables cruautés. La nécessité avait forcé le saint patriarche d'user d'un droit qu'il tenait des empereurs; Oreste, au contraire, prétendit qu'en mettant fin à tant de désordres par un coup de vigueur dont lui-même n'eût pas été capable, saint Cyrille avait empiété sur ses droits, et dès-lors rompant ouvertement avec lui, il lui jura une haine implacable. Le saint, aussi ferme que le gouverneur était hautain, ne révoqua point un ordre que les circonstances lui avaient arraché et que le caractère séditieux et la haine des juifs alexandrins contre les chrétiens auraient infailliblement nécessité de nouveau. Cependant comme à une fermeté inébranlable, il joignait une humilité tout évangélique, il tenta plusieurs fois d'en venir à un accommodement satisfaisant, et ne fit pas difficulté de prendre l'initiative en lui proposant tous les moyens que pouvaient lui permettre son rang, sa dignité, l'honneur de son Église. Mais l'orgueilleux Oreste persista toujours dans cette ignoble opiniâtreté; et, plus d'une fois, pour satisfaire sa basse jalousie, il s'opposa au zèle de saint Cyrille : quoiqu'il tînt à passer pour chrétien, il affichait le plus profond mépris pour les catholiques, et dans toutes les rencontres, il affectait de favoriser les païens. Les plus nobles d'entre eux lui faisaient souvent des visites qu'il s'em-

pressait de leur rendre. Et comme Hypatie était le personnage le plus influent du paganisme et le représentant d'une secte rivale du christianisme, le gouverneur sembla s'efforcer d'augmenter encore l'influence de cette fille éclectique et d'autoriser par sa connivence tout le mal qu'elle faisait à la religion : aussi Oreste et Hypatie se rendaient-ils mutuellement des visites presque journalières. Les procédés évidemment hostiles du gouverneur et le crédit dont Hypatie jouissait auprès de lui irritèrent le peuple chrétien d'Alexandrie et lui firent croire que cette fille fomentait la haine du gouverneur contre

Mort d'Hypatie.

le patriarche. Dans cette persuasion, le peuple, d'autant plus terrible qu'il est aveugle dans ses vengeances, se porta aux derniers excès ; des rassemblements se formèrent, on parcourut la ville en poussant des cris de mort; une de ces bandes était commandée par un certain Pierre qui exerçait dans l'église d'Alexandrie les fonctions de Lecteur, mais dont la conduite peu exemplaire lui avait souvent attiré les reproches de ses supérieurs; or, cet homme ayant un jour rencontré Hypatie dans une des rues de la ville, excita sa troupe à venger sur elle l'honneur de l'Église et du patriarche si indignement outragé par Oreste et par les païens; ces forcenés l'arrachèrent de son char, la traînèrent violemment à une église dite la Césarée; là, ils la mirent en pièces, sans égard ni pour l'humanité, ni pour la sainteté du lieu, et contre les préceptes d'une

religion qu'ils prétendaient venger; ils portèrent ensuite ses restes sanglants sur la place nommée Cinaron, où ils les réduisirent en cendres (1). Cette horrible scène affligea tous les gens de bien, mais surtout saint Cyrille, qui regardait une vengence si lâche et si barbare comme une insulte faite à une religion de paix et de charité, et comme une tache imprimée à son Église. Il prévoyait en outre que ce déplorable évènement faisait évanouir peut-être pour toujours l'espoir de vaincre enfin l'opiniâtre dépit du gouverneur, et allait perpétuer dans cette malheureuse cité les haines, les dissensions entre les divers partis.

(1) Socr. Hist. eccles. l. VII, c. 15.

Ce triste accident présentait à l'impiété une occasion trop favorable de calomnier l'Eglise et ses ministres, pour qu'elle la laissât échapper. L'impiété ne s'est point manqué à elle-même : elle a donc accusé saint Cyrille d'avoir commandé le massacre de la malheureuse Hypatie. Damascius dans les temps anciens, Toland dans les temps modernes, et leurs copistes, pour ne pas faire un saint de l'illustre patriarche d'Alexandrie, en ont fait un tigre. Ils ont calomnié ; on ne doit point s'en étonner : ils ont fait leur métier.

Les Bollandistes, Cave, Tillemont, Orsi, Goujet, Ceillier (l. c.) et plusieurs autres ont réfuté ces odieuses et absurdes imputations.

Hypatie avait composé plusieurs ouvrages qui ont péri dans l'incendie de la bibliotheque d'Alexandrie : on ne connaît plus que les titres de quelques-uns : c'étaient un *Commentaire* sur Diophante, un *Canon astronomique* et un *Commentaire sur les coniques* d'Apollonius de Perge.

On peut consulter sur Hypatie, outre les auteurs déjà cités, Ménage, Histor. mulier philos. p. 52 et suiv.—Biblioth. german. tom. III, Weis, Biograp. univ. art. HYPATIA.

La mort d'Hypatie porta un coup funeste à l'Éclectisme alexandrin; de ses nombreux disciples, aucun ne fut capable de la remplacer; mais au moment même où elle était précipitée de la scène, Plutarque ouvrait à Athènes une autre école où la superstition et la philosophie recrutèrent leurs derniers défenseurs. Il nous reste donc à observer les mouvements de ces nouveaux adversaires et à raconter les incroyables efforts qu'ils firent pour rendre la vie au paganisme expirant.

# HISTOIRE

DE

# L'ÉCLECTISME ALEXANDRIN.

## LIVRE SIXIÈME.

DEPUIS LA MORT D'HYPATIE, EN 415, JUSQU'A L'EXTINCTION DE L'ÉCLECTISME, VERS L'AN 533.



I. A mesure que les temples des dieux croulaient dans toutes les parties de l'empire, le paganisme perdait ce prestige qui lui conservait encore un si grand nombre de partisans; avec les marques, avec les signes extérieurs de l'ancien culte, disparaissaient peu à peu les préjugés

Plutarque établit son école à Athènes, vers le commencement du cinquième siècle.

et les habitudes du peuple païen. Dès lors, la tâche que s'était imposée l'Éclectisme lui devenait plus difficile et exigeait de lui de nouveaux efforts, de nouvelles tentatives. Deux moyens lui étaient surtout nécessaires : reconquérir la considération que perdait chaque jour le paganisme et le faire remonter sur le trône. Les dieux du polythéisme, Jupiter, Vénus et les autres étaient désormais relégués parmi les fables, et la fiction seule pouvait rappeler leurs noms et leur histoire; il eût donc été imprudent de vouloir réhabiliter ces antiques divinités. Aussi depuis long-temps les éclectiques ne les soutenaient que comme des êtres allégoriques. Ceux du cinquième siècle furent encore obligés de modifier le système de leurs prédécesseurs et de l'accommoder davantage aux idées régnantes. Mais ils furent plus féconds en prodiges; ils firent des actes de vertu plus brillants et plus étudiés; ils prodiguèrent des éloges plus pompeux aux sages que vénérait la philosophie, et en particulier aux héros de l'Éclectisme; et c'est ainsi qu'ils prétendaient rendre au paganisme la considération qu'il avait perdue pour jamais. Ils tentèrent même plusieurs fois de lui conquérir la puissance souveraine dont il avait besoin pour se rétablir : ils organisèrent des conjurations, des complots que l'imprudence des meneurs ou la vigilance de l'autorité fit toujours avorter; en sorte que

l'école éclectique d'Athènes ne forma guère que des théurges et des séditieux (1).

Plutarque, fils de Nestorius et fondateur de cette école, avait toutes les qualités nécessaires pour lui donner de l'éclat : une parfaite connaissance de son système, une étonnante facilité d'élocution, le talent de la persuasion, une grande habileté dans les sciences occultes semblaient lui garantir un succès complet. En effet, une foule de disciples accouraient aux leçons du *grand* philosophe et les jours de Platon semblaient reluire sur Athènes (2). Ils accoururent encore en plus grand nombre, lorsque la réputation de Plutarque, parvenue à Alexandrie, au moment où l'infortunée Hypatie y succombait à une affreuse vengeance, donna aux auditeurs de cette fille philosophe, l'espoir de retrouver sa science et sa sagesse dans l'illustre éclectique d'Athènes.

Ses disciples les plus fidèles, Plutarque les trouvait dans sa famille : Hierius apporta, dit-on, de telles dispositions aux leçons de son père, que dès sa jeunesse il Hiérius.

(1) Platon, dit Gibbon, aurait rougi de la reconnaître.... Ceux qui la composaient se livraient à une secrète aversion pour le gouvernement de l'Eglise et de l'Etat, dont la vigueur menaçait toujours leurs têtes. — Hist. de la décad. de l'emp. rom. c. 40.

(2) Marin. in vit. Procli, c. 72 — Damascius, in vit. Isidori apud Photium. Cod. 242.

Asclépigénie.

le surpassa dans les sciences magiques (1). Asclépigénie, fille de Plutarque, ne le cédait point à son frère; elle montra même plus d'aptitude à l'enthousiasme théurgique; c'est pourquoi son père lui confia le dépôt des mystères et des traditions de son école; et elle fut l'oracle de la secte, jusqu'à ce que Proclus eût été gratifié d'un si précieux héritage. Asclépigénie épousa dans la suite un certain Théogène, fanatique platonicien, que Marin combla de pompeux éloges.

Dans la première moitié du cinquième siècle.

Hiéroclès.

II. Parmi les nombreux disciples que la réputation de Plutarque attira d'Egypte en Attique, se trouvaient Hiéroclès et Syrianus; celui-ci succéda à Plutarque; mais Hiéroclès retourna dans sa patrie, où il releva, par son fanatisme et son habileté, la philosophie éclectique de l'abaissement dans lequel elle était tombée depuis la mort d'Hypatie; il sut rallier à lui tous les débris de l'école de cette fille célèbre et en former contre saint Cyrille un parti, sinon redoutable, au moins turbulent et tracassier.

(1) Damascius raconte de ce magicien un trait qui avertit le lecteur de se méfier des louanges si libéralement prodiguées par cet écrivain : « La tête de Hiérius, dit-il, avait la forme et la grosseur d'un pois chiche; mais sa voix était si forte, que les voix réunies de plusieurs milliers d'hommes n'auraient pu l'égaler. » Il faut avoir plus que du courage pour avancer de pareilles niaiseries. (Damasc. apud Phot. l. c.).

Des éclectiques ont comblé Hiéroclès des éloges les plus pompeux; et si les louanges des méchants et des imposteurs sont, pour les amis de la vérité, des motifs de suspecter les bonnes qualités de celui qui en est l'objet, jamais homme ne mérita moins leur estime et leur admiration que le sophiste dont nous traçons l'histoire.

Hieroclès, [qu'on s'est plu à nommer, de son temps et même du nôtre, un homme d'une vertu sans reproche, d'une science profonde, d'une éloquence divine, d'une constance au dessus de toute épreuve, d'une grandeur d'âme qui maîtrisait la fortune (1), Hiéroclès, disons-nous, était sans contredit, à cette époque, le partisan le plus furieux de l'ancien culte, l'ennemi le plus acharné du christianisme. Ses confrères mettaient dans leurs attaques une certaine prudence qui les préservait souvent des rigueurs des lois; mais Hiéroclès frondait les lois et l'autorité; il insultait les magistrats et dédaignait leurs décisions. Son impudence lui coûta cher : étant venu à Constantinople, on ne sait pour quelles affaires, il s'y laissa aller, contre un gouvernement chrétien, à une de ces incartades qui lui étaient si ordinaires. Hiéroclès fut donc traduit en jugement et condamné

(1) Damasc. ap. Phot. l. cit. — M. Clavier, Biograph. univers. art. HIÉROCLÈS.

à un châtiment honteux ; il fut battu de verges et chassé de la ville (1).

C'est à ce simple exposé que se réduit la narration emphatique de Damascius. Il nous le représente comme la victime innocente de l'iniquité de ceux qui gouvernaient (2). « On le jeta dans les fers, dit-il ; on le conduisit ensuite devant les juges : ceux-ci le livrèrent à six licteurs barbares, qui le déchirèrent à coups de verges. Mais Hiéroclès, loin de céder à la douleur, remplit sans s'émouvoir le creux de sa main du sang qui coulait de ses plaies, et le jetant au visage du juge, il lui appliqua ce vers d'homère :

Tu dévores ma chair, Cyclope, bois mon sang (3). »

Que Hiéroclès ait pu pousser jusqu'à ce point l'effronterie philosophique, nous n'en sommes point surpris ; mais il nous faudrait un autre témoignage que celui de Damascius, pour nous persuader que des magistrats, lors même qu'ils n'eussent pas été chrétiens, aient pu

(1) Id. ibid.

(2) τοῖς κρατοῦσι. C'était la formule dont se servaient les écrivains éclectiques pour désigner les dépositaires de l'autorité. Voir H. de Valois, Annotat. in Euseb. His. eccl. l. IV, c. 7. — p. 56 (édit. Amstelod.)

(3) Odyss. c. α, v. 347.

condamner un homme à une peine si rigoureuse, pour avoir le plaisir de le voir souffrir. Ce qui nous étonne davantage, c'est que, connaissant le caractère de ce perturbateur, on lui ait permis d'aller de nouveau débiter ses leçons à Alexandrie (1).

Ecrits et doctrine de Hiéroclès.

Dacier, admirateur outré de Hiéroclès et de tous les philosophes dont il a traduit les œuvres, regarde celui-ci comme l'auteur des ouvrages suivants (2) :

1° Un *Traité de la Providence, du Destin et de l'accord du libre arbitre avec la providence divine.* A défaut d'autres preuves, cet ouvrage suffirait pour montrer que la doctrine de son auteur était celle de l'éclectisme : il s'efforce de réfuter tous ceux qui soutenaient que Platon et Aristote n'étaient point d'accord sur divers points de philosophie, et de concilier les opinions de ces deux philosophes, non-seulement sur la providence, mais encore sur l'immortalité de l'âme et sur le monde. Car les éclectiques n'avaient pas encore pu répondre à l'argument invincible que les docteurs chrétiens tiraient en faveur de leur cause, du nombre et de la diversité d'opinions

(1) Baltus, Jugement des SS. Pères sur la morale de la philosophie païenne. 3e part. p. 497 et suiv. — Tillemont, Mém. eccl. t. V, p. 605 et suiv.

(2) Schoëll, Hist. de la littér. grecq. prof. c. 92. — Dacier, Vie de Hiéroclès.

qui partageaint les écoles et les philosophes sur une même question. Hiéroclès ne fut pas plus heureux que ses prédecesseurs; il commenta, il interpréta, il tordit le sens à son gré; mais l'argument resta dans toute sa force.

Peu content de vouloir accorder ensemble Aristote et Platon, Hiéroclès entreprend, dans le même ouvrage, de rendre le même service à Orphée, Hermès, Homère, aux oracles, aux hiérophantes, il emprunte aux uns et aux autres des maximes, des sentences, qu'il encadre bien ou mal dans son système, et cet amalgame, ainsi façonné, il ne craint pas de le présenter comme la doctrine unanime des théologiens du paganisme (1).

2° L'intention de Hiéroclès est plus évidente encore dans son *Commentaire sur les vers dorés de Pythagore*. Ce fameux recueil que les néo-platoniciens ont été justement soupçonnés d'avoir attribué à Pythagore, après l'avoir composé eux-mêmes d'après les idées plus saines, répandues par le christianisme, paraît avoir été encore modifié par Hiéroclès, qui, vivant dans un siècle où l'Évangile régnait partout, sentit vivement le besoin de perfectionner la doctrine de sa secte. Dacier, traducteur de Hiéroclès enchérit encore sur l'original, et il ne se fait pas scrupule d'être quelquefois infidèle, pour le re-

(1) Bruck. Hist. critic. philosoph. tom. II, p. 306.

produire moins païen et plus conforme à l'Évangile (1).

3° On attribue encore à Hiéroclès d'Alexandrie, des *Economiques*, à l'imitation de celles de Xénophon, un *Traité des maximes des philosophes*, dont Stobée nous a conservé quelques fragments, et d'autres livres qui ne nous sont connus que par leurs titres (2). Mais on peut présumer qu'il y enseignait, comme dans ses autres ouvrages, la doctrine éclectique dont il était un des partisans les plus outrés.

« On voit, dit Bayle (3), une chose fort singulière » dans la doctrine de ce philosophe ; il soutenait que » Platon a enseigné que le monde a été produit de » rien. Car probablement Hiéroclès, rougissant pour » Platon de l'opinion de ce philosophe qui faisait la » matière éternelle, lui attribua le dogme de la création proprement dite. Je me persuade qu'il l'avait » lu dans les écrits des chrétiens et que, frappé des arguments qui combattent l'existence d'une matière incréée, et qu'ayant joint à cela les notions du créateur qui » portent au plus haut point la puissance et la majesté di-

(1) Baltus, Jugem. des SS. Pères sur la morale phil. païenne, l. III, c. 18, loué par Blucker, tom. II, p. 307.

(2) Schoël. l. sup. cit. — Cave, Hist. littér. scipt. eccl. p. 218.

(3) Bayle, Dictionn. hist. art. HIÉROCLÈS.

» vine il supposa, pour la gloire de la secte, que son » fondateur avait connu Dieu sous l'idée d'une nature » dont un simple acte de volonté peut suffire à la formation de l'univers. Mais il serait aisé de montrer que » c'est un mensonge officieux, puisque Platon a tenu fort » clairement le concours d'une matière indépendante » et incréée. Disons donc que Hiéroclès fait valoir ici » son industrie autant qu'en nul autre endroit ; je parle » de l'industrie de donner aux phrases des auteurs » morts, tel sens qu'ont veut, ou de trouver pour le » moins dans leurs ouvrages deux ou trois systèmes » différents. Il entendait ce manége, car les deux ex» plications qu'il donna du *Gorgias* de Platon, ne se » ressemblaient en rien, et néanmoins elles paraissaient » toujours conformes à la doctrine platonique (1).» Les remarques de Bayle sont ici d'une grande justesse, nous ajouterons seulement que Hiéroclès, si habile à concilier avec eux-mêmes les auteurs païens, à combiner des systèmes, admettait encore tous les dogmes de sa secte, tels que la métempsycose, le culte des génies et le reste, et qu'il consacra toute sa vie à leur propagation (2).

(1) Bayle, Dictionn. hist. art. HIÉROCLÈS.—Phot. Biblioth. cod. 242.
(2) Phot. Biblioth. cod. 242, n° 1037. — Baltus, Jugement des SS. Pères sur la morale de la philosop. païenne, p. 503.

Théosébius, disciple de Hiéroclès, seconda le fanatisme de son maître, et continua son ouvrage (1) jusqu'à ce que la mort vînt le forcer de l'abandonner à Olympiodore, éclectique possédé de toute la haine de sa secte contre la religion chrétienne (2). Théosébius.

L'an 349.

Sévérité impuissante de Théodose-le-Jeune contre les païens.

III. Les mouvements que se donnait l'école de Hiéroclès en Egypte, et celle de Plutarque en Attique, ne contribuèrent pas peu à amener, de la part du paganisme, cette fatale réaction qui signala le règne de Théodose le jeune. Ce prince avait fait plusieurs lois très-sévères contre les païens; par les unes, il les déclarait incapables d'occuper aucune charge; par les autres, il les condamnait aux plus sévères châtiments; mais, trop faible pour faire respecter ses décrets, il vit toujours son autorité méconnue des païens, car ceux-ci, sentant que les rênes de l'empire étaient entre des mains mal assurées, rompirent le frein des lois, et renouvelèrent les

(1) Damasc. in vit. Isidori. — Phot. loc. cit.

(2) Il ne faut pas confondre cet Olympiodore avec d'autres philosophes du même nom : les érudits en comptent jusqu'à cinq ; savoir : Olympiodore, l'historien ; Olympiodore, éclectique du V[e] siècle ; c'est celui dont il est ici question ; Olympiodore, péripatéticien ; un autre péripatéticien du même nom et à peu-près du même temps ; enfin, Olympiodore, éclectique du VI[e] siècle et surnommé *le jeune*, pour le distinguer du premier philosophe de la même école. — Brucker, tom. II, p. 490 et seq.).

cérémonies de l'ancien culte. Les éclectiques redoublèrent d'impudence et d'efforts pour faire prévaloir leur système et propager leurs doctrines aux dépens de la religion chrétienne qu'ils ne cessaient de calomnier et d'outrager. Théodose porta contre les païens des lois plus terribles encore que les premières (1); mais les récalcitrants ne s'ébranlaient pas de menaces si souvent impuissantes. Les écrits des docteurs de l'Eglise étaient plus redoutables au paganisme : ils ne manquèrent point à la religion dans ces fâcheuses circonstances.

S. Cyrille refute Julien et le paganisme philosophique.

Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie foyer de l'Eclectisme, fatigué d'entendre sans cesse répéter aux philosophes, parmi lesquels il était condamné à vivre, que l'ouvrage de Julien l'apostat contre la religion chrétienne était jusqu'alors resté sans réplique, indigné de la jactance et de la fierté avec laquelle ils opposaient ce pamphlet à la vérité de nos dogmes, et touché des instances de ceux qui partageaient son indignation, entreprit enfin de fermer la bouche aux détracteurs de l'Evangile. Après avoir payé, dans sa préface, un juste tribut d'éloges à la bonne intention de Théodose le jeune, il expose dans les termes suivants les motifs de

(1) Novell. Theod. tit. 3 de Jud. etc. — Orsi Istoria ecclesiastica, l. XXXI. n° 8, 9 et seqq.

son entreprise ; « Cependant un grand nombre de païens ferment encore les yeux à la lumière et s'enfoncent de plus en plus dans les ténèbres de la superstition. Les œuvres de Julien à la main, ils insultent aux disciples de Jésus-Christ, et disent fièrement que les chrétiens n'ont rien pu opposer encore à la force des arguments de l'apostat. Je me suis donc rendu aux pressantes sollicitations de plusieurs chrétiens généreux : je me défie de ma faiblesse ; mais je suis plein de confiance en Jésus-Christ, il me semble que c'est à moi qu'il adresse ces paroles : *Va, ne crains rien; je t'ouvrirai la bouche* (1). C'est pourquoi j'entreprends aujourd'hui d'humilier l'orgueil qui s'élève contre le Seigneur, et de détromper les victimes de la séduction et de l'erreur, en montrant que le séducteur n'a rien compris à nos divines Ecritures (2). »

Julien, comme nous l'avons déjà dit, n'opposait rien de nouveau à la religion chrétienne; il la jugeait du point de vue du sensualisme; c'est-à-dire qu'il n'entendait pas une doctrine sublime qui élève l'homme au-dessus des choses de la terre. Les objections qu'il fait ou qu'il renouvelle supposent une ignorance honteuse de ce qu'il veut attaquer. Des faussetés, des sup-

(1) Ezechiel. proph. c. 3.
(2) Cyrill. adv. Julian. in Præfat.

positions, des calomnies, des injures, voilà tout ce qu'il trouve de plus fort contre nos dogmes. Saint Cyrille cependant ne dédaigne pas de le suivre dans tous ses écarts, et d'opposer à ses outrages le langage calme de la raison.

« Votre religion, disait le prince philosophe, n'a ni origine, ni fondement fixe dans l'antiquité; elle s'éloigne également du judaïsme et du paganisme, auxquels cependant elle a emprunté les opinions qui la constituent (1). »

Saint Cyrille répond avec les apologistes antérieurs que les chrétiens ne pouvaient pas sans folie s'aventurer au milieu des systèmes innombrables et contradictoires des Grecs, au risque de consumer leur vie à chercher ce qu'ils doivent savoir et pratiquer dès leur enfance; que la loi et les prophètes les avaient conduits à Jésus-Christ, qui en était la fin; que les livres de Moïse, plus ancien que les auteurs et les législateurs païens, se rapportent à la religion chrétienne : c'est ce que saint Cyrille prouve ici, dans le huitième et le neuvième livre de de son ouvrage; il ajoute que les chrétiens ne devaient pas s'astreindre aux cérémonies prescrites par Moïse, lesquelles étaient toutes figuratives et adaptées seule-

(1) D. Cyrill. adv. Julian. l. II.

ment aux circonstances dans lesquelles se trouvait le peuple hébreu.

« Mais que renferment donc ces livres, reprenait Julien, sinon des absurdités? puis il témoignait ne point vouloir du paradis terrestre, et il se montrait fort mécontent de la manière dont Dieu avait créé la première femme (1). »

« Est-ce que la naissance de l'Océan et de Thétis, qu'Hésiode fait naître du Ciel et de la Terre, vous paraît mieux trouvée, répond saint Cyrille? Vous n'approuvez pas que le serpent séduise Eve par le charme de ses paroles : est-ce que le langage et les oracles des chênes de Dodone vous paraissent plus naturels? Les chevaux d'Achille qui parlent, ceux d'Hector qui ont, dans Homère, une admirable intelligence, vous plaisent sans doute plus que le serpent de l'Eden. Ah! c'est une fiction de poète, dites-vous. Mais Porphyre n'était point un poète, et cependant il a fait parler le fleuve Nessus. Thespésion, ce sage tant vanté, nous dit que dans les Indes certains arbres témoignèrent leur respect à Apollonius. En vous rappelant ces fables, nous ne voulons pas les comparer au récit de Moïse ; nous voulons seulement vous montrer que vous avez mauvaise grâce

(1) Cyrill. adv. Julian. l. III.

de nous reprocher ce que vous croyez de votre religion. Si Dieu a permis la chute du premier homme, c'est qu'il avait, dans les trésors de sa sagesse, les moyens de tirer sa gloire de l'outrage même qu'Adam lui avait fait, et d'élever les mortels, par l'Incarnation de son Verbe, au-dessus de la dignité de laquelle l'homme était tombé. »

Julien ne goûtait pas la doctrine catholique qui attribue à un seul Dieu le gouvernement du monde : il trouvait plus raisonnable de reconnaître un Etre suprême tel que Jupiter, et de distribuer à des dieux inférieurs, tels que Mars, Mercure, Minerve, etc., autant de départements dans l'administration de la nature (1).

« Votre Dieu suprême a donc besoin de secours, demande saint Cyrille ? Mais comment concevoir un Dieu suprême qui a besoin de la coopération de quelqu'autre, qui ne peut pas empêcher ses subalternes de faire le mal qu'il leur plaît de faire...? Notre Dieu, à nous, gouverne tout ; et s'il souffre qu'il y ait ici-bas des méchants confondus avec les bons, c'est, encore une fois, qu'il ne veut pas enchaîner la liberté humaine et qu'il est assez sage, assez puissant pour tirer le bien du mal. » Saint Cyrille donne en passant l'explication de quelques

(1) Cyrill. adv. Julian. l. IV.

passages de l'Ecriture que son adversaire n'avait pas mieux compris que l'ensemble de la religion.

Celui-ci objectait que les chrétiens ne devaient point faire h onneur à Moïse des préceptes du Décalogue qui ne sont autre chose que la loi de la nature connue de tous (1).

« Pourquoi donc méprisez-vous les livres de Moïse, reprend le saint évêque d'Alexandrie? est-ce que vous aimez mieux vous mettre en contradiction avec tout le genre humain que de ne pas contredire le législateur des Hébreux? Avouez cependant que Moïse a écrit quelque chose de bon, et même qu'il a été le premier à l'écrire, car tous vos législateurs, tous vos sages sont venus après lui, et d'ailleurs ils n'ont rien su dire, rien prescrire d'aussi raisonnable, d'aussi grand que les lois et les préceptes du chef d'Israël. Cette loi, Dieu nous l'a manifestée plus clairement encore par son Verbe, son Fils unique, Dieu comme lui, objet de nos adorations. »

Julien se fâchait de ce que les chrétiens préféraient Moïse et Jésus-Christ à Platon, à Socrate et aux autres philosophes grecs auxquels il faisait un grand mérite d'avoir bien dit ou bien écrit (2).

(1) Cyrill. adv. Julian. l. V.
(2) Ibid. l. VI.

Saint Cyrille lui répond que « la règle des mœurs n'emprunte rien à l'éloquence du style, ou au faste des sentences. La vérité d'une religion ne dépend point des ornements dont on la revêt. Il ne s'agit pas ici d'une pièce de rhétorique, mais bien du fond et de la nature des choses : il s'agit de décider si la morale que nous avons reçue de Jésus est supérieure à celle que vous ont enseignée vos maîtres. Or, oseriez-vous établir un parallèle sérieux entre l'une et l'autre? Qui est-ce qui pourrait lire sans rougir certains dialogues de Platon? La pudeur s'alarme au simple récit de la vie de votre Socrate..... »

« Qu'a donc fait de si beau et de si grand votre Jésus, disait Julien ? il a guéri quelques aveugles et quelques perclus ; il a exorcisé quelques possédés dans les villages de Béthanie et de Bethsaïde.... Il a choisi pour disciples quelques misérables que vous adorez également (1). »

« Ajoutez donc, reprend saint Cyrille, qu'il a fait parler les muets, qu'il a commandé aux tempêtes, qu'il a calmé les flots, qu'il a ressuscité des morts, qu'il s'est ressuscité lui-même, et il vous semblera peut-être qu'il a fait quelque chose de grand ! Les chrétiens ne sont donc pas si *misérables* que vous le dites, d'adorer celui qui a pu faire et qui a fait tout cela pour prouver qu'il était

(1) Cyrill. ad. Julian. l. VI.

Dieu, de se marquer du signe de la croix, en mémoire du sacrifice par lequel il a bien voulu les racheter. Oui, nous adorons Jésus-Christ parce qu'il est Dieu.... mais nous n'adorons ni les apôtres, ni les martyrs; nous honorons leur glorieuse mémoire. »

Julien prétendait que saint Jean, le premier et le seul des apôtres et des évangélistes, avait donné à Jésus-Christ le titre et la qualité de Dieu (1).

Saint Cyrille le renvoie donc à l'Evangile de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et aux Epîtres de saint Paul.... Enfin il montre la grandeur du sacrifice non sanglant que les chrétiens offrent à Dieu, par Jésus-Christ, qui est à la fois leur prêtre et leur victime (2).

Dans toute cette réfutation, saint Cyrille est toujours obligé d'instruire son adversaire et de faire plutôt un cours de catéchisme qu'un ouvrage polémique; car les objections et les accusations de Julien trahissent une ignorance si complète de la nature et de l'esprit du christianisme, que l'on conçoit à peine qu'un homme élevé dans cette religion, ait pu produire des choses pareilles. La mauvaise foi, dans ces matières, est toujours accompagnée de la sottise.

Les éclectiques et tous les défenseurs du paganisme

(1) Cyrill. adv. Julian. l. VI.
(2) Ibid. l. X.

Théodoret écrit contre l'Eclectisme.

rencontrèrent dans Théodoret un adversaire plus terrible encore que saint Cyrille. Ce grand docteur ne pouvait pas rester insensible aux nouveaux dangers de la religion : il consacra à sa défense l'admirable talent dont il était doué, et composa une réfutation aussi complète qu'éloquente du paganisme et de la philosophie.

« Souvent, dit Théodoret, j'ai eu des conversations avec des hommes qui, pleins d'admiration pour les fables des Gentils, tournaient en dérision la foi chrétienne, nous accusaient de ne commander aux néophytes qu'une crédulité puérile, traitaient les apôtres d'ignorants et de barbares, parce que leur style n'avait point de grâce; ils ajoutaient même qu'il était au moins ridicule d'honorer des martyrs, et tout-à-fait insensé d'attendre, dans cette vie, des secours de la part de ceux qui en sont sortis.... Ils disaient encore bien d'autres inepties que je réfuterai dans le cours de cet ouvrage. Je répondis alors de vive voix, continue Théodoret, à ces difficultés ou à ces calomnies : mais je serais coupable, si je ne m'efforçais de prévenir les simples contre la perfidie, et si je ne leur fournissais pas des réponses péremptoires aux sophismes des méchants. » Après avoir ainsi rendu compte des motifs qui lui firent entreprendre cet ouvrage, le savant évêque de Cyr en expose le plan et la marche. Aux vérités qu'il prouve, aux principes qu'il établit, aux objections qu'il réfute, on s'aperçoit que

Théodoret avait surtout en vue les œuvres de Porphyre, de Julien et des écrivains éclectiques qui, de son temps, dirigeaient les attaques des païens contre le christianisme. Il déploie contre les uns et les autres une logique sûre et pressante, une érudition vaste et exacte, une richesse d'élocution que la plus belle antiquité ne surpassa jamais. Son ouvrage, intitulé *Guérison des préjugés des païens*, ou *Connaissance de la vérité évangélique par la philosophie des Grecs*, se divise en douze discours, dans lesquels il examine parallèlement les opinions païennes et les doctrines chrétiennes sur les douze questions principalement agitées entre les enfants de l'Évangile et les partisans de la superstition et de la philosophie.

Dans le premier discours, il justifie le christianisme et les apôtres, du reproche de grossièreté et d'ignorance que leur faisaient sans cesse les païens, et prouve, par les philosophes grecs eux-mêmes, qu'on peut être sage hors de la Grèce et sans le secours de l'art oratoire et des arguties philosophiques.

Dans le second, qui a pour titre : *Du principe* de toutes choses, Théodoret parcourt les opinions des philosophes les plus fameux sur le principe des êtres, et leur oppose Moïse et les prophètes; de ce parallèle, il fait ressortir, avec l'évidence, la sublimité et la vérité de la

doctrine de l'Ecriture, l'absurdité des systèmes des prétendus sages du paganisme.

Le troisième renferme une comparaison entre le culte que les païens rendaient aux démons, et celui que les chrétiens rendaient aux anges, et expose la doctrine des uns et des autres sur ces mêmes êtres.

Dans le quatrième, Théodoret traite de la matière en général, du monde et de son origine; il expose la cosmogonie des chrétiens, et montre qu'elle est plus rationnelle que toutes celles qu'avaient inventées Platon et les autres philosophes.

Le cinquième oppose l'uniformité de l'enseignement de l'Eglise sur la nature de l'homme, aux innombrables et absurdes opinions des philosophes, sur la même question. Après avoir conduit le lecteur dans ce dédale d'erreurs, Théodoret développe à son esprit fatigué la doctrine des prophètes et des apôtres, lui découvre la noblesse de son origine, et l'élève jusqu'au séjour où l'homme juste doit se reposer sur un trône de gloire.

Dans le sixième, il disserte sur la Providence : d'abord il cite les opinions de quelques philosophes fatalistes ou athées; puis il leur oppose quelques passages de Platon et de Plotin, qui avaient approché de plus près de la vérité. Toujours juste dans ses appréciations et ses jugements, Théodoret loue ces deux derniers philosophes d'avoir avancé au moins quelque chose de raison-

nable sur un si grave sujet ; mais il observe que Platon ayant eu connaissance de nos Ecritures, leur avait emprunté ce point de doctrine, et que Plotin, venu longtemps après les apôtres, avait pu lire les saints Évangiles. « Voici, dit le savant prélat, ce que nous lisons au commencement du livre que Plotin, le plus fameux des platoniciens, a écrit sur la Providence : *il faut être dépourvu de raison pour attribuer au hasard la création et l'ordre de cet univers.* Après avoir prouvé sa thèse, ce philosophe termine par ces mots : *donc tout est fait, coordonné par un seul esprit et par son logos.* Voilà ce que Plotin a tiré de nos oracles sacrés. Car, postérieur aux apôtres, il avait lu dans l'Evangile que le *Verbe a tout fait, et que rien n'a été fait sans lui.* En effet, les apôtres commencèrent à prêcher la doctrine du salut sous le règne de Tibère. Celui-ci eut Caius pour successeur ; à Caius succéda Claude, qui laissa le trône à Néron, après lequel régnèrent successivement Vespasien, Titus, Domitien, Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, Verus et Commode. Or ce fut sous l'empire de ce dernier prince qu'Ammonius-Saccas ayant abandonné le métier de porte-faix, se livra tout entier à la philosophie. Origène, dit-on, et Plotin suivirent ses leçons ; Porphyre fut disciple de Plotin. Si je m'attache à cette succession de temps et de personnes, c'est pour montrer que Plotin ayant eu connaissance, non-seu-

lement de la doctrine des prophètes, comme Platon mais encore de celle de nos apôtres, a appris d'eux que tout avait été fait et coordonné par l'Esprit et son *Logos.* » Dans cette persuasion, Théodoret cite d'autres passages du chef des éclectiques sur la même question; puis, passant à un ordre de choses plus élevé, il montre que l'homme est le roi de la nature, que la création se rapporte à lui, comme il doit lui-même tout rapporter à Dieu, sa fin dernière. De là, il prend occasion de tracer à grands traits l'histoire et l'économie admirables de la rédemption du genre humain, et finit ce livre par un magnifique tableau des conquêtes de l'Évangile.

Dans le livre suivant, Théodoret démontre par des raisons philosophiques, et par le témoignage de plusieurs philosophes, l'inutilité des nombreux sacrifices qui constituaient le culte des Gentils; mais comme on pouvait appliquer ses preuves et ses raisonnements aux sacrifices de l'Ancien-Testament, il fait voir que le Dieu des juifs étant le seul vrai Dieu pouvait exiger un culte qu'il est impie et ridicule de rendre aux fausses divinités; qu'en outre, le Seigneur demandait moins le sacrifice des victimes, que celui du cœur et de l'esprit. A l'appui de son assertion, il cite plusieurs passages de l'Ecriture où Dieu témoigne par la bouche des prophètes, que les sacrifices de son peuple lui sont odieux, parce-

qu'ils ne sont pas faits avec un cœur sincère, pieux et reconnaissant.

Porphyre a parlé à-peu-près dans le même sens : « il ne faut point s'en étonner, ajoute Théodoret ; Porphyre avait fait une longue étude de nos Livres sacrés, pour y prendre les armes dont il prétendait nous percer, et il y avait appris ce qu'il dit de raisonnable sur la question qui nous occupe. De même que les singes imitent les gestes de l'homme, sans en prendre la nature, sans cesser d'être singes, de même aussi Porphyre après avoir pillé dans nos Ecritures quelques belles sentences, en a orné ses ouvrages, sans se pénétrer de la vérité qu'elles renferment : il est resté singe ; à moins qu'on n'aime mieux le comparer à un geai paré de plumes qui lui sont étrangères. »

Le huitième discours est consacré tout entier à justifier le culte de dulie que les chrétiens rendaient aux saints martyrs, et prouve qu'il est autrement raisonnable que celui que les païens rendaient aux mânes des morts, placés au rang des dieux ou des demi-dieux, quoique leur vie n'eût été le plus souvent qu'un tissu de crimes.

Dans le neuvième, Théodoret confronte les lois établies parmi les Grecs et les Romains par la force ou la fraude, avec celles que les apôtres et leurs successeurs ont propagées dans l'univers par la persuasion. Les lois de Platon y paraissent d'autant plus infâmes, que les préceptes de l'É-

vangile y sont exposés avec toute leur sublime pureté.

Le dixième discours traite des prophéties des chrétiens et des oracles des Gentils. D'abord Théodoret fait avouer aux philosophes païens la vanité de leurs oracles, que l'apparition du christianisme avait réduits au silence. Il insiste surtout sur l'autorité de Porphyre, l'adversaire le plus acharné que l'Éclectisme Alexandrin eut opposé au christianisme. « Dans son livre *de la philosophie tirée des oracles*, dit notre éloquent apologiste, Porphyre s'exprime en ces termes sur la cessation des oracles : « On parle beaucoup de la cause de leur silence ; nous pensons que les hommes ne la peuvent point connaître ; bien plus, nous croyons que tous les démons ne la savent pas. D'où il arrive qu'ils ne donnent que des réponses évasives et mensongères aux nombreuses questions qu'on leur adresse. »

Puisque vous ne voulez pas nous croire, ô Grecs, reprend Théodoret, quand nous vous parlons de vos oracles, croyez-en du moins au témoignage d'un homme qui fut toujours le plus chaud partisan de votre cause et l'adversaire le plus implacable de la nôtre. Porphyre, en effet, avait déclaré une guerre ouverte à la religion. Eh bien, c'est lui qui accuse d'imposture et d'impuissance les démons qui rendent des oracles..... Il n'en est pas ainsi des prophéties qui avaient annoncé l'établissement et les progrès de la religion chrétienne ; elles ont toutes

été vérifiées par l'évènement : les prophètes avaient prédit la chute de l'idolâtrie, la vocation des Gentils à la foi, la prédication de l'Évangile dans toute la terre, le sacrifice non sanglant de nos autels ; or toutes ces prophéties se sont accomplies..... » C'est ce que prouve Théodoret en les rapprochant des évènements.

Dans le onzième discours, il parle du jugement que subira l'homme après la mort et de l'état des âmes dans l'autre vie. Les absurdités que les philosophes, même les plus sages, tels que Socrate et Platon, avaient débitées sur ce point si important de morale, lui fournissent des preuves abondantes de la supériorité de la doctrine catholique.

Le douzième traite de la pratique de la vertu. Après avoir dit que l'homme, par ses actions, doit se rapprocher du Dieu qui l'a créé, Théodoret avoue que certains philosophes ont débité quelques belles maximes de morale, mais il ajoute qu'ils ne les mirent jamais en pratique. « Je ne vous rappellerai pas, dit-il, toutes les turpitudes de Cratès et de Diogène ; ces hommes dont la lubricité est proverbiale. Mais Socrate lui-même, le plus sage de tous vos philosophes, a-t-il mené une vie plus honnête ? Pourquoi le voyait-on si assidu aux gymnases, si ce n'est pour y repaître ses yeux d'un spectacle impudique. Alcibiade, dans le *Banquet* de Platon, raconte de son maître des actions si honteuses,

que je n'ose pas les reproduire. On y lit que ce prétendu sage passait les nuits entières dans les tavernes, livré à la débauche ; qu'il y tenait des propos dignes de ces lieux, et que sa loquacité était égale à son intempérance. Porphyre, qui a écrit l'histoire des philosophes, ajoute qu'il s'emportait quelquefois jusqu'à la fureur... Il nous le représente encore comme esclave de la volupté, non moins adonné aux prostituées qu'à la crapule. Ailleurs, Porphyre l'accuse d'être entré dès son enfance dans la carrière du vice ; d'avoir été rebelle aux ordres paternels, d'avoir reçu d'Archelaüs des leçons de philosophie au prix des actions criminelles dont il se faisait l'instrument. Le même auteur raconte de Socrate d'autres actions sur lesquelles il faut jeter un voile. » Théodoret passe à d'autres philosophes dont la vie n'était pas plus honnête, puis il fait ressortir la beauté de la morale évangélique, la dignité de ceux qui la mettent en pratique, et conclut son ouvrage en priant le Seigneur d'éclairer les infidèles pour lesquels il l'a composé.

De l'an 440 à l'an 450.

Syrianus successeur de Plutarque.

IV. Les écrits et les prédications des docteurs chrétiens éclairaient les hommes de bonne foi ; ils confondaient les méchants, mais ils ne les persuadaient pas : les éclectiques, ne pouvant rien dire de solide contre la religion, continuaient à la calomnier. L'école d'Athènes, écho trop fidèle de celle d'Alexandrie, répétait les mêmes diatribes et faisait les mêmes efforts contre le chris-

tianisme : elle avait alors à sa tête le fanatique Syrianus sur qui son enthousiasme avait fixé le choix du vieux Plutarque. Plus ardent que son maître, ennemi aussi implacable de la religion dominante, il travaillait avec fureur au triomphe de l'Éclectisme; il en enseignait le système dans ses leçons, le développait et l'expliquait dans ses écrits. Comme ses prédécesseurs, il tâchait de concilier ensemble Aristote et Platon, et de couvrir du voile de l'allégorie, la théologie d'Orphée, d'Homère et d'autres poètes païens (1). Mais, en homme habile qui connaît les besoins de sa secte, il ne marchait pas servilement sur les traces de ses devanciers, il ne faisait pas difficulté de modifier à son gré un système de pièces de rapport et dont les éléments étaient sortis de tant de cerveaux divers. Il composa sur ce plan plusieurs ouvrages qui ne sont point venus jusqu'à nous. Suidas lui attribue un commentaire sur la théologie d'Orphée et un traité intitulé : *De consensu Orphei, Platonis et Pythagoræ*, où il se proposait d'accorder ensemble Orphée, Platon et Pythagore. Le commentaire qui nous reste sous son nom, sur les livres métaphysiques d'Aristote, avait été composé pour faciliter à ses disciples l'é-

(1) Marin. in vit. Procli, cc. 12-13. — M. Fortia-d'Urban, Biogr. univers. Art. SYRIANUS.

tude et l'intelligence des mystères de l'Éclectisme alexandrin. L'étonnante érudition qu'il déployait dans ses écrits et dans ses leçons, l'éloquence brillante dont il savait l'orner et son enthousiasme théurgique, lui firent donner par ses disciples, comme à Plutarque, le titre de *grand*. Les éclectiques méprisés partout hors de leur parti, s'en dédommageaient par les louanges et les honneurs mutuels qu'ils se prodiguaient. C'était la seule vengeance qu'ils pussent se permettre contre le christianisme, depuis que le trône était occupé par un prince capable de faire respecter ses lois.

Lois de Marcien contre le paganisme.

A peine Marcien avait-il accepté le sceptre des mains de Pulchérie, qu'il s'appliqua à réparer les abus du règne passé. Il renouvela les lois de son prédécesseur contre l'idolâtrie, et il en fit de nouvelles, que les païens ne transgressèrent jamais impunément (1). Tant que les éclectiques sentirent peser sur eux une main capable de les contenir, il se résignèrent à déclamer du haut de leurs chaires ou à maudire en secret le prince sage et ferme qui déconcertait leur audace et leurs efforts; mais lorsqu'ils purent se promettre l'impunité, lorsqu'ils entendirent les cris de la rébellion, ils levèrent impatiemment la tête et coururent se ranger sous ses drapeaux. En at-

(1) Cod. Theod. l. XVI, leg. 20-27-28. — Ibid. Godefr. lect. l. 1.

tendant l'occasion d'exercer librement leur haine contre le christianisme et le gouvernement qui s'appuyait sur lui, ils s'efforcèrent de le combattre par la ruse et la perfidie; soit pour s'accommoder aux circonstances, soit pour tromper les simples, quelques-uns d'entre eux se prirent tout-à-coup d'un beau zèle pour la morale, et se mirent à essayer dans leur secte des vertus de la religion chrétienne, comme déjà ils en avaient adapté plusieurs dogmes à leur système. Donc Hermias, homme bon de sa nature, dit Damascius, candide, point méchant, compatriote et disciple de Syrianus, montra un désintéressement, un amour de la justice vraiment chrétien. Telle était sa droiture et sa candeur que si, par mégarde, on lui avait vendu quelque chose à un prix au dessous de sa valeur, il ajoutait lui-même le juste prix de l'objet acheté. En un mot, ajoute le même auteur, sa conduite était si réglée, qu'elle aurait déconcerté la malignité de Momus (1) ! A ces qualités, Hermias joignait une mémoire qui retenait sans peine les plus longues et les plus difficiles leçons de son maître, mais il n'avait ni assez de pénétration pour les entendre, ni assez d'esprit pour les abandonner. Hermias.

Ædesia, son épouse et philosophe habile, rivalisa avec lui de probité, de sagesse et de mérite. Si l'on Ædésia.

(1) Damasc. ap. Phot. cod, 242. —Suid. Lexic. voc. Ἑρμείας

veut s'en rapporter à Damascius, c'était un ange de vertu : consacrée tout entière aux œuvres pies, elle faisait de très-grandes charités, et lorsqu'elle fut devenue veuve, elle prodigua tellement les aumônes, qu'à sa mort elle laissa à ses enfants une fortune obérée; mais elle mourut contente, puisqu'elle les voyait déjà fouler les traces de leur père avec une ardeur qui donnait les plus belles espérances (1).

Ammonius. En effet, Ammonius, son fils, imbu dès son enfance des principes de l'Éclectisme, fut bientôt en état de l'enseigner; il alla établir son école à Alexandrie, où les esprits brouillons et fanatiques recevaient toujours un accueil favorable; son école fournit au paganisme expirant des partisans dévoués et d'audacieux défenseurs. On lui attribue généralement des commentaires sur Aristote, et une histoire de la vie du même philosophe. Ces divers ouvrages, uniquement consacrés au chef des péripatéticiens, ont fait croire à quelques critiques qu'Ammonius était de cette secte; mais le témoignage de Zacharie le scolastique qui lui fait enseigner Aristote et Platon conciliés (2), nous prouve assez qu'il appartenait à l'école alexandrine. D'ailleurs, Damascius, panégyriste de sa secte l'a reven-

(1) Phot. Bibl. l. c. — Fabric. Biblioth. græc. vol. 3. p. 608.—Bruck. tom. II, p. 316.
(2) Zachar. Schol. Dialog. à princip.

diqué, et aux éloges qu'il lui prodigue, on voit qu'il prétend en faire une des gloires de l'Éclectisme. « La nature, dit cet écrivain, l'avait doté des mêmes qualités que Syrianus; il y avait néanmoins entre eux cette différence, que Syrianus était un véritable philosophe, et Ammonius, un beau parleur (1).

Parmi les disciples de Syrianus, Domninus se distingua surtout par la liberté avec laquelle il corrigea ou modifia les opinions de cette école. Loin de se traîner servilement sur les traces de son maître et des autres coryphées de l'Éclectisme, ce philosophe voulut aussi payer à ce système son tribut de rêveries. Non-seulement il altéra les dogmes de la secte; il dérogea même à ses usages, à sa discipline. Les règles de la vie pythagoricienne auxquelles les théurges devaient se conformer, leur faisaient une obligation de s'abstenir de la chair de certains animaux immondes. Mais Domninus savait qu'Esculape avait recommandé cette nourriture comme fort saine et très-salutaire; et, pour ce qui regardait la santé, il jugeait plus sûr de s'en tenir aux conseils de la médecine, qu'aux préceptes de la philo- Domninus.

(1) « Il parlait si bien, ajoute Damascius, que son âne quittait la crèche pour venir l'entendre. » En vérité, quand on croit sans examen, tout ce qu'enseignent ou écrivent de pareils philosophes, on mérite bien d'être leur auditeur et leur disciple.

sophie. L'indépendance de Domninus, la nouveauté de ses opinions lui attiraient quelquefois, de la part de ses confrères, des reproches sérieux; mais fier autant que hardi, Domninus les repoussait par des injures. Suidas, après Damascius, ajoute ici sur le compte de cet éclectique, des niaiseries que nous ne reproduisons point, pour ne pas nous écarter de notre but et ne pas fatiguer le lecteur (1).

De l'an 450 à l'an 455.



Proclus.

V. Syrianus rencontra dans Proclus un disciple plus docile et plus fidèle. Proclus éclipsa tous les éclectiques de son temps, soit par une surprenante érudition, soit par l'enthousiasme théurgique qu'il porta jusqu'à la folie.

Historien de Proclus.

Comme ce philosophe est le principal représentant de l'école éclectique d'Athènes, nous nous étendrons davantage sur l'histoire de sa vie, afin de bien faire connaître le génie d'une secte qui alors absorbait presque toutes les opinions philosophiques, et ralliait tous les esprits hostiles à la religion chrétienne. Fier d'un chef si digne de lui, ce parti reprit son ancienne impudence, fit revivre ses premières prétentions et travailla avec une nouvelle ardeur au triomphe de ses opinions.

Marin, disciple de Proclus et digne interprète de l'E-

(1) Suidas, Lexic. voc. Δομνῖνος. — Marin. in Vit. Procli, c. 26. — Brucker, Hist. crit. Philosoph. tom. II, p. 317.

éclectisme, a célébré les louanges de son maître, et l'a choisi pour le héros d'un roman qui n'a de remarquable qu'une emphase ridicule (1). Après avoir rappelé l'ordre que les éclectiques avaient établi parmi les vertus propres de la secte, et les quatre vertus cardinales, c'est-à-dire, la prudence, la tempérance, la force et la justice, Marin s'applique à prouver que Proclus a conformé sa conduite à toutes ces vertus, et finit enfin par conclure que son héros a été le plus grand de tous les philosophes, et qu'il est parvenu au comble du bonheur. C'est pourquoi il a intitulé son livre : *Du bonheur*. « Je ne suivrai pas dans cet ouvrage, dit-il, la marche ordinaire des écrivains qui traitent par ordre une matière divisée en livres et en chapitres; je me propose de montrer que le bonheur dont a joui ce grand philosophe, est le vrai bonheur de l'homme, et je prétends que, de tous les sages si vantés de l'antiquité, aucun n'a joui de ce bonheur plein et parfait qui a été le partage de Proclus. » La fin de la religion est d'établir des relations convenables entre Dieu et l'homme, et de conduire celui-ci à son souverain bien, c'est-à-dire, à Dieu

(1) « Sa vie (de Proclus) ainsi que celle d'Isidore, son élève, compilée par deux de leurs plus savants disciples, offre un tableau déplorable de la seconde enfance de la raison humaine. » (Gibbon, Hist. de la décad. de l'emp. rom. ch. 40).

lui-même : cette fin, la religion de Jésus-Christ peut seule l'obtenir; les chrétiens le prouvaient sans cesse aux païens; mais les théurges revendiquèrent toujours ce glorieux privilége, et voulurent même en doter leur secte; pour soutenir leurs prétentions, ils inventèrent successivement plusieurs moyens d'arriver au bonheur suprême sans le secours de la religion chrétienne; la magie leur en fournit plusieurs qu'ils ne manquèrent pas de mettre en pratique; ils imaginèrent ensuite les vertus *physiques, morales, purifiantes, purifiées, théorétiques et théurgiques*, dont l'exercice les conduisait infailliblement au bonheur désiré. Mais il était difficile de subir toutes les épreuves qui étaient requises pour pouvoir passer d'un ordre de vertus à un ordre plus élevé. Proclus est un de ces hommes rares, le seul peut-être, dit Marin, qui, de degré en degré, soit monté jusqu'au souverain bien : il n'a écrit son ouvrage que pour le prouver, et soutenir ainsi, contre le christianisme, la folle prétention de sa secte. Or, quelle foi mérite un auteur qui met toute son industrie à prouver que son héros a été le plus heureux de tous les philosophes, et que personne ne peut parvenir au bonheur suprême, si, par les vertus *théorétiques*, il ne parvient d'abord aux vertus *théurgiques*, et enfin au dernier degré de l'enthousiasme?....

En effet, son but exigeait qu'il recourût à tous les ar-

tifices propres à son école; qu'il parsemât, pour ainsi dire, de mille prodiges divers la carrière mortelle de Proclus, qu'il inventât, qu'il embellît les faits, qu'il supposât et célébrât les moyens sans lesquels son héros n'eût pu passer pour le plus heureux des hommes; ce qu'il voulait prouver. Rien n'était défendu à un écrivain dont la secte posait en principe que, quand il s'agissait de la gloire du parti, c'était un devoir de recourir au mensonge officieux. Et cependant le roman de Marin est à-peu-près la seule source, où l'historien puisse puiser ses informations, sur la vie du fameux restaurateur de l'Éclectisme alexandrin. Nous retracerons donc, d'après Marin, la vie, les vertus, les merveilles, etc., de Proclus, et si cet homme paraît ridicule plutôt qu'admirable, les éclectiques de nos jours ne pourront point nous accuser de partialité ni de mauvaise foi; ils auront à s'en prendre au panégyriste de Proclus et de son école, auquel nous les renvoyons. Nous devons ajouter toutefois que, par respect pour nos lecteurs, nous ne tirerons de Marin, que ce qu'il a dit de plus raisonnable et de plus sensé.

Commencements de Proclus.

Proclus naquit à Constantinople d'une famille opulente et originaire de Xanthe, en Lycie (1). Il passa ses premières années dans la capitale de l'empire; dans la

(1) Marin. op. cit. c. 6. — Brucker, Hist. crit. Phil. tom. II, p. 319.

suite, ses parents le conduisirent à Xanthe, où ils lui firent donner une éducation convenable à de sa naissance. Les progrès étonnants qu'il obtenait dans ses études furent un instant suspendus par une sérieuse maladie; mais Apollon, à qui cet enfant avait déjà inspiré un vif intérêt, lui étant apparu sous une forme humaine, lui toucha légèrement la tête, le guérit et disparut aussitôt (1). Comme il n'avait plus rien à apprendre à Xanthe, Proclus alla fréquenter les écoles d'Alexandrie, où des maîtres distingués dans les sciences et la littérature attiraient encore, de toutes les parties de l'empire, une nombreuse jeunesse. Au lieu de faire le cours de philosophie avant d'apprendre l'art de bien dire, selon l'usage de ces écoles, il s'appliqua d'abord à l'éloquence, sous la direction de Léonas, un des plus habiles rhéteurs d'Alexandrie. Le jeune Proclus sut si bien se captiver l'estime et l'affection de son maître, que celui-ci l'admit non-seulement au nombre de ses amis, mais encore au rang de ses enfants (2). Il reçut encore des témoignages flatteurs de considération et d'amour, de là part des autres professeurs, mais surtout du célèbre Orion (3), sous lequel il se perfectionna dans la grammaire. Ces

(1) Marin. op. cit. c. 3-4.
(2) Id. ibid. c. 8.
(3) Suidas, in Orion. — Fabric. tom. VIII. p. 67.

deux études, combinées avec sagesse et faites avec une application sérieuse, lui acquirent un style élégant, correct, éloquent. Quelque temps après, Léonas ayant été obligé de venir à Constantinople, Proclus l'accompagna dans ce voyage. A peine fut-il arrivé dans la capitale de l'empire, que Minerve lui commanda, dans un songe, d'aller visiter les écoles d'Athènes (1); mais Proclus, qui aimait mieux puiser à sa source, la doctrine de l'Eclectisme, refusa de se rendre à l'invitation de la déesse, et repartit pour Alexandrie (2).

Olympiodore à Alexandrie.

Olympiodore soutenait alors dans cette ville la gloire que la célèbre Hypatie, et après elle Hiéroclès et Théosébius avaient attirée sur la secte. Ce fut sous un maître si habile que Proclus étudia le système alexandrin; en même temps Héron, un des plus savants hommes de son siècle, lui enseigna les mathématiques, dont la connaissance était indispensable à un adepte de l'école théurgique (3). Ces deux professeurs, charmés des talents, de l'application et des succès de leur élève, lui prodiguaient à l'envi des marques de leur estime et de leur amour : le premier lui offrit la main de sa fille;

(1) Marin. op. cit. c. 9.
(2) Marin. c. 9.
(3) Id. ibid. Brucker. tom. II, p. 322. — Mémoires de l'Acad. des Inscript. Vie de Proclus, par M. de Burigny. tom. XXXI (in-4°).

présenter à Plutarque, fils de Nestorius. Ce vieux philosophe s'était retiré de l'enseignement et du tumulte des écoles; mais sa présence animait encore les maîtres et les disciples; sa retraite était comme un antre d'Apollon, où les uns et les autres venaient à l'envi entendre ses oracles. Plutarque eut bientôt pénétré le nouvel adepte; au caractère et à la trempe d'esprit de Proclus, il prévit qu'il serait un jour la gloire de l'Éclectisme. Afin de développer plus sûrement et plus promptement le germe de tous les travers qu'il avait en lui, le vieil éclectique voulut se charger lui-même de la direction de ses études philosophiques. Il lui expliqua d'abord le *Phædon* de Platon, et le livre d'Aristote *sur l'âme* (1). Aussi attentif à la santé qu'à l'instruction de son élève, il le dispensa de l'abstinence de certaines viandes proscrites dans la secte (2). Lorsqu'il sentit sa fin approcher, Plutarque recommanda Proclus à Syrianus et le conjura, dans l'intérêt de l'Éclectisme, de cultiver avec le plus grand soin, un esprit qui donnait de si belles espérances. Syrianus ne se montra point infidèle aux dernières volontés de Plutarque : il donna à l'éducation de Proclus une attention tout-à-fait paternelle ; pour l'initier en même temps à la discipline et aux traditions

(1) Marin. c. 12.
(2) Marin. loc. cit.

qu'il parle; il lit dans Platon toutes ses propres pensées; il expose son système sous la forme d'une fidèle paraphrase; ce n'est plus le Platon de l'Académie; c'est un Platon tout céleste, si l'on veut; c'est un Platon divinisé, qui se révèle à la terre (1). »

La philosophie ne suffisait pas, dans les principes et l'esprit de la secte, pour arriver au comble de la sagesse: on ne pouvait y parvenir que par la théologie, telle qu'elle l'entendait, c'est-à-dire, celle qui, par la contemplation, élevait l'homme jusqu'à la nature divine, et qui établissait une intime communication entre les hommes et les esprits inférieurs à Dieu, mais émanés de sa substance : aussi Proclus y attacha-t-il plus d'importance encore qu'à la philosophie.

Asclépigénie mit alors à la disposition de notre philosophe, le dépôt des traditions théurgiques, des secrets de la magie et des mystères des orgies, lequel lui avait été confié par son père. Proclus, sensible à tant de faveurs, trouva bientôt l'occasion d'en témoigner sa reconnaissance. Asclépigénie, en proie à une maladie incurable, voyait la mort prête à la frapper à la fleur de son âge. C'en était fait d'elle si Proclus ne fût allé se jeter aux pieds d'une statue d'Esculape et n'eût conjuré le

(1) Dégérando, Hist. compar. des systèmes de philos. tom. III, (2e édit.) p. 420.

dieu de la médecine de rendre la santé à une tête si chère. Le philosophe n'avait pas encore fini sa prière, qu'il se sentit exaucé; en effet, au même moment, le mal disparut, et la malade se surprit en bonne santé.

Initié aux mystérieux secrets de la théurgie, Proclus en fit un exercice habituel, et dès-lors il s'établit entre lui et la divine Hécate, un commerce presque journalier (1).

Proclus succède à Syrianus.

A la vue de tant de vertus, de tant de prodiges, Syrianus ne pouvait pas balancer sur le choix d'un successeur : personne n'y apportait des titres plus nombreux et plus légitimes que Proclus; personne aussi ne pouvait mieux que lui justifier la confiance de son maître (2); car il était possédé tout entier de l'enthousiasme théurgique, et il avait une connaissance profonde de la doctrine éclectique. A un système formé des opinions les plus discordantes d'Hermès, de Zoroastre, d'Orphée, de Pythagore, de Platon, d'Aristote et des éclectiques, ses prédécesseurs, Proclus vint encore ajouter ses propres idées. Cette licence philosophique excite dans Marin une telle admiration, qu'il n'a point

(1) Marin. l. c. c. 28. — Mém. de l'Acad. des inscript. l. c.

(2) Id. c. 29.

trouvé de terme capable de nous l'exprimer. Rien de plus pitoyable cependant que le système des éclectiques augmenté, modifié, corrigé par Proclus : « c'est, dit Brucker (1), un chaos d'opinions incohérentes, où l'on rencontre quelques vérités mêlées aux plus grossières erreurs, le sérieux à côté du burlesque, un amalgame informe d'oracles, d'apophtegmes, de sentences, d'assertions que cet éclectique puise sans discernement dans la philosophie chaldaïque, orphique, homérique, platonicienne, pythagoricienne, péripatéticienne; il l'expose dans l'argot de son école, et il en forme, par un misérable syncrétisme, un tout monstrueux qu'il entoure d'un grand luxe d'imagination et d'allégories fantastiques. Et c'est un pareil système de religion que Proclus osait opposer à la religion sublime de Jésus-Christ ! C'est sur cette base qu'il prétendait relever l'é-

(1) ... Ex scriptis Procli.... constare potest hujusmodi concepisse hominem eruditum quidem, sed fanaticum et furore philosophiæ suæ corruptum, in animo suo doctrinarum malè cohærentium cahos, in quod bona et mala, apta et inepta, sana et insana omnia, chaldaicæ, orphicæ, homericæ, hermeticæ, pythagoricæ, platonicæ, Aristotelicæ philosophiæ nomine fuere recepta, quodque et allegoriarum machinis et nefando opinionum syncretismo, et mirâ luxuriantis ingenii intemperie ad fulciendam quæ jamjam collapsura erat, superstitionem, et augendum sectæ hujus enthusiasmum totum fuit comparatum. Tom. II, p. 325.—Voir aussi de Burigny. l. cit. Tenneman, Manuel de l'Hist. de la phil. (trad. de M. Cousin). § 219.

difice chancelant du paganisme! Toutefois le fanatisme de cet homme ranima un instant l'espoir des éclectiques. »

Tous les esprits-forts de ce temps-là, qui craignaient de se voir au flambeau de l'Evangile, et qui ne détestaient pas moins l'enseignement de la religion que la pureté de sa morale, venaient se repaître de chimères autour de la chaire de Proclus, prostituer leur admiration aux importantes sottises et applaudir aux jongleries philosophiques du grand théurge. Celui-ci trouvait toujours dans son fonds inépuisable de quoi nourrir leur enthousiasme; car, dit Marin, c'était un homme que ses vertus surnaturelles et sa science extraordinaire élevaient au-dessus du reste des mortels, et rapprochaient beaucoup de la divinité avec laquelle il était continuellement en rapport. Pour se rendre de plus en plus digne de ses faveurs, Proclus jeûnait souvent et faisait de fréquentes abstinences. Les dieux ne se laissèrent pas vaincre en générosité : ils lui communiquèrent leur puissance, à cette seule condition, qu'il l'exercerait par le moyen d'une petite sphère; mais avec ce mystérieux instrument Proclus accumulait les nuages, en faisait tomber à volonté la grêle ou la pluie, tempérait les chaleurs, arrêtait les tremblements de terre, éloignait ou provoquait les fléaux, comme il le jugeait utile et convenable; en un mot, il commandait en souverain à la nature entière.

Marin prévoyant bien que des faits si extraordinaires trouveraient des incrédules, appuie beaucoup sur leur certitude, et afin de nous convaincre, il nous donne sa parole. Quel serait le lecteur assez difficile pour ne pas croire des faits qui ont pour garant la foi de Marin !

Avant d'en venir à ce degré de perfection, Proclus avait cherché dans les opérations de la théurgie, la purification et la pureté de son âme, afin, dit son panégyriste, que purifiée de toutes les souillures terrestres et que victorieuse de la tyrannie de la nature, elle pût prendre librement son essor vers les régions éternelles et se reposer dans la contemplation de l'essence divine, y considérer les idées et en acquérir des notions si claires, que le raisonnement lui fût désormais inutile. Mais les dieux eux-mêmes, jaloux de contempler une âme si belle, étaient toujours en mouvement pour venir de l'Olympe vers Proclus, ou retourner de l'habitation de Proclus au céleste séjour. Dans ces ineffables entretiens, les dieux expliquaient à l'heureux éclectique quelque mystère théurgique, ou ils lui donnaient des avis paternels; souvent ils cherchaient seulement le plaisir de converser avec lui; il y en eut même, dit Marin, qui ne descendirent de l'Olympe que pour soigner une si précieuse santé. Proclus s'était fait un jour, au pied, une blessure assez grave; il se disposait à mettre un appareil sur la plaie, lorsqu'un oiseau vint furtivement le lui enlever. Proclus

devina que c'était un signe de guérison ; mais, pour être plus rassuré, il demanda un autre présage : docile à ses désirs, un dieu s'empressa de venir lui baiser les genoux et de guérir sa blessure. Ce trait de bonté pénétra le théurge d'une si profonde reconnaissance, qu'il ne pouvait jamais le rappeler sans verser des larmes d'amour. Peu de temps après, il se présenta à lui un autre dieu environné de tout l'éclat de sa gloire, et lui tendant, avec complaisance, la main droite, il le déclara l'*honneur de la ville d'Athènes* (1). Mais de toutes ces divinités, la mère des dieux était la plus assidue auprès de Proclus, et ce philosophe se félicitait souvent d'en avoir reçu des faveurs signalées et d'avoir écrit sous sa dictée la plupart de ses ouvrages (2).

Les journées ne suffisaient point à Proclus pour rendre tant de visites à tant de divinités : il adorait tous les dieux de toutes les nations ; le Dieu des chrétiens, c'est-à-dire le seul véritable, fut exclus de cette adoption, et Proclus se déclara l'un de ses plus véhéments adversaires (3). Toujours on le trouvait préoccupé à célébrer la fête de quelques-uns d'entre-eux (4). Cette conduite

(1) Marin. — Bruck. l. cit.

(2) Marin. c. 28.

(3) Degerando, Hist. compar. des syst. de phil. tom. III (2e édit.), p. 420.

(4) Marin. c. 29.

n'étonne point dans un homme voué à toutes les superstitions et possédé de cet esprit syncrétistique de l'école alexandrine, qui tendait à former une seule religion de toutes les autres.

Le soin d'honorer les dieux ne faisait point négliger à Proclus la mémoire des morts ; il s'était prescrit, à leur égard, des devoirs nombreux, qu'il ne manquait jamais de leur rendre. A certains jours fixés, il allait sur les tombeaux des philosophes ensevelis à Athènes ou dans le voisinage, et satisfaisait par lui-même à leurs mânes vénérés. De retour à l'académie, il rendait les mêmes devoirs aux mânes de ses ancêtres et de ses proches, non plus sur leurs tombeaux, mais dans des lieux destinés à cette cérémonie. Passant ensuite dans une autre partie de l'édifice, il adressait ses supplications aux mânes de tous les philosophes ; de là, il allait dans un autre angle, où il renouvelait les mêmes actes de religion en faveur de tous les défunts (1).

Un homme si exact dans le service des dieux, si fidèle à toutes les observances de sa religion, devait être orné des vertus les plus brillantes. Aussi, Marin, qui lui fait pratiquer des actes d'une si haute piété, a-t-il soin de lui donner des qualités analogues. Malheureusement il ne

(1) Marin. c. 33.

s'accorde pas toujours avec lui-même : ici, il vante sa modération ; ailleurs, il avoue qu'il était enclin à la colère et que souvent il s'y abandonnait. La vérité, la justice et la sincérité étaient aussi des vertus chères à Proclus; mais il n'avait pas moins recours à l'imposture, dans l'intérêt et selon les principes de la secte, ou aux injures contre quiconque osait suspecter sa bonne foi et la vérité de ses révélations. Tandis qu'il dérobait au christianisme ce qu'il lui enviait, il déchirait la religion et ses enfants. Brucker conjecture même qu'il aura pris, des chrétiens, la coutume de chanter, avec ses disciples, des hymnes en l'honneur de ses dieux; mais, ajoute ce savant critique, il se sera bien gardé de nommer un culte qui lui était si odieux (1). Marin fait aussi un honneur à son héros, d'avoir refusé de s'engager dans les liens du mariage; puis il avoue qu'il s'affranchit de la continence. « Quant aux plaisirs de la chair, dit l'écrivain éclectique, Proclus en usait selon l'inclination de la nature, de manière cependant, que tandis que l'imagination se délectait dans ces douceurs, son âme restait inaccessible à toute impression (2). » Ainsi l'imagination de Proclus se repaissait de la plus sale lubricité, et son cœur restait pur et sa raison indifférente ; prodige qui ne s'est jamais

(1) Brucker, tom. II, p. 331.
(2) Marin. c. 20. — Bruck. p. 334.

renouvelé et qui restera toujours sans exemple, même sous la loi de grâce. Proclus, en donnant ces détails sur l'état de son âme, et Marin, en les reproduisant avec tant de complaisance, ont prouvé qu'ils ne connurent jamais la plus belle des vertus.

VI. Le zèle bien connu de Proclus pour le paganisme, plutôt que ses vertus prétendues, rassembla autour de sa chaire un grand nombre de disciples. Sous prétexte de s'occuper de philosophie, ces esprits superbes et turbulents s'occupaient du rétablissement légal de l'Olympe, et ourdissaient dans l'ombre les complots qui devaient faire triompher les dieux. Malheureusement les troubles qui agitèrent ce siècle, favorisèrent trop souvent leur sinistre intention ; aussi ne manquèrent-ils jamais de les fomenter et d'y prendre une part active.

De l'an 455 à l'an 490.

L'école de Proclus fomente les troubles de l'empire.

Dès l'an 455, le philosophe Salluste, d'abord disciple de Proclus, ensuite son implacable ennemi, avait excité Marcellin à supplanter Avitus, auquel Théodoric venait de procurer l'empire d'Occident. Marcellin était un païen d'une naissance distinguée. Un extérieur agréable, des manières polies, des vertus apparentes, et surtout un attachement excessif à l'ancien culte et une ardeur fanatique pour son rétablissement lui avaient gagné un nombre assez considérable de partisans idolâtres. Salluste, qui avait étudié des dispositions si favorables et si conformes aux désirs de l'Eclectisme, avait lié avec lui

Salluste.

une étroite amitié et s'était emparé de toute sa confiance : il parvint à lui persuader qu'il était un prophète destiné par les dieux à remettre leur culte en honneur (1). Marcellin resta quelque temps indépendant en Dalmatie ; mais enfin l'expérience lui découvrit l'imposture de Salluste; voyant qu'il était plus sûr et même plus glorieux pour lui de servir en sujet fidèle ses princes légitimes, que de jouer le rôle de prophète, il fit sa soumission à Anthémius, que Léon envoyait de Constantinople à Rome avec le titre et la dignité d'empereur d'Occident. Mais Anthémius lui-même, nourri dans les écoles de la Grèce, avait toujours témoigné une estime et une affection particulière aux faux sages du paganisme et surtout à l'école de Proclus. Ses sentiments consolèrent les païens, sinon de la défection, au moins du découragement de Marcellin : en effet, tout faisait prévoir que le nouvel Auguste ne s'opposerait point à leurs tentatives, s'il ne les favorisait pas : il avait à sa suite deux personnages dont la compagnie donne une idée très-désavantageuse de sa religion : l'un était Philothée, moine intrigant, voué à l'hérésie macédonienne ; l'autre, l'éclectique Sévère ou Sévérien. A peine arrivé à Rome, Philothée, fort de l'appui d'Anthémius, se mit à ranimer les sectes anti-catholiques, à les rassembler

(1) Tillem. Hist. des emp. Léon. — Le Beau, Hist. du B. emp. liv. XXXIII, § 64.

dans des conventicules où il les excitait à sortir de l'ombre et à revendiquer la liberté dont elles jouissaient en Orient. Mais la fermeté du pape saint Hilaire, força l'empereur de retirer à l'hérétique sa protection et son autorité. De son côté, Sévérien agissait sourdement en faveur du paganisme. Des familles patriciennes, toujours attachées à la religion de leurs ancêtres, à laquelle elles survivaient, connivaient avec lui, favorisaient et secondaient toutes ses démarches. Anthémius lui-même sembla lui mettre entre les mains les moyens de réussir dans son entreprise ; il l'éleva au consulat et à la dignité de patrice. Ce qui confirmerait l'assertion de Damascius, que l'empereur Anthémius, d'accord avec Sévérien, avait le projet de rétablir l'ancien culte (1). Ce témoignage ne nous suffit pas pour oser intenter à ce prince une accusation aussi grave, quoique quelques auteurs n'aient aucun doute sur ce fait. Il paraît cependant que les païens influents comptèrent long-temps sur la coopération d'Anthémius ; mais voyant que cette coopération se bornait à une indifférence insouciante, ils l'abandonnèrent dans sa rupture avec Ricimer, qui le fit mourir, après l'avoir vaincu (2).

(1) Damasc. in vit. Isidori, ap. Photium. c. 242. — Tillem. ANTHEM. art. 2.

(2) Tillem. Hist. des emp. ANTHEM. Art. 10.

Salluste déserte la cause éclectique.

Cependant le philosophe Salluste, irrité de son échauffourée, était retourné à Athènes. Là, ou par dépit, ou par honte, ou par mépris, il abandonna l'école de Proclus et embrassa la secte des Cyniques que l'Éclectisme avait presque fait oublier : *dimisso itaque*, dit Brucker, *et neglecto chao philosophiæ alexandrinæ, quæ, eo tempore, ad summas ineptias assurrexerat, cynicum philosophandi genus jam tum quidem prorsùs ferè neglectum elegit* (1). Dès-lors Salluste poursuivit à outrance une secte à laquelle il avait d'abord appartenu : on eût dit qu'il s'était jeté dans le cynisme, seulement pour y puiser l'esprit de rivalité, ou pour trouver dans les principes d'impudence et d'effronterie des cyniques, des aliments à la haine qu'il avait jurée à l'Éclectisme : il publiait les vices des néo-platoniciens, décriait leur doctrine, révélait leurs mystères, les tournait en ridicule, détournait la jeunesse de leurs écoles, parodiait leurs leçons et leurs cérémonies, en un mot, il les vouait au mépris par tous les moyens possibles. Les efforts de Salluste ne restèrent point sans effet : Athénodore, un des philosophes les plus célèbres de son temps, ne pouvant supporter le mépris que l'on déversait sur sa profession, abandonna sa secte et renonça même à la phi-

(1) Brucker, Hist. crit. Phil. in Sallust. (De sect. cyni.). —Suid. in Marcellin. et Sallut.

losophie (1). On peut croire que son exemple en entraîna plusieurs autres. Tous les éclectiques ne prirent pas ce parti extrême ; mais ils étaient trop piqués de ces affronts continuels pour ne pas faire sentir à Salluste leur ressentiment et leur dépit ; car leur vertu, quoique tant vantée, n'allait pas jusqu'au pardon des injures ; au contraire, ils repoussèrent l'injure par l'injure, la calomnie par la calomnie, et bientôt leurs discussions philosophiques se changèrent en rixes de halles ou de carrefours. Salluste ne pouvait pas répondre tout seul à tant et à de si redoutables arguments : contraint de céder au nombre, il quitta la ville d'Athènes avec Isidore, autre déserteur de l'Éclectisme, et se rendit en Egypte, où il continua long-temps encore à déclamer contre les néo-platoniciens.

Révolte d'Illus.

Cependant Zénon avait succédé à Léon sur le trône d'Orient : la bassesse de son caractère, son ignorance, son inexpérience, ses passions brutales lui firent bientôt des ennemis qu'il n'eut ni le pouvoir, ni le courage de réprimer. Basilisque le premier se déclara 475
contre lui ; mais la jalousie et la rivalité l'ayant délivré de cet ennemi, il revint à Constantinople, de l'Isaurie sa patrie, où la rébellion l'avait forcé de se réfugier. Son ingratitude stupide lui attira bientôt sur les bras

(1) Suid. lexic. voc. Ἀθηνόδωρος. — Brucker, tom. II, p. 528.

des ennemis plus nombreux et plus terribles. Illus, maître des offices, faillit le renverser encore une fois de son trône. L'occasion était trop favorable aux desseins des éclectiques, pour qu'ils ne la missent pas à profit. Pamprepius, disciple de Proclus, anima la colère d'Illus, flatta son ambition, et le jeta dans la révolte. Ce philosophe, né en Egypte, s'était d'abord adonné à la culture des belles-lettres et surtout de la poésie, dans laquelle il obtint même des succès. Il lui prit ensuite envie de visiter Athènes, dont les écoles jouissaient encore de quelque réputation : il ouvrit dans cette ville un cours de littérature grecque, qu'il ferma bientôt pour l'étude de la philosophie ; car les lauriers de Proclus ne le laissaient point dormir : il crut que la philosophie était le chemin de la gloire, et il se lança dans cette carrière, à la suite de beaucoup d'autres ambitieux éclectiques. Mais, poursuivi en Attique par la haine d'un certain Théagène, il vint à Constantinople, où sa réputation l'avait déjà précédé. Mars l'Isaurien, capitaine qui s'était distingué, sous Léon, dans les guerres d'Afrique, l'introduisit auprès du patrice Illus. Celui-ci se piquait de littérature et de philosophie : il se laissa facilement éblouir par la jactance d'un homme qui, déjà connu comme philosophe et littérateur, tranchait encore du diplomate et de l'homme d'état. Il lui assigna des pensions, lui en obtint une de l'empereur et lui ou-

Pamprépius.

vrit encore l'entrée du sénat. Peu de temps après, Illus, obligé de faire un voyage en Isaurie, laissa son ami à Constantinople. Les faveurs dont Pamprépius était comblé, excitèrent la jalousie de plusieurs courtisans ; l'envie s'était tue en présence d'Illus; mais, après son départ, ils intentèrent à Pamprépius des accusations que son zèle pour le culte des dieux et sa haine contre le paganisme ne rendaient que trop plausibles : ils persuadèrent à l'empereur que Pamprépius, selon l'usage de sa secte, employait des moyens magiques pour inspirer de mauvais desseins à Illus et lui en assurer les succès. Zénon expulsa donc de Constantinople le philosophe éclectique, qui se réfugia à Pergame. Sa disgrâce le rendit encore plus cher à Illus, son protecteur ; celui-ci l'appela en Isaurie, et revint dans la capitale avec lui, bien résolu de prendre sa défense contre ses accusateurs, et même contre le prince. Sa présence fit taire de nouveau l'envie, quoiqu'il prodiguât au philosophe des marques d'estime et d'amitié : il l'admit dans son intimité et dans son conseil : il prenait son avis dans toutes ses entreprises : il les poursuivait ou les abandonnait selon le bon plaisir de Pamprépius, auquel il finit par sacrifier sa religion. Le philosophe éclectique avait jusqu'alors assez habilement dissimulé le projet et le désir de rétablir l'idolâtrie; il crut que le temps était venu de révéler et d'exécuter son dessein. D'accord

avec Mars, païen comme lui, il attira Illus au culte des dieux, et peu à peu il lui ouvrit et lui fit goûter ses projets : il associa au complot un prêtre des idoles, épicurien de mœurs et astrologue de profession, ainsi que Léonce, sénateur et général distingué. Le complot ainsi tramé, les conjurés en attendaient le succès du temps et de l'opportunité des circonstances, lorsque l'imprudence de Zénon sembla un instant mettre le comble à leurs vœux. Ce prince, prévenu par l'impératrice contre Illus, essaya deux fois de le faire périr. Le patrice, pour mettre ses jours à couvert, autant que pour précipiter l'exécution d'un complot déconcerté, sortit de Constantinople avec ses affidés, la vengeance dans le cœur. Sa dignité et l'autorité de son nom favorisaient ses projets. Il parcourut plusieurs provinces de l'Orient, en débaucha toutes les troupes, les attacha à son parti et les mit à la disposition de Léonce, à qui il donna le titre d'empereur, se réservant l'autorité souveraine, jusqu'à ce qu'il fût temps d'en prendre aussi les marques. Les rebelles obtinrent d'abord quelques avantages sur les troupes de l'empire, commandées par Longin, frère de Zénon ; mais, battus à leur tour par Théodoric auquel l'empereur avait donné le commandement de ses troupes, ils se retranchèrent dans le château impérial de Papyrus, fort imprenable, où la famine seule pouvait les forcer; c'est pourquoi l'habile général se contenta de le bloquer.

Dès les premiers jours du blocus, Illus avait chargé son frère Troconde d'aller lui chercher des renforts dans les provinces insurgées ; mais les assiégeants le prirent et le décapitèrent. Les assiégés, qui ignoraient cet évènement, attendaient avec impatience que Troconde vînt prendre les ennemis en queue, et les forcer de lever le blocus. Pamprépius ranimait leur confiance et les assurait que bientôt Troconde viendrait les délivrer, à la tête d'une armée formidable. Mais après trois ans d'attente, Illus et Léonce s'apercevant enfin qu'ils étaient les dupes de cet imposteur, le décapitèrent et jetèrent son cadavre dans les retranchements des ennemis. Ces deux généraux eux-mêmes, trahis par le beau-frère d'Illus, eurent bientôt le même sort, et leurs têtes, promenées dans les rues de Constantinople, donnèrent une leçon terrible à tous les mécontents (1). 488.

Conspiration de Sévérien.

Ce mauvais succès ne découragea point les éclectiques: Sévérien, forcé par la mort d'Anthémius d'abandonner une première entreprise, n'avait point renoncé au dessein de la poursuivre dans des circonstances plus favorables. Depuis qu'il était revenu à Constantinople, il n'avait jamais cessé de préparer des troubles et le triomphe de sa cause : non-seulement il attira dans le complot toute

(1) Tillem. Hist. des emp. Zénon. Art. 19-23. — Petav. ration. tempor. p. 1. l. 6. c. 17, sub fin.

l'école de Proclus, son maître, mais encore tous les esprits mécontents et un grand nombre de païens puissants que la décadence désormais irrémédiable de l'ancien culte jetait dans le désespoir. Mais l'imprudente légèreté de Sévérien fit échouer la conspiration qu'il avait ourdie avec tant de persévérance et d'audace. Herménéric, qui avait échappé au triste sort d'Aspar son père et de ses deux frères, jouissait d'un grand crédit auprès de l'empereur Zénon. Sévérien pensa que la fidélité de ce courtisan n'était pas sincère, et que peut-être il ne soupirait qu'après le moment où il pourrait venger, sur les Romains, le massacre de sa famille. Herménéric, au contraire, tâchait par sa fidélité, son obéissance et ses services, de faire oublier son origine barbare, et le crime qui avait attiré sur son père et ses frères un si terrible châtiment. Sévérien ne sut point pénétrer ses véritables sentiments; il tenta d'attirer dans son parti un personnage si influent : mais plus habile que lui, Herménéric sembla d'abord entrer dans les vues du perturbateur. Celui-ci s'imaginant l'avoir déjà gagné, lui découvrit toute la trame et les noms des conjurés. C'était là précisément que voulait l'amener le rusé Herménéric : il court au palais et découvre à Zénon le complot que l'on ourdit contre sa personne et contre l'état. Aussitôt des ordres sont donnés : on arrête les séditieux; on les jette dans des prisons, ou bien

on les conduit au dernier supplice. Sévérien échappa aux perquisitions de la justice et s'enfuit précipitamment en Asie, où il traîna depuis lors une existence misérable et vagabonde.

De toutes les qualités que demandait son rôle, cet homme n'avait que l'impudence et la haine contre la religion chrétienne; d'ailleurs, léger, vain, indiscret, il précipitait ses jugements, ne prévoyait pas les difficultés que rencontreraient ses projets; il était incapable de se former un plan, de combiner des ressources et des moyens, de calculer les chances, d'en préparer les succès, de mesurer la portée de ses discours et de ses actions : orgueilleux et impertinent, il voulait marcher sans rival, exigeait de tous leur estime et leur admiration; il était inflexible ou plutôt intraitable dans ses prétentions, et ne savait jamais se plier au caractère des autres, ni aux exigences des temps. Il était donc difficile qu'une si vaste conjuration, dirigée par un tel meneur, n'échouât pas : aussi, loin de mener ses complices à la victoire, Sévérien les conduisit à la mort ou à l'exil (1).

Héraïsque, Asclépiade, Agapius et d'autres disciples Héraïsque.

(1) Damasc. ap. Phot. c. 242. — Suid. Lexic. voc. Σεβηριανός — tom. II. p. 327.

de Proclus, qui avaient pris part à la conjuration, furent aussi enveloppés dans la disgrâce de Sévérien.

Héraïsque s'appliquait particulièrement à la théurgie; Asclépiade. Asclépiade était surtout adonné à la sagesse des Egyptiens (1). Ils vivaient tous les deux dans une intime amitié. Lorsque Héraïsque fut mort, des spectres vinrent rassurer Asclépiade sur le sort de son ami et lui annoncer qu'il jouissait du souverain bonheur. Asclépiade, ajoute Damascius, profita de ses exemples pour obtenir le même sort. Il écrivit des hymnes en l'honneur des dieux et un traité *sur l'accord de toutes les religions*, dont le titre seul indique le but (2).

Héraïsque, reconnu complice de Sévérien, fut vivement poursuivi par la justice; il ne dut son salut qu'à Gésius, ami et disciple de Proclus, et alors médecin célèbre à Constantinople. Celui-ci, non moins coupable peut-être que ses confrères, fut oublié cependant à cause de ses richesses, de son nom et de son ascendant extraordinaire sur ses concitoyens. Gésius se jugea même assez puissant pour protéger les criminels. Héraïsque trouva dans sa maison un asile assuré contre la justice; mais une mort soudaine, causée soit par la

(1) Cudworth, Syst. intellect. c. 4, § 28 et Annot. Mosheim. in h. loc.
(2) Damasc. ap. Phot. l. c.

crainte, soit par la maladie, vint bientôt après satisfaire la timide vengeance du prince. Gésius osa lui faire rendre publiquement les honneurs de la sépulture, et les éclectiques n'eurent pas honte de faire l'apothéose d'un repris de justice (1).

Agapius n'eut pas le même bonheur : il fut pris et li- Agapius.
vré avec beaucoup de factieux de sa secte au pouvoir du préfet du prétoire. L'histoire ne nous apprend pas quel fut leur sort; elle ajoute seulement que l'on condamna aussi à mort le sophiste Zosime, qui s'était distingué par son acharnement contre la religion.

Quant à Gésius, il n'échappa cette fois aux coups de la Gésius.
justice que pour périr ensuite d'une manière plus honteuse. Il s'attacha à deux magiciens de la même école, qui abusèrent cruellement de sa confiance et de sa crédulité. Ils lui persuadèrent qu'il était destiné à l'empire et envoyé par les dieux pour être le restaurateur de leur culte. Gésius commençait déjà à seconder les volontés divines, à prendre les mesures qui devaient l'élever sur le trône, lorsqu'il fut saisi, jugé, condamné, exécuté (2).

Jamais l'Eclectisme n'avait essuyé des pertes si considérables depuis la conspiration de Théodore. Cette secte, privée alors de ses membres les plus influents et les plus

(1) Damasc. ibid. Suid. Lexic. voc. Ἡραΐσκος.
(2) Tillemont, Hist. des emper. ZÉNON. Art. 26.

entreprenants, fut réduite à l'impuissance de tramer désormais un complot sérieux contre la sûreté du trône en faveur du paganisme; mais les éclectiques qui survivaient à tant de pertes, comme pour se venger de leur faiblesse, se mirent à déclamer avec plus de fureur que jamais contre la religion chrétienne, à célébrer la bonté de leur cause et la gloire de leurs héros.

Même période.



Mort de Proclus vers l'an 485

VII. Il est probable que Proclus ne fut pas témoin de la proscription de son école; il était déjà mort sans doute, lorsque la justice la décima. Il ne fut pas lui-même toujours exempt des délits qu'expièrent ces sanglantes exécutions; car nous apprenons de Marin, son admirateur, qu'il fut obligé quelquefois de quitter la ville d'Athènes (1); le même écrivain se tait sur la cause d'un si sévère châtiment; mais ce silence même accuse Proclus et confirme nos soupçons.

Les cinq dernières années de sa vie, Proclus ne fit plus que végéter : son corps, en proie à mille infirmités, dépérissait de jour en jour, jusqu'à ce qu'il perdit les forces et la vie au milieu des plus cruelles douleurs; plusieurs fois il ordonna à ses disciples de conjurer les dieux de mettre un terme à tant de maux, s'ils ne voulaient point les adoucir. On pria avec tant de ferveur,

(1) Damasc. ap. Phot. c. 242.

dit Marin, que Proclus sentit aussitôt ses douleurs diminuer. Bien plus, Esculape se présenta à lui sous la forme d'un dragon, et lui offrit de lui rendre la santé; mais le philosophe avait hâte de mourir, il refusa les services du dieu de la médecine, qui, ne pouvant pas lu donner les secours de son art, eut du moins le bonheu de recueillir son dernier soupir (1).

Un an auparavant, le ciel avait présagé ce malheur à la terre : le soleil avait voilé sa lumière, pour avertir les hommes que bientôt ils seraient privés de cè lumineux flambeau (2). Quelque public que fût l'avertissement, les seuls disciples de Proclus surent l'observer et le comprendre.

Ils déposèrent les restes de leur maître dans le tombeau de Syrianus, qui, avant de mourir, avait témoigné le désir que ses cendres reposassent à côté de celles de son disciple chéri. Peu contents des honneurs funèbres qu'ils lui rendirent, les amis de Proclus le mirent au

(1) Marin. in vit. Procli. c. 30. On s'explique difficilement comment Proclus qui avait hâte de mourir, ordonne à ses disciples de demander sa guérison, et la refuse lorsqu'Esculape vient la lui offrir. Les historiens de cette secte donnent à leurs lecteurs ou à leurs commentateurs, autant de peine pour les accorder avec eux-mêmes, qu'ils en prenaient pour accorder ensemble toutes les sectes, toutes les superstitions.

(2) Marin. c. 37.

rang des dieux et lui offrirent de l'encens (1); vengeance bien permise à une secte qui s'éteignait dans le mépris.

Pour achever de peindre ce philosophe et toute la secte dont il fut le plus fidèle représentant, nous reproduirons ici le jugement qu'en a porté Diderot dont on connaît l'esprit anti-catholique. « Proclus, le plus fou de » tous les éclectiques, s'était rempli la tête de gymno» sophisme, de notions hermétiques, homériques, or» phéiques, pythagoriciennes, platoniciennes, Aristo» téliciennes : il s'était appliqué aux mathématiques, » à la grammaire, à l'art oratoire ; il joignait à toutes » ces connaissances acquises une forte dose d'enthou» siasme naturel. En conséquence, personne n'a jamais » commercé plus assidûment avec les dieux, n'a débité » tant de merveilles et de sublime, et n'a fait plus de » prodiges. Il n'y avait que l'enthousiasme qui pût rap» procher des idées aussi disparates que celles qui rem» plissaient la tête de Proclus, et les rendre éloquentes » sans les secours des liaisons... il est inconcevable » combien le dessein de balancer les miracles du chris» tianisme par d'autres miracles (ou prétendus tels) (2) a

(1) Damasc. in vit. Isid. ap. Phot.

(2) Il n'y a de *vrais miracles* que ceux qui n'autorisent pas le mensonge et l'impiété : l'encyclopédiste le savait sans doute ; mais il af-

» fait débiter de rêveries, de mensonges et de puéri-
» lités aux philosophes de ce temps. Un philosophe
» éclectique se regardait comme un pontife universel...
» *Dicere philosophum*, dit Marinus, *non unius cujusdam*
» *civitatis, neque cœterarum tantùm gentium instituto-*
» *rum atque rituum curam agere, sed esse in universum*
» *totius mundi sacrorum antistitem*. Voilà le personnage
» que Proclus prétendait représenter. »

Les œuvres qui nous restent de Proclus ne démentent pas un jugement si sévère. On regrette qu'un si beau talent se prostitue, par haine contre le christianisme, à un ridicule et absurde syncrétisme; qu'il l'appuie et l'étaie d'une si vaste érudition; qu'il consacre à une cause si mauvaise des travaux immenses qui auraient enrichi la science, si elle en eût été l'objet : Proclus aurait pu être un grand philosophe ; il ne fut jamais qu'un misérable syncrétiste; ses ouvrages et son historien sont encore là pour le prouver. « Mélange singulier de génie et d'exaltation, de science et de superstition, de perspicacité et de crédulité, espèce de

Esprit et doctrine de Proclus.

fecte de confondre les miracles du christianisme avec les impostures de l'Eclectisme pour décréditer les uns par les autres. Ainsi, les hérétiques affectent de confondre les rêves des éclectiques avec les faveurs célestes que le Seigneur a accordées à plusieurs de nos saints. Pour les hérétiques comme pour les esprits-forts, la mauvaise foi tient ordinairement lieu de raisons en matière de religion.

*pandémonion*, il semble réunir en lui les dons de l'éloquence, de la philosophie, de l'érudition, et tous les écarts d'un enthousiasme sans limites comme sans règles ; il semble associer toutes les lumières et toutes les illusions, comme il a confondu dans son système toutes les traditions, comme il a identifié dans un principe unique l'universalité des êtres. Il nous représente en quelque sorte toute son école ; on croit voir un vaste bassin ou un gouffre dans lequel viennent se rendre, se mêler et se perdre les fleuves divers qui ont arrosé et parcouru les domaines de l'esprit humain, chargés des germes ou des débris de toutes les substances qui en couvraient le sol (1). »

Daunou n'a pas porté de Proclus un jugement plus favorable : « la vie de ce philosophe, écrite par Marinus, fournit la clef des doctrines professées par Proclus, par ses maîtres, par ses disciples, et imaginées surtout pour être mises en opposition au christianisme, dont ils étaient ennemis déclarés. Proclus est un hiérophante plutôt qu'un philosophe : il aspire à être le pontife de toutes les religions de l'univers ; il chante tous les dieux, excepté celui des chrétiens. Il puise, le plus qu'il peut, dans les livres d'Homère, d'Orphée, de Zoroastre, productions évidemment supposées, qu'il prend ou donne

(1) Degerando, ibid. p. 421.

pour authentiques. Il s'efforce d'y rattacher les institutions de Pythagore, les dogmes de Platon, et même quelques-unes des observations d'Aristote et d'en composer un système qui, néanmoins, demeure si confus, qu'on n'a point réussi encore à en présenter un exposé complet, clair et méthodique (1). »

Proclus avait composé, contre le christianisme, plusieurs ouvrages qui ne sont pas venus jusqu'à nous ; ses traités sur la mère des dieux, sur la théologie d'Orphée, sur les oracles, etc., ont eu le même sort. Il nous reste encore de lui d'autres livres qui depuis plusieurs années exercent la patience de quelques savants, plus encore qu'ils n'excitent leur curiosité.

Quoique dans ces livres, Proclus ne déclare pas ouvertement son but, on s'aperçoit facilement, comme on l'a fort bien remarqué (2) qu'il n'écrit que pour nuire au chris-

(1) Daunou, Biogr. univers. art. Proclus

(2) M. V. Cousin in præfat. ad Procl. — Suidas l'avait déjà dit : Hic est ille Proclus qui alter à Porphyrio impuram et contumeliosam contrà christianos acuit linguam. οὗτος ἐστί Πρόκλος, ὁ δεύτερος μετὰ Πορφύριον κατὰ χριστιανῶν τὴν μιαρὰν, καὶ ἐφύβριστον αὐτου γλῶσσαν κινήσας (Lexic. voc. Πρόκλος).

M. Cousin fait ailleurs la remarque suivante : « Sur la situation du monde à cette époque, et sur le christianisme, il n'y a dans tout ce commentaire (de Proclus sur l'Alcibiade de Platon), qu'une seule phrase, où Proclus avoue, avec une sorte de dédain amer, que la foule déserte l'ancienne religion par pure ignorance ; car nous pensons, avec le glossateur du manuscrit du Vatican, que c'est ainsi

tianisme. Ce qui le choquait surtout dans notre sainte religion, c'était l'idée d'une origine du monde; car il soutenait avec Platon et ses disciples que la matière n'avait pas été créée; et pour prouver cette thèse, il opposa à la doctrine des chrétiens dix-huit arguments avec lesquels il prétendait la renverser; mais Jean Philopon, grammairien d'Alexandrie et chef des Trithéites, le réfuta complètement et rabattit ses prétentions (1). Enée de Gaze, qui avait d'abord étudié avec

qu'il faut entendre cette phrase : Ἐν γὰρ τῷ παρόντι χρόνῳ περὶ τοῦ μὴ εἶναι θεοὺς ὁμολογοῦντες οἱ πολλοὶ, δι' ἀνεπιστημοσύνην τοῦτο πεπόνθασι. (Fragm. philosoph. tom. 2. p. 303-304).

Il est remarquable, ajoute M. Doellinger, que les platoniciens, malgré leur accord sur beaucoup de points avec les dogmes du christianisme, évitaient d'employer les dénominations bibliques, sans doute pour échapper au reproche de plagiat que leur adressaient les chrétiens. Ainsi, par exemple, Porphyre, pour avoir parlé d'archanges, fut blamé par Jamblique et par Proclus.

Celui-ci s'exprime de la manière suivante dans son commentaire sur le Timée : οὐ δε φιλοσοφος ὁ τροπος ουτος της θεωριας, ἀλλα βαρβαρικης ἀλαζονειας μεστος. Pour comprendre ce que cette βαρβαρικη αλαζονεια veut dire, il suffit de se rappeler que l'apôtre saint Jean avait déjà été désigné sous le nom de : ο βαρβαρος, par le philosophe Amélius, de la même école. Jamblique avait néanmoins prétendu que les dénominations barbares de Dieu et des choses divines valaient mieux que celles des Grecs, et il ne voulait parler que des dénominations égyptiennes et assyriennes ! (De myst. VII-4.) Note de M. Doellinger. Orig. du Christ. tom. 2. p. 72-73).

(1) Voir la réfutation du système de Proclus par M. l'abbé Maret, Essai sur le Panth. (2e édit.) p. 147 et suiv. et le ch. 5e.

Proclus la philosophie sous Olympiodore, embrassa ensuite la religion chrétienne, et combattit les erreurs de son ancien condisciple. Il écrivit contre lui un dialogue intitulé Théophraste, où il défend l'immortalité de l'âme et d'autres dogmes chrétiens avec autant de grâce que de force.

Autres philosophes de ce nom.

Il ne faut pas confondre Proclus, chef de l'école d'Athènes, avec un autre philosophe de même nom, qui, sous Anastase, s'acquit une réputation plus honorable et mieux méritée. Ce prince, assiégé dans sa capitale par le rebelle Vitalien, fit venir d'Athènes ce dernier Proclus, moins habile dans la philosophie que dans la physique. Il fut d'un grand secours à l'empereur; mais assurément il n'opéra pas en sa faveur toutes les merveilles que les Grecs en racontent : il détruisit la flotte de Vitalien. D'après Zonare, Proclus aurait brûlé les vaisseaux ennemis au moyen de miroirs ardents, suspendus aux murs de Constantinople. Jean Malala, qui confond ce Proclus avec le théurge, veut, au contraire, qu'il ait incendié la flotte ennemie avec une matière inflammable de sa composition.

Suidas parle d'un troisième Proclus, un peu plus ancien que les deux autres, pontife des dieux et habile mathématicien.

Quelque temps après la mort du théurge dont nous venons d'esquisser l'histoire, un autre philosophe ma-

gicien rendit le même nom fameux dans plusieurs contrées de l'Asie. Sa réputation s'étendit jusqu'à Constantinople ; et l'empereur Anastase le manda à sa cour pour entendre de lui l'explication d'un songe qui l'effrayait. Ce fait bien prouvé confirmerait ce qu'on lit dans quelques éditions de Suidas, que ce prince s'efforça de rendre à la ville d'Athènes les écoles païennes dont elle tirait sa gloire (1).

De l'an 490 à l'an 494.



Successeurs de Proclus.

VIII. La puissance impériale ne pouvait plus rien en faveur de l'Éclectisme; la lumière de l'Évangile jetait un trop vif éclat; elle avait trop mis à nu les impostures et les absurdités de cette école, et l'avait fait tomber dans un mépris trop profond, pour qu'on pût l'en relever.

Marin.

Marin, disciple de Proclus, fit les derniers efforts pour résister à l'ascendant d'une religion devant laquelle disparaissait sa secte impuissante. Cet homme, natif de Naplouse en Palestine, avait abandonné la secte des Samaritains pour embrasser l'Éclectisme beaucoup plus conforme à ses vices et à ses travers. Il vint d'abord étu-

(1) Consulter sur Proclus le théurge : Marin. vit. Procli (édit. Fabric. Hamb. 1700. in-4° et Boissonade. Lips. 1814, (in-8°) — Fabric. Biblioth. græc.—Bruck. l. c.—de Burigny. Acad. des Inscript. et bell. lett. tom. 31. — Tillemont, Hist. des emp. tom. V. p. 593.— Degerando, tom. 3. — Daunou, Biogr. univ. Art. Proclus. — Baron. ann. eccl. ad ann. 518. § 17. — Baltus, défense des SS. Pères. acc. de Platon. l. IV. c. 19,

dier ce système à Alexandrie, d'où la réputation de Proclus l'appela, peu de temps après, en Attique. A l'école d'un maître si habile, il se pénétra si bien de la doctrine et de l'esprit de la secte, que Proclus lui-même le jugea capable de le remplacer et de poursuivre son ouvrage. On ne dit pas combien de temps Marin dirigea cette école; mais on sait qu'il réussit à rassembler un grand nombre de disciples et à leur inspirer à tous son fanatisme et sa haine contre la religion chrétienne (1). Toutefois, il ne jouit pas toujours en paix de sa gloire: sa fierté, son ambition et ses prétentions lui suscitèrent, parmi les écoles diverses d'Athènes, de nombreux et puissants ennemis qui attentèrent plusieurs fois à ses jours. Il chercha son salut dans la fuite, et alla se réfugier à Epidaure, d'où il ne sortit que lorsque l'orage fut passé (2).

Malgré la faiblesse de sa santé, Marin travailla toujours avec une ardeur infatigable au triomphe de sa cause et à la propagation de sa secte. Il composa dans ces vues plusieurs ouvrages, dont il ne nous est parvenu que l'*Histoire de la vie de Proclus* (3). Nous en avons assez

(1) M. Degerando, Hist. comp. des syst. de Phil. tom. III, p. 447.— Brucker, tom. II, p. 337.

(2) Id.— l. c. — Tillemont, l. sup. cit. — Bruck. p. 338.

(3) Brucker, tom. II, p. 318.

dit pour faire connaître l'esprit qui a présidé à la composition de ce roman. Il existe encore, sous le nom de Marin, des écrits sur les mathématiques; ils lui seraient fort honorables s'ils lui appartenaient. Damascius rapporte en effet qu'il cultiva ces sciences avec beaucoup de succès; d'ailleurs, l'Éclectisme mettait les mathématiques au nombre des connaissances nécessaires pour disposer l'esprit à sa doctrine. Mais, comme il y a eu plusieurs auteurs du même nom, il est difficile de décider si ces ouvrages appartiennent à celui qui nous occupe (1).

Quoique Marin se rendît plus habile dans l'art de la magie que dans les sciences exactes, Damascius lui fait cependant un reproche sérieux de ne pas avoir acquis dans la théurgie toute l'habileté convenable (2); ce reproche, selon nous, révèle le fanatisme de son auteur, sans excuser la conduite de Marin.

Cependant ses forces, affaiblies par tant de mouvements, ne pouvaient plus servir sa haine. Marin songea donc à se nommer un successeur qui pût faire à la religion tout le mal qu'il ne pouvait pas lui causer par lui-même : trois de ses disciples méritaient son choix : Hégias, Isidore et Zénodote.

(1) Idem. p. 338. — Schoëll. Hist. de la Litt. grecq. prof. chap. 93.
(2) Damasc. ap. Phot. cod. 181-242.

Hégias avait d'abord fait espérer qu'il égalerait Plutarque et que, comme lui, il jetterait un nouvel éclat sur l'Eclectisme; mais un reste de probité, un sens droit l'éloignèrent d'une secte qui outrageait la raison pour nuire à la religion chrétienne. Les Eclectiques, prenant pour une injure personnelle la conduite d'Hégias, résolurent de s'en venger, et dès-lors ils attentèrent à ses jours; mais, aidé de ses amis, celui-ci fut toujours assez heureux pour déconcerter leurs projets et déjouer leurs machinations (1).

Marin jeta donc les yeux sur un philosophe plus constant et plus digne de sa confiance. Il trouva dans Isidore de Gaze toutes les qualités qu'il exigeait de son successeur, lui conféra tous ses droits, et l'investit de la dignité de coryphée (2). Les premiers essais d'Isidore justifièrent pleinement le choix de Marin, et ce fanatique put mourir content d'avoir légué à la religion un ennemi animé de toute sa haine. Isidore de Gaze.

La ville de Gaze se distingua long-temps par un attachement opiniâtre à l'idolâtrie : tandis que les autres cités de l'empire embrassaient tour-à-tour la foi de Jésus-Christ, elle s'obstinait à conserver et à défendre le

(1) Damasc. ap. Photium. — Bruck. tom. II. p. 338 et seq.
(2) Damasc. ap. Phot. l. c.

culte des faux dieux (1). Aussi fournit-elle toujours à l'Eclectisme et au paganisme d'ardents sectateurs. Procope, Zozime, Ulpien et beaucoup d'autres ennemis déclarés du christianisme, virent le jour dans cette ville; mais aucun d'entre eux ne déploya plus de fureur et d'impiété que le successeur de Marin.

Isidore avait reçu une éducation digne de la noblesse de sa naissance (2). A peine sortait-il de l'enfance, qu'un amour effréné pour les nouveautés et les opinions singulières l'entraîna en Egypte. Asclépiodote occupait alors dans Alexandrie la chaire d'Hypatie et d'Hiéroclès (3). Il avait puisé à l'école de Proclus, l'enthousiasme et le fanatisme de la secte; plus théurge que philosophe, il prêchait plutôt les mystères et les pratiques superstitieuses de l'Eclectisme alexandrin, qu'il n'en enseignait les principes philosophiques. Entêté du culte des dieux, dont il n'avait pas voulu reconnaître l'impuissance et la vanité, il ajoutait encore de nouvelles superstitions à celles de son maître, pour honorer ses fabuleuses divinités et se les rendre favorables. Ces pra-

Asclépiodote.

(1) Reland. Palæstin. l. III, p. 792.

(2) Damasc. ap. Phot. l. c.

(3) Damasc. in vit. Isidori. ibid.—Suidas, Lexic. voc. Ἀσκληπιόδοτος. — Brucker, tom. II, p. 326. — Jonsius, De Script. Hist. Philos. l. III, c. 18. — Fabric. Biblioth. græc. tom. 2.

tiques confirment le jugement qu'en a porté Damascius : il nous le dépeint comme un homme dépourvu de jugement; mais enthousiaste et passionné pour le merveilleux, il attribue à ces défauts le peu d'aptitude qu'il apportait à la philosophie. Il paraît qu'il en montrait davantage pour la médecine, dans laquelle, dit-on, il se rendit fort habile. Damascius raconte de lui de prétendus prodiges dont l'invention ne fait pas plus d'honneur au héros qu'au romancier. Pour en donner un exemple, il conte fort gravement qu'Asclépiodote lisait aussi facilement au milieu des plus épaisses ténèbres, qu'en plein midi. Damascius ajoute d'autres semblables niaiseries auxquelles nous renvoyons ceux qui auraient le courage de les croire. Tel fut le maître dont Isidore suivit les leçons à Alexandrie; mais ne le trouvant pas encore assez hardi, ni assez enthousiaste, il déserta son école et vint en Attique, où il espérait trouver dans Proclus un maître plus déterminé et plus avancé dans les sciences théurgiques (1). La renommée ne l'avait point trompé : Proclus lui parut même beaucoup au-dessus de sa réputation. A la vue du grand théurge, dit Damascius, Isidore crut voir la philosophie en personne, et une joie ineffable inonda son âme. De son

(1) Damasc. l. c.

côté, Proclus, aussi habile physionomiste que magicien expérimenté, aperçut dans les regards et les traits d'Isidore, les excellentes dispositions que ce jeune homme apportait à l'étude des sciences divines (1). Isidore ne démentit point les prévisions de son maître : il se pénétra si bien de sa doctrine, qu'en peu de temps il fut capable de le suppléer, de dévoiler et d'expliquer à ses condisciples les mystères les plus cachés du mysticisme égyptien ; mais il fit de très-médiocres progrès dans la philosophie péripatéticienne, malgré l'habileté de Marin, qui la lui enseignait (2). Car son esprit élevé dans les régions idéales ne pouvait pas s'abaisser jusqu'à la science toute naturelle d'Aristote (3) : c'est-à-dire, pour expliquer le langage des éclectiques, qu'Isidore, possédé de la fureur enthousiaste et fantastique des théurges, ne pouvait pas s'accommoder d'une méthode qui demandait une âme plus calme, un jugement plus sain, un esprit plus droit et plus pénétrant.

C'est pourquoi Isidore prétendait que la marche syllogistique étouffait l'enthousiasme, arrêtait l'essor du génie et le forçait de ramper dans la nature. Résolu donc de marcher sur les traces de Platon et de Pytha-

(1) Idem. ibid.
(2) Suid. Lexic. voc. Μαρῖνος.
(3) Damasc. ap. Phot. l. c.

gore, de compagnie avec les Plotin, les Porphyre, les Jamblique et les Proclus, et de se repaître, comme eux, d'un enthousiasme théurgique et d'une inspiration prétendue divine, il se livra tout entier à la superstition, à l'interprétation des songes, à la magie et à ses pratiques. Il lut ou consulta tous les livres qui traitaient de la théurgie et des oracles, et puisa, avec une soif inextinguible, la doctrine honteuse des mystères, à toutes les sources où il espéra la trouver; en sorte que, depuis la mort de Proclus, il était regardé comme l'oracle et l'honneur de l'Eclectisme (1).

Le choix de Marin ne pouvait donc pas tomber sur un sujet plus digne de le remplacer. Isidore cependant reçut cet honneur avec beaucoup de répugnance; car, pour le soutenir, il fallait dépenser une grande érudition, et il ne se sentait pas capable d'en faire les frais : il avait toujours condamné une lecture trop vaste et trop variée, sous prétexte qu'elle fournissait aux disputes une matière inépuisable. D'ailleurs, depuis que Proclus n'était plus, Athènes n'avait point d'attraits pour lui. La chaire sur laquelle il était monté malgré lui, l'exposait continuellement à de malignes critiques. Le goût pour l'enthousiasme théurgique s'affaiblissait peu à peu;

(1) Bruck. Hist. crit. Phil. tom. II. p. 342 et seq.

le nombre des disciples diminuait chaque jour ; tous retiraient leur estime. Cet abandon jeta Isidore dans un ennui qu'augmentaient encore les devoirs de sa charge. Il prit la résolution de s'en démettre et d'aller chercher à Alexandrie une admiration qui le fuyait à Athènes (1). Si le charlatanisme avait pu tenir lieu d'érudition, Isidore aurait occupé plus glorieusement la chaire de Proclus. Le témoignage de Damascius nous apprend que, sur ce point, il ne le céda pas aux plus fameux théurges de sa secte. Le savant Falconnet, dans un *Mémoire sur les Bœtyles*, traduit et commente le passage de cet auteur, en des termes auxquels nous devons conserver leur force et leur naïveté.

« Ce personnage original, dit l'illustre académicien, » avait la face carrée, les yeux fixes et en même temps » roulants; un pareil visage, s'écrie Damascius, était » le portrait sacré de Mercure, dieu de l'éloquence, » des yeux si extraordinaires étaient le siége de Vénus » et de Minerve. L'esprit répondait au corps : il trouvait » dans ses songes, la solution de toutes les questions qui » l'embarrassaient; aussi était-il soigneux de les raconter » dès qu'il était éveillé; il savait voir les évènements » futurs dans un verre plein d'eau, et il avait appris

(1) Damasc. loc. cit. — Bruck. l. c.

» d'une femme ce beau genre de divination.... Enfin,
» pour achever de peindre Isidore, il était si familier
» avec les *Bætyles*, qu'il connaissait parfaitement la qua-
» lité des génies auxquels ils servaient de domiciles.
» Tel était ce philosophe dont Damascius ne parle
» qu'avec une profonde vénération, et qu'on jugerait
» digne aujourd'hui, des petites maisons. Mais il était
» d'une secte où il fallait être fou de profession; car
» j'apprends d'ailleurs qu'il régentait dans l'école athé-
» nienne fondée par Plutarque, fils de Nestorius, auquel
» succédèrent Syrianus, Proclus, Marinus, tous phi-
» losophes fameux, mais frappés au même coin que
» notre Isidore, leur successeur, et entêté d'un pytha-
» gorisme réchauffé, mêlé de chaldaïsme et habillé à
» la platonicienne, sorte de philosophie mise en cré-
» dit par Plotin, Porphyre et Jamblique, et dans les
» sources de laquelle nous trouvons l'origine du mira-
» culeux ridicule des Bætyles (1). » On ne peut s'empê-
cher d'adhérer au jugement que porte ce savant acadé-
micien sur l'Éclectisme en général et sur Isidore en
particulier, en lisant les pompeux et ridicules éloges
de Damascius. Pénétré de l'esprit et des besoins de sa

(1) Mémoires de l'Académie des Inscript. et B. Lett. tom. 6. (in-4°) p. 516 et suiv.

secte, il ne voyait plus de ressources pour elle que dans le mensonge et la calomnie; il lui prodigua donc des éloges d'autant plus pompeux qu'elle était environnée d'un mépris plus général; il insulta la religion chrétienne avec une fureur qu'enflammait encore la dédaigneuse pitié qui accueillait ses sarcasmes. Cet Isidore si méprisable en lui-même, devient un demi-dieu sous la plume menteuse de son panégyriste; c'était un homme orné de tous les dons de la nature, doué des plus belles qualités et de toutes les vertus. Aussi dévot que Proclus envers les dieux, il était plus pieux que lui envers les mânes des philosophes ses prédécesseurs, auxquels il rendait des hommages divins (1).

Les chrétiens, délivrés enfin des barbares poursuites de la puissance civile, rendaient aux martyrs et aux confesseurs des honneurs plus solennels et plus dignes de ces glorieux soldats de Jésus-Christ. En remplissant ces devoirs de piété, ils rappelaient leurs titres de gloire et célébraient les grandeurs de leur religion. Les éclectiques étaient bien loin de pénétrer l'esprit de ces pieuses fêtes; ils l'attribuèrent sans doute à l'esprit de parti et à un amour bien entendu pour la gloire de leur corps; mais considérée même de ce point de vue, cette insti-

(1) Damasc. loc. sup. sic.

tution leur paraissait très-habile. Et comme ils ne voulaient le céder en rien aux chrétiens, ils s'étaient mis à honorer la mémoire des héros qu'ils avaient formés ou inventés, par des actes de religion plus fréquents et plus pompeux qu'auparavant : Isidore leur rendait même un culte divin; il adorait surtout Platon, Pythagore, Plotin, Porphyre, Jamblique, Syrianus et Proclus. Les difficultés qu'il avait rencontrées dans l'étude de la dialectique, l'avaient tellement indisposé contre Aristote, qu'il refusa de le mettre au nombre des dieux de la philosophie.

Avant de partir pour Alexandrie, Isidore conjura les philosophes Hégias et Syrianus le jeune de ne pas laisser interrompre *la chaîne d'or*, c'est-à-dire la succession des professeurs d'Éclectisme dans la chaire de Plutarque; il les pressa de prendre en main la cause presque désespérée de la secte.

De l'an 491 à l'an 533.

Zénodote

Cette mission était destinée à Zénodote, le disciple, l'imitateur, l'ami, *les délices* de Proclus, pour nous servir de ses expressions. Heureux de laisser sa chaire à un théurge si fanatique, Isidore se hâta de se rendre à Alexandrie (2). On ignore s'il y tint une école publique;

(1) Damascius. l. c. — Bruck. tom. II, p. 343 et seq.

(2) Nous ne parlons pas ici de l'alliance que Damascius lui fait contracter, à cette époque (494) avec Hypatie, tuée en 412. L'imposture est trop visible, trop méprisable pour y opposer une réfutation (*Voyez* Bruck. tom. II, p. 344 et suiv.).

mais on sait qu'il parvint à y faire plusieurs adhérents auxquels il avait tourné la tête. L'histoire mentionne un certain Sérapion qui essaya d'introduire dans la secte un nouveau genre de singerie. Les déserts de la Thébaïde et de Séthé étaient alors remplis de ces chrétiens généreux qui, dédaigant les biens, les honneurs, la gloire et les plaisirs du monde, allaient couler, dans la solitude, une vie tout occupée du Seigneur et de leurs fins dernières. Une abnégation si sublime excitait les sarcasmes des éclectiques, mais elle forçait leur admiration. Jaloux de la gloire d'une religion que ses enfants honoraient par des vertus si héroïques, ils voulurent aussi en doter l'Éclectisme. Depuis long-temps ils mettaient en œuvre les honteux mystères de la théurgie pour opposer des farces et des jongleries aux miracles du christianisme; le temps, l'expérience et l'examen avaient éclairé les esprits, et le dédain faisait justice de cette supercherie. Les éclectiques ne réussirent pas mieux à imiter les vertus de la religion chrétienne qu'à contrefaire ses miracles; et vainement Sérapion voulut s'attribuer le mérite de la vie hérémitique, il passa toujours pour un orgueilleux misanthrope. Cet état lui paraissait généreux et honorable, mais encore plus pénible, et comme il voulait en avoir la gloire sans en subir les inconvénients, il eut recours à un expédient qui accommodait les intérêts de son amour-propre avec l'honneur de sa secte : il établit

Sérapion à Alexandrie.

son hermitage, non dans la Thébaïde, mais au milieu même de la ville d'Alexandrie. Car, s'il embrassait ce genre de vie, c'était à condition que le public le saurait et que sa retraite serait bien vantée. A cette condition, Sérapion s'enferma dans une maison de la ville, d'où il ne sortait de temps en temps que pour aller faire de courts pélerinages au tombeau de quelque héros de la secte, ou aux ruines de quelque temple d'idoles. Ses petites excursions étaient ordinairement fixées aux jours où des solennités attiraient dans la ville une plus grande affluence de peuple (1), afin que ses manières bizarre. fixassent sur lui l'attention d'un plus grand nombre de spectateurs. Dans la retraite, dit Suidas, sans doute d'après Damascius, Sérapion vaquait à la lecture d'Orphée, à la pratique de la théurgie, au service des dieux et au culte des philosophes défunts (2).

Les éclectiques n'eurent pas assez de voix pour publier une telle abnégation, et ils ne rougirent pas d'opposer Sérapion à un peuple de saints solitaires. Mais ce raffinement de vanité ne trompa personne : il attira sur le reclus éclectique et sa secte le mépris de tous les gens sensés.

Les éclectiques d'Athènes ne se donnaient pas moins

(1) Suidas, Lexic. voc. Σαραπίωνος.—Brucker, tom. II, p. 347.
(2) Suidas, ibid.

de mouvements pour conjurer la ruine imminente de leur école. Zénodote employait en sa faveur toute l'impudence qui l'avait élevé sur la chaire de Proclus.

Damascius. Bientôt Damascius vint s'associer ou succéder à ses efforts. Ce philosophe, né à Damas, avait d'abord étudié les belles-lettres et les premiers éléments de la philosophie dans la capitale de l'Égypte, mais il n'avait pas tardé de l'abandonner pour venir à Athènes, où les noms fameux de Proclus, de Syrianus, de Marin et d'Isidore lui faisaient espérer des connaissances plus profondes (1). Il s'abandonna tout-à-fait à leur direction; sous la discipline de tels maîtres, il devint un des plus furieux partisans de l'Éclectisme, et s'il ne put arrêter sa ruine, il empêcha du moins qu'il ne s'éteignit dans le silence et l'oubli.

Après le départ d'Isidore pour Alexandrie, il seconda d'abord les menées de Zénodote, et se chargea ensuite de la cause de la secte. La magie lui offrait les moyens les plus puissants d'attaque et de défense; la calomnie pouvait aussi détourner du christianisme des esprits faibles et chancelants. Ces ressources étaient familières à Damascius; mais il venait de monter sur le trône un prince hautement prononcé contre le paganisme. Justinien avait déclaré ses véritables sentiments; et déjà il avait montré

(1) Photius, Biblioth. cod. 181-242.—Suidas, Lexic. voc. Δαμάσκιος. — Brucker, Histor. crit. Philos. tom. II, p. 349.

qu'il savait faire respecter ses volontés. Damascius ne jugea donc pas prudent de faire une profession ouverte de la magie, ni de déclamer publiquement contre la religion chrétienne. Il crut qu'il était plus sûr d'imiter la conduite de ses devanciers en pareilles circonstances, de prodiguer des louanges à sa secte, de lui créer de nouveaux héros et de lui attribuer de nouveaux prodiges. Il imagina donc un roman dont le héros était Isidore de Gaze : les lecteurs sensés furent étonnés de trouver si grand, si admirable, dans l'ouvrage de Damascius, un homme que jusqu'alors l'on avait pris pour un insensé. Au reste, il ne chantait pas seulement les actions et les vertus d'Isidore : de fréquents et longs épisodes rappelaient la gloire des autres sophistes de la même école et faisaient de l'ouvrage un roman de famille. Damascius cependant ne s'en tenait pas à ces seuls moyens: il déchirait les chrétiens et leur religion, toutes les fois qu'il pouvait se promettre l'impunité. « C'était un impie » forcené, dit Photius; il ne croyait en matière de dogmes » que les fables extravagantes dont ses ouvages sont » remplis. Il attaquait la religion avec toute la fureur » que lui permettaient les circonstances; il élevait jus» qu'au ciel ceux de sa secte, tantôt à cause de leur » génie, tantôt à cause de leurs vertus ; mais s'établis» sant le juge et le maître de tous, il indiquait quel-

» ques-uns de leurs défauts, pour avoir l'occasion de » dire qu'il était plus savant ou plus parfait (1). »

Il paraît que Damascius s'efforça de concilier ensemble, non-seulement la philosophie d'Aristote et de Platon, mais encore le système des Stoïciens, ce qui probablement aura donné lieu à Suidas, et après lui, à Fabricius, de le faire disciple de Zénon (2).

Tandis que Damascius célébrait l'Eclectisme dans ses héros, Simplicius en recommandait la doctrine et la morale. Ce philosophe composa alors sur quelques livres d'Aristote et sur le *manuel* d'Epictète, les commentaires que ses admirateurs et les ennemis de la religion ont vantés avec tant d'affectation et de complaisance. Dans tous ses ouvrages, on voit une haine profonde que la crainte peut à peine empêcher d'éclater : Simplicius ne déclame pas ouvertement contre une religion si hautement professée par l'empereur Justinien ; mais il travaille d'une manière perfide à la supplanter, en mon-

(1) Fuit Damascius summè impius quoad religionem, et novis atque anilibus fabulis scriptionem suam replevit, sanctamque fidem nostram, quamvis timidè tectèque, allatravit : eis etiam quos ob eruditionem summis laudibus extulerat, rursùs detraxit, seque eorum judicem constituendo, nullum non perstrinxit, in singulis quos laudarat, aliquid desiderando, et quos in cœlum erexerat, humi rursùs allidendo (Biblioth. l. c.)

(2) Suid. voc. Δαμάσκιος. — Fabric. Biblioth. græc. Vol. VIII, p. 620. — Brucker, in Damasc.

trant dans la philosophie une morale aussi pure que la sienne et une doctrine plus accessible, et, selon lui, plus conforme à la raison. Cependant Simplicius n'est pas toujours assez maître de son dépit, pour le contenir : des allusions malignes, des phrases ironiques, des injures furtivement glissées dans le discours, trahissent souvent son ressentiment. Il affecte même plusieurs fois d'invoquer les dieux, de les conjurer de dissiper les ténèbres épaisses qui aveuglent les humains, c'est-à-dire, la lumière de l'Evangile. A la fin de son commentaire sur Epictète, il dit qu'il a commenté des maximes si parfaites, pour se consoler et s'encourager dans un siècle malheureux où la tyrannie opprimait les philosophes (1).

Simplicius et le petit nombre de ses confrères voyaient avec douleur le paganisme toucher à sa fin et les sectateurs de l'Éclectisme diminuer de jour en jour ; mais une pensée les soutenait encore au milieu de leurs afflictions : ils étaient les disciples du *divin* Platon, les héritiers de sa doctrine, les dernières colonnes d'une religion à laquelle se rattachaient les brillants souvenirs de l'antiquité hellénique; ils accumulaient sur leurs têtes toute la gloire des anciens sages ; ils étaient les dépositaires de la philosophie ; seuls dans tout l'univers, ils avaient l'esprit assez éclairé, l'âme assez

(1) Simplic. in Epict. Euch. comm. sub. fin.

grande pour résister à un culte vers lequel les hommes aveuglés se précipitaient en foule; mais à leur mort l'empire serait puni de son ingratitude, puisqu'avec eux la sagesse devait disparaître pour toujours et se retirer du milieu de leurs concitoyens; oui, leur mort les vengerait des mépris ou de l'indifférence des hommes.

En attendant ce moment, ils ne cessèrent point de travailler à la gloire de leur secte; mais leurs efforts étaient désormais incapables d'en retarder la ruine.

Les temps étaient venus où l'Éclectisme alexandrin,
Ruine de l'Eclectisme après s'être opposé pendant plus de trois cents ans au progrès du christianisme, allait enfin s'évanouir dans la confusion, et célébrer, par sa chute, le triomphe de la folie de la croix, sur la sagesse fastueuse des philosophes.

Les éclectiques, devenus rebelles depuis que les lois de l'État ne reconnaissaient d'autre religion que le christianisme et défendaient la pratique de l'idolâtrie, et d'ailleurs suspects par leur opiniâtreté, leur arrogance et leur insolence, s'attirèrent l'animadversion de l'autorité civile. L'empereur Justinien, indigné de voir que
Vers l'an 53c le paganisme se pratiquait et s'enseignait encore publiquement dans son empire, publia un décret par lequel il ordonnait aux éclectiques et à tous les philosophes païens de fermer leurs écoles et de ne plus propager

leurs erreurs, et l'école d'Athènes, comme la plus bruyante et la plus fanatique de toutes, était expressément mentionnée dans le décret de suppression (1). Cet édit fut un coup de foudre pour l'Éclectisme alexandrin; ses membres se dispersèrent, et la secte fut dissoute. Les plus sages d'entre eux embrassèrent le christianisme; les plus fiers, ne pouvant se résoudre à professer une religion qu'ils avaient d'abord combattue, qui contrariait leurs mœurs, leurs opinions et leur orgueil, allèrent chercher, dans des régions étrangères, la liberté de professer leurs principes, loin d'une religion dont le triomphe les importunait. La renommée avait répandu dans tout l'empire romain le nom et la sagesse de Chosroës (*Khosrou-Anushirvan*) roi de Perse. On disait partout que ce prince n'imposait à ses peuples d'autres lois que les préceptes de la philosophie; qu'il la cultivait lui-même avec beaucoup de succès, et qu'à sa cour les philosophes étaient comblés des plus précieuses faveurs. Des

(1) ὁ αὐτὸς βασιλεὺς θεσπίσας πρόσταξιν ἐν Ἀθήναις, κελεύσας μηδένα διδάσκειν φιλοσοφίαν μήτε νόμιμα ἐξηγεῖσθαι. (*Joannis Malalæ*, *Chronographia*, lib. XVIII, pag. 451, edit. Bonnæ, 1831, in-8°).

Alemann, not. in *Hist. Arcan. Procop.* cite un chronographe anonyme :

Ὁ βασιλεὺς Ἰουστινιανὸς πέμψας εἰς Ἀθήνας ἐκέλευσε μηδένα τολμᾷ διδάσκειν φιλοσοφίαν καὶ ἀστρονομίαν.

bruits si flatteurs relevèrent le courage des éclectiques opiniâtres : ils se persuadèrent que, victimes d'un empereur chrétien et ennemi déclaré des Persans, ils recevraient un brillant accueil auprès de Chosroës; ils se promirent de couler des jours tranquilles, dans l'exercice de leur culte, dans un pays qui avait l'ineffable bonheur d'être gouverné par un roi philosophe! Dans ce doux espoir, ils prirent la résolution unanime de quitter leur infortunée patrie,et d'aller, sur le sol étranger, cultiver la philosophie, qu'elle avait le malheur de méconnaître.

Ils se donnèrent le rendez-vous à Alexandrie : de là, la caravane éclectique se dirigea vers la Perse, conduite par les principaux philosophes de l'époque, savoir : Diogène, Hermias, Eulalius, Priscien, Damascius, Isidore et Simplicius. A peine furent-ils arrivés au terme de leur voyage, qu'ils s'aperçurent que le roi de Perse, pour être philosophe, n'en était pas plus humain, et que, pour être régi par les préceptes de la philosophie, son peuple n'en était pas moins corrompu. Ils trouvèrent encore plus insupportable le séjour du pays d'utopie, que celui d'un empire où le prince ne rougissait pas de proscrire l'Eclectisme.

En l'an 513. Ils se hâtèrent de quitter la Perse, dès que la paix eut été conclue entre les deux gouvernements. Chosroës avait stipulé en leur faveur une garantie dans le traité,

et Justinien, qui ne voulait pas rompre pour si peu de chose une paix que l'état de ses affaires réclamait impérieusement, n'avait fait aucune difficulté de l'accepter. Les éclectiques purent donc retourner dans leur patrie, où ils vécurent sous la sauvegarde du traité, et moururent ignorés (1). Avec ces tristes débris disparut l'Eclectisme Alexandrin.

Ce n'est qu'avec une pénible compassion que nous avons suivi dans leurs écarts, des hommes qui, doués pour la plupart de plusieurs bonnes qualités, auraient bien servi la véritable philosophie, si la haine pour le christianisme ne les avait pas poussés à des rêveries, à des pratiques honteuses que rejettent également la religion et la raison. Nous avons dû nous résoudre à les rapporter, non pour livrer au ridicule des adversaires, dont il faut épargner la mémoire toutes les fois qu'un intérêt plus puissant ne force pas à tirer de l'oubli leurs noms et leur histoire, mais pour faire connaître le triomphe de notre auguste religion sur une secte qui, pendant plus de trois cents ans, lui disputa l'empire des esprits et des cœurs.

A la vue du désordre intellectuel et moral, où l'oppo-

(1) Agathias, De reb. Justin. l. II, c. 12. — Suidas, Lexic. voc. πρέσβεις.

sition à la révélation précipita presque tous les Eclectiques alexandrins, le véritable chrétien, tranquille et heureux dans sa croyance, se tourne avec amour vers le *Père des lumières*, et lui rend grâces de ce qu'il daigne le faire marcher dans les sentiers qu'éclaire le soleil de justice et de vérité; pénétré de reconnaissance, il s'écrie avec le grand saint Augustin :

Qui trouver, capable de me réconcilier avec vous? Devais-je solliciter les anges? et par quelles prières? par quels sacrifices? Plusieurs, ai-je ouï dire, travaillant pour revenir à vous, et ne le pouvant d'eux-mêmes, ont tenté cette voie, et, tombés bientôt dans un désir curieux de visions étranges, ils ont mérité d'être livrés à l'illusion. Superbes, ils vous cherchaient avec tout le faste de la science, le cœur haut et non contrit; la conformité d'esprit leur a donné pour complices de leur orgueil les puissances de l'air, dont les prestiges les ont égarés lorsqu'ils cherchaient le Médiateur, médecin

Quem invenirem qui me reconciliaret tibi? an ambiendum mihi fuit ad Angelos? Qua prece? quibus sacramentis? multi conantes ad te redire, neque per seipsos valentes, sicut audio, tentaverunt hæc, et inciderunt in desiderium curiosarum visionum, et digni habiti sunt illusionibus. Elati enim te quærebant doctrinæ fastu, exerentes potiùs quàm tundentes pectora, et adduxerunt sibi persimilitudinem cordis sui, conspirantes et socias superbiæ suæ potestates aëris hujus, à quibus per potentias magicas deciperentur, quærentes

de leur âme, sans le trouver; car ils n'avaient devant eux que « le diable transfiguré en ange de lumière. »

»Chair superbe, ce qui l'a séduite, c'est que le séducteur n'était pas revêtu de chair! Hommes mortels et pécheurs! Mais vous, Seigneur, dont ils cherchaient la paix avec orgueil, vous êtes indépendant de la mort et du péché. Or, il fallait au médiateur entre l'homme et Dieu une ressemblance avec Dieu, et une ressemblance avec l'homme. Entièrement semblable à l'homme, il était loin de Dieu; entièrement semblable à Dieu, il était loin de l'homme; il n'était plus médiateur. Ainsi ce faux médiateur, à qui votre justice secrète permet de séduire l'orgueil, a quelque chose de commun avec l'homme, c'est le péché; il prétend quelque chose de commun avec Dieu; libre du vêtement charnel de la mortalité, il se donne pour immortel. Mais, « comme

mediatorem per quem purgarentur, et non erat. Diabolus enim erat, transfigurans se in angelum lucis.

Et multum illexit superbam carnem quòd carneo corpore ipse non esset. Erant enim illi mortales et peccatores; tu autem, Domine, cui reconciliari superbè quærebant, immortalis et sine peccato. Mediator autem inter Deum et homines oportebat ut haberet aliquid simile Deo, aliquid simile hominibus, ne in utroque hominibus similis longè esset à Deo; aut in utroque Deo similis longè esset ab hominibus, atque ità mediator non esset. Fallax itaque ille mediator, quo, per secreta judicia tua, superbia meretur illudi, unum cum hominibus habet, id est, peccatum; aliud videri vult habere cum Deo, ut quia carnis mortalitate non tegitur, pro immortali se os-

la mort est la solde du péché, » il entre, par la communauté du péché, dans la communauté de la mort.

» Mais le Médiateur de vérité, que le secret de votre miséricorde a fait connaître aux humbles, et que vous avez envoyé pour leur enseigner, par son exemple, l'humilité même, ce Médiateur de Dieu et des hommes, JÉSUS-CHRIST homme, est apparu entre les pécheurs mortels et le JUSTE immortel, mortel avec les hommes, Juste avec Dieu; et comme la vie et la paix sont la solde de la justice, par la justice qui l'unit à Dieu, il est venu ruiner dans les impies justifiés, la mort dont il voulut être comme eux tributaire. C'est lui qui a été montré de loin aux saints des anciens jours, pour qu'ils fussent sauvés par la foi au sang qu'il devait répandre, comme nous le sommes par la foi en son sang répandu. Car ce n'est qu'en sa qualité d'homme qu'il est médiateur; en

tentet. Sed quia stipendium peccati, mors est, hoc habet commune cum hominibus, undè simul damnetur in mortem.

Verax autem mediator quem secreta tua misericordia demonstrasti humilibus, et misisti ut ejus exemplo etiam ipsam discerent humilitatem mediator ille Dei et hominum homo Christus Jesus, inter mortales peccatores et immortalem justum adparuit; mortalis cum hominibus, justus cum Deo. Ut quoniam stipendium justitiæ vita et pax est, per justitiam conjunctam Deo evacuaret mortem justificatorum impiorum quam cum illis voluit habere communem. Hic demonstratus est antiquis sanctis, ut ita ipsi per fidem futuræ passionis ejus, sicut nos per fidem præteritæ salvi fierent. In quantum

tant que Verbe, il n'est plus terme MOYEN, « il est ÉGAL à Dieu, Dieu en Dieu, et avec le Saint-Esprit un seul Dieu. »

»Oh! de quel amour nous avez-vous donc aimés, Père infiniment bon? vous n'épargnez pas votre Fils unique; vous le livrez pour nous, pécheurs que nous sommes; de quel amour nous avez-vous donc aimés? Pour nous, « Celui qui n'a point regardé comme une usurpation d'être égal à vous, s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix, » « lui seul libre entre les morts, ayant la puissance de quitter son âme et la puissance de la reprendre; » pour nous, en votre nom, vainqueur et victime, et vainqueur parce qu'il est victime; pour nous, en votre nom, sacrificateur et sacrifice; et sacrificateur parce qu'il est sacrifice; lui qui, d'esclaves, nous fait vos enfants, parce qu'il est votre Fils et notre esclave. Oh! c'est avec justice que sur lui repose cette ferme es-

enim homo in tantum mediator; in quantum autem Verbum, non medius, quia æqualis Deo, et Deus apud Deum, et simul cum Spiritu sancto unus Deus.

Quomodo nos amasti, Pater bone, qui Filio tuo unico non pepercisti, sed pro nobis impiis tradidisti eum? Quomodo nos amasti? pro quibus ille, non rapinam arbitratus esse æqualis tibi, factus est subditus usque ad mortem crucis, unus ille in mortuis liber, potestatem habens ponendi animam suam, et potestatem habens iterum sumendi eam; pro nobis tibi victor, et victima; et ideo victor, quia victima; pro nobis tibi sacerdos, et sacrificium; et ideo sacerdos, quia sacrificium; faciens tibi nos de servis filios de te nascen-

pérance que « vous guérirez toutes mes langueurs, » par lui qui est assis à votre droite, « et sans cesse y intercède pour nous ; » autrement je tomberais dans le désespoir; car nombreuses et grandes sont mes infirmités, nombreuses et grandes ! mais plus grande encore est la vertu de vos remèdes.

Nous eussions pu croire votre Verbe trop éloigné de l'alliance de l'homme, et désespérer de nous, s'il ne s'était fait chair, s'il n'eût demeuré parmi nous. Plié sous la crainte de mes péchés et le fardeau de ma misère, j'avais délibéré dans mon cœur et presque résolu de fuir au désert; mais vous m'en avez empêché, me rassurant par cette parole :« Le CHRIST est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus à eux-mêmes, mais à celui qui est mort pour eux. »

Eh bien ! Seigneur, je jette tous mes soucis en votre

do, nobis serviendo. Merito mihi spes valida in illo est, quod sanabis omnes languores meos, per eum qui sedet ad dexteram tuam et interpellat pro nobis, alioquin desperarem. Multi enim et magni sunt iidem languores mei, multi sunt et magni; sed amplior est medicina tua.

Potuimus putare verbum tuum remotum esse a conjunctione hominis, et desperare de nobis; nisi caro fieret et habitaret in nobis. Conterritus peccatis meis et mole miseriæ meæ agitaveram in corde meditatusque fueram fugam in solitudinem; sed prohibuisti me, et confirmasti me, dicens : Ideo pro omnibus Christus mortuus est, ut qui vivunt jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est.

Ecce, Domine, jacto in te curam meam ut vivam, et conside-

sein, pour vivre, pour goûter les merveilles de votre loi. Vous savez mon ignorance et ma faiblesse; enseignez-moi, guérissez-moi. Ce Fils unique « en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science, m'a racheté de son sang; » loin de moi les calomnies des superbes. Je médite ma rançon, et je la mange, et je la bois, et je la distribue; pauvre encore, je désire en être rassasié « avec ceux qui la mangent et en sont rassasiés; qui louent le Seigneur parce qu'ils le cherchent (1). »

rabo mirabilia de lege tua. Tu scis imperitiam meam et infirmitatem meam; doce me, et sana me. Ille tuus unicus in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi redemit me sanguine meo. Non calomnientur mihi superbi; quoniam cogito pretium meum, et manduco, et bibo, et erogo, et pauper cupio saturari ex eo inter illos qui edunt et saturantur, et laudant Dominum qui requirunt eum.

(1) Traduction de M. l'abbé Moreau.

FIN.

# TABLE

# DES LIVRES ET DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE SECOND VOLUME.

## LIVRE QUATRIÈME.

DEPUIS L'AVÈNEMENT DE JULIEN A L'EMPIRE, EN 361, JUSQU'A SA MORT, EN 363.

## LIVRE CINQUIÈME.

DEPUIS LA MORT DE JULIEN, EN 363, JUSQU'A LA MORT D'HYPATIE, EN 415.

## LIVRE SIXIÈME.

DEPUIS LA MORT D'HYPATIE, EN 415, JUSQU'A L'EXTINCTION DE L'ÉCLECTISME ALEXANDRIN, VERS L'AN 533.

# TABLE ALPHABÉTIQUE

## DES MATIÈRES CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

### A

B

## C

## H



## I

J

## M

## N



## O



## P

## R



## S

## V



## Z

## ERRATA ET CORRECTIONS.

Pag. 8 lignes 2 pour le, *lisez* pour les.
— 12 — 19 prescrites pendant, *lisez* prescrites ; pendant.
— 20 — 10 incroyable, *lisez* incroyables.
*ibid.* — 16 que la moitié de la vérité, *lisez* la vérité qu'à demi.
— 26 — 3 état des choses, *lisez* état de choses.
— 27 — 19 accusé de l'être, *lisez* accusés de l'être.
— 32 — 16 trahis, *lisez* trahi.
— 39 — 2 où les avait condamnés, *lisez* auquel les avait condamnés.
— 43 — 22 trait d'éloge, *lisez* trait digne d'éloge.
— 66 — 29 le païens, *lisez* les païens.
— 70 — 25 dissensions implacable, *lisez* dissensions implacables.
— 73 — 18 à des basses railleries, *lisez* à de basses railleries.
— 97 — 15 de le rappeler, *lisez* de la rappeler.
— 101 — 11 s'obtinait, *lisez* s'obstinait.
— 102 — 21 profations, *lisez* profanations.
— 114 — 19 satyriques, *lisez* satiriques.
— 115 — 25 je me fait, *lisez* je me fais.
— 151 — 19 haïssaient, *lisez* haïssent.
— 158 — 3 la pagauisme, *lisez* le paganisme.
— 164 — 17 et l'oubli, *lisez* et le dépit.
— 166 — 22 cathégorique, *lisez* catégorique.
— 194 — 20 aurait à faire, *lisez* aurait affaire.
— 259 — 6 menaces secrètes, *lisez* menées secrètes.
— 328 — 2 convenable à de sa, *lisez* convenable à sa.

